This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

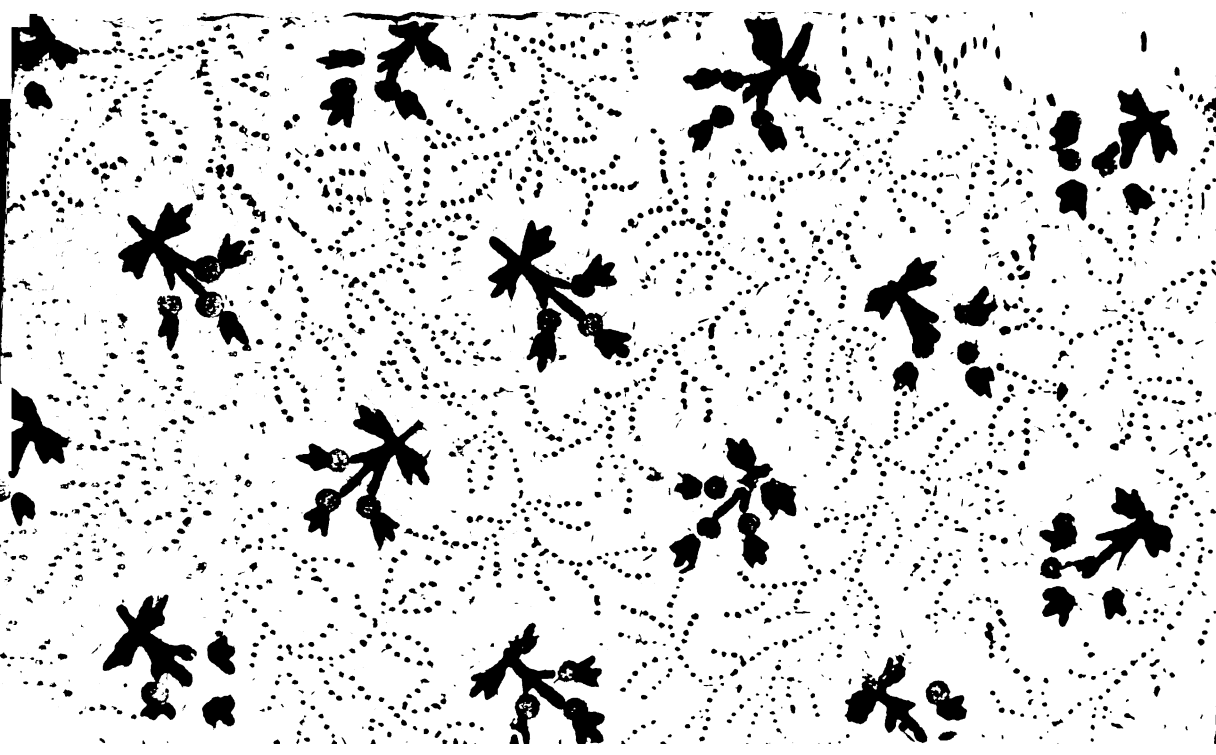
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III A. 982

ZAHAROFF
FUND



ŒUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

L'ÉNÉIDE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS,

AVEC DES REMARQUES

SUR LES PRINCIPALES BEAUTÉS DU TEXTE.

L'ÉNÉIDE,

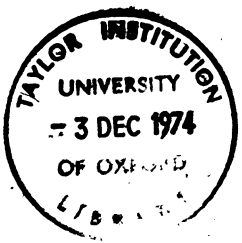
TRADUITE

PAR JACQUES DELILLE.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1804. — AN XII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 DEC 1974
OF OXFORD
LIBRARY

L'ÉNÉIDE.

LIVRE SIXIÈME.

Il dit, rend leur essor aux ailes des vaisseaux;
Et Cumè, enfant d'Eubée, a reçu le héros.
L'ancre à la dent mordante en tombant les captive,
Leur bec regarde l'onde, et leur poupe la rive.
Soudain, avec transport mille jeunes Troyens
Touchent d'un saut léger aux bords Ausoniens.
Leurs soins sont partagés : du roc qui le récèle,
L'un d'un feu pétillant fait jaillir l'étincelle;
L'autre parcourt des bois ou des fleuves nouveaux,
Va, d'un œil curieux, reconnoître les eaux.
Cependant le héros, plein d'espoir et de crainte,
Du temple d'Apollon va visiter l'enceinte,
Et l'antre prophétique, où, brûlant de son feu,
La prêtresse en fureur se débat sous son Dieu,
Et cache sa présence au vulgaire profane.
Ils découvrent déjà la forêt de Diane,
Et son temple dont l'or relève la beauté.
Dédale, de Minos fuyant la cruauté,
Osa, se confiant à ses rapides ailes,
Tenter un vol hardi dans des routes nouvelles,

Et, vainqueur fortuné des vents glacés du Nord,
Sur les remparts de Cume abattit son essor.
Sitôt que l'a recu la plage hospitalière,
Il t'élève un beau temple, ô Dieu de la lumière!
Et t'offre, heureux nocher d'une nouvelle mer,
L'aile dont il vogua dans l'océan de l'air.
Sur les portes, sa main peint la mort d'Androgée
Sur les fils de Cécrops cruellement vengée,
Le barbare tribut de leurs jeunes enfans,
Et cette urne où le sort les choisit tous les ans.
De la Crète, plus loin, les campagnes fécondes,
Et les remparts de Cnos s'élèvent sur les ondes.
Ailleurs, on voit l'Amour qui mène en rougissant
A la reine de Crète un époux mugissant,
Et leur étrange hymen, que la nature abhorre,
Et leur fils monstrueux, l'horrible Minotaure.
Ici du labyrinthe habilement tissu,
Il trace adroitement le piège inapperçu :
On le voit d'Ariane écoutant la tendresse,
Lui-même en révéler l'insidieuse adresse;
Et, débrouillant l'erreur de ses mille chemins,
Du fil libérateur armer ses jeunes mains.
Et toi qu'il pleure encore, ô jeune téméraire !
Si l'artiste n'étoit trop distrait par le père,
Toi-même il t'eût placé dans ce vaste tableau.
Deux fois repris en vain, son impuissant ciseau

Veut tracer de son fils l'aventure cruelle,
Et deux fois il échappe à la main paternelle.
Long-temps sur ces objets, ces merveilles de l'art,
Le héros laisse errer un avide regard.
Achate enfin arrive, avec lui la prêtresse;
Au Troyen, en ces mots, la Sibylle s'adresse :
« Le temps presse, Troyens, laissons-là ces tableaux;
» Quatre jeunes brebis, quatre jeunes taureaux
» Doivent à ces autels tomber en sacrifice. »
Elle dit: ces présens rendent le ciel propice;
Et la prêtresse au temple appelle les Troyens.
Un antre fut taillé dans les rocs Eubéens,
Où cent larges chemins, où cent portes conduisent :
De-là, les saints trépieds par cent voix nous instruisent.
Ils avancent; soudain, pleine d'un saint transport :
« Il est temps, il est temps d'interroger le sort,
» Le Dieu vient, le Dieu vient; il m'agite, il me presse :
» O Troyens, écoutez la voix de sa prêtresse!
» C'est lui-même, c'est lui, je le sens, je le vois :
» Devant la porte auguste ainsi tonne sa voix! »
Mais à son Dieu, déjà tous ses sens s'abandonnent,
Ses cheveux, son regard, ses traits se désordonnent,
Son sein bat et se gonfle, et mugit de fureur;
Mais, lorsque de plus près le Dieu parle à son cœur,
Alors son air, sa voix n'ont rien d'une mortelle :
« Hâte-toi, fils des dieux! qu'attends-tu donc, dit-elle ?

» Quand commenceras-tu tes prières, tes vœux?
» Parle : c'est à ce prix que parleront mes dieux,
» Et que s'ébranleront ces portes redoutables. »
Elle dit, et se tait. A ces sons formidables
Il frémit, il s'écrie : « O divin Apollon!
» Toi, qu'attendrit toujours le malheur d'Ilion,
» Qui des mains de Pâris perças le fier Achille;
» C'est toi, qui, par la main guidant mon cours docile,
» A travers tant d'écueils et tant de vastes mers,
» Dont l'humide ceinture embrasse l'univers,
» Et les Syrtes brûlans des rives africaines,
» Et des Massyliens les peuplades lointaines,
» M'as conduit sur ces bords. Enfin un sort plus doux
» Nous livre sur ces bords qui fuyoient devant nous:
» Termine enfin ici les malheurs de Pergame!
» Et vous, déesses, dieux, que le fer et la flamme
» Ont enfin délivrés de ces fameux remparts,
» Dont la gloire importune offensoit vos regards,
» Applanissez pour nous la mer et les obstacles,
» Dégagez, il est temps, la foi de nos oracles.
» Et toi, sainte prêtresse, accorde-nous enfin
» Ce que depuis long-temps m'accorde le Destin,
» Et fixe en ces climats notre fortune errante!
» Pour prix de ce bienfait ma main reconnoissante
» Bâtira d'un beau marbre un somptueux séjour
» A la reine des nuits, au dieu brillant du jour :

» De tes accens sacrés et de tes saints mystères,
» Là, des hommes choisis seront dépositaires :
» J'en fais ici le vœu. Mais aux vents indiscrets
» Ne va pas confier tes éternels décrets,
» Graver l'ordre des dieux sur la feuille mobile:
» Parle, parle toi-même! » Il dit, et la Sibylle
De son antre profond, terrible, l'œil en feu,
Impatiente encor, lutte contre le Dieu.
Plus elle se débat, et plus il la tourmente,
S'imprime dans son cœur, sur sa bouche écumante,
Façonne son maintien, ses paroles, ses traits,
Et lui souffle des sons dignes de ses décrets.
D'elles-mêmes alors les cent portes s'ouvrirent,
Et ces accens sacrés dans les airs retentirent :
« Fais taire tes frayeurs, chef d'illustres bannis,
» Oui, sur les flots enfin tes malheurs sont finis.
» Mais que la terre encor te garde de tempêtes!
» Oui, je les garantis tes illustres conquêtes :
» Les Troyens obtiendront les champs de Latinus,
» Mais à quel prix sanglant ils seront obtenus!
» Je vois, je vois la guerre et le meurtre et la rage,
» Et le Tibre effrayé regorgeant de carnage.
» Là, de Bellone encor tu verras le drapeau,
» Un nouveau Simoïs, un Achille nouveau,
» Né, comme le premier, du sang d'une déesse.
» Là, de Junon encor la haine vengeresse

» Des Troyens dévoués suivra partout tes pas.
» Contre elle, quels secours n'imploreras-tu pas?
» Vain espoir! ton destin poursuit partout sa proie:
» Une autre Hélène encor embrase une autre Troie;
» Ton malheur vient encor d'un hymen étranger.
» Toi, conserve un cœur ferme au milieu du danger:
» Un bonheur imprévu t'attend dans ta détresse,
» Tes premiers défenseurs te viendront de la Grèce. »
Ainsi de l'antre saint la prophétique horreur
Trouble sur son trépied la prêtresse en fureur.
Ainsi le dieu terrible aiguillonnant son ame,
La perce de ses traits, l'embrase de sa flamme,
Répand sur ses discours sa sainte obscurité,
Et même en l'annonçant, voile la vérité.
Enfin sa rage tombe, et son délire cesse.
Énée alors reprend : « O sublime prêtresse!
» De mon triste avenir ces terribles tableaux,
» Ces aspects menaçans, ne me sont pas nouveaux.
» Cent fois, anticipant ma pénible carrière,
» J'ai tout prévu; mais vous, exaucez ma prière;
» Puisque s'ouvre en ces lieux la porte de Pluton,
» Que ce lac communique au sombre Phlégéthon,
» Que d'un père chéri je revoie au moins l'ombre:
» Vous-même guidez-moi dans cet abîme sombre.
» Hélas! parmi les morts, et le fer et les feux,
» Tout fier de me courber sous ce poids glorieux,

» Et des traits ennemis évitant la poursuite,
» A la Grèce en fureur j'échappai par la fuite;
» Et lui, foible et penché sous le fardeau des ans,
» Sous un ciel orageux, sur les flots menaçans,
» Accompagnant son fils sur des rives lointaines,
» Partageoit à la fois, et consoloit mes peines.
» Son ordre exprès m'envoie à vos sacrés lambris;
» Ayez pitié du père, ayez pitié du fils!
» Hécate sur ces lieux vous remit sa puissance :
» Ne trahissez donc point ma pieuse espérance.
» Orphée a pu jadis, grâce à ses doux accords,
» Descendre encor vivant dans l'empire des morts.
» Tour à tour revoyant, et perdant la lumière,
» Pollux aux bords du Styx va remplacer son frère.
» Conterai-je Thésée, Alcide, et tous les noms
» Des demi-dieux admis dans ces gouffres profonds?
» Comme eux, de Jupiter j'ai reçu la naissance:
» Ayant les mêmes droits, j'ai la même espérance. »
Ainsi le fils des dieux, une main sur l'autel,
Demande une faveur au-dessus d'un mortel.
La prêtresse répond : « O l'espoir de ta race!
» Sais-tu bien ce qu'ici demande ton audace?
» Il n'est que trop aisé de descendre aux enfers,
» Les palais de Pluton nuit et jour sont ouverts;
» Mais rentrer dans la vie, et revoir la lumière,
» Est un bonheur bien rare, un vœu bien téméraire.

» Le Destin n'accorda ce privilège heureux
» Qu'à peu de favoris, issus du sang des dieux.
» Le passage est fermé par des forêts profondes,
» Le Cocyte à l'entour roule ses noires ondes.
» Mais si tels sont tes vœux, si ton pieux amour
» Veut passer l'Achéron qu'on passe sans retour,
» Écoute mes leçons : dans la nuit ténébreuse,
» Dont un bois vaste entoure une vallée ombreuse,
» D'un rameau précieux se cache le trésor;
» L'or brille sur sa tige, et son feuillage est d'or.
» Là, préside des dieux l'auguste souveraine;
» Mais nul ne peut percer cette nuit souterraine,
» Qu'il n'ait de ce rameau cueilli le riche don
» Que demande en tribut l'épouse de Pluton.
» On a beau l'arracher au tronc qui le possède,
» Soudain un rameau d'or au rameau d'or succède,
» Et, toujours reproduit, le précieux métal
» Rend à l'arbre immortel son luxe végétal.
» Toi donc, perçant des bois la nuit silencieuse,
» Va chercher, va cueillir la branche précieuse:
» Si dans les sombres lieux t'appelle le Destin,
» Docile, d'elle-même elle suivra ta main :
» Autrement, aucune arme, aucune main mortelle
» Ne pourroit triompher de sa tige rebelle.
» C'est peu : tandis qu'ici tu consultes les dieux,
» De l'un de tes amis la mort ferme les yeux,

» Et souille tes vaisseaux de ses vapeurs funestes.
» Dans l'asile des morts va déposer ses restes,
» Offre une brebis noire aux noires déités,
» Que ces premiers devoirs soient d'abord acquittés :
» Alors, tu pourras voir, au gré de ton envie,
» Ces lieux où la mort règne, et qu'abhorre la vie. »
Elle dit. Le héros, le cœur préoccupé,
D'étonnement, de crainte, et de respect frappé,
Triste, les yeux baissés, s'éloignant en silence,
Maudissoit la fortune et sa longue inconstance.
A son chagrin profond Achate unit le sien :
Mille discours divers forment leur entretien.
Quel est ce malheureux, quelle est cette ombre chère,
Pour qui Pluton demande un tribut funéraire?
Quand leurs tristes regards, ô coup inattendu!
Reconnoissent Misène à leurs pieds étendu,
Misène dont l'airain cher au dieu de la Thrace,
Échauffoit la valeur et rallumoit l'audace.
Jadis, du grand Hector illustre compagnon,
Il portoit près de lui la lance et le clairon.
Mais, quand Hector perdit la vie et la victoire,
Sous un autre héros gardant la même gloire,
Du vaillant fils d'Anchise il suivit le destin.
Un jour qu'il embouchoit l'harmonieux airain,
Provoqué par les sons de sa conque sonore,
Un des Tritons jaloux, qu'un noir dépit dévore,

Si le dépit est fait pour les ames des dieux,
Saisit dans sa fureur ce rival odieux,
Le plonge entre les rocs, sous la vague écumeuse;
Tous pleurent sa vaillance et sa trompe fameuse.
Et le héros surtout, du sommet d'un rocher,
Veut porter jusqu'aux cieux son superbe bûcher.
De l'antique forêt déjà les chênes tombent;
Les sapins orgueilleux sous la hache succombent;
Ils déchirent leurs troncs, ils coupent leurs rameaux,
Et du sommet des monts font rouler des ormeaux.
Énée est à leur tête; il médite en silence;
Et, plongeant ses regards dans la forêt immense:
« Oh! dans son vaste sein, si ce bois spacieux
» Me montroit le rameau que demandent les dieux!
» La Sibylle l'annonce; et ta mort, ô Misène!
» Me prouve trop combien sa parole est certaine;
» Et le Destin, toujours trop fécond en douleurs,
» Ne m'a jamais en vain annoncé des malheurs. »
Comme il disoit ces mots, deux colombes légères,
De la belle Cypris agiles messagères
S'abattent sur la terre; et son regard surpris
Reconnoît de Vénus les oiseaux favoris.
Aussitôt il s'écrie: « Oiseaux de Cythérée!
» Si vous venez vers moi de la voûte éthérée,
» Volez; que votre vol me guide vers ces lieux
» Où ma main doit cueillir le rameau précieux:

» Et toi, ma mère! et toi, conduis-moi sur leur trace.»
Le couple alors s'envole, et, d'espace en espace,
Autant que l'œil de loin peut suivre leur essor,
S'élève, redescend, et se relève encor.
Mais de l'affreux Averne et de ses lacs immondes,
A peine ces oiseaux ont reconnu les ondes,
Ils détournent leur course, et, d'un vol assuré,
Vont se poser tous deux sur l'arbre desiré.
Son or brille à travers une sombre verdure.
Tel, quand le pâle hiver nous souffle la froidure,
Le gui sur un vieux chêne étale ses couleurs,
Et l'arbuste adoptif le jaunit de ses fleurs:
Tel étoit ce rameau; tel, en lames bruyantes,
S'agite l'or mouvant de ses feuilles brillantes.
Au doux frémissement, à l'éclat de cet or,
Le héros court, saisit, emporte son trésor,
Et vole triomphant l'offrir à la déesse.

Cependant les Troyens, accablés de tristesse,
Debout près de Misène, objet de leurs douleurs,
L'entouroient en silence, et répandoient des pleurs.
D'abord, de troncs fendus, de rameaux sans verdure,
Ils dressent du bûcher l'immense architecture;
Et, du triste édifice entourant les apprêts,
En cercle sont penchés de lugubres cyprès:
Au-dessus, du héros on a placé les armes.
Pour en baigner ce corps, digne objet de leurs larmes,

Les uns versent les flots bouillonnant dans l'airain,
Et de riches parfums s'épanchent de leur main.
On gémit, on le met sur le lit funéraire,
De ses restes chéris triste dépositaire;
On étend au-dessus des habits précieux:
Celui qui les portoit les rend chers à leurs yeux.
D'autres, le regard morne, et l'ame désolée,
Triste et lugubre emploi, portent le mausolée,
Suivent l'usage antique; et, tremblant d'approcher,
En détournant les yeux allument le bûcher.
L'encens, l'huile, les mets, les offrandes pieuses
Que jettent dans le feu leurs mains religieuses,
Brûlent avec le corps; un parfum précieux
Arrose les débris qu'épargnèrent les feux;
La douleur les confie à l'urne sépulcrale;
Le rameau de la paix répand l'onde lustrale.
On pleure encor Misène, on l'appelle trois fois,
Et les derniers adieux attendrissent leur voix.
Énée à cet honneur en joint un plus durable:
Sur un mont il élève un trophée honorable,
Y place de sa main la lance et le clairon;
Et ces bords, ô Misène! ont conservé ton nom.
Mais il est d'autres soins qu'exige la prêtresse;
En un lieu sombre où règne une morne tristesse,
Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux,
Ouvre une bouche immense: autour, des bois affreux,

Les eaux d'un lac noirâtre, en défendent la route:
L'œil plonge avec effroi sous sa profonde voûte.
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint l'oiseau frappé de son poison,
Et de là, par les Grecs, il fut nommé l'Averne.
Avant que d'affronter son horrible caverne,
La prêtresse d'abord, sous les couteaux sanglans,
De quatre taureaux noirs a déchiré les flancs,
Les baigne d'un vin pur, et, pour premier hommage,
Brûle un poil arraché de leur tête sauvage,
L'offre à la déité qui, du trône des airs,
Étend son double empire au gouffre des enfers.
D'autres frappent du fer les victimes mourantes,
Et reçoivent le sang dans des coupes fumantes.
Un glaive au même instant, dans les mains du héros,
A la terre, à la nuit, vieux enfans du chaos,
Immole une brebis, dont la couleur rappelle
La noire obscurité de la nuit éternelle.
La fille de Cérès, Proserpine à son tour,
Stérile déité d'un stérile séjour,
En hommage reçoit une vache inféconde;
Puis il consacre au roi de ce lugubre monde
L'offrande funéraire et ses tristes autels
Que dans l'ombre des nuits invoquent les mortels.
Lui-même il abandonne aux flammes dévorantes
Des taureaux égorgés les entrailles sanglantes.

Vulcain en fait sa proie, et du gras olivier
L'onctueuse liqueur arrose le brasier.
Voilà qu'au jour naissant mugissent les campagnes;
La cîme des forêts tremble au front des montagnes;
La terre éprouve au loin d'affreux ébranlemens;
Et les chiens frappent l'air de leurs longs hurlemens.
Soudain à son approche ont tressailli les mânes:
« Loin de ce bois sacré! loin de mes yeux, profanes!
» S'écria la prêtresse. Et toi qui suis mes pas,
» Énée, arme ton cœur; Énée, arme ton bras. »
Elle dit, et s'élance au fond de l'antre sombre;
Et lui, d'un pas hardi, vole, et la suit dans l'ombre.
Tristes divinités du gouffre de Pluton!
Toi, lugubre Chaos! et toi, noir Phlégéthon!
Permettez qu'un mortel, de vos rives funèbres
Trouble le long silence et les vastes ténèbres,
Et sonde dans ses vers, noblement indiscrets,
L'abîme impénétrable où dorment vos secrets.
Tous les deux s'avançant dans ces tristes royaumes
Habités par le vide, et peuplés de fantômes,
Marchoient à la lueur du crépuscule obscur:
Tel, lorsqu'un voile épais du ciel cache l'azur,
Au jour pâle et douteux qu'épargne un ciel avare,
Dans le fond des forêts le voyageur s'égare.
Devant le vestibule, aux portes des enfers,
Habitent les Soucis et les Regrets amers,

Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse;
La pâle Maladie, et la triste Vieillesse;
L'Indigence en lambeaux, l'inflexible Trépas,
Et le Sommeil son frère, et le dieu des Combats;
Le Travail qui gémit, la Terreur qui frissonne,
Et la Faim qui frémit des conseils qu'elle donne;
Et l'ivresse du Crime, et les Filles d'enfer,
Reposant leur fureur sur des couches de fer;
Et la Discorde enfin, qui, soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglans les serpens de sa tête.

Au centre est un vieil orme où les fils du Sommeil,
Amoureux de la Nuit, ennemis du Réveil,
Sans cesse variant leurs formes passagères,
Sont les hôtes légers de ses feuilles légères.
Là, sont tous ces fléaux, tous ces monstres divers
Qui vont épouvanter l'air, la terre et les mers;
Géroyn, de trois corps formant un corps énorme;
Le Quadrupède humain, fier de sa double forme;
L'Hydre, qui fait siffler cent aiguillons affreux;
La Chimère, lançant des tourbillons de feux;
Briarée aux cent bras, levant sa tête impie;
Et l'horrible Gorgone, et l'avide Harpie.
Énée alloit sur eux fondre le fer en main.
« Arrête! tu ne vois qu'un simulacre vain.
» Marchons, dit la prêtresse, et quittons ces lieux sombres :
» Ce n'est pas aux héros à combattre des ombres. »

De-là vers le Tartare un noir chemin conduit;
Là, l'Achéron bouillonne, et, roulant à grand bruit,
Dans le Cocyte affreux vomit sa fange immonde.
L'effroyable Caron est nocher de cette onde.
D'un poil déjà blanchi mélangeant sa noirceur,
Sa barbe étale aux yeux son inculte épaisseur;
Un nœud lie à son cou sa grossière parure.
Sa barque, qu'en roulant noircit la vague impure,
Va transportant les morts sur l'avare Achéron;
Sans cesse il tend la voile ou plonge l'aviron.
Son air est rebutant, et de profondes rides
Ont creusé son vieux front de leurs sillons arides;
Mais, à sa verte audace, à son œil plein de feu,
On reconnoît d'abord la vieillesse d'un dieu.

D'innombrables essaims bordoient les rives sombres,
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Plus pressés, plus nombreux que ces pâles feuillages
Sur qui l'hiver naissant prélude à ses ravages,
Ou que ce peuple ailé, qu'en de plus doux climats
Exile par milliers le retour des frimats,
Ou qui, vers le printemps, aux rives paternelles
Revole, et bat les airs de ses bruyantes ailes.

Tels, vers l'affreux nocher ils étendent les mains,
Implorent l'autre bord. Lui, dans ses fiers dédains,

Les admet à son gré dans la fatale barque,
Reçoit le pâtre obscur, repousse le monarque.
A cet aspect touchant, au tableau douloureux
Du concours empressé de tant de malheureux,
Le héros s'attendrit: « Prêtresse vénérable!
» Pourquoi vers l'Achéron cette foule innombrable?
» Pourquoi de ces mortels, sur la rive entassés,
» Les uns sont-ils reçus, les autres repoussés?
» Quel destin les soumet à ces lois inégales? »
« — O prince! devant vous sont les ondes fatales,
» Le Cocyte terrible, et le Styx odieux,
» Par qui jamais en vain n'osent jurer les dieux.
» Ce vieillard, c'est Caron, leur nautonnier horrible,
» Qui sur les flots grondans de cette onde terrible
» Conduit son noir esquif. De ceux que vous voyez,
» Les uns y sont admis, les autres renvoyés:
» Les premiers ont reçu les funèbres hommages;
» Les autres, sans cercueil, ont vu les noirs rivages.
» Tant qu'ils n'ont pas reçu les honneurs dus aux morts,
» Durant cent ans entiers ils errent sur ces bords;
» Enfin leur exil cesse, et leur troupe éplorée
» Atteint au jour prescrit la rive desirée. »
Le héros est ému d'un sort si rigoureux.
Oronte et Leucaspis frappent soudain ses yeux:
Tous deux ils avoient fui les murs fumans de Troie,
Et des flots mutinés tous deux furent la proie.

Palinure comme eux avoit fini ses jours :
Des astres de la nuit il observoit le cours,
Lorsqu'il tomba plongé dans la liquide plaine.
Le héros l'apperçoit, le reconnoît sans peine :
« Palinure, est-ce toi? Comment t'ai-je perdu?
» Apollon, qui jamais en vain n'a répondu,
» Pour la première fois dément donc ses oracles.
» Tu devois, avec nous forçant tous les obstacles,
» Aux bords tant desirés conduire tes amis,
» Et voilà comme il tient ce qu'il avoit promis! »
« Les dieux, dit le nocher, que votre plainte cesse,
» N'ont ni causé ma mort, ni trahi leur promesse.
» La main au gouvernail, l'œil tourné vers les cieux,
» Tandis que j'observois leur cours silencieux,
» Par un sort imprévu précipité dans l'onde,
» J'entraînai le timon dans ma chûte profonde.
» Mais, j'en atteste ici le terrible élément,
» J'ai moins tremblé pour moi, dans ce fatal moment,
» Que pour mes compagnons, pour vous, pour votre flotte,
» Surtout pour mon vaisseau, privé de son pilote.
» Durant trois longues nuits j'ai, d'un bras courageux,
» Lutté contre les vents et les flots orageux;
» Enfin mon œil, du haut d'une vague écumante,
» Vit de loin cette terre, objet de notre attente.
» Sous le poids dont les eaux chargeoient mon vêtement,
» Vers le bord desiré je nageois lentement:

» Du bord que j'invoquois une vague m'approche;
» Je m'élance, et saisis les pointes d'une roche.
» J'apperçois des humains, j'implore leur secours,
» Et leur lâche avarice a terminé mes jours!
» Depuis, mon triste corps est le jouet de l'onde:
» Voilà mon sort. Mais vous, par le flambeau du monde,
» Par sa douce clarté que je ne verrai plus,
» Par votre cher Ascagne et ses jeunes vertus,
» Par les mânes d'Anchise, abrégez ma misère!
» Un peu de terre, hélas! suffit à ma prière.
» Veline, de mon corps vous rendra les débris;
» Ou, s'il se peut, au nom de la belle Cypris,
» D'accord avec les dieux qui vous guident sans doute,
» Sur ce fleuve fatal favorisez ma route;
» Que je trouve un asile au-delà de ces flots,
» Et que mon ombre au moins obtienne le repos. »
» — Téméraire mortel! lui répond la Sibylle,
» Où t'égare un desir, un espoir inutile?
» De quelle vaine ardeur ton cœur est consumé!
» Quoi! sans l'ordre des dieux, quoi! sans être inhumé,
» Tu crois franchir le Styx et ses ondes sévères!
» Le Destin ne sait pas entendre les prières;
» Cesse de t'en flatter. Écoute toutefois
» De ce même Destin la consolante voix:
» Les peuples, redoutant les vengeances célestes,
» Par des tributs vengeurs consacreront tes restes,

» Et ton nom à jamais consacrera les lieux
» Qui doivent recevoir et ta cendre et leurs vœux. »
Ce discours le console; et sa gloire future
Calme un peu la douleur de sa triste aventure.
Cependant à grands pas s'avance le héros.
Le nocher, qui du Styx fendoit alors les flots,
De loin le voit marcher vers la rive odieuse,
Et traverser du bois l'ombre silencieuse.
A l'aspect du guerrier, de son casque brillant,
Le terrible nocher, de colère bouillant,
Gourmande le héros, et de loin le menace :
« Qui que tu sois, dit-il, que veux-tu ? Quelle audace
» te présente à mes yeux contre l'ordre du sort ?
» Arrête! c'est ici l'empire de la mort;
» Nul n'y paroît vivant; et, de mon indulgence,
» Je me rappelle trop la triste expérience;
» Je me rappelle trop ce couple suborneur,
» Qui du lit de Pluton voulut souiller l'honneur.
» D'Alcide ai-je oublié l'audace téméraire,
» Qui, sous l'œil de Pluton, s'empara de Cerbère,
» L'arracha tout tremblant du palais des enfers,
» Dompta sa triple tête, et le chargea de fers? »
La prêtresse répond : « Bannissez vos alarmes,
» Et voyez sans effroi ce guerrier et ses armes :
» Pluton n'a rien à craindre, et le gardien des morts
» D'aboîmens éternels peut effrayer ces bords,

» Que sans craindre un rival, le roi de ces lieux sombres
» Règne sur Proserpine ainsi que sur les ombres.
» Fameux par ses vertus, fameux par ses exploits,
» Énée est devant vous; et, respectant vos droits,
» A son père, habitant des fortunés bocages,
» De l'amour filial il porte les hommages :
» Si tant de piété ne peut vous émouvoir,
» Voyez ce rameau d'or, et sachez son pouvoir. »
Il voit, il reconnoît ce précieux feuillage,
Que, depuis si long-temps, n'a vu le noir rivage.
Il s'appaise, en grondant, s'avance au bord des flots,
En écarte la foule, et reçoit le héros.
Trop foible pour le poids, la nacelle fatale
Gémit, chancelle, et s'ouvre à la vague infernale.
Enfin, sur l'autre rive, au bord fangeux des eaux,
Tous deux posent le pied parmi de noirs roseaux.
Là, ce monstre à trois voix, l'effroyable Cerbère,
Sans cesse veille au fond de son affreux repaire :
Il les voit, il se lève; et, déjà courroucés,
Tous ses hideux serpens sur son cou sont dressés.
La prêtresse, appaisant sa fureur rugissante,
Lui jette d'un gâteau l'amorce assoupissante.
Le monstre, tressaillant d'un avide transport,
Ouvre un triple gosier, le dévore, et s'endort;
Et, dans son antre affreux, sa masse répandue,
Le remplit tout entier de sa vaste étendue.

Le héros part, le laisse en son hideux séjour,
Et s'éloigne des eaux, qu'on passe sans retour.
Tout-à-coup il entend mille voix gémissantes;
C'étoient d'un peuple enfant les ombres innocentes;
Malheureux qui, flétris dans leur première fleur,
A peine de la vie ont goûté la douceur,
Et ravis, en naissant, aux baisers de leurs mères,
N'ont qu'entrevu le jour et fermé leurs paupières :
Il se souvient d'Ascagne, et s'émeut à leurs cris.
Près d'eux sont les mortels injustement proscrits;
Mais l'enfer ne voit point de jugement injuste;
Minos y tient ouvert son tribunal auguste;
Il tient l'urne terrible en ses fatales mains,
Et juge sans retour tous les pâles humains.
Non loin sont ces mortels qui, purs de tous les crimes,
De leurs propres fureurs ont été les victimes,
Et, détournant les yeux du céleste flambeau,
D'une vie importune ont jeté le fardeau.
Qu'ils voudroient bien revivre et revoir la lumière!
Recommencer cent fois leur pénible carrière!
Vains regrets! Par le Styx neuf fois environnés,
L'onde affreuse à jamais les tient emprisonnés.
Ailleurs, dans sa profonde et lugubre étendue,
Le triste champ des pleurs se présente à leur vue.
Là, ceux qui, sans goûter des plaisirs mutuels,
N'ont connu de l'amour que ses poisons cruels,

Dans des forêts de myrte, aux plus sombres retraites,
Vont nourrir de leurs cœurs les blessures secrètes :
Là, le trépas n'a pu triompher de l'amour.
Là, se voit rassemblé dans le même séjour
Tout ce qu'il eut de noble, et ce qu'il eut d'infâme,
Cette Évadné qui suit son époux dans la flamme;
Phèdre, brûlant encor d'illégitimes feux;
Procris, mourant des mains d'un époux malheureux,
Et toi, qui te perdis par ton amour extrême,
Tendre Laodamie! et Pasiphaé même.
Ériphyle à son tour montre aux yeux attendris
Les coups, les coups affreux que lui porta son fils;
Cénis enfin, Cénis, tour-à-tour homme et femme,
Et tour-à-tour changeant et de sexe et de flamme.
Triste et sanglante encor des traces du poignard,
Didon, au fond d'un bois, erroit seule à l'écart.
Comme on voit ou croit voir, sous des nuages sombres,
L'astre naissant des nuits poindre parmi les ombres,
Son fantôme léger apparoît au héros.
Il vient, il s'attendrit, pleure et lui dit ces mots :
« Est-ce vous que je vois? ô reine malheureuse!
» Elle est donc vraie, hélas! cette nouvelle affreuse
» Qui m'a dit votre mort et votre désespoir?
» Hélas! et j'en suis cause, et n'ai pu le prévoir!
» Non, je n'ai pu prévoir qu'un destin si sévère
» Suivroit de votre amant la fuite involontaire.

» Qu'il m'en coûta de fuir des rivages si chers!
» Oui, j'atteste les dieux, les astres, les enfers,
» Que de ces mêmes dieux, dont la loi souveraine
» Entraîne ici mes pas dans la nuit souterraine,
» L'ordre sacré, lui seul, put m'arracher à vous.
» Arrêtez! pourquoi rompre un entretien si doux?
» Laissez-moi prolonger cette douce entrevue;
» Pour vous pleurer encor mes yeux vous ont revue,
» Et je vous entretiens pour la dernière fois! »
Ainsi, mêlant de pleurs sa douloureuse voix,
Il parloit. Didon garde un farouche silence;
Se détourne en fureur de l'objet qui l'offense;
Et ses yeux, d'où partoient des regards courroucés,
Demeurent vers la terre obstinément baissés:
Le marbre de Paros n'est pas plus inflexible.
Enfin elle s'échappe, et son ame sensible
Retourne au fond des bois, à ses douleurs si doux,
Jouir des tendres soins de son premier époux.
Le héros plaint tout bas sa triste destinée,
Et suit long-temps des yeux cette ombre infortunée.
Mais il reprend sa route; il arrive en ces lieux,
Où la valeur jouit d'un repos glorieux.
Il y voit Parthénope et le vaillant Tydée,
L'ombre du pâle Adraste encore intimidée.
Il reconnoît surtout ces généreux Troyens,
Que moissonna le fer dans les champs Phrygiens,

Glaucus avec Médon, Thersiloque son frère,
Les trois fils d'Anténor, si dignes de leur père;
Polyphète, jadis ministre de Cérès,
Idée enfin qu'on voit, pour charmer ses regrets,
A ses premiers travaux trouver encor des charmes,
Conduire encor des chars, tenir encor des armes.
De ces guerriers fameux en foule environné,
De leur nombreux cortège il s'arrête étonné;
Mais, à peine ils ont vu son armure guerrière,
Les Grecs épouvantés reculent en arrière.
Les uns, glacés d'effroi, vont fuyant devant lui,
Tels que dans leurs vaisseaux jadis ils avoient fui;
D'autres veulent crier, et leurs voix défaillantes
Expirent de frayeur sur leurs lèvres béantes.
Déiphobe soudain frappe ses yeux surpris,
De la race des rois misérable débris,
Sanglant, percé de coups, reste affreux de lui-même,
A qui le fer ravit, dans son malheur extrême,
L'organe de l'ouïe, et l'usage des yeux.
Son corps tout mutilé n'est plus qu'un tronc hideux,
Et son nez, disparu de son affreux visage,
Du fer déshonorant y marque encor l'outrage.
Tout honteux, il recule; et, détournant son front,
De ses mains qu'il n'a plus en veut cacher l'affront.
Le héros effrayé le reconnoît à peine,
Et la voix d'un ami console ainsi sa peine :

« Noble fils de Priam, ah! parle, réponds-moi,
» Quel féroce ennemi s'est acharné sur toi?
» Quel monstre a pu sur toi, signalant sa furie,
» A cet excès d'horreur porter sa barbarie?
» Est-ce un tigre? est-ce un homme? Hélas! on m'avoit dit
» Que dans la nuit, qui fut notre dernière nuit,
» Sanglant et fatigué d'un immense carnage,
» Toi-même avois péri dans ce confus ravage.
» J'honorai ta mémoire; et, d'une triste voix,
» Auprès d'un vain tombeau je t'appelai trois fois.
» Ton nom y vit encor; mais tes amis fidèles
» N'ont pu mêler ta cendre aux cendres paternelles.
» Je n'ai pu découvrir tes restes malheureux! »
Déiphobe répond : « Ami trop généreux,
» Tes soins compatissans (pouvois-je plus attendre?)
» Ont honoré mon ombre, ont protégé ma cendre.
» Hélas! c'est mon destin, c'est un monstre odieux,
» Hélène, à qui je dois ce traitement affreux :
» Voilà les monumens de sa tendresse extrême.
» Dans notre nuit fatale, à notre heure suprême,
» Quand ce colosse altier apportant le trépas,
» Entroit gros de malheurs, d'armes et de soldats,
» Lorsque tous les fléaux alloient fondre sur Troie,
» Vous n'avez pas sans doute oublié quelle joie
» Enivroit nos esprits; et comment l'oublier?
» Hélène secondoit ce colosse guerrier.

» Pour mieux dissimuler sa barbare allégresse,
» D'une trompeuse orgie elle échauffoit l'ivresse,
» Secouoit une torche; et, des tours d'Ilion,
» Appeloit et la Grèce et la destruction.
» Je sommeillois alors : ce sommeil homicide,
» Du repos de la mort, avant-coureur perfide,
» A mes vils ennemis livroit un malheureux.
» Ma digne épouse alors, ce cœur si généreux,
» Écarte du palais les armes qu'il récèle,
» Dérobe à mon chevet ma défense fidèle,
» Ce glaive qui, la nuit, protégeoit mon sommeil;
» Appelle Ménélas à mon affreux réveil :
» Il entre; et, dans l'instant, sa lâche perfidie
» Lui livre mon palais, mes armes et ma vie,
» Sans doute se flattant par cette lâcheté
» D'expier envers lui son infidélité.
» Que vous dirai-je? On entre, on fond sur la victime;
» Ulysse les suivoit, cet orateur du crime:
» Vous voyez son ouvrage. O toi! qui sais mes maux,
» Dieu! venge l'innocence, et punis mes bourreaux!
» Mais vous, fils de Vénus! quel malheur, quel naufrage,
» Ou quel dieu vous conduit sur cet affreux rivage,
» Dans ce séjour de deuil, de trouble et de terreur,
» Dont le soleil jamais ne vient charmer l'horreur? »
L'Aurore, au teint de rose, avançoit sa carrière;
Déjà du temps prescrit fuyoit l'heure dernière;

Tous deux ils s'oublioient dans ce doux entretien :
« C'est trop, dit la prêtresse au monarque troyen ;
» Prince, l'heure s'envole, et vos regrets stériles
» Consument un temps cher en larmes inutiles :
» Avançons. C'est ici qu'en deux chemins divers,
» Se sépare, pour nous, la route des enfers.
» A gauche, des tourmens c'est le séjour barbare,
» Le séjour des forfaits, l'inflexible Tartare ;
» A droite est de Pluton le superbe palais :
» Là, l'heureux Élysée étale ses attraits ;
» C'est-là qu'il faut marcher. — O divine prêtresse !
» Dit alors Déiphobe, excusez ma tendresse.
» Je pars ; vous, prince illustre autant que généreux,
» Adieu ; plaignez mon sort, et soyez plus heureux. »
Il dit, et dans la foule en pleurant se retire.
Énée alors regarde, et de ce sombre empire
A gauche il apperçoit le séjour odieux,
Que d'un triple rempart enfermèrent les dieux.
Autour le Phlégéhton, aux ondes turbulentes,
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brûlantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs :
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élance ;
Une tour jusqu'aux cieux lève son front immense :
Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter,
Attaqueroient en vain ses murailles de fer.

Devant le seuil fatal, terrible, menaçante,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux;
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.
De-là partent des cris, des accens lamentables,
Le bruit affreux des fers traînés par les coupables,
Le sifflement des fouets dont l'air au loin gémit.
Le fils des dieux s'arrête, il écoute, il frémit :
« O prêtresse, dit-il ! quelles sont ces victimes ?
» Qui prononça leur peine, et quels furent leurs crimes ?
» Parlez, instruisez-moi. — Prince religieux,
» Répond-elle, gardez d'approcher de ces lieux.
» La vertu doit de loin voir le séjour des vices;
» Mais je puis des méchans vous tracer les supplices :
» Diane à sa prêtresse a tout dit, tout montré.
» Rhadamanthe en ces lieux juge, absout à son gré :
» Terrible, il interroge, il entend les coupables,
» Les contraint d'avouer les forfaits exécrables
» Qu'ils ont cachés dans l'ombre, et qu'au sein de la mort
» Ne peut plus expier un stérile remords.
» Tisiphone aussitôt, vengeresse des crimes,
» Prend ses fouets, ses serpens, et poursuit ses victimes;
» Tonne, frappe, redouble; et, lassant ses fureurs,
» Appelle à son secours ses effroyables sœurs. »
Elle parloit : soudain avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissans tourne la porte horrible;

Elle s'ouvre : « Tu vois dans ce séjour de deuil
» Quel monstre épouvantable en assiège le seuil!
» Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
» Une Hydre ouvre à la fois ses cent gueules béantes.
» L'œil n'ose envisager ses antres écumans.
» Enfin, l'affreux Tartare et ses noirs fondemens
» Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
» Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.
» Là, de leur chûte horrible encor épouvantés,
» Roulent ces fiers géants par la terre enfantés.
» Là, des fils d'Aloüs gissent les corps énormes ;
» Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
» Osèrent attenter aux demeures des dieux,
» Et du trône éternel chasser le roi des cieux.
» Là, j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège,
» Qui, du foudre usurpant le divin privilège,
» Pour arracher au peuple un criminel encens,
» De quatre fiers coursiers aux pieds retentissans,
» Attelant un vain char dans l'Élide tremblante,
» Une torche à la main y semoit l'épouvante :
» Insensé qui, du ciel prétendu souverain,
» Par le bruit de son char et de son pont d'airain,
» Du tonnerre imitoit le bruit inimitable!
» Mais Jupiter lança le foudre véritable,
» Et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
» Le char, et les coursiers, et la foudre, et le dieu.

» Son triomphe fut court, sa peine est éternelle.
» Là, plus coupable encore, est ce géant rebelle,
» Ce fameux Tityus, autre rival des dieux,
» De la terre étonnée enfant prodigieux:
» Par un coup de tonnerre aux enfers descendue,
» Sur neuf vastes arpens sa masse est étendue.
» Un vautour sur son cœur s'acharne incessamment,
» De sa faim éternelle éternel aliment:
» Contre l'oiseau rongeur en vain sa rage gronde;
» Il habite à jamais sa poitrine profonde;
» Il périt pour renaître, il renaît pour souffrir;
» Il joint l'horreur de vivre à l'horreur de mourir;
» Et son cœur, immortel et fécond en tortures,
» Pour les rouvrir encor referme ses blessures.
» Rappèlerai-je ici le superbe Ixion,
» Le fier Pyrithoüs, et leur punition?
» Sur eux pend à jamais, pour punir leur audace,
» D'un roc prêt à tomber, l'éternelle menace;
» Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux,
» S'offrent des mets exquis et des lits somptueux:
» Vain espoir! Des trois sœurs la plus impitoyable
» Est là, levant sa tête et sa voix effroyable,
» Leur défend de toucher à ces perfides mets,
» Qui les tentent toujours sans les nourrir jamais.
» Là sont ceux dont le cœur a pu haïr un frère;
» Ceux dont la main impie ose outrager un père;

» Ceux qui de leurs cliens ont abusé la foi;
» Celui qui, possédant, accumulant pour soi,
» Aux besoins d'un parent ferme son cœur barbare,
» Et seul couve des yeux son opulence avare.
» Ce nombre est infini. Vous nommerai-je ceux
» Qu'un amour adultère a brûlé de ses feux,
» Et ceux qui, se rangeant sous les drapeaux d'un traître,
» Désertent lâchement la cause de leur maître?
» Chacun d'eux, dans les fers, attend son châtiment,
» Et cette attente horrible est leur premier tourment.
» Ne me demandez pas les peines innombrables
» Que partage le ciel à tous ces misérables:
» A rouler un rocher, l'un consume ses jours;
» L'autre, toujours montant, et retombant toujours,
» Voyage avec sa roue. Un destin tout contraire
» De Thésée a puni l'audace téméraire:
» De ses longues erreurs revenu désormais,
» Sur sa pierre immobile il s'assied pour jamais.
» C'est-là son dernier trône: exemple épouvantable!
» Là, sans cesse il redit d'une voix lamentable:
» — Par le destin cruel que j'éprouve en ces lieux,
» Apprenez, ô mortels! à respecter les dieux.»
» Ils ont leur place ici, ces lâches mercenaires,
» Qui vendent leur patrie à des lois étrangères.
» La peine suit de près ce père incestueux
» Qui jeta sur sa fille un œil voluptueux

» Et, jusque dans son lit, portant sa flamme impure,
» D'un horrible hyménée outragea la nature.
» Ils sont jugés ici tous ces juges sans foi,
» Qui, de l'intérêt seul reconnoissoient la loi,
» Qui, mettant la justice à d'infâmes enchères,
» Dictoient et rétractoient leurs arrêts mercenaires,
» Et de qui la balance, inclinant à leurs choix,
» Corrompit la justice, et fit mentir les lois;
» Tous ces profanateurs des liens légitimes,
» Tout ce qui fut coupable, et jouit de ses crimes.
» Non, quand j'aurois cent voix, je ne pourrois jamais
» Dire tous ces tourmens, compter tous ces forfaits.
» Mais c'est trop de discours; ranime ton courage,
» Suis moi; je vois d'ici ce magnifique ouvrage,
» Ce palais de Pluton, noble rival des cieux,
» Et du dieu de Lemnos chef-d'œuvre audacieux.
» Voici bientôt la porte où la branche divine
» Doit, par sa riche offrande, appaiser Proserpine. »
Elle dit : et tous deux par des sentiers obscurs,
Ils poursuivent leur route, et marchent vers ces murs.
Le héros, le premier, touche au bout de sa course,
Se baigne en des flots purs, tout récens de leur source,
Et suspend son hommage au palais de Pluton.
Ils avancent : au lieu de l'ardent Phlégéthon
Et des rocs que rouloit son onde impétueuse,
Des vergers odorans l'ombre voluptueuse,

Les prés délicieux et les bocages frais,
Tout dit : voici les lieux de l'éternelle paix !
Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles;
Là, de plus douces nuits éclaircissent leurs voiles;
Là, pour favoriser ces douces régions,
Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.
Tantôt ce peuple heureux, sur les herbes naissantes,
Exerce, en se jouant, des luttes innocentes;
Tantôt leurs pieds légers, sur de rians gazons,
Bondissent en cadence au doux bruit des chansons;
D'autres touchent la lyre; à leur tête est Orphée,
Tel qu'il charma jadis les sommets du Riphée.
Son luth harmonieux, qu'accompagne sa voix,
Ou frémit sous l'archet, ou parle sous ses doigts.
L'œil suit les plis mouvans de sa robe flottante,
L'oreille est suspendue à sa lyre tremblante,
Et, sur sept fils divins où résonnent sept tons,
Son doigt léger parcourt l'intervalle des sons.
Là brillent réunis, dans des scènes champêtres,
Les héros des Troyens, leurs princes, leurs ancêtres;
Tous, conservant les goûts dont ils furent épris,
Dans ce séjour de paix offrent aux yeux surpris
Des ombres retraçant les scènes de la guerre:
Ici, des javelots enfoncés dans la terre;
Là, des coursiers sur l'herbe errant paisiblement;
Des armes et des chars le noble amusement,

Ont suivi ces guerriers sur cet heureux rivage,
Et de la vie encore ils embrassent l'image.
Du tranquille bonheur qui règne dans ces lieux,
Une scène plus douce attire encor ses yeux.
Plusieurs, couchés en paix sur l'épaisseur des herbes,
Où l'Éridan divin roule ses eaux superbes,
Sous l'ombrage odorant des lauriers toujours verts,
Joignent leur douce voix au doux charme des vers.
Là, règnent les vertus; là, sont ces cœurs sublimes,
Héros de la patrie ou ses nobles victimes;
Les prêtres qui n'ont point profané les autels;
Ceux dont les chants divins instruisoient les mortels;
Ceux dont l'humanité n'a point pleuré la gloire;
Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire;
Et ceux qui, de nos arts utiles inventeurs,
Ont défriché la vie et cultivé les mœurs.
De festons d'un blanc pur leurs têtes se couronnent;
Avec eux est Musée, en cercle ils l'environnent;
Il les domine tous d'un front majestueux.
La Sibylle l'aborde: « O chantre vertueux,
» Qui charma les humains, la terre et l'Élysée!
» De grâce, apprenez-moi, vénérable Musée,
» Où d'Anchise est fixé le paisible séjour?
» C'est pour lui, qu'exilés de l'empire du jour,
» Nous avons des enfers franchi les rives sombres.
» — Nul espace marqué n'enferme ici les ombres,

» Dès long-temps je voulois, à ton œil enchanté,
» Montrer ce grand tableau de ma postérité;
» De ses brillans destins, ton ame enorgueillie
» S'applaudira d'avoir abordé l'Italie. »
Alors, le cœur encor tout rempli de ses maux,
« O mon père! est-il vrai que, dans des corps nouveaux
» De sa prison grossière une fois dégagée,
» L'ame, ce feu si pur, veuille être replongée?
» Ne lui souvient-il plus de ses longues douleurs?
» Tout le Léthé peut-il suffire à ses malheurs?
» — Mon fils, dit le vieillard, dans leur source profonde
» Tu vas lire avec moi ces grands secrets du monde.
» Écoute-moi : d'abord une source de feux,
» Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,
» De sa flamme invisible, échauffant la matière,
» Jadis versa la vie à la nature entière,
» Alluma le soleil et les astres divers,
» Descendit sous les eaux, et nagea dans les airs:
» Chacun de cette flamme obtient une étincelle.
» C'est cet esprit divin, cette ame universelle,
» Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
» De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts,
» Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
» Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.
» De la Divinité ce rayon précieux,
» En sortant de sa source, est pur comme les cieux.

» Mais s'il vient habiter dans des corps périssables,
» Alors, dénaturant ses traits méconnoissables,
» Le terrestre séjour le tient emprisonné;
» Alors des passions, le souffle empoisonné
» Corrompt sa pure essence; alors l'ame flétrie
» Atteste son exil, et dément sa patrie.
» Même quand cet esprit, captif, dégénéré,
» A quitté sa prison, du vice invétéré
» Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre;
» Long-temps il en retient l'empreinte opiniâtre;
» Et de son corps souffrant éprouvant la langueur,
» Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.
» De ces ames alors commencent les tortures;
» Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures;
» Les autres s'épurer dans des brasiers ardens,
» Et d'autres dans les airs sont le jouet des vents;
» Enfin, chacun revient, sans remords et sans vices,
» De ces bois innocens savourer les délices.
» Mais cet heureux séjour a peu de citoyens:
» Il faut pour être admis aux champs Élysiens,
» Qu'achevant mille fois sa brillante carrière,
» Le soleil à leurs vœux ouvre enfin la barrière.
» Ce grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors.
» L'âge ayant effacé tous les vices du corps,
» Et du rayon divin purifié les flammes,
» Un dieu vers le Léthé conduit toutes ces ames;

» Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux
» Les engage à rentrer dans des liens nouveaux. »
Il dit : et devançant Énée et la prêtresse,
De ce peuple bruyant il a fendu la presse;
De-là gagne un côteau, d'où leurs yeux satisfaits
De ses neveux futurs distingue tous les traits.
« Tu vois, dit le vieillard, dans ces ombres légères
» Les héros renommés dont nous seront les pères;
» Ces princes, que les chefs du peuple Ausonien
» Se plairont à former de leur sang et du mien.
» Le premier que le sort appelle à la naissance,
» C'est ce jeune guerrier, appuyé sur sa lance,
» Doux fruit de tes vieux ans, roi, père et fils des rois;
» Enfant de Lavinie, il naîtra dans les bois;
» Il leur devra son nom, et sa race aguerrie
» Long-temps dominera dans Albe sa patrie.
» Après lui vois Procas prendre son noble essor,
» Le généreux Capys devancer Numitor.
» Nul ne démentira sa noble destinée.
» Parmi tes descendans je vois un autre Énée:
» Vaillant comme son père, et comme lui pieux,
» Il aimera la gloire, il servira les dieux;
» Mais, hélas! repoussé par les destins contraires,
» Il montera trop tard au trône de ses pères.
» Admire la vigueur de ces jeunes guerriers;
» Leur front paisible encor n'est pas ceint de lauriers;

» Mais d'un feston plus doux le chêne les couronne.
» Ils partent : de ses tours Nomente s'environne;
» Ils forment vingt cités pour vingt peuples heureux,
» Et Gabie, et Fidène, et ce séjour fameux,
» Où de la chasteté brillera le modèle;
» D'autres, pour augmenter leur puissance nouvelle,
» Bâtiront Pommetie et les remparts d'Inus,
» Lieux célèbres un jour, maintenant inconnus.
» Voyez-vous ce guerrier, l'honneur de l'Italie,
» Ce demi-dieu mortel, qui, dans le sein d'Ilie,
» Pour venger son ayeul, relevé par son bras,
» Naîtra du sang de Troie et du dieu des combats ?
» Voyez-vous sur son front ces aigrettes flottantes,
» De la faveur du ciel ces marques éclatantes,
» Cet aspect vénérable et cet air de grandeur,
» Où Jupiter lui-même imprime sa splendeur ?
» C'est Romulus, c'est lui, par qui Rome immortelle
» Du haut de ses sept monts rassemblés autour d'elle,
» Portera notre gloire à nos derniers neveux,
» Son sceptre au bout du monde, et son nom jusqu'aux cieux;
» Rome, reine des rois; Rome en héros féconde,
» La terreur, la maîtresse et l'exemple du monde.
» Telle aux jours glorieux de ses solemnités,
» Fière et s'environnant de cent divinités,
» Sur son char triomphant, la féconde Cybèle
» Contemple avec orgueil une race aussi belle,

» Et dans ses petits-fils embrasse autant de dieux,
» Tous buvant le nectar, tous habitans des cieux.
» Tourne les yeux: ce peuple où tes destins prétendent,
» Ces fiers Romains, regarde, ils sont là qui t'attendent
» Voilà César, voilà ces héros triomphans,
» Du noble sang d'Iule innombrables enfans.
» Mais celui que le ciel promit par cent oracles,
» Pour qui seront les dieux prodigues de miracles,
» Le second des Césars, le premier des humains,
» C'est Auguste, c'est lui, dont les puissantes mains
» Rendront au Latium, heureux par son génie,
» Ce brillant âge d'or de l'antique Ausonie;
» Et le noir Garamante, et l'Africain brûlant,
» Et l'atlas qui soutient le ciel étincelant,
» Les lieux où le jour meurt, où l'aurore commence,
» Ajoutent leur empire à son empire immense;
» Et son char, loin du cercle où Phébus fait son tour,
» Atteindra des climats que n'atteint pas le jour.
» Déjà de l'avenir perçant la nuit profonde,
» Les oracles sacrés le promettent au monde.
» Déjà les froides mers des peuples Caspiens,
» Et les vastes marais des champs Méotiens,
» Et le Nil aux sept bras, dont l'Égypte se vante,
» Au bruit de ce grand nom frémissent d'épouvante.
» Non, Hercule, vainqueur de ses fameux rivaux,
» Dont la terre vengée admira les travaux,

» Hercule triomphant du monstre d'Érymanthe,
» Qui de Lerne à ses pieds foula l'hydre écumante,
» Dont la flèche atteignit la biche aux pieds d'airain;
» Non, le dieu de Nysa, qui sut plier au frein
» Des tigres asservis à ses mains souveraines,
» Qui, de festons de pampre entrelaçant leurs rênes,
» Jusqu'aux portes du jour a fait voler son char,
» N'ont point vu tant de lieux qu'en a conquis César.
» Le monde nous attend, et ton grand cœur balance!
» Et l'Ausonie encor n'est pas sous ta puissance!
» Mais quel noble vieillard paroît dans le lointain,
» L'olivier sur le front, l'encensoir à la main?
» A cette barbe blanche, à ce maintien auguste,
» Je reconnois Numa, prêtre saint et roi juste,
» Qui, créateur du culte et fondateur des lois,
» Passa d'un toit obscur dans le palais des rois.
» Mais de l'art des combats il négligea la gloire:
» L'aigle oublia son vol, et Rome la victoire.
» Sors, ô brave Tullus! sors de ce long repos:
» Le dieu de Romulus veut revoir ses drapeaux.
» Vois Ancus, que déjà l'ambition dévore,
» Flattant tous ces Romains qui ne sont pas encore;
» Vois ces Tarquins si fiers, ces tyrans des Romains,
» Et Brutus arrachant les faisceaux de leurs mains,
» Brutus, des saintes lois vengeur inexorable.
» Le premier tient en main la hache redoutable;

» Le premier aux Romains dicte d'égales lois,
» Et gouverne en consul où commandoient des rois.
» Mais contre son pays sa famille conspire ;
» Ses deux fils au tyran veulent rendre l'empire:
» Tous deux sont immolés. O père malheureux!
» Quoi que doivent un jour en penser nos neveux,
» La nature gémit, mais la gloire est plus forte,
» Le père en lui se tait, et le Romain l'emporte.
» Tu marches sur ses pas, sévère Torquatus,
» Et Rome en frémissant admire vos vertus,
» Regarde ces Drusus s'élançant vers la gloire,
» Ces Décius mourant pour vivre en la mémoire,
» Et Camille aux Gaulois vaincus de toutes parts
» Arrachant nos drapeaux et sauvant nos remparts.
» Puisse l'étranger seul exciter nos alarmes!
» Vois-tu ces deux guerriers couverts des mêmes armes?
» Tous deux s'aiment encor dans cet heureux séjour,
» Mais que d'affreux combats ils livreront un jour!
» Du roc sacré d'Alcide et de la Ligurie
» Le beau-père descend enflammé de furie;
» Le gendre joint l'Asie à ses nobles Romains :
» Malheureux! désarmez vos parricides mains:
» C'est notre sang, hélas! que vous allez répandre.
» Et toi, mon fils, tu dois cet exemple à ton gendre ;
» Il est beau de le suivre, et grand de le donner :
» Fils des dieux, c'est à toi, César, de pardonner!

» Celui-ci (sur son front quelle gloire est empreinte!)
» A son char triomphant enchaînera Corinthe.
» Digne du sang de Troie et digne de son nom,
» Cet autre détruira les murs d'Agamemnon:
» La fière Argos n'est plus, et Mycènes en flamme
» Acquitte enfin les pleurs des veuves de Pergame;
» Et, de nos fiers vainqueurs rejeton odieux,
» Le dernier Éacide a satisfait aux dieux,
» Satisfait à Pallas, qui, sur ses murs en cendre,
» Venge enfin ses autels teints du sang de Cassandre.
» Parois, brave Cossus; parois, brave Caton.
» Des illustres Gracchus qui ne connoît le nom;
» Et ces deux Scipions, ces deux foudres de guerre,
» Qui deux fois de l'Afrique ont désolé la terre;
» Et toi, Fabricius, fier de ta pauvreté,
» Et Serranus si grand dans sa simplicité,
» Passant de la charrue aux rênes de l'empire?
» Race des Fabius, souffrez que je respire.
» Te voilà, toi que Rome élève au-dessus d'eux,
» Toi qui te refusant des succès hasardeux
» Seul vers nous à pas lents ramènes la victoire!
» D'autres avec plus d'art (cédons-leur cette gloire)
» Coloreront la toile, ou d'une habile main
» Feront vivre le marbre et respirer l'airain,
» De discours plus flatteurs charmeront les oreilles,
» Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles:

» Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
» Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers;
» Fais chérir de tes lois la sagesse profonde:
» Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde. »
D'autres ombres passoient comme il disoit ces mots.
Anchise alors reprend : « Regarde ce héros,
» C'est Marcellus : son front paré par la victoire
» Domine tout ce peuple orgueilleux de sa gloire;
» Seul des malheurs de Rome il soutient tout le poids;
» Il arrête Annibal, enchaîne les Gaulois,
» Présente à Jupiter de ses mains triomphantes
» D'un chef des ennemis les dépouilles sanglantes:
» C'est lui qui le troisième au monarque des dieux
» Offrira de ses mains ces dons victorieux. »
Alors s'offre à leurs yeux un guerrier plein de charmes,
Joignant l'éclat des traits à l'éclat de ses armes:
Tout respire dans lui la grâce et la vertu,
Mais son regard est triste et son front abattu :
« O mon père! excusez ma vive impatience,
» Auprès de Marcellus quel jeune homme s'avance?
» Mon père, est-ce son fils, ou quelqu'un de son sang?
» Que ce nombreux cortège annonce bien son rang!
» Entre ces deux guerriers quel air de ressemblance!
» Mais seul, parmi ce bruit, il garde le silence;
» La nuit autour de lui jette son crêpe affreux.
» — Mon fils, dit le vieillard d'un accent douloureux,

» Ces traits de Marcellus sont la brillante image....
» — Mais pourquoi sur son front ce lugubre nuage?
» Lui seul à tant d'honneur demeure indifférent....
» — Ah! que demandes-tu? dit Anchise en pleurant;
» Cette fleur d'une tige en héros si féconde,
» Les destins ne feront que la montrer au monde.
» Dieux, vous auriez été trop jaloux des Romains,
» Si ce don précieux fût resté dans leurs mains!
» Pleure, cité de Mars; pleure, dieu des batailles.
» O combien de sanglots suivront ses funérailles!
» Et toi, Tibre, combien tu vas rouler de pleurs,
» Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs!
» Quel enfant mieux que lui promettoit un grand homme?
» Il est l'orgueil de Troie, il l'eût été de Rome.
» Quelle antique vertu! quel respect pour les dieux!
» Nul n'eût osé braver son bras victorieux,
» Soit qu'une légion eût marché sur sa trace,
» Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
» Ah! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
» Si tu peux du destin vaincre un jour le courroux,
» Tu seras Marcellus.... Ah! souffre que j'arrose
» Son tombeau de mes pleurs. Que le lis, que la rose,
» Trop stérile tribut d'un inutile deuil,
» Pleuvent à pleines mains sur son triste cercueil,
» Et qu'il reçoive au moins ces offrandes légères,
» Brillantes comme lui, comme lui passagères! »

Ainsi tous deux erroient aux bois élysiens,
Tels tous deux parcouroient ces champs aériens.
Quand les grandeurs de Rome et toutes ses merveilles
Du héros des Troyens ont charmé les oreilles,
Et rempli tout son cœur de ses nobles destins,
Anchise offre à ses yeux les rivages latins;
Les peuples, les combats, les assauts qui l'attendent;
Ce que le sort, les dieux et sa gloire demandent.
Deux portes du sommeil, deux passages divers,
Aux songes voltigeans s'ouvrent dans les enfers:
L'une, resplendissante au sein de l'ombre noire,
Est formée avec art d'un pur et blanc ivoire;
Par-là montent vers nous tous ces rêves légers,
Des erreurs de la nuit prestiges mensongers:
L'autre est faite de corne, et du sein des lieux sombres
Elle donne passage aux véritables ombres.
Tel Anchise long-temps par de sages avis
Se plaît à diriger la prêtresse et son fils;
Ainsi, le cœur rempli de sa future gloire,
Le héros part, et sort par la porte d'ivoire.
Pensif, et méditant ces nobles entretiens,
Il marche, et va trouver sa flotte et les Troyens.
La voile est déployée; et, sans quitter la plage,
De Caïète bientôt il touche le rivage:
L'ancre tombe; et, des vents défiant les assauts,
Ses nefs le long du bord reposent sur les eaux.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE SIXIÈME.

Les siècles, en partageant leur admiration entre Homère et Virgile, ont assigné à l'un et à l'autre une gloire et des qualités différentes. Ils ont attribué généralement au premier l'invention et la force créatrice; ils lui ont donné parmi les poëtes la place que lui-même donne à son Jupiter parmi les dieux, et l'ont peint menant à sa suite tous les arts dont il est le maître et le modèle. Ce caractère de puissance et de fécondité par lequel on a voulu distinguer l'auteur de l'*Iliade* n'est point celui que les critiques accordent à l'auteur de l'*Énéide*, mais ils reconnoissent dans ce dernier d'autres avantages; le goût, le jugement, la perfection des détails, et je ne sais quel heureux mélange de tendresse et de majesté, leur ont paru former les principaux traits de son génie: suivant eux, enfin, Homère prodigue les beautés, Virgile les met à leur place; l'un invente, et l'autre achève. Là, ils admirent une richesse inépuisable; ici, une sage magnificence: là, ils croient voir toutes les inspirations de la nature, qui ont été le fondement de l'art; ici, toutes les merveilles de l'art qui reproduit et imite fidèlement la nature.

Ce genre de parallèle entre deux grands hommes peut offrir quelquefois des observations ingénieuses; mais il n'a jamais une exacte justesse. Le sixième livre de l'*Énéide* prouve seul, contre l'opinion générale, que le don de créer

ne manqua point à Virgile. Dira-t-on que la descente d'Énée aux enfers est une copie de celle d'Ulysse? Mais, en bonne foi, quel rapport peut-on établir entre l'ébauche du poëte grec et le tableau du poëte romain? Ulysse, dans l'onzième chant de l'*Odyssée*, voit passer devant lui des ombres confusément évoquées au bord d'une fosse par des cérémonies magiques sans intérêt et sans grandeur; les morts qu'il interroge sont presque tous étrangers à sa destinée; ils paroissent et disparoissent sans motif et sans objet. Homère ne semble même avoir eu que des notions très-vagues sur l'existence future de l'ame, et sur le sort des justes et des méchans après le trépas; il ne montre à l'homme nulle perspective consolante au-delà de la tombe: il trace bien quelques images imparfaites d'une seconde vie; mais cette vie est triste comme la mort, et vaine comme le néant. On diroit même qu'il n'accorde aux grands hommes qui ne sont plus ce simulacre d'immortalité que pour mieux flétrir la gloire et décourager l'héroïsme. Ulysse apperçoit l'ombre d'Achille qui domine toutes les autres; il félicite le héros de garder encore le premier rang au milieu des morts. Achille pousse un profond soupir, et répond « qu'il aimeroit mieux être l'esclave du » plus indigent des laboureurs, que de régner sur le peuple » entier des ombres. »

Ce n'est pas ainsi que le judicieux Virgile représente la vie future; il puise ses opinions dans une philosophie plus élevée: l'ame de Socrate et le génie de Platon respirent dans ses vers. Ce sixième livre de l'*Énéide* renferme les instructions les plus graves et les plus importantes; il est placé au milieu du poëme comme pour en réunir toutes les parties dans un même dessin; l'intérêt en est préparé dès

le livre précédent. Anchise est envoyé des Champs Élysées par les dieux mêmes pour inviter son fils à descendre dans les enfers; il lui dit positivement que telle est la volonté de Jupiter,

Imperio Jovis huc venio...

Il lui commande de ne point aborder en Italie avant d'avoir rempli cet ordre du ciel:

Ditis tamen antè
Infernas accede domos; et Averna per alta
Congressus pete, nate, meos.

Énée pénètre dans le séjour des morts à travers mille dangers pour satisfaire sa piété filiale, et pour obéir aux immortels; il va recevoir de la bouche même du demi-dieu qui fut son père tout le système de la morale et de la religion nécessaire au grand état qu'il doit fonder: il visite tour à tour le Tartare et l'Élysée; et ce double spectacle met sous ses yeux les divers degrés de peine et de récompense destinés à chaque espèce de crime et de vertu: les secrets des enfers et des cieux sont dévoilés pour l'instruction de la terre, et le code des morts sert en quelque sorte de modèle à celui des vivans. La muse de Virgile est vraiment une muse législatrice comme celle des premiers poëtes qui, suivant les anciennes traditions, policèrent la société naissante, et qui sont placés par Virgile lui-même dans le séjour des justes, à côté de tous les bienfaiteurs de l'humanité:

Quique pii vates et Phœbo digna locuti,
Inventas aut qui vitam excoluêre per artes,
Quique sui memores alios fecere merendo:
Omnibus his nivêâ cinguntur tempora vittâ.

Cette descente d'Énée aux enfers offre une idée plus neuve

et plus grande encore. Quel est le but principal de ce voyage mystérieux? Pourquoi Anchise ordonne-t-il à son fils de l'entreprendre? C'est pour lui révéler les destinées de cette ville nouvelle où les restes de Troie vont s'établir et commander au monde :

Tum genus omne tuum, et quæ dentur mœnia, disces.

Cette conception originale et sublime appartient tout entière à Virgile; on n'en trouve nulle part le germe dans Homère : elle a été et sera dans tous les temps une des sources les plus abondantes du merveilleux épique. C'est aussi l'endroit de Virgile que Boileau semble admirer le plus et qu'il désigne dans ces vers de l'*Art poétique* :

Bientôt vous le verrez, prodiguant les miracles,
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errans.

En ouvrant ainsi le livre des destins, en faisant voir dans des tableaux prophétiques tout ce qui doit être un jour, Virgile a trouvé le secret de réunir, pour ainsi dire, la vérité et la fiction. Comment refusera-t-on le titre d'inventeur à celui qui créa pour l'épopée le plus beau genre de merveilleux? Tous les poëtes ont imité à l'envi cette création du poëte latin; tous ils ont multiplié ces visions de l'avenir dont il a le premier donné le modèle. Dans la *Jérusalem délivrée*, un saint vieillard montre au jeune Renaud toute la suite de ses descendans, et leurs exploits futurs qu'une main divine a gravés sur son bouclier. Le Camoëns a fait entrer dans divers épisodes, par des machines à peu près semblables, toute l'histoire du Portugal. Un envoyé céleste, avant d'exiler Adam du paradis terrestre, rassemble sous les yeux

du père des hommes tous les siècles et tous les peuples qu'a perdus son crime, et lui fait entrevoir de loin le messie qui doit sauver le genre humain. Henri IV enfin, transporté en songe dans le palais des Destins, y voit briller d'avance les beaux jours du siècle de Louis XIV. A la fin des notes de ce chant, on jettera un coup d'œil sur ces diverses imitations.

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas,
Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.

Virgile a soin de rassembler toutes les traditions nationales; il n'omet rien de ce qui peut illustrer les fleuves, les villes, les ports et tous les lieux de l'Italie. Ce n'est pas sans raison que les larmes d'Énée honorent la mémoire du pilote qu'il a perdu : « Les Troyens, selon Denys d'Halicarnasse, arrivèrent d'abord en Italie, au port de Palinure; » un de leurs principaux pilotes y perdit la vie, et ce lieu » en reçut le nom. De là Énée vint dans un autre port de » la Campanie, où mourut Misène, l'un de ses plus illustres » compagnons; et le promontoire voisin s'appela Misène. »

(*Antiquités Rom., liv.* 1er. *ch.* 11me.)

Nous avons déjà vu Palinure mourir dans le dernier chant; Misène finira ses jours dans celui-ci; et Virgile marquera dans ses vers les lieux qui doivent garder le souvenir des deux Troyens,

Æternumque tenet per sæcula nomen.

Il ne manque pas d'indiquer aussi l'origine de Cumes; cette ville avoit été peuplée par *Hippocles Cumæus*, né à Chalcis dans l'île d'Eubée. Tel est au moins le récit de Strabon, qui semble regarder la colonie de Cumes comme

le plus ancien monument du passage des Grecs en Italie. Le poëte est en tout d'accord avec le géographe. Cumes dans ses vers vient aussi de l'Eubée, *oris Euboicis ;* et plus bas il l'appelle ville Chalcidienne, *arx Chalcidica.*

Redditus his primùm terris, tibi, Phœbe, sacravit
Remigium alarum.

Cette expression si hardiment figurée est pourtant d'une extrême justesse : l'air est un fluide comme l'eau. Dédale ramoit donc avec des ailes dans ce nouvel océan. Lucrèce avoit déjà employé cette image pour les oiseaux :

Cùm advenere volantes,
Remigii oblitæ pennarum vela remittunt.

Ce n'est pas le seul emprunt que Virgile ait fait à Lucrèce. C'est ainsi que l'art de Racine reprenoit quelquefois des expressions jetées par le génie de Corneille, et leur rendoit un nouvel éclat en les mettant à leur véritable place. On trouve dans Alzire une métaphore du même genre :

Je montrai le premier aux peuples du Mexique
L'appareil, inoui pour ces mortels nouveaux,
De nos *châteaux ailés* qui voloient sur les eaux.

Cæca regens filo vestigia.

Catulle avoit dit non moins bien :

Errabunda regens tenui vestigia filo.

Ce vers se trouve dans l'épisode d'Ariane qui est un si brillant hors-d'œuvre du poëme de Thétis et de Pélée. On y reconnoît l'original de ces deux beaux vers de Racine :

Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.

Tu quoque magnam
Partem opere in tanto, sineret dolor, Icare, haberes.
Bis conatus erat casus effingere in auro;
Bis patriæ cecidere manus.

Il n'est pas besoin de faire admirer cette apostrophe touchante à Icare : les vers se soulèvent et retombent avec la main paternelle qui veut en vain graver la funeste aventure de son fils ; ils font sentir tour à tour l'effort et l'affaissement de la douleur.

Poscere fata
Tempus, ait : deus, ecce, deus. Cui talia fanti
Ante fores, subitò non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ; sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, etc.

L'abbé Desfontaines observe fort bien que ce tableau de la Sibylle échevelée, hors d'elle-même, et luttant contre le dieu qui veut la dompter, a fourni les plus belles images des premières strophes de l'ode au comte du Luc. Rousseau compare fort heureusement les approches du génie qui vient s'emparer du poëte à celles de la divinité qui veut subjuguer la prêtresse :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux ;
Il frémit, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudroit secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Ces vers sont l'imitation de ceux-ci de Virgile :

Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum.

Rousseau ajoute :

Mais sitôt que cédant à la fureur divine
Il reconnoît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Virgile dit aussi dans la même occasion :

Majorque videri,
Nec mortale sonans.

Cette description de la Sibylle est sans doute admirable : mais, comme l'a dit un critique moderne, celle de Joad saisi de l'esprit prophétique semble encore supérieure. On sent, pour ainsi dire, l'effort et le trouble du mensonge dans les mouvemens désordonnés qui transportent la prêtresse d'Apollon; mais l'enthousiasme du prophète a quelque chose de naturel et de tranquille comme la vérité. Il se livre sans résistance à l'esprit divin qui le domine; et ses paroles ont l'autorité du dieu dont il explique les oracles :

C'est lui-même, il m'échauffe, il parle, mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Virgile est de tous les poëtes celui qui choisit le mieux tous les détails de ses peintures; il les varie sans cesse et ne les épuise jamais. A cette description poétique de l'antre de la Sibylle il fait succéder le tableau touchant de la mort et des funérailles de Misène; il place à côté l'image gracieuse des colombes de Vénus qui descendent au milieu de la forêt où s'égare Énée, et qui le conduisent vers l'arbre mystérieux où brille ce rameau d'or sans lequel on ne peut franchir les enfers.

Te quoque magna manent regnis penetralia nostris;
Hic ego namque tuas sortes, arcanaque fata
Dicta meæ genti, ponam, lectosque sacrabo,
Alma, viros.

On a déjà remarqué avec quel soin Virgile remonte à tous les anciens usages de sa patrie. Ici Énée promet à la Sibylle un temple où seront déposés ses oracles et des prêtres pour les expliquer :

« On raconte, en effet, que, sous le règne de Tarquin le » Superbe, les livres sibyllins furent apportés à Rome ; ce » prince en confia la garde à deux personnes distinguées dans » la noblesse, et à deux officiers publics qui leur obéissoient. » Après l'exil de ses rois, la république prit un soin plus » particulier du recueil de ces oracles ; elle le fit enfermer » dans un coffre de pierre qui fut déposé sous une des voûtes » du Capitole, et remis à la fidélité de deux prêtres nommés » pour cette fonction. L'an 387 de Rome, ces prêtres furent » augmentés au nombre de dix, et à celui de quinze sous la » dictature de Sylla. Ils étoient choisis dans les premières » familles de la noblesse. On consultoit les livres sibyllins, » par l'ordre du sénat, dans toutes les grandes calamités. »

(Voyez Rollin, *vol. I de l'Hist. Rom. in-4. p.* 172 *et* 173 *)*

Idem ter socios purâ circumtulit undâ,
Spargens rore levi et ramo felicis olivæ,
Lustravitque viros, dixitque novissima verba.

Plusieurs de ces usages religieux se sont conservés dans le christianisme, qui leur donne encore une fin plus noble et plus touchante. Les anciens regardoient avec raison les cérémonies funèbres comme le point le plus important de la po-

lice sociale et de la science des mœurs; et c'est pour cela que les honneurs rendus aux tombeaux des morts tiennent tant de place dans les poëmes grecs et romains. Virgile se plaît surtout à ces peintures attendrissantes. Avant la pompe funèbre de Misène, il a déjà décrit celle de Polydore au commencement du troisième livre; et l'apothéose d'Anchise occupe une partie du cinquième. Nous verrons les funérailles du jeune Pallas dans le onzième livre, et ce dernier tableau surpassera encore tous les autres.

Monte sub aërio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur....

Le nom de cap de Misène n'a point changé depuis Virgile; il est placé dans la Campanie, pays de l'ancienne Italie, aujourd'hui canton de la Terre de Labour. On renvoie à ce qu'on a dit dans une des notes précédentes sur les traditions qui concernent Misène, et qui sont rapportées dans Denys d'Halicarnasse.

Di quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte tacentia latè,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.

Cette invocation aux puissances de la mort est d'un effet sublime; l'harmonie du poëte est sombre et lugubre comme les enfers dont il veut ouvrir les profondeurs. Des sons graves et lents, multipliés à dessein, imitent l'uniforme immensité de ces royaumes du silence et du vide:

Ībānt ōbscūrī sōlā sūb nōctĕ pĕr ūmbrām...

La longue et pénible marche de la Sibylle et d'Énée se fait sentir dans l'accumulation de ces spondées qui semblent

appesantir le vers comme les ombres de la nuit, et l'alonger comme les espaces du chaos.

Cette apostrophe aux divinités infernales n'est, je crois, qu'un très-beau mouvement de l'enthousiasme poétique. Toutes les fois que le génie veut exprimer des choses nouvelles, il cherche des tours nouveaux pour s'emparer de l'attention, et justifier son audace. Cependant l'évêque Warburton a cru qu'en cet endroit l'auteur de l'*Éneide* s'excusoit de révéler la doctrine secrète des initiés. Il ne voit enfin dans ce sixième livre qu'une peinture allégorique des mystères de Cérès et de Proserpine. L'opinion de l'évêque anglais a trouvé beaucoup de partisans. Voltaire lui-même l'avoit d'abord adoptée ; mais un examen plus réfléchi l'a désabusé dans la suite.

« Cette descente aux enfers, dit-il, imitée d'Homère » beaucoup moins qu'embellie, et la belle prédiction des des- » tins des Césars et de l'empire romain, n'ont aucun rap- » port aux fables de Cérès et de Triptolème. Ainsi il est » fort vraisemblable que le sixième livre de l'*Énéide* n'est » point une description de mystères : si je l'ai dit, je me » dédis. »

Il observe de plus que Virgile vivoit sous un prince ami des formes religieuses, et qu'étant initié lui-même il n'auroit pas toléré une semblable profanation. Horace ne regarde-t-il pas cette révélation comme un sacrilège ?

Vetabo qui Cereris sacrum
Vulgárit arcanæ sub iisdem
Sit trabibus :
Je me garderai bien de loger sous mes toits
Celui qui de Cérès a trahi les mystères.

VOLT., *vol. 41 de l'édit. de Kehl en 70 vol.*

Comment le sage Virgile se seroit-il permis un attentat qui alarmoit si fort Horace ? Observons d'ailleurs que ces dogmes d'une vie future, et des peines et des récompenses qui attendoient le crime et la vertu dans le Tartare et l'Élysée, étoient des dogmes fort populaires, et répandus chez toutes les nations avant Virgile : quel besoin avoit-il donc, pour les chanter, de se rendre coupable aux yeux de ses compatriotes en profanant le secret des mystères ? Si Warburton avoit eu un goût égal à son érudition, il auroit su que ce n'est point sur le système obscur de quelques initiés, mais sur les croyances vulgaires, qu'un poëte épique doit fonder l'interêt de ses fictions. Virgile a vraisemblablement traité ce sujet par un motif tout contraire à celui que suppose Warburton. Loin d'apporter une doctrine cachée et nouvelle, il vient opposer une doctrine antique et connue à celle d'Épicure, qui s'étoit introduite jusque dans le sénat, et qui, selon Montesquieu, contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains (1) vers la fin de la république. Il est évident, pour tout homme de bonne foi, que Virgile ne fait qu'expliquer en beaux vers les idées de Pythagore et de Platon, et c'est pour cela qu'on appeloit ce poëte le *Platonicien*. On trouve à la fin de la *République* du philosophe grec une fable allégorique où l'auteur de l'*Énéide* a visiblement puisé le fonds de ce sixième livre.

Cette fable est racontée par Socrate, qui certainement ne la devoit pas aux prêtres de Cérès, pour lesquels on l'accusoit d'avoir tant de mépris. Le philosophe suppose qu'un guerrier

(1) Grandeur et Décadence des Romains, ch. 10.

arménien, nommé Her, ressuscita douze jours après sa mort, et qu'interrogé sur ce qu'il avoit vu dans cet intervalle, il fit à peu près ce récit :

« Aussitôt, dit-il, que mon ame eut abandonné mon » corps, elle s'avança, dans la compagnie de plusieurs autres » qui la reconnurent, vers un séjour tout à fait merveilleux, » où nous vîmes dans la terre deux ouvertures voisines, et » deux autres au ciel qui répondoient à celles-là. Des juges » étoient assis entre ces ouvertures mystérieuses; et, dès » qu'ils avoient prononcé leur sentence, ils ordonnoient aux » justes de prendre leur route à droite par une des ouver- » tures du ciel, et aux méchans de prendre leur route à » gauche par une des ouvertures de la terre. On m'ordonna » de remarquer avec soin le spectacle que j'avois sous les » yeux, pour l'instruction des hommes que je devois bientôt » rejoindre.

» Je vis d'abord les ames de ceux qu'on avoit jugés » monter tour à tour au ciel ou descendre sous la terre par » les deux premières ouvertures qui se répondoient, tandis » que par la seconde ouverture de la terre je vis sortir des » ames couvertes de fange et de poussière, et par la seconde » ouverture du ciel descendre des ames pures et sans tache. » Elles paroissoient toutes venir d'un long voyage, et s'as- » seoir avec plaisir dans une prairie délicieuse où je les » contemplois. Plusieurs de ces ames voloient à la rencontre » les unes des autres, en poussant des cris de joie ou des » gémissemens : elles se retrouvoient après une séparation » de mille ans. Celles qui avoient passé ce long temps de » leur voyage sous la terre versoient des larmes au souvenir » des maux soufferts; mais celles qui descendoient du ciel

» racontoient des merveilles inouies, et montroient une joie » ineffable dont nous n'avons pas même l'image ici-bas. En » un mot, chaque peine et chaque récompense dans ces deux » mondes divers étoient dix fois plus grandes que le crime » puni ou que la vertu récompensée. A la tête des justes sont » les hommes qui ont honoré les dieux, et leurs pères comme » les dieux. Des supplices extraordinaires attendent les impies » et les parricides; les grands criminels même après mille » ans n'ont point achevé leur expiation. L'une de ces ames » (c'étoit celle d'un tyran de Pamphylie) attendoit sa déli- » vrance au bout de ce long terme de douleurs; mais, au » moment où elle se préparoit à sortir, l'ouverture en se refer- » mant lui refusa le passage avec un mugissement horrible. » A ce bruit, qui fit trembler toutes les ombres, accoururent » des ministres de la mort, des spectres infernaux, qui ressai- » sirent cette ame deux fois condamnée, et l'entraînèrent dans » l'abîme. Quand ces ames eurent passé sept jours dans la » prairie, elles en partirent le huitième, et s'élevèrent dans » une région éclatante de lumière. Là, huit cercles brillans » d'or, entrelacés les uns dans les autres (1), sont suspendus » au fuseau de la Nécessité, qui donne le branle à toutes » les révolutions célestes. . . . . .

. . . . . .

» Sur chacun de ces cercles inégaux est portée une sirène qui » tourne avec lui, et qui chante à haute voix, mais sur un

(1) Ces huit cercles figurent les divers cieux des sept planètes et celui des étoiles fixes. Ici on a abrégé Platon, parce que toutes ces allégories astronomiques n'ont point été imitées par Virgile.

» seul ton. Des huit tons divers que font entendre ces sœurs » immortelles se compose l'harmonie parfaite qui réjouit » éternellement l'oreille des dieux.

» A l'entour du fuseau, et à des distances égales, sont » assises sur des trônes les trois parques, filles de la Néces- » sité, Lachésis, Clothon et Atropos, vêtues de blanc et le » front ceint d'une couronne. Elles mêlent leurs voix à celles » des sirènes; Lachésis chante le passé, Clothon le présent, » Atropos l'avenir. Tout à coup un génie ailé appela toutes » les ames devant Lachésis. Il prit sur les genoux de la parque » les sorts et les diverses conditions humaines; puis, mon- » tant sur une tribune élevée, il s'écria d'une voix prophé- » tique : *Ames divines! rentrez dans un corps mortel: » vous allez commencer une nouvelle carrière. Voici » tous les sorts de la vie, je les jette devant vous; » choisissez librement, le choix est irrévocable. S'il » l'est, Dieu en est innocent.* »

» A ces mots, le génie jeta les lots de la Destinée, et » chacune de ces ames choisit le sien. Le souvenir des an- » ciennes habitudes égara le plus grand nombre. Quelques » héros détrompés eurent à la vérité la sagesse de préférer » à leur ancienne renommée un état obscur et paisible; » mais la foule se précipita sur les conditions illustres, et au » lieu de la gloire et du bonheur trouva les soucis, la honte » et le remords. Quand toutes les ames eurent fait leur choix, » elles comparurent une dernière fois devant le trône de la » Nécessité toute-puissante, et le fil de leur nouvelle vie » commença dès lors à se dérouler sur des fuseaux dont on » ne peut ni hâter, ni suspendre, ni changer le mouve- » ment. On les mena ensuite dans une plaine où l'ombre

» d'aucun arbre, et la verdure d'aucune plante, n'a jamais » réjoui les yeux; cette plaine est celle de l'Oubli : elles y » éprouvèrent une chaleur insupportable. Le soir elles se » rendirent au bord du fleuve Aniclès : toutes les ames doi- » vent boire de l'eau du fleuve en certaine quantité; mais les » moins sages en boivent au-delà de la mesure prescrite, et » cette imprudence leur fait perdre le souvenir de toutes » choses. Bientôt elles s'endormirent; et vers le milieu de la » nuit, au milieu d'un tremblement de terre et d'un orage » violent, elles se réveillèrent en sursaut, averties en quel- » que sorte par ce bruit terrible de tous les maux qui les at- » tendoient dans leur nouvelle carrière. Enfin, dispersées » çà et là, elles se rendirent avec la rapidité des étoiles » dans les corps qu'elles devoient animer, etc. »

On a retranché quelques détails de cette fable, où l'on reconnoît l'imagination toute poétique de Platon, qui écrivoit contre les poëtes. Mais ce qu'on a cité a de grands rapports avec les principales fictions du sixième livre de l'*Éneide*. Ces deux ouvertures où le guerrier arménien voit les ames passer sous la terre ou dans le ciel ressemblent parfaitement à ces deux routes qui s'ouvrent devant Énée, et qui conduisent aux Enfers ou dans l'Élysée.

Hic locus est partes ubi se via findit in ambas :
Dextera, quæ Ditis magni sub mœnia tendit;
Hâc iter Elysium nobis : at læva malorum
Exercet pœnas, et ad impia Tartara mittit.

Dans le poëte comme dans le philosophe les ames éprouvent pendant mille ans les peines ou les récompenses qu'elles ont méritées; et quand les dix siècles sont révolus, un dieu

les mène aussi sur les rives du fleuve Léthé ; là, elles boivent également l'oubli de toutes choses, et reviennent ici-bas animer de nouveaux corps.

Has omnes, ubi mille rotam volvêre per annos,
Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno ;
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti.

Le fond du tableau est absolument le même. Il est évident que Virgile en a emprunté tous les traits de Platon. Au reste, cette doctrine de la transmigration des ames est attribuée à Pythagore, et peut-être est-elle plus ancienne que lui. Ce système est fort bizarre, mais il paroissoit assez bon pour expliquer cette espèce de notions confuses du bien et du mal, cette voix secrète de la conscience qui semble précéder tous les conseils de la raison. Pythagore et ses disciples croyoient aux idées innées ; ils les expliquoient par leur fable de la métempsycose, et le dogme ingénieux de la réminiscence. Ils disoient que, malgré l'impression du fleuve Léthé, les ames avoient conservé quelque sentiment imparfait de leur première existence, et que les sages étoient ceux dont l'ame avoit le moins bu des eaux de l'Oubli.

Cette opinion, si étrange et si frivole en philosophie, devient sublime en poésie par l'application qu'en a su faire le goût judicieux de Virgile. En effet, toutes ces ames qui se rassemblent aux yeux d'Anchise, impatientes de revivre et d'animer ses descendans, appartinrent jadis aux plus grands personnages des siècles héroïques ; elles vont transporter le génie et les vertus des vieux âges dans la longue postérité du héros troyen. Énée lui-même renaîtra dans Auguste ;

Hercule, Hector et Achille reparoîtront dans les Pompées, dans les Scipions et les Césars. Ce n'est point ici un dessein imaginaire qu'on prête à Virgile. Les principales beautés de cet épisode tiennent clairement au dogme de la transmigration. Pourquoi ses vers sur la mort prématurée du jeune Marcellus ont-ils tant d'intérêt ? C'est que le poëte a peint auparavant les exploits d'un guerrier du même nom, qui balança la fortune d'Annibal, et qui triompha de Syracuse ; et quand il adresse au fils de Livie cette apostrophe si touchante,

Si quà fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris,

il faut en quelque sorte sous-entendre : « Si l'ame du grand « Marcellus, qui est passée dans la tienne, a le temps de » croître et de se développer, jeune enfant, tu seras toi-» même un Marcellus ! » Les beautés de ce magnifique épisode ainsi commentées deviendront encore plus frappantes. Mais, je le répète, quelle analogie peut-il avoir avec les mystères de Cérès ? Et comment l'évêque Warburton n'a-t-il pas senti que Virgile n'a fait qu'embellir les doctrines de Pythagore et de Platon ? Il avoue bien, en passant, que le dernier de ces philosophes a servi de modèle au poëte : mais selon lui, Pythagore et Platon eux-mêmes avoient révélé les secrets des mystères. Dans ce cas, Virgile, en répétant deux philosophes dont les écrits étoient partout, et qu'on appeloit divins, n'avoit pas besoin de prendre des précautions pour faire pardonner son entreprise impie. Je me sers ici des propres mots de Warburton. Mais le critique anglais se trompe encore. Avant Platon, les dogmes d'une vie future

étoient universellement admis. Timée de Locres (1), son prédécesseur, finit son traité de *l'Ame du monde* par ces paroles remarquables :

« Malheur à l'homme indocile et rebelle à la sagesse ! Que » les punitions tombent sur lui, tant celles des lois humaines, » que celles dont nous menacent *les traditions de nos pères*, » qui nous annoncent les vengeances du ciel et les supplices » des enfers, supplices inévitables préparés sous la terre » aux criminels ! »

Ce passage est formel ; il prouve que les traditions les plus antiques avoient consacré les opinions reproduites par Virgile, et que l'entreprise du poëte n'étoit point *nouvelle* et *impie*. Ainsi la fausseté des raisonnemens de Warburton est évidente ; et l'abbé Desfontaines, avec une critique plus éclairée, n'auroit pas grossi ses notes de la dissertation anglaise.

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ ;
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
Et Metus, et malesuada Fames, ac turpis Egestas,
Terribiles visu formæ...

Des critiques ont demandé pourquoi Virgile mettoit à la porte du Tartare les maladies, la faim, la vieillesse et la pauvreté. Ils ont observé que Voltaire avoit choisi dans un ordre d'idées plus moral le caractère des monstres qui gardent la porte de l'enfer : c'est l'envie, l'orgueil, l'ambition, l'hypocrisie, et l'intérêt ; c'est la troupe de tous les vices qui occupe dans la *Henriade* le vestibule du séjour des tourmens. Cette allégorie est très-belle sans doute ; mais

(1) Il vivoit cinq cents ans avant notre ère.

il est évident que le poëte français l'a puisée dans les notions plus pures de la théologie chrétienne, que ne pouvoit connoître Virgile. Sans prétendre justifier toutes les bizarreries qui se rencontrent dans les fables religieuses de l'antiquité, je crois pourtant que les critiques ont mal interprété dans cet endroit le vrai sens du poëte latin. Énée et la Sibylle sont encore arrêtés à l'entrée de l'empire du dieu de la mort, *in faucibus Orci;* ils doivent traverser plusieurs enceintes avant de parvenir à celle des enfers proprement dits, aux lieux qu'habitent les coupables : ainsi la faim, la pauvreté, la vieillesse, les maladies et les chagrins, qui sont, pour ainsi dire, les ministres de la mort, se trouvent convenablement placés au seuil de son empire. L'allusion est frappante; et l'on voit, dans ce passage comme dans tous les autres, qu'un sûr jugement a toujours guidé l'imagination de l'auteur de l'*Énéide*. Il n'est pas besoin de faire admirer le grand sens de l'épithète qu'il donne à la faim, *malesuada :* la misère est féconde en pensées funestes, en conseils sinistres; et c'est pourquoi on tombe dans la pire de toutes les anarchies, quand ceux qui n'avoient rien prennent la place de ceux qui avoient tout; ils gouvernent avec les ressentimens de la mauvaise fortune et de l'orgueil long-temps humilié : aussi César disoit-il que, « pour éviter les sédi» tions, il falloit s'entourer de visages gras et bien nourris. »

Hi, quos vehit unda, sepulti.
Nec ripas datur horrendas et rauca fluenta
Transportare prius, quàm sedibus ossa quiêrunt.
Centum errant annos, volitantque hæc littora circum;
Tum demum admissi stagna exoptata revisunt.

Au premier coup d'œil, rien ne paroît plus injuste et plus

barbare que ce dogme de la théologie païenne. Pourquoi les ames de ceux que l'inhumanité ou l'oubli ont privés de la sépulture sont-elles condamnées à errer cent ans aux bords du Styx avant de reposer sur l'autre rivage? On est tenté de condamner les anciens législateurs qui favorisoient à cet égard la crédulité publique; mais l'examen et la réflexion les justifient : ils ont prouvé leur sagesse en respectant une fable qui augmentoit la vénération et la sensibilité des vivans pour la cendre des morts. On disoit que l'ombre de ceux qui n'avoient point été ensevelis venoit dans la nuit révéler le crime de leurs meurtriers, ou menacer l'ingratitude de leur famille. On sent que cette opinion devoit rendre le culte des tombeaux plus imposant et plus sacré. Ainsi les préjugés du peuple ont souvent des résultats plus utiles que toutes les vérités de la philosophie. On peut faire la même remarque sur le passage suivant :

Continuò auditæ voces, vagitus et ingens,
Infantumque animæ flentes in limine primo; etc.

Les ames des enfans ne jouissent pas d'un sort plus heureux que celles des hommes privés de sépulture. Cette opinion avoit le même but que la première; elle étoit faite pour prévenir, dans les siècles anciens, le crime trop commun de l'infanticide, pour détruire peu à peu la coutume barbare de l'exposition des enfans, et pour rendre toute sa force au premier sentiment de la nature.

Æternumque locus Palinuri nomen habebit.

Le nom de *Cap de Palinure* existe encore sous celui de *Capo Palinuro*, *Palenudo* ou *Palemiro*, entre les golfes de Salerne et de Policastro, dans le royaume de Naples.

Cette rencontre d'Énée et de Palinure est fort touchante, et supérieure à celle d'Ulysse et d'Elpénor dans le onzième livre de l'*Odyssée*, comme l'a très-bien remarqué l'abbé Desfontaines. Virgile sait intéresser le cœur au milieu des peintures les plus effrayantes ; il adoucit l'horreur des enfers, tantôt par l'épisode de Palinure, tantôt par celui de Déiphobe.

Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci
Personat...

Cette description est de la plus riche poésie. Un double effet d'harmonie imitative rend d'une manière admirable le double mouvement du monstre qui se hâte de relever sa tête hérissée de serpens aux approches de la prêtresse, et qui s'endort dans son antre sitôt qu'elle lui a jeté le gâteau assoupissant.

Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objĭcĭt : illĕ, fămē rŭbĭdā trĭă gŭttŭră pāndēns,
Cōrrīpĭt objectam,

Ces dactyles redoublés, en précipitant la marche du vers, ne peignent-ils pas à l'oreille l'impatiente voracité du chien des enfers ? Et ne croit-on pas voir se développer sa croupe immense dans le prolongement de la période ?

Atque immania terga resolvit
Fusus humi, *tōtōquĕ īngēns* extenditur antro.

Le vers qui finit enjambe sur le vers suivant, *fusus humi*, comme pour étendre le vaste corps de Cerbère ; et ces spondées, *totoque ingens*, font sentir à la fois l'immensité du monstre et celle du repaire dont il remplit l'étendue.

Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem
Lugentes campi...

Voici un passage plein de la plus touchante mélancolie. L'ame rêveuse et tendre de Virgile se plaît à peindre cette *campagne des pleurs* où les ombres des amans malheureux gémissent sous une forêt de myrtes. C'est là qu'Énée va retrouver Didon, naguère descendue dans le séjour des morts :

Inter quas Phœnissa recens a vulnere Dido
Errabat etc.

Il pleure, et lui adresse des paroles de regret et d'amour :

Demisit lacrymas, dulcique affatus amore est :

mais elle garde le silence, et s'éloigne d'un air irrité.

Tandem corripuit sese, atque inimica refugit etc.

On sent combien ce silence est sublime ; il motive la haine future de Carthage et de Rome ; Didon n'a pas même pardonné après sa mort, et son ombre attend Annibal. Cet épisode a de plus un autre avantage : il excuse la fuite et l'abandon d'Énée ; il rend à son caractère une partie de l'intérêt qui ne s'étoit attaché qu'à Didon dans le quatrième livre.

Au reste, le Dante imite à sa manière dans son *Enfer* ces belles fictions de Virgile. Il place aussi les amans dans une plaine où l'on n'entend que des soupirs, et qui est toujours agitée par les orages. Il est bon d'observer qu'un des poëtes les plus originaux de l'Italie moderne n'est le plus souvent qu'un imitateur bizarre de ce même Virgile à qui certains critiques refusent le titre de génie original.

At Danaûm proceres, Agamemnoniæque phalanges,
Ut vidêre virum fulgentiaque arma per umbras,
Ingenti trepidare metu, etc.

Virgile ne perd aucune occasion d'abaisser la renommée des Grecs et d'agrandir celle de son héros : le seul éclat des armes d'Énée met en fuite les ombres de tous les guerriers qui suivirent Agamemnon. Déjà Rome commence à venger les injures de Troie ; déjà les antiques chefs de Larisse, de Mycènes et d'Argos semblent prévoir l'humiliation de leurs descendans et de la Grèce. Virgile ne manquera pas de faire prédire bientôt l'abaissement de la race d'Achille, en annonçant la grandeur de celle d'Énée :

Ille triumphatâ Capitolia ad alta Corintho
Victor aget currum, cæsis insignis Achivis.
Eruet ille Argos, Agamemnoniasque Mycenas,
Ipsumque Æaciden, genus armipotentis Achilli;
Ultus avos Trojæ, etc.

Plus on étudie l'ensemble et les détails de ce sixième chant, plus on est frappé d'admiration : les beautés succèdent aux beautés, et la peinture des tourmens infernaux est peut-être au-dessus de tout ce qui précède. Jamais Virgile n'a eu plus de verve, de force et d'enthousiasme, soit qu'il représente l'impie Salmonée terrassé par la foudre de Jupiter, soit qu'il étende sur neuf arpens le corps énorme de Tityus, dont l'infatigable vautour dévore éternellement les entrailles renaissantes. Il fait tour à tour entendre dans ses vers et les gémissemens des coupables, et le bruit des fers dont ils sont chargés, et le sifflement des fouets des furies :

Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare
Verbera : tum stridor ferri, tractæque catenæ.

Il se sert quelquefois d'une harmonie effrayante, extraor-

dinaire, et pour ainsi dire infernale comme les objets qu'il décrit.

Tum demum horrisono stridentes cardine sacræ
Panduntur portæ.

Le son dur des *r* redoublés dans ce vers fait entendre le cri des gonds des portes de l'enfer.

L'image de l'hydre qui en défend les approches est encore plus pittoresque :

Quinquaginta atris immanis hiatibus Hydra
Sævior intus habet sedem...

Le poëte fait heurter avec fracas la même voyelle contre elle-même : *quinquaginta atris*. La voix retentit et se brise sur cette rude élision avec un éclat terrible. Dans les deux mots qui terminent le vers *hiatibus hydra*, la même aspiration deux fois répétée contraint la voix à de nouveaux efforts ; et c'est ainsi que les mêmes syllabes toujours multipliées, en se choquant et en se suspendant tour à tour, imitent en quelque sorte les cinquante gueules béantes du monstre infernal.

Tout à coup les sons les plus tranquilles et les plus doucement mesurés succèdent à cette pénible et lugubre harmonie faite pour les habitans du Tartare. Tout le calme de l'Élysée respire dans les vers suivans, où l'on ne trouve pas une seule inversion, où le goût n'a rien laissé qui puisse faire soupçonner l'art et le travail :

Devenere locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.

Des flots d'une lumière inaltérable semblent se répandre avec ce beau vers :

Largior hîc campos æther et lumine vestit
Purpureo...

Mais Virgile ne prolonge pas cette description de l'Élysée comme celle des Enfers ; il faut abréger les peintures du bonheur : celles de la douleur seules sont inépuisables. Le goût exquis du poëte ne se méprend jamais sur l'effet et la mesure de ses tableaux.

Ter conatus ibi collo dare brachia circùm,
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis...

Voltaire a imité ce passage dans le sixième chant de la *Henriade* :

Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son père échappe à ses embrassemens ;
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
. . . . . .
Spiritus intus alit...

Cette magnifique idée de l'*ame universelle*, dont chaque être animé reçoit une foible partie, appartenoit à l'école des Stoïciens. Ce n'est point là le système de Spinosa, qui confond Dieu et la Nature. Virgile distingue fort clairement deux substances :

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

C'est l'esprit ici qui donne le mouvement à la matière. L'auteur du Télémaque a très-bien expliqué ce vers de Virgile, en faisant dire à Mentor : « L'ame universelle du monde » est comme un grand océan de lumière : nos esprits sont » comme de petits ruisseaux qui en sortent et qui y retour» nent pour s'y perdre. » (*Télémaque, liv. 4.*)

Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes; penitùsque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.

On voit par ces vers que la doctrine du Purgatoire est très-ancienne; elle accorde parfaitement la justice et la miséricorde divine. Le christianisme, qui a tout perfectionné, a fait un dogme fondamental de cette opinion consolante; il enseigne que la prière des vivans abrège le temps de l'expiation pour les morts, et c'est ainsi qu'il établit des rapports continuels entre le monde présent et le monde futur. C'est un des dogmes les mieux assortis à la nature du cœur humain et les plus propres à justifier la providence. Les tristes et farouches sectaires qui l'ont rejeté dans le seizième siècle ont méconnu à la fois les besoins de l'homme et la bonté de Dieu.

Illustres animas, nostrumque in nomen ituras,
Expediam dictis, et te tua fata docebo, etc.

On a déjà remarqué plus haut la beauté de ce sublime épisode imité par tous les poëtes épiques. Le Tasse s'en est enrichi le premier; mais les destinées de la maison d'Est, qu'on prédit au jeune Renaud, n'ont pas assez d'importance pour autoriser l'emploi d'un tel merveilleux et pour remplir l'imagination. La gloire du Portugal a été trop courte et sa place dans l'Europe est trop petite pour que le Camoëns excite un vif intérêt en annonçant les exploits de ses compatriotes. Milton ouvre une scène plus vaste que Virgile lui-même; mais c'est un autre défaut. Le goût ne doit ni trop étendre ni trop circonscrire le champ où se promène l'imagination. Les destinées du monde entier touchent moins que

celles d'une seule nation. Cependant le dessein du poëte anglais a de l'audace et de la grandeur ; mais son génie, affaibli dans ses derniers chants, ne peut plus soutenir le poids et la majesté de son sujet. De tous les imitateurs du poëte latin, Voltaire a été sans doute le plus heureux ; il a eu l'avantage de peindre l'époque la plus mémorable de l'esprit humain, et son style a souvent tout l'éclat de la cour de Louis XIV.

> Quis Gracchi genus? aut geminos, duo fulmina belli,
> Scipiadas, cladem Libyæ? parvoque potentem
> Fabricium?

Dans cette longue galerie de grands hommes qu'il fait passer sous nos yeux, Virgile a soin de ne prendre que le trait le plus important de leur caractère et de leur vie : s'il n'eût pas gardé cette mesure, il eût tout refroidi. La famille des Gracques, les Scipions, les Fabricius, n'occupent que trois vers ; mais d'un mot il donne une grande idée de ces illustres Romains.

Voltaire s'est conformé à cette sage précision :

> A travers mille feux je vois Condé paroître,
> Tour à tour la terreur et l'appui de son maître ;
> Turenne, de Condé le généreux rival,
> Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.

Virgile ne dessine avec plus de détail que les figures principales de son tableau, celles de Romulus, de César, d'Auguste et de Marcellus. Voltaire aussi ne s'étend que sur Richelieu, Louis XIV, le duc de Bourgogne et le jeune Louis XV.

Sunt geminæ Somni portæ ; quarum altera fertur
Cornea, quâ veris facilis datur exitus umbris :
Altera, candenti perfecta nitens elephanto ;
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia Manes.

Ces deux portes du sommeil, par où s'échappent les songes faux et véritables, ont fort embarrassé les commentateurs. Pourquoi, ont-ils dit, Virgile ramène-t-il Énée par cette porte d'ivoire d'où sortent les songes trompeurs, *falsa insomnia ?* Il seroit possible de répondre, avec le père Larue, que Virgile, par cette espèce d'allégorie imitée d'Homère, veut indiquer en passant que sa raison n'admet point tout ce qu'a décrit son imagination. L'avis de Larue est peut-être même justifié par ces vers des *Géorgiques :*

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !

Virgile ne seroit pas le seul écrivain illustre qui eût rejeté comme philosophe des opinions qu'il eût adoptées comme poëte ; mais je crois qu'ici cette contradiction entre le philosophe et le poëte n'existe pas. Le goût et le jugement de Virgile se montrent dans ce passage comme dans tous les autres. Il vivoit dans un siècle où la puissance des opinions religieuses étoit fort affoiblie : le père d'Auguste, César, avoit dit en plein sénat *qu'il n'y avoit rien après la mort.* Dans un siècle où les croyances nationales étoient attaquées comme dans le nôtre, il falloit en composant une épopée réunir le merveilleux et le vraisemblable pour satisfaire à la fois le peuple et le philosophe. Énée trouve à l'entrée des enfers le sommeil et les songes :

Quam sedem Somnia vulgò
Vana tenere ferunt...

Il sort par la porte des illusions. C'est donc en quelque sorte dans un songe mystérieux qu'il voit tout ce qui se passe en réalité dans les Enfers et dans l'Élysée. Cette heureuse idée satisfait également la raison et l'imagination. C'est ainsi que dans la *Henriade* saint Louis fait descendre les songes autour de Henri IV avant de lui faire voir les cieux et sa postérité.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE SEPTIÈME.

Et toi, de mon héros nourrice bien aimée,
De nos bords, en mourant, tu fis la renommée,
O Caïète! et ton nom protège ton cercueil
Que l'antique Hespérie honore avec orgueil.
Sitôt qu'à ce tombeau, dont nos bords se font gloire,
Il a par un saint culte honoré sa mémoire,
Le héros part, fend l'onde, et s'éloigne du port.
Pour lui la mer, les vents et les cieux sont d'accord;
Et, pour guider son cours, la lune complaisante
Éclaire au loin les eaux de sa clarté tremblante.
Il vole, il voit déjà le trop fameux séjour
Où la belle Circé, fille du dieu du jour,
Modulant avec art sa voix mélodieuse,
Charme de ses doux sons son île insidieuse;
Tantôt dans son palais, où des bois précieux
Prodiguent dans la nuit leurs parfums et leurs feux,
D'un tissu varié, doux charme de ses veilles,
Ourdit d'un doigt léger les brillantes merveilles.
Là grondent renfermés, et de rage écumans,
Tous ces monstres créés par ses enchantemens,

Qui, d'hommes qu'ils étoient, changés en ours informes,
En lions menaçans, en sangliers énormes,
S'irritent dans la nuit, et, secouant leurs fers,
De leurs longs hurlemens épouvantent les airs.
Craignant ce sort affreux pour les enfans de Troie,
Le dieu des mers lui-même à l'instant leur envoie
Un vent qui les enlève à ces bords dangereux;
Et l'île et ses rochers ont déjà fui loin d'eux.

Le jour suivant à peine a commencé d'éclore,
L'onde à peine rougit des rayons de l'aurore,
Tout à coup l'air se tait, le vent meurt, le flot dort:
Aussitôt les nochers ont redoublé d'effort;
Tous ont pris l'aviron, et de l'onde immobile
Fatiguent à l'envi la paresse indocile.
Énée alors découvre un bois vaste et riant;
Le Tibre le partage, et son onde en fuyant
Dans la profonde mer rapidement entraîne
Le cristal de ses eaux et l'or de son arène.
Mille oiseaux différens de plumage et de voix,
Amoureux de ce fleuve, élèves de ces bois,
De rameaux en rameaux courant, volant sans cesse,
Charmoient de leurs doux sons la rive enchanteresse.
Là le héros aborde, et l'onde et les oiseaux
Semblent de leur doux bruit saluer ses vaisseaux.

O Muse! c'est à toi maintenant de me dire
Quel du vieux Latium étoit le vaste empire,

Sa puissance, ses mœurs, ses habitans, ses dieux,
Quand le peuple Troyen aborda dans ces lieux.
Dis-moi de leurs combats la première origine:
Viens, parle, échauffe-moi de ta flamme divine.
Je peindrai le carnage inondant les sillons,
Les souverains armés, et leurs fiers bataillons.
Déjà sont déployés les drapeaux d'Étrurie,
Déjà l'horrible guerre embrase l'Hespérie.
Viens; dans ce grand sujet moins indigne de toi
Un théâtre plus vaste est ouvert devant moi.
Le vieux roi Latinus dans une paix profonde
Dès long-temps gouvernoit cette terre féconde.
La nymphe Marica, si chère aux Laurentins,
Et Faune, dieu champêtre adoré des Latins,
Lui donnèrent le jour; Faune eut Picus pour père;
Et du sang de Picus l'orgueil héréditaire
Remontoit à Saturne, ayeul de ses ayeux.
Un fils héritoit seul de ce nom glorieux,
Mais la mort l'enleva dans sa tendre jeunesse.
Espoir d'un si beau trône, une jeune princesse
A passé la saison de la virginité,
Et le temps pour l'hymen a mûri sa beauté:
Avant que sur ces bords parût le grand Énée,
Cent princes aspiroient à ce noble hyménée;
Turnus, le plus vaillant et le plus beau de tous,
Brigue avec plus d'espoir le nom de son époux.

Il a pour lui son rang, sa vaillance, et la reine;
Mais le Destin s'oppose à cette illustre chaîne,
Et fait parler des dieux l'inflexible refus.
Au milieu du palais, de ses rameaux touffus
Un laurier étendoit l'ombrage pacifique;
Le peuple avec respect voyoit cet arbre antique:
Aux lieux où de Laurente on fondoit les remparts,
De Latinus, dit-on, il frappa les regards;
Lui-même au dieu du jour consacra son feuillage:
Laurente en prit son nom. Tel qu'un bruyant nuage
Un jour vint se poser sur l'un de ses rameaux
Un essaim dont les pieds en mille et mille anneaux
L'un par l'autre attachés à la branche pliante
Montrèrent tout à coup une grappe pendante.
Un prêtre saint alors fait entendre sa voix:
« Mon dieu parle, dit-il, il m'inspire. Je vois
» Des lieux d'où cet essaim guide sa colonie
» Un peuple belliqueux marcher vers l'Ausonie.
» Ils viennent, et bientôt, successeur de nos rois,
» Leur chef au Latium dispensera des lois. »
C'est peu: dans tout l'éclat de sa pompe royale,
Un jour auprès du roi de sa main virginale
Sa fille présentoit l'encens aux Immortels;
Tout à coup, ô terreur! s'élançant des autels
Le feu sacré saisit sa belle chevelure,
De son auguste front embrase la parure,

Son bandeau, sa couronne, éclatans de rubis,
Parcourt en petillant ses superbes habits,
D'un brûlant tourbillon l'embrasse tout entière,
Et le temple étonné resplendit de lumière.
L'augure est consulté : « Ce présage certain
» Annonce, répond-il, un illustre destin ;
» Mais ce feu merveilleux, propice à Lavinie,
» D'un vaste embrasement menace l'Ausonie. »
Latinus s'épouvante ; au temple paternel
Il vole du dieu Faune interroger l'autel,
Perce la sombre nuit de l'antique Albunée
Qu'entoure un noir marais d'une onde empoisonnée,
Et dont les flots sacrés épanchés en torrens
Font retentir des bois aussi vieux que le temps.
Là, cent peuples divers, cent nations lointaines
Viennent chercher du sort les réponses certaines ;
Là, quand le prêtre aux dieux a présenté ses dons,
Et des béliers sacrés arraché les toisons,
Quand son corps assoupi presse leurs peaux sanglantes,
Il voit dans son sommeil mille formes errantes,
Il écoute leurs voix, commerce avec les dieux,
Interroge l'enfer, et fait parler les cieux.
Le roi pénètre au sein de ces forêts antiques,
Presse pendant la nuit les toisons prophétiques,
Attend l'auguste oracle ; et soudain une voix
Arrive jusqu'à lui du silence des bois :

« Mon fils, chez les Latins ne choisis point un gendre;
» Un étranger viendra (ton sort est de l'attendre),
» Qui par ses nobles faits, son bras victorieux,
» Portera jusqu'au ciel notre nom glorieux,
» Dont les fiers descendans vaincront plus de contrées
» Que l'astre étincelant des voûtes azurées
» N'en découvre sous lui, quand du trône des airs
» Il embrasse les cieux, les pôles et les mers. »
Le roi ne cache point la fatale réponse;
Déjà la Renommée à cent peuples l'annonce,
Tandis que les Troyens, vainqueurs heureux des eaux,
Au rivage du Tibre enchaînent leurs vaisseaux.
Dans le lieu le plus frais d'une riche campagne
Le héros et ses chefs et le charmant Ascagne,
Sur la verdure assis, de verdure couverts,
Réparent par des mets les fatigues des mers.
Ces mets ne chargent point une table superbe:
Des gâteaux de froment qu'ils étendent sur l'herbe
(Ainsi s'accomplissoient les arrêts du Destin)
Font entr'eux sans apprêts un champêtre festin;
Des tributs des vergers leur coupe se couronne,
Et Cérès sert de table aux présens de Pomone.
Tous leurs mets épuisés, de ce fatal froment
Leur dent audacieuse attaque l'aliment,
Et leur faim s'accordant avec l'ordre céleste
Des débris de Cérès a dévoré le reste.

Ascagne à cet aspect, dans un transport soudain :
« Eh quoi ! la table aussi devient notre festin ! »
S'écria-t-il. Ces mots qu'on eût jugés frivoles,
Le héros les saisit ; et ces douces paroles
Sont pour lui le signal de la fin de leurs maux.
Rempli du dieu par qui sont inspirés ces mots :
« Salut, s'écria-t-il, terre long-temps promise !
» Salut, dieux des Troyens ! Plus d'une fois Anchise
» (J'en avois jusqu'ici perdu le souvenir)
» M'annonça comme un bien ce malheur à venir.
» Mon fils, me disoit-il, si la faim indomptable
» Un jour en aliment te fait changer ta table,
» Dans ce même moment et dans ces mêmes lieux
» De ton premier abri fais hommage à tes dieux :
» Là de ton sort cruel finira la détresse.
» Ainsi parloit Anchise : il me tient sa promesse.
» Oui, je les trouve enfin ces lieux hospitaliers :
» Voilà notre patrie, et voilà nos foyers.
» Vous donc, dès que le jour vous rendra la lumière,
» Courez de ce pays visiter la frontière ;
» Que sur des points divers nos compagnons épars
» Reconnoissent ses mœurs, ses peuples, ses remparts.
» Maintenant invoquons le souverain du monde ;
» Qu'imploré par nos vœux Anchise nous réponde,
» Et que Bacchus pour nous prodigue sa liqueur. »
Il dit ; et l'allégresse a ranimé leur cœur.

Lui, le front couronné d'une feuille légère,
Adore de ces lieux le pouvoir tutélaire,
La Terre, qui naquit avant les autres dieux,
Les fleuves, les forêts inconnus à ses yeux,
Et la nuit ténébreuse, et ces flambeaux nocturnes
Qui déjà commençoient leurs courses taciturnes,
Jupiter adoré sur les monts Idéens,
Cybèle à jamais chère aux peuples Phrygiens,
Qui, tous deux protecteurs de la grandeur troyenne,
Un jour protègeront la puissance romaine,
Et ceux dont il naquit, couple auguste, immortel,
Anchise dans l'Érèbe, et Vénus dans le ciel.
Comme il parloit encor, d'un coup de son tonnerre
Le roi des dieux s'annonce, et lui-même à la terre
Il montre et fait briller dans l'éclat d'un ciel pur
Un nuage éclatant d'or, de pourpre et d'azur.
Aussitôt dans les rangs des fiers enfans de Troie
Il se répand un bruit qui les remplit de joie:
Le jour est donc venu de bâtir leurs remparts !
L'espérance au front gai brille de toutes parts;
Partout nouveaux festins et nouvelles offrandes,
Et la coupe à pleins bords s'entoure de guirlandes.
A peine dans les cieux l'Aurore de retour
Reprenoit ses flambeaux et rallumoit le jour,
On part, on se répand sur ces nouvelles plages;
On reconnoît les lieux, le fleuve, le rivage;

Là, c'est le Numicus et les champs Laurentins;
Voilà le Tibre; ici sont les murs des Latins,
Des Latins distingués par leur fierté guerrière.
Alors, pris dans les rangs de son armée entière,
Cent députés troyens, dont Énée a fait choix,
Ont ordre de marcher vers la ville des rois.
Chargés de riches dons, l'olivier pour couronne,
Ils volent accomplir ce que leur chef ordonne.
Énée alors prélude à ses remparts nouveaux;
Lui-même à ses Troyens en prescrit les travaux:
Un sillon où le soc a laissé son empreinte
De la cité future a désigné l'enceinte;
De remparts de gazons les murs sont entourés;
Sous la forme d'un camp ils croissent par degrés.
La troupe arrive enfin, et de la capitale
Déjà s'offre à leurs yeux la pompe impériale;
Ils approchent des murs. Là de jeunes guerriers
Guident des chars poudreux, domptent de fiers coursiers,
La lance ou l'arc en main signalent leur adresse,
Et disputent d'ardeur, d'audace et de vitesse.
L'un d'eux, aiguillonnant un coursier généreux,
Vers son auguste roi vole, arrive avant eux,
Dit que des inconnus d'une haute stature,
Étrangers de langage, étrangers de parure,
Demandent audience. Exempt d'un vain orgueil,
Le prince les admet, leur fait un doux accueil,

Et monte sur le trône où siégeoient ses ancêtres.
Digne de ce grand peuple, et digne de ses maîtres,
Dans les airs s'élevoit son palais somptueux,
De Picus son ayeul séjour majestueux.
Cent colonnes de marbre en pompe l'environnent;
D'un bois religieux les arbres le couronnent,
Qui depuis trois cents ans, pleins d'une sainte horreur,
Ainsi que le respect inspirent la terreur:
Les rois y sont des dieux, ce palais est un temple.
Là, le front prosterné, la nation contemple
Ses princes recevant, pour la première fois,
Les faisceaux souverains et le sceptre des rois.
Là, lorsqu'un saint usage en pompe renouvelle
D'un bélier immolé l'offrande solennelle,
Tous les grands de l'État, dans de pieux banquets,
D'une table alongée environnent les ais.
Là, d'un peuple fidèle éternisant l'hommage,
Le cèdre de leurs rois a conservé l'image;
Italus, Sabinus qui, la serpette en main,
Annonce que la vigne est son bienfait divin;
Saturne, dieu du temps, Janus aux deux visages:
Cent autres souverains dont les mâles courages
Ont affronté la mort pour sauver leur pays,
D'un vestibule immense occupent les lambris.
A l'entrée on voyoit des nations soumises
Les drapeaux déchirés, et les portes conquises:

Là, des chars fracassés, du fer courbé des faux,
Des panaches flottans, de l'airain des vaisseaux,
Et des arcs détendus, et des lances oisives,
Pendoient pompeusement les dépouilles captives.
Lui-même, s'appuyant sur son sceptre augural,
Dans sa courte tunique, ornement martial,
Un bouclier au bras, de la porte sacrée
Picus son noble ayeul ornoit l'auguste entrée;
Picus, qui des coursiers savoit dompter l'essor.
Circé l'aimoit, Circé de sa baguette d'or
Le toucha, le vêtit de ses plumes nouvelles,
Et de riches couleurs elle émailla ses ailes.
C'est là, c'est dans ces lieux, où brillent à la fois
La majesté des dieux et la grandeur des rois,
Que, sur son trône assis, le vieux roi de Laurente
Admet les Phrygiens, et d'une voix touchante :
« Enfans de Dardanus (car je n'ignore pas
» Votre nom, votre ville et vos trop longs combats),
» L'éclat de votre gloire, à qui tout éclat cède,
» Dans mes vastes États dès long-temps vous précède,
» Quel est votre dessein? et que puis-je pour vous?
» Soit qu'un astre trompeur, soit que l'onde en courroux
» Ait poussé vos vaisseaux dans les ports d'Ausonie,
» Troyens, que de vos cœurs la crainte soit bannie.
» Les Latins sont fameux par l'hospitalité ;
» Enfans du vieux Saturne, en eux l'humanité

» N'est pas le fruit des lois ; leur bonté volontaire
» Suit de leur premier dieu l'exemple héréditaire.
» Je m'en souviens encor : quelques vieillards Toscans
» (Mais leur récit se perd dans la nuit des vieux ans)
» M'ont dit que Dardanus, enfant de l'Étrurie,
» Pour la Thrace autrefois déserta sa patrie,
» Y choisit son séjour, et des champs Thraciens
» Transporta ses foyers sur les monts Phrygiens.
» Et maintenant ce prince, adoré dans l'Asie,
» Partage avec les dieux la céleste ambroisie. »
Il dit : Ilionée en ces mots lui répond :
« Noble sang de Faunus, si des mers d'Hellespont
» Les Troyens sont venus sur cet heureux rivage,
» Non, ce n'est point l'effet d'une erreur, d'un orage,
» Ni d'un astre ennemi l'aspect insidieux ;
» C'est notre propre choix qui nous porte en ces lieux,
» Malheureux, exilés d'une terre féconde,
» Et des plus grands états qu'ait vus l'astre du monde.
» Dardanus, les Troyens, sont nés de Jupiter ;
» Sorti du même sang, de nos rois le plus cher,
» Énée en supplians devant vous nous envoie.
» Hélas ! vous connoissez les désastres de Troie :
» Qui ne les connoît pas ? Et ce peuple lointain
» Qu'embrase de ses feux le climat africain,
» Et ceux que le soleil sous les glaces de l'Ourse
» D'un rayon plus oblique éclaire dans sa course,

» Tous ont su quel orage et quels flots débordés
» Mycènes a vomis dans nos champs inondés,
» Et comment, dans leur fière et longue jalousie,
» On vit s'entrechoquer et l'Europe et l'Asie.
» Depuis ce choc affreux, dont trembla l'univers,
» Poussés de rive en rive, errant de mers en mers,
» Aujourd'hui nous venons, sur ce nouveau rivage,
» Des biens communs à tous réclamer le partage:
» L'eau, l'air, un simple abri, voilà tous nos souhaits.
» Vous ne rougirez point un jour de vos bienfaits:
» Peut-être vos secours vous vaudront quelque gloire;
» Et notre cœur jamais n'en perdra la mémoire:
» J'en jure par Énée, oui, j'atteste ce bras
» Fidèle dans la paix, vaillant dans les combats,
» Vos dons seront payés, et Laurente avec joie
» Un jour s'applaudira d'avoir accueilli Troie.
» Si nous venons ici devant son souverain,
» La prière à la bouche et l'olive à la main,
» Ce n'est pas que le sort nous laisse sans asile:
» Plus d'un fier potentat à son peuple, à sa ville,
» A voulu réunir de malheureux proscrits,
» Nobles dans leur disgrâce, et grands dans leurs débris.
» Mais les dieux sur vos bords ont guidé notre course,
» Le sang de Dardanus vient retrouver sa source;
» Et, si j'en crois Délos, le sacré Numicus
» D'accord avec le Tibre attend nos dieux vaincus.

» Vous, daignez recevoir ces restes de Pergame
» Avec peine arrachés à notre ville en flamme;
» Acceptez ces débris d'une antique splendeur,
» Monumens d'infortune ainsi que de grandeur:
» Dans cette coupe d'or, aux dieux alors propices
» Anchise présentoit le vin des sacrifices;
» Lorsqu'aux jours solennels, comme nos premiers ro
» Aux peuples convoqués Priam donnoit des lois,
» Ce manteau, cet habit du plus grand des monarques,
» De son pouvoir royal étoient les nobles marques;
» Ce sceptre dans ses mains fut long-temps révéré;
» Ce riche diadème ornoit son front sacré;
» Des femmes de son sang ces tissus sont l'ouvrage. »
De l'orateur troyen tel étoit le langage.
Le roi l'entend d'un air profondément rêveur.
Ces trésors, ces présens touchent bien moins son cœu
Que les grands intérêts de sa noble famille,
Et l'oracle de Faune, et l'hymen de sa fille.
Le voilà, se dit-il, ce héros tant promis,
A qui doit cet empire un jour être soumis;
Celui de qui la race, en conquêtes féconde,
A son vaste pouvoir doit asservir le monde.
Enfin éclaircissant son front majestueux :
« Non, vous ne formez pas des vœux présomptueux :
« Puisse le juste ciel accomplir son présage!
« Je sais de vos présens apprécier l'hommage.

» Troyens, je vous promets dans ce séjour nouveau
» Des champs non moins féconds, un destin non moins beau.
» A votre illustre chef si ces lieux peuvent plaire,
» Qu'il vienne, il touchera ma main hospitalière,
» Je toucherai la sienne; et ce traité suffit.
» Vous, courez lui porter ce fidèle récit.
» Qu'il sache mes projets : une jeune princesse,
» Le fruit de mon hymen, l'objet de ma tendresse,
» Si j'en crois le Destin, l'oracle paternel,
» Et les signes nombreux des volontés du ciel,
» Doit (et rien n'en sauroit changer la loi sévère)
» Recevoir un époux d'une terre étrangère.
» Sans doute ils m'annonçoient le héros d'Ilion;
» C'est lui qui jusqu'aux cieux doit porter notre nom :
» Oui, c'est lui; je le crois, j'en chéris l'espérance,
» Et mon pressentiment m'en donne l'assurance. »
Il dit, et fait choisir ses coursiers les plus beaux:
L'orgueil de ses haras, trois cents jeunes chevaux
Ornoient d'un double rang leur superbe demeure.
A chacun des Troyens on amène sur l'heure
Un coursier dont les vents n'égaloient pas l'essor:
Sur leur large poitrail descend un collier d'or;
L'or couvre leurs harnois, et leur fierté farouche
Obéit au frein d'or qui gourmande leur bouche.
Pour leur monarque absent part un couple pareil
De coursiers, nobles fils des coursiers du soleil.

Ils traîneront son char dans les champs de la guerre;
La fille du soleil les créa pour la terre:
Elle-même soumit, par un heureux larcin,
Une mère mortelle à l'étalon divin;
Et les chevaux issus de ce noble adultère
Soufflent encor le feu des chevaux de son père.
Montés sur leurs coursiers les Troyens satisfaits
Partent, et vont porter ces promesses de paix.
Dans ce moment, des dieux l'impitoyable reine
Quittoit sa chère Argos. L'œil perçant de sa haine
Des monts de la Sicile aux bords Laviniens
Voit triomphante au port la flotte des Troyens;
Elle les voit, heureux, vainqueurs et pleins de joie,
Ébaucher les remparts de la nouvelle Troie,
Confier leurs destins à ces climats nouveaux,
S'emparer de la terre, et triompher des eaux.
Troublée à cet aspect, la déesse s'arrête,
Les yeux étincelans, et secouant la tête:
« O race que je hais, infâmes Phrygiens!
» Leurs destins osent donc lutter contre les miens!
» Je les ai faits captifs; et ce vil peuple est libre!
» J'armai contre eux les mers, les voilà dans le Tibre!
» Quoi! ni leurs murs croulans n'ont pu les écraser,
» Ni leurs remparts en feu n'ont pu les embraser!
» Ma haine apparemment a manqué de constance:
» Lasse enfin, j'ai laissé reposer ma vengeance.

» Que dis-je? J'ai traîné leurs débris sur les mers,
» Contre eux j'ai fatigué l'eau, la terre et les airs:
» Que m'ont servi la terre, et les cieux, et les ondes,
» Et l'horrible Carybde, et ses roches profondes?
» Les voilà dans le port, sans péril, sans effroi,
» Fondant leurs murs nouveaux, bravant la mer et moi.
» Où donc est mon pouvoir? Quoi! le dieu de la Thrace
» Aura pu du Lapithe exterminer la race;
» Diane à ses fureurs immoler Calydon:
» Eh! quel crime à ces dieux défendoit le pardon?
» Jupiter permit tout; et moi, moi son épouse,
» Moi la reine des dieux, dont la fureur jalouse
» A pris, imaginé, lassé tous les moyens,
» Malheureuse, il m'immole à ce roi des Troyens!
» Eh bien, si j'ai perdu ma suprême puissance,
» Il n'est rien qu'aujourd'hui n'invoque ma vengeance.
» Cherchons-nous des appuis dans un autre univers:
» J'ai contre moi les cieux, j'armerai les enfers.
» Je ne puis leur ravir le sceptre d'Ausonie,
» Mais je puis arrêter l'hymen de Lavinie,
» Mais je puis différer cette grande union,
» Mais je puis séparer Laurente d'Ilion.
» Que tous deux de leurs rois paîront cher l'alliance!
» Qu'un double châtiment venge une double offense:
» Oui, des torrens de sang, fille d'un foible roi,
» Voilà l'affreuse dot que j'apprête pour toi.

» A ton sanglant hymen que Bellone préside.
» Hécube n'a pas seule, en sa couche homicide,
» Enfanté le flambeau de la division;
» Vénus a son Pâris pour une autre Ilion;
» Énée embrasera la nouvelle Pergame,
» Et ma haine deux fois aura vu Troie en flamme. »
Sur la terre, à ces mots, la déesse descend;
Elle ordonne : Alecton sort à son cri puissant,
Alecton qui se plaît au meurtre, aux incendies,
Aux noires trahisons, aux basses perfidies:
Pluton même son père et ses barbares sœurs
Ont en horreur ce monstre et ses lâches noirceurs;
Tant ses traits sont hideux, tant son ame est cruelle,
Tant ses affreux serpens fourmillent autour d'elle !
« Viens, fille de la nuit, dit Junon; viens, sers-moi,
» Sers ma juste vengeance: elle a besoin de toi.
» La haine à ton aspect s'empare des familles;
» Devant toi plus d'époux, ni de sœurs, ni de filles;
» Tu tiens les fouets vengeurs, les funèbres flambeaux;
» Tu détruis les palais, tu creuses les tombeaux :
» Va, cours, romps cet hymen où leur espoir se fonde;
» Fouille dans les trésors de ta rage féconde;
» Épuise tout ton art, déchaîne tout l'enfer;
» Toi-même forge, aiguise, ensanglante le fer,
» Arme tout, confonds tout, c'est Junon qui l'ordonne. »
Empreinte des poisons de l'horrible Gorgone,

Alecton prend l'essor, vole au palais des rois,
Pénètre jusqu'aux lieux où pleurant à la fois
Et l'affront de Turnus, et le triste hyméné
Qui remettra bientôt sa fille au bras d'Énée,
Nourrissant en secret dans son cœur déchiré
Les cuisantes douleurs de l'orgueil ulcéré,
Dans ses dépits amers, Amate solitaire
Et s'indignoit en reine, et gémissoit en mère.
Alecton d'un serpent arme aussitôt sa main,
Le lance sur Amate, et le plonge en son sein:
Entre elle et ses habits d'une course légère
Ce monstre va, revient, la parcourt tout entière;
Tantôt de ses nœuds d'or lui compose un collier;
Tantôt, dans ses cheveux habile à se plier,
En longue bandelette autour d'eux se renoue,
Et sur elle, en glissant, se promène et se joue.
Tant que le noir poison, dans ses accès naissans,
Sans violence encor pénètre tous ses sens,
Et que le feu caché qui déjà la dévore
Dans toute sa fureur n'éclate pas encore,
Mère tendre et sensible, avec un ton plus doux
Sa gémissante voix implore son époux:
« Hélas! est-il donc vrai? vous donnez Lavinie
» Au misérable chef d'une race bannie?
» De grâce, ayez pitié de vous, de mes douleurs,
» D'une fille chérie et d'une mère en pleurs,

» Qu'un ravisseur barbare et prompt à disparoître
» Au premier aquilon va délaisser peut-être.
» Eh! n'est-ce pas ainsi qu'un berger Phrygien
» Par un rapt odieux flétrit le nom troyen?
» Où donc sont vos sermens et vos saintes promesses
» A Turnus tant de fois comblé de vos tendresses;
» Turnus, qu'unit à vous le sang de mes ayeux?
» Si l'oracle de Faune et les ordres des dieux
» Demandent un époux d'une race étrangère,
» Ne peut-on expliquer cette loi si sévère?
» Tout pays qui n'est pas gouverné par vos lois,
» Dans le sens de l'oracle, est étranger, je crois;
» Et le sang de Turnus sort des rois de Mycènes. »

Tandis que son amour s'épuise en plaintes vaines,
Errant dans tout son corps, déjà l'affreux poison
Agite tous ses sens, et trouble sa raison.
Alors, les yeux hagards, pâle, désordonnée,
A toute sa fureur elle erre abandonnée;
Plus acharnée encor, la déesse la suit.
Tel, sous le fouet pliant qui siffle et le poursuit,
Roule ce buis tournant dont s'amuse l'enfance;
Il court, il va, revient, sous un portique immense;
La jeune troupe observe avec étonnement
Des cercles qu'il décrit l'agile mouvement,
L'exerce sans relâche, et, l'animant sans cesse,
Par des coups redoublés redouble sa vitesse:

Ainsi vole la reine, ainsi de tous côtés
Elle porte au hasard ses pas précipités.
C'est peu : dans les fureurs de l'amour maternelle,
Prétextant de Bacchus la fête solennelle,
Furieuse, elle vole à la suite du dieu;
Et sous l'ombrage épais du plus sauvage lieu,
Pour sauver des Troyens l'honneur de sa famille,
Dans le fond des forêts elle entraîne sa fille.
« A moi! s'écrioit-elle; à moi, divin Bacchus!
» Viens, triomphe d'Énée et même de Turnus;
» Lavinie est à toi, mon choix te la destine;
» A sa main virginale unis ta main divine;
» C'est pour toi qu'elle vit, que du thyrse sacré
» Elle porte en sa main le pampre révéré;
» Pour toi qu'elle nourrit sa jeune chevelure
» Dont ses premiers sermens t'ont voué la parure;
» Pour toi qu'elle s'unit à nos saintes fureurs,
» S'associe à nos chants, et se mêle à nos chœurs.
» Viens, dieu puissant! toi seul mérites sa conquête,
» Viens: sa mère t'implore, et ton épouse est prête. »
Le bruit de ses fureurs vole de toutes parts.
Soudain, pour les forêts désertant leurs remparts,
Accourent sur ses pas les femmes d'Ausonie;
Toutes, suivant leur reine, entourant Lavinie,
Leur chevelure au vent, et le feu dans les yeux,
Joignent à ses transports leurs transports furieux.

D'autres, que couvre un lynx de sa peau bigarrée,
Agitant un long thyrse en leur main égarée,
Bondissent à sa suite, et remplissent les bois
Du son rauque et tremblant de leurs lugubres voix.
Une torche à la main, de rage étincelante,
Amate est à leur tête; elle vole, elle chante
Et Bacchus, et sa fille, et Turnus son époux;
Puis, d'une voix terrible exhalant son courroux :
« Vous toutes qui portez le nom sacré de mère,
» Si vous aimez Amate et plaignez sa misère,
» Si ce saint nom de mère a sur vous quelques droits,
» Si la nature encor vous parle par ma voix,
» Venez; que mes douleurs dans vos cœurs retentissent,
» Qu'à mes cris maternels vos cris se réunissent;
» Allumez ces brandons, dénouez vos cheveux,
» Mêlez-vous à nos chœurs, joignez-vous à nos vœux. »
Ainsi dans les forêts la déesse inhumaine
Des transports de Bacchus aiguillonne la reine;
Hideuse, elle sourit à ses propres fureurs.
De la haine déjà le germe est dans les cœurs :
C'est assez; elle étend son aile ténébreuse,
Part, et gagne d'un vol cette cité fameuse
Où du Rutule altier le monarque orgueilleux,
Turnus, fait son séjour : un nom jadis fameux,
Voilà tout ce qui reste à la célèbre Ardée,
Que la fille d'Acrise autrefois a fondée.

C'étoit l'heure où tout dort, l'air, la terre et les flots;
Turnus goûtoit lui-même un paisible repos.
Alors, imaginant un nouveau stratagème,
La fille des enfers cesse d'être elle-même.
Elle devient, au lieu de l'horrible Alecton,
La vieille Calybé, prêtresse de Junon.
Des rides à longs plis sillonnent son visage;
Un reste de cheveux, déjà blanchi par l'âge,
Est orné de festons, couronné d'olivier.
Elle entre, elle se montre aux regards du guerrier.
« Turnus, tant de travaux seront donc inutiles!
» Dit-elle. A des Troyens errans et sans asiles,
» Au mépris de tes droits, au mépris de ton rang,
» Passera donc un sceptre acheté par ton sang!
» Latinus choisit donc un étranger pour gendre!
» Ce sang si bien payé, cours encor le répandre;
» Va, dompte les Toscans, protège les Latins:
» Junon, lorsque tu dors, veille sur tes destins;
» Elle-même vers toi députe sa prêtresse.
» Sors donc de ta langueur, va, vole, le temps presse;
» Rassemble tes soldats, déroule tes drapeaux,
» Des Troyens dans le Tibre embrase les vaisseaux,
» Et renverse sur eux leur ville encor naissante:
» Pars, accomplis des dieux la volonté puissante;
» Et qu'un monarque ingrat, sans courage et sans fois,
» Sache comment se venge un héros tel que toi. »

D'un souris dédaigneux accueillant la prêtresse,
Turnus répond : « Je n'ai ni frayeur ni foiblesse.
» Déjà je suis instruit que de ces vils Troyens
» Les vaisseaux ont touché les bords Ausoniens ;
» Mais Junon veille encor pour un peuple qu'elle aime :
» Mon cœur est rassuré, rassurez-vous vous-même.
» Votre âge, je le vois, et la caducité
» A vos foibles esprits cachent la vérité ;
» Et, berçant votre cœur de visions crédules,
» Lui forgent sans objet des terreurs ridicules.
» Prêtresse, laissez là les querelles des rois,
» Exercez aux autels vos paisibles emplois :
» C'est à nous de parler et de guerre et d'alarmes ;
» Reprenez l'encensoir, et laissez-nous les armes. »
Alecton, à ces mots redoublant de fureur,
D'un seul de ses regards le glace de terreur,
Arme du fouet vengeur sa main impitoyable ;
Ses serpens redressés sur sa tête effroyable,
Poussent tous à la fois d'horribles sifflemens.
Ses lèvres sont sans voix, ses yeux sans mouvemens.
Il veut la conjurer ; la déesse l'arrête,
Le repousse en fureur, arrache de sa tête
Deux des plus noirs serpens qu'ait engendrés l'enfer,
Les fait siffler sur lui ; puis d'un sourire amer :
« Eh bien, reconnois-tu la prêtresse crédule
» Que son âge remplit d'un effroi ridicule ?

» Regarde, et vois en moi la terrible Alecton,
» La plus horrible sœur des filles de Pluton.
» Je porte dans mes mains la mort et l'épouvante. »
Elle dit, et lui lance une torche fumante;
La torche vole, siffle, et s'attache à son sein.
Le prince épouvanté se réveille, et soudain
Se roule dans des flots d'une sueur glacée;
Il s'agite, il respire une rage insensée:
« Mes armes, mes amis! mes dards, mes javelots! »
Telle, quand sous l'airain où frissonnent les flots
Un aride sarment en petillant s'embrase,
L'onde frémit, s'agite et bondit dans son vase,
Et dans l'air exhalant des tourbillons fumeux
S'enfle, monte, et répand ses bouillons écumeux:
Telle, quand Latinus détruit son espérance,
Du superbe Turnus s'irrite la vaillance.
Il veut d'un prince ingrat attaquer les remparts,
Ordonne que dans l'air flottent ses étendards,
Qu'à sauver l'Italie à l'envi tout conspire,
Qu'un perfide étranger soit chassé de l'empire.
Les Troyens, les Latins ne l'épouvantent pas;
Contre deux nations il suffit de son bras.
Il dit, court aux autels, présente son hommage;
Tout son peuple irrité seconde son courage:
L'un vante en lui ce sang issu de tant de rois,
Celui-ci sa beauté, celui-là ses exploits.

Tandis qu'au fier Rutule, armé pour sa vengeance,
L'audacieux Turnus inspire sa vaillance,
L'horrible Alecton vole embraser les Troyens;
Et son art a recours à de nouveaux moyens.
Ce jour, dans les forêts et le long des rivages
Ascagne poursuivoit leurs habitans sauvages,
Tantôt les surprenant en des pièges adroits,
Tantôt d'un pied léger les suivant dans les bois;
Et, tandis que ses chiens pleins d'adresse ou d'audace
De leur timide proie interrogent la trace,
Alecton, tout à coup irritant leur ardeur,
D'un cerf au front altier leur apporte l'odeur.
Son art fatal ainsi cherche à troubler la terre,
Et donne dans les champs le signal de la guerre.
Les enfans de Tyrrhée, l'honneur de ces hameaux,
A qui le roi commit le soin de ses troupeaux,
Avoient, tout jeune encor, dérobé sous sa mère
Cet hôte des forêts élevé chez leur père.
Leurs yeux avec plaisir avoient vu sous leurs toits
Croître sa jeune tête et l'orgueil de son bois;
Surtout leur jeune sœur, la charmante Sylvie,
En faisoit le plaisir, le bonheur de sa vie:
Elle enlaçoit des fleurs à son front jeune et fier,
Choisissoit pour son bain le ruisseau le plus clair,
Le lavoit dans ses flots, le séchoit au rivage,
Tous les jours de sa main peignoit son poil sauvage;

Il vivoit à sa table, accouroit à sa voix;
Libre dans la journée, il erroit dans les bois;
Et vers la fin du jour, bondissant d'allégresse,
Lui-même revenoit retrouver sa maîtresse.
Ce jour, comme il suivoit le frais courant des eaux,
Ou reposoit sur l'herbe au bord des clairs ruisseaux,
Les chiens qui, pleins d'ardeur, erroient dans la campagne,
De cette belle proie avertirent Ascagne,
Et vers elle leurs cris dirigèrent ses pas.
Soudain, impatient de signaler son bras,
Vers le noble animal couché sur la verdure
Son arc a fait voler une flèche trop sûre :
Alecton la guidoit. Le trait part en sifflant,
Et du cerf qui sommeille il va percer le flanc.
Lui, tout ensanglanté de la fatale atteinte,
Accourt à son asile, et par sa triste plainte,
Gémissant, l'œil en pleurs, la flèche dans le sein,
De ses maîtres chéris semble implorer la main.
Sylvie entend ses cris; elle accourt la première,
Elle accourt, elle voit la flèche meurtrière;
Elle frappe son sein, invoque à haute voix
Ses frères, ses amis, dispersés dans les bois.
Alecton la seconde. A l'instant tout s'assemble;
Diversement armés ils accourent ensemble :
Ici c'est un tison tout noirci par les feux,
Là des pieux aiguisés, là des rameaux noueux;

De tout ce qu'il saisit chacun se fait des armes.
Tyrrhée, en ce moment, loin d'eux et sans alarmes,
A l'aide de longs coins enfoncés par son bras,
D'un chêne déchiré séparoit les éclats;
Il écoute, il approche, il apprend son outrage,
Et, la hache à la main, vole brûlant de rage.
Cependant la déesse, avide de malheurs,
Ne perd pas ce moment d'embraser tous les cœurs,
S'élance vers l'étable, et sa bouche infernale
Enfle d'horribles sons sa trompette fatale.
La forêt s'épouvante à ces sons mugissans,
Ils ébranlent au loin les bois retentissans;
Le Vélino frémit dans ses sources profondes;
Le Nar, au lit de soufre, a suspendu ses ondes;
Tout est dans l'épouvante, et de leurs bras tremblans
Les mères sur leur sein ont pressé leurs enfans.
Soudain du fond des bois, du sommet des collines,
Volent à ce signal les peuplades latines;
Tous ont armé leurs bras endurcis aux travaux.
Le Troyen, à son tour, de ses remparts nouveaux
En flots impétueux vole au secours d'Ascagne;
Leurs bataillons serrés ont couvert la campagne.
Ce n'est plus une troupe, une attaque sans art,
Où l'on marche sans ordre, où l'on s'arme au hasard
De bois durcis au feu, et de tiges noueuses:
Partout le fer éclate en leurs mains valeureuses;

Partout les javelots, les lances et les traits
D'une horrible moisson hérissent les guérets;
Et l'airain, du soleil défiant la lumière,
Renvoie au loin l'éclat de sa pompe guerrière :
Tel, lorsqu'un premier vent ride et blanchit les flots,
L'Océan par degrés enfle en grondant ses eaux;
Il s'agite, il bondit dans ses prisons profondes,
Et jusqu'au ciel enfin lance en grondant ses ondes.
On se mêle : aussitôt tombe le brave Almon,
Premier fils de Tyrrhée, espoir de sa maison;
Et, sortant à grands flots sous la flèche ennemie,
Son sang arrête l'air, la parole et la vie.
Sur ce corps expirant s'entassent mille corps.
Un mortel s'opposoit à ces premiers transports;
C'est le vieux Galésus, fameux par sa sagesse,
Et de qui la justice égaloit la richesse :
Cinq fois vingt socs lassoient ses robustes taureaux;
Dans ses prés mugissoient ou bêloient vingt troupeaux.
Vaine richesse, hélas! répandu par la guerre,
De cet homme de paix le sang rougit la terre.
Tandis que dans les champs règne un massacre égal,
Celle qui du carnage a donné le signal,
Du sang qu'elle a versé savourant les prémices,
Se promet en secret de plus grands sacrifices;
Et, s'enorgueillissant de ses heureux essais,
Elle court à Junon raconter ses succès :

« Reine des dieux, dit-elle avec une voix fière,
» Mes mains à la discorde ont ouvert la carrière;
» Le sang de l'Ausonie a souillé les Troyens:
» De la paix maintenant renouez les liens!
» Le fer les a tranchés. Si Junon le desire,
» Je ferai plus encor : bien loin de cet empire,
» J'irai par de faux bruits, de sinistres rumeurs,
» De la soif des combats embraser tous les cœurs;
» Cent cités marcheront de carnage affamées,
» Et la terre à ma voix vomira des armées. »
« C'est assez, dit Junon; ces préludes heureux
» Me sont un sûr garant du succès de mes vœux.
» Un premier sang versé vient de rougir la terre;
» Rien dans son cours sanglant n'arrêtera la guerre:
» Qu'ainsi traitent ensemble, aux dépens de Turnus,
» Et le roi des Latins et le fils de Vénus.
» Pour ne pas irriter le souverain du monde,
» Toi, regagne à l'instant ta demeure profonde:
» Sur le trône des cieux gardons de le braver.
» Va, pars; tu commenças, c'est à moi d'achever. »
Ainsi parle Junon. La terrible Immortelle,
Secouant les serpens qui sifflent sous son aile,
Pour gagner le Cocyte, abandonne les cieux.
Au sein de l'Italie, et sous des monts affreux,
S'étend un noir vallon, où des feuillages sombres
Entretiennent l'horreur de leurs épaisses ombres;

Partout l'œil y rencontre un deuil majestueux;
Sous leur voûte funèbre un torrent tortueux
Roule, et, battant les rocs de ses eaux vagabondes,
Fatigue les échos du fracas de ses ondes.
Là, des vapeurs du Styx empoisonnant les airs,
S'ouvre un antre profond, soupirail des enfers,
Du séjour ténébreux épouvantable entrée.
Là, dirigeant son vol, la déesse abhorrée
Plonge et dérobe au jour son visage odieux,
Et soulage en partant et la terre et les cieux.
Junon n'en suit pas moins ses projets de vengeance.
D'agrestes combattans bientôt un peuple immense
Court à Laurente, étale aux yeux épouvantés
D'Almon, de Galésus les corps ensanglantés;
Galésus moissonné dans sa noble vieillesse,
Almon pleuré des siens dans sa tendre jeunesse.
Tous implorent les dieux, tous conjurent le roi.
Turnus soudain se montre, et redouble l'effroi:
« Connoissez les Troyens, dit-il, et leurs victimes;
» Ces cadavres sanglans déposent de leurs crimes:
» Et ce double attentat reste encore impuni!
» Le trône attend Énée, et Turnus est banni! »
Ces mots ont rallié tous ceux de qui les mères
Accompagnent la reine à ses sacrés mystères;
Tous importunent Mars de leurs cris furieux,
Tous veulent des combats réprouvés par les dieux.

Les dieux parlent en vain, et la rage l'emporte.
De Latinus en foule on assiège la porte;
Calme, il voit sans pâlir leurs efforts menaçans :
Tel un roc est battu par les flots impuissans;
En vain autour de lui les vents ligués rugissent,
En vain contre ses flancs mille vagues mugissent;
Lui, tandis qu'à ses pieds fléchissent les roseaux,
Tranquille, et défiant la colère des eaux,
Aux coups de la tempête il oppose sa masse.
Mais enfin, quand il voit leur sacrilège audace
L'emporter sur les dieux qu'il attestoit en vain,
Et la fière Junon triompher du Destin :
« Dieux, éloignez de nous l'orage qui s'apprête!
» Dit-il : en vain j'ai cru surmonter la tempête,
» Je suis vaincu. Mais vous, qui renversez l'État,
» Combien vous paîrez cher votre horrible attentat!
» Et toi, Turnus, et toi, quels orages t'attendent!
» Tu n'arriveras pas où tes fureurs prétendent;
» Malheureux! tu mourras proscrit, désespéré,
» Levant trop tard au ciel ton bras déshonoré.
» Pour moi, je touche au port, j'ai fini ma carrière.
» Puisse une prompte mort, abrégeant ma misère,
» Épargner à mon cœur ces tableaux douloureux,
» Et que je meure au moins d'un trépas moins affreux! »
Il dit; dans son palais tristement se retire,
Et remet au Destin les rênes de l'empire.

Il fut dans l'Hespérie un usage sacré;
Long-temps par les Albains on le vit révéré;
Rome le reçut d'eux, et le conserve encore:
Lorsqu'en ses murs puissans la guerre est près d'éclore,
Soit qu'on porte l'alarme aux Arabes errans,
Soit que, de nos soldats les rapides torrens
Menacent l'Hyrcanie ou les Gètes sauvages,
Soit que de l'Orient inondant les rivages,
Ils volent ressaisir sur leurs fiers ennemis
Nos étendards captifs et nos aigles soumis,
Deux portes qu'on nomma les portes de la guerre,
Se rouvrant, se fermant, font le sort de la terre;
Janus en est le garde, et Mars le souverain:
De cent barres de fer, de cent verroux d'airain
L'invincible barrière, et plus encor la crainte,
Du temple redouté garde à jamais l'enceinte.
Aussi, dès que de Mars provoquant la fureur
Le décret du sénat porte au loin la terreur,
Sous les pans bigarrés de la toge romaine
Le consul, renouant la robe gabienne,
Des portes qui de Rome annoncent le courroux
Fait tomber les barreaux et crier les verroux.
Sur leurs vieux gonds rouillés aussitôt elles s'ouvrent,
Et du temple de Mars les voûtes se découvrent;
Lui-même, sur le seuil, appelle les combats;
La jeunesse à sa voix joint ses bruyans éclats,

Par ses accens guerriers le clairon les seconde,
Et sonne le réveil de la reine du monde.
Les Latins à grands cris environnant leur roi
Le pressoient d'obéir à cette antique loi.
Mais il craint de toucher cette porte terrible;
Il rejette bien loin ce ministère horrible,
Et court dans son palais enfermer ses chagrins.
Alors Junon, fidèle à ses affreux desseins,
Descend, frappe elle-même, et de ses mains puissantes
Fait gronder sur leurs gonds les portes menaçantes.
Soudain ce peuple heureux sort de sa longue paix;
Ici des bataillons serrent leurs rangs épais,
Là des fiers escadrons le rapide tonnerre
Sous des coursiers poudreux fait résonner la terre.
Chacun hâte à l'envi son appareil guerrier;
L'un dérouille son dard, l'autre son bouclier,
L'autre déploie aux vents une enseigne flottante,
L'autre embouche déjà la trompette éclatante.
Cinq cités à la fois, sous les pesans marteaux,
Font retentir l'enclume, et domptent les métaux;
Toutes forgent les dards, instrumens de ruine.
La superbe Tibur et la puissante Atine,
Ardée et Crustumère, Antemne aux longues tours,
De Vulcain pour Bellone empruntent le secours.
On emmanche les dards, on aiguise les haches;
Là les casques creusés attendent les panaches;

Plus loin en boucliers le saule s'arrondit;
Là sur de longs cuissards l'argent pur resplendit:
Ici l'airain brillant recouvre une cuirasse;
Le soc perd ses honneurs, le glaive le remplace:
Adieu Cérès, adieu tes paisibles travaux.
Pour les moissons de Mars on recourbe la faux;
Chacun rend aux fourneaux le glaive de ses pères,
Heureusement rouillé dans des jours plus prospères.
Tous sont prêts à partir; de leurs chefs différens
Déjà l'ordre est écrit, et court dans tous les rangs.
Enfin le clairon sonne. Aussitôt on s'élance;
L'un a saisi son casque, et l'autre prend sa lance;
L'un attèle à son char ses superbes coursiers;
Déjà brillent sur eux leurs riches baudriers,
Leur cotte à mailles d'or, et la gaîne éclatante
Où repose l'épée à leur côté pendante.
O Muses! ouvrez-moi les fastes d'Hélicon;
De chaque roi ligué redites-moi le nom;
De quel pays fameux, sous quels grands capitaines
Partirent les guerriers qui couvrirent ces plaines,
Et quels fiers combattans, sous les drapeaux Latins,
D'avance à l'univers annonçoient les Romains.
A peine un foible bruit en transmit la mémoire;
Vous, pour qui rien n'est vieux, retracez-m'en l'histoire.
Le contempteur des dieux, l'exemple des tyrans,
Mézence le premier conduit ses fiers Toscans;

Sous lui marche son fils, Lausus, dont le jeune âge
S'essayoit dans les bois sur l'animal sauvage;
Lausus, savant dans l'art de dompter les coursiers;
Lausus, après Turnus, le plus beau des guerriers,
Digne d'un meilleur roi, digne d'un meilleur père:
Il est tendre et vaillant, il sait combattre et plaire;
Mais, hélas! du Destin on ne triomphe pas:
Mille fiers Agyllans vont vaincre sur ses pas.
Après eux s'avançoit le fils du grand Alcide,
Le bel Aventinus, qui, de son char rapide
Guidant les beaux coursiers cent fois victorieux,
Leur promet des lauriers encor plus glorieux.
Quand le dieu de Tirynthe illustrant son courage,
Du triple Gérion eut terrassé la rage,
Et vint baigner, pour prix de ses faits triomphans,
Ses taureaux d'Ibérie au fleuve des Toscans,
Unie avec ce dieu, Rhéa, simple mortelle,
Conçut sur l'Aventin cet enfant beau comme elle.
Cent serpens, sur son casque enlaçant leurs replis,
Du fier vainqueur de l'Hydre ont annoncé le fils.
Un bois creusé lançant le poignard qu'il recèle,
Un javelot sabin, leur armure fidèle,
Distinguent ses soldats. Au premier rang placé,
Des poils d'un fier lion son front est hérissé,
Et du monstre en deux rangs la gueule menaçante
Étale de ses dents la blancheur effrayante.

Dans cette pompe horrible il arrive au palais,
Et sous l'habit d'Hercule il en offre les traits.
Puis vient l'ardent Coras, et Catillus son frère,
Nés à Tibur; Argos a vu naître leur père:
Tibur reçut son nom d'un prince de leur sang;
Tous deux suivis des leurs marchent au premier rang:
Tels, d'Homole ou d'Othrys quittant les rocs sauvages,
Deux centaures altiers, fiers enfans des nuages,
De leur sommet neigeux descendent à grands pas;
La forêt leur fait place, et s'ouvre avec fracas.
Et toi, Préneste, aussi, de tes riches frontières
Tu vis, fier de grossir ces phalanges guerrières,
Partir ton fondateur, qui parmi les troupeaux
Au trône destiné naquit dans les hameaux,
Cécule, en un foyer trouvé dans son enfance,
D'où l'on crut qu'à Vulcain il devoit la naissance.
Et Préneste et Gabie où préside Junon,
Anagnia qu'entoure un fertile vallon,
Les monts Herniciens arrosés d'eaux fécondes,
Les bords que l'Anio rafraîchit de ses ondes,
Et l'Amasène enfin, d'agrestes combattans
Pour cet illustre chef ont dépeuplé leurs champs.
Tous ils n'ont pas un char, un pavois, une lance:
L'un fait voler le plomb que la fronde balance;
De deux traits meurtriers d'autres arment leurs mains;
La dépouille d'un loup les coiffe de ses crins;

Un de leurs pieds tout nu des airs brave l'injure,
De l'autre un cuir grossier est l'informe chaussure.
Fils du dieu qui commande à l'abîme des mers,
Et savant à dompter les coursiers les plus fiers,
Messape, qui ne craint ni le fer ni les flammes,
Des peuples dont la paix a refroidi les ames
Rallume le courage, aiguillonne les cœurs,
Et veut goûter encor le plaisir des vainqueurs.
Ceux qui de Flavinie habitent la campagne,
Et ceux qui du Soracte ont peuplé la montagne,
Falisque, Fescennin, célébrés tant de fois,
L'un pour ses chants d'hymen, et l'autre pour ses lois,
Et les Ciminiens, dont la troupe aguerrie
Quitte à l'envi le mont, le lac de leur patrie,
Et ceux qui de Capène habitent les forêts,
D'un monarque invincible innombrables sujets,
Dans un ordre guerrier alignant leurs phalanges,
Marchoient suivant ses pas et chantant ses louanges :
A leurs chants on croiroit entendre dans les cieux
De cygnes argentés un chœur mélodieux,
Qui, revenus le soir de leurs verts pâturages,
Et glissant doucement à travers les nuages,
Ont quitté le Caïstre ou les roseaux fangeux
Qui bordent d'Asia les flots marécageux,
Et du son de leur voix et du bruit de leurs ailes
De loin font retentir les rives paternelles.

A leur nombre on croit voir, non des rangs de soldats
Sous leurs armes d'airain s'avançant à grands pas,
Mais ces essaims ailés, enfans des eaux profondes,
Qui, de la haute mer abandonnant les ondes,
S'élancent dans les airs en bruyans tourbillons,
Obscurcissent les cieux de leurs noirs bataillons,
Et, poussant vers la terre un cri rauque et sauvage,
Comme un nuage épais vont s'abattre au rivage.
Voyez le noble auteur d'un nom cher aux Romains,
Ce Clausus qui, sorti du vieux sang des Sabins,
De leur race guerrière à vaincre accoutumée
Forme une armée immense, et vaut seul une armée.
Depuis que Rome antique en ses jours triomphans
Associa son peuple aux droits de ses enfans,
Le Tibre voit encor briller du même lustre
Et sa tribu nombreuse et sa famille illustre :
Sous lui marche Amiterne et ses nombreux essaims,
Les Cures d'où naîtront les Quirites romains,
Érétum, Mutusca dont le peuple héroïque
Quitte pour le laurier son arbre pacifique,
Ceux dont le Vélino baigne les champs heureux,
Ceux qui de Tétricum peuplent les rocs affreux,
Ceux qui bordent l'Himelle, ou qu'éleva Nomente,
Que nourrit Caspérie, ou que Forule enfante,
Ceux qui boivent le Tibre et le clair Fabaris,
Et des froids Nursiens les soldats aguerris,

Les bataillons d'Horta, les bandes valeureuses
Qu'enfermoient des Latins les cités populeuses,
Et ceux que de ses flots, fameux par nos destins,
Sépare l'Allia, nom fatal aux Romains.
Leur nombre égale aux yeux les vagues que soulève
L'orageux Orion quand sa course s'achève,
Les épis lyciens du soleil colorés,
Et ceux que voit mûrir l'Hermus aux flots dorés:
Leurs pas, leurs boucliers retentissent ensemble;
L'air au loin en frémit, et la campagne tremble.
Puis vole sur son char un fils d'Agamemnon,
Halésus, qui de Troie abhorre encor le nom.
Sur ses pas ont couru cent peuples redoutables,
Ceux dont Massique emplit les coupes délectables,
Massique à qui Bacchus prodigue ses bienfaits,
L'Aurunce descendu de ses rudes sommets,
Le Sidicin des mers bordant l'humide plage,
Ceux qu'envoya Calès, ceux que sur son rivage
Rassemble le Vulturne aux courans sablonneux,
Et l'âpre Saticule, et les Osques nombreux
Dont le long fouet sifflant dans leur main intrépide
De loin à l'ennemi lance un trait plus rapide;
Leur bras d'un cuir durci se fait un bouclier,
Leur glaive offre de près son croissant meurtrier.
Toi-même, illustre chef d'une ligue fatale,
Toi-même dans mes vers tu revivras, OEbale,

Œbale qu'ont produit, pour l'honneur de leur nom,
La nymphe Sébéthis et le vieux roi Télon,
Quand des Téléboëns la colonie obscure
Dans Caprée enfermoit sa puissance future.
Mais au fils du héros ce roc ne suffit pas:
Bientôt il réunit à ses naissans états
Les Sarrastes, les bords où le Sarnus circule,
Les peuples de Rufras, les enfans de Batule,
Les tribus de Célenne, et les plants fructueux
Dont Abelle a couvert son terrain montueux.
Aussi bien que leurs lois ces peuples ont leurs armes,
Et leurs bras font voler au milieu des alarmes
Ces pesans javelots lancés par les Teutons;
La dépouille du liège enveloppe leurs fronts,
L'airain charge leurs bras d'une brillante armure,
Et des glaives d'airain pendent à leur ceinture.

Et toi, dont la victoire illustra les drapeaux,
Brave Ufens, de Nersa tu quittas les côteaux;
A tes lois obéit le sauvage Équicole,
Chasseur infatigable et soigneux agricole,
Hardi déprédateur et soldat indompté;
Le soc est dans sa main, le glaive à son côté;
Au sortir de ses champs il revole au pillage,
Et sa vie inquiète est un long brigandage.

Religieux au temple et terrible aux combats,
Dans les champs du carnage Umbro porte ses pas;

Lui qui, pontife auguste et guerrier invincible,
Au casque belliqueux joint l'olivier paisible :
Marrube est son pays, mais Archippe est son roi;
L'hydre, le fier dragon, reconnoissent sa loi;
Il sait par ses doux chants conjurer leurs morsures,
Assoupir leur colère, et guérir leurs blessures;
Mais ses magiques sons, ses sucs assoupissans,
Contre le dard troyen resteront impuissans.
Ah! malheureux, quel deuil va couvrir ta patrie!
Le Fucinus limpide, et la sombre Anguitie,
Les lacs aux flots glacés, et les monts, et les champs,
Pleurent encor ta perte, et regrettent tes chants.
Comme lui, brave chef d'une brillante élite,
Marche aussi Virbius, digne fils d'Hippolyte,
Que des bois d'Égérie et de ce riche autel
Où l'objet assidu d'un culte solennel,
La sœur du dieu du jour, pour prix de leurs offrandes,
De ses adorateurs exauce les demandes,
Aricie, envoya dans les champs de l'honneur.
Victime, nous dit-on, d'un discours suborneur,
Hippolyte périt en proie à la colère
D'une injuste marâtre et d'un crédule père;
Et, ministres fougueux de leurs cruels transports,
Ses chevaux effrénés déchirèrent son corps.
En faveur de Diane et des pleurs d'Aricie,
L'art puissant de Péon le rendit à la vie:

Jupiter, indigné que cet art criminel
Osât aux lois du sort arracher un mortel,
En plongea l'inventeur dans ce même Cocyte
Dont le fils d'Apollon affranchit Hippolyte ;
Mais Diane cacha l'objet de tant de pleurs
Dans les plus noirs abris de ses bois protecteurs,
Et la nymphe Égérie en fut dépositaire.
C'est là que, loin du monde, inconnu, solitaire,
Le héros coulé en paix ses jours mystérieux;
Mais, pour tromper l'oreille aussi bien que les yeux,
Appelé Virbius par la belle Égérie,
Il prit un autre nom avec une autre vie.
Les coursiers cependant sont bannis de ces bois:
Diane se souvient qu'un dragon autrefois
Excita leur frayeur à déchirer leur maître.
Nourri comme son père en ce réduit champêtre,
Le nouvel Hippolyte y vécut sans témoins:
Mal instruit par l'exemple, il n'en aime pas moins
Ces fougueux animaux; et, desireux de gloire,
Son char rase les champs et vole à la victoire.

Turnus, plus beau, plus fier et plus impétueux,
Lève au-dessus d'eux tous un front majestueux:
A l'effroi qu'il répand son casque ajoute encore.
Tel que l'Etna lançant le feu qui le dévore,
Sur son cimier, où flotte un panache à trois rangs,
La Chimère vomit ses tourbillons brûlans;

Et plus dans le combat s'échauffe le carnage,
Plus s'irritent du monstre et les feux et la rage.
Sur l'orbe éblouissant de son bouclier d'or
L'art présente un tableau plus magnifique encor,
C'est la trop belle Io transformée en génisse;
Ses poils, son front croissant, commencent son supplice,
Du courroux de Junon rigoureux instrument.
Argus de ses cent yeux la veille incessamment;
Inachus l'aperçoit, et d'un air taciturne
Ce père joint ses pleurs aux ondes de son [illegible]
Turnus avec orgueil voit l'auteur de son sang;
Impatient, il part, vole de rang en rang;
Des plaines, des vallons, du sommet des montagnes,
Ses alliés en foule inondent les campagnes;
Les fils de Serranus, les vieux Sicaniens,
Les Aurunces fougueux, les jeunes Argiens,
Et les Sacraniens dévoués à Cybèle,
Le Labique peignant son armure fidèle,
Ceux qui du Numicus peuplent les bords sacrés,
Ceux par qui de Circé les monts sont labourés,
Et les tribus d'Anxur, où se montre à la terre
Sous les traits d'un enfant le maître du tonnerre,
Et les bergers voisins du fleuve dont les eaux
De la superbe Rome abreuvent les troupeaux,
Et le Rutule actif dont le soc se promène
Sur les côteaux ingrats qui forment son domaine,

Ceux qui de Satura bordent les noirs marais,
Ceux à qui Féronie en ses vertes forêts
Offre l'abri sacré de leurs rians ombrages;
Enfin les habitans de ces frais paysages
Où des humbles vallons l'Ufens suit les détours,
Et dans les vastes mers va terminer son cours.
Des Volsques après eux marchoit la reine altière,
L'intrépide Camille; une troupe guerrière,
Dont les fiers escadrons aux rayons du soleil
De leurs armes d'airain font briller l'appareil,
Suivoit sur ses coursiers la superbe amazone.
Dès l'enfance exercée aux joutes de Bellone,
Camille préféroit, amante des combats,
La lance belliqueuse aux fuseaux de Pallas,
Les travaux de la guerre à des arts plus tranquilles.
Moins prompts sont les éclairs, et les vents moins agiles;
Elle eût, des jeunes blés rasant les verts tapis,
Sans plier leur sommet, couru sur les épis;
Ou d'un pas suspendu sur les vagues profondes
De la mer en glissant eût effleuré les ondes,
Et d'un pied plus léger que l'aile des oiseaux,
Sans mouiller sa chaussure, eût volé sur les eaux.
Son air fier et décent, sa démarche imposante,
De son manteau royal la pourpre éblouissante,
Son carquois lycien, l'or en flexibles nœuds
Sur son front avec grâce attachant ses cheveux,

Son myrte armé de fer, qui dans ses mains légères
Fait ressembler la lance au sceptre des bergères,
Des guerriers attroupés au faîte des remparts
Sur elle ont réuni les avides regards :
L'œil étonné se plaît à ses grâces hautaines.
Des hameaux d'alentour, des bourgades lointaines,
Tout un peuple empressé, sitôt qu'elle a paru,
Pour fêter son passage en foule est accouru.
Son audace aux Latins promet un sort prospère;
Le jeune homme s'enflamme, et le vieillard espère;
Et la mère, admirant tant d'attraits réunis,
La voudroit pour sa fille, et la montre à son fils.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE SEPTIÈME.

Une nouvelle carrière vient de s'ouvrir pour le poëte et pour son héros. Jusqu'ici Énée n'a été en butte qu'aux périls de la mer et aux dangers d'une navigation incertaine; son courage va désormais être éprouvé par de plus grands obstacles, et il va se signaler par des faits plus éclatans. Il a sauvé les débris du peuple troyen de la poursuite de Junon; il doit leur conquérir une patrie, et relever les autels de ses dieux. Il a déployé jusqu'à présent la prudence d'Ulysse; il lui reste à déployer toute la sagesse d'Agamemnon et toute la valeur d'Achille. Dans les six premiers livres il n'est presque question que d'un empire détruit; dans les six derniers c'est un nouvel empire qui s'élève et qui est fondé par la victoire.

A mesure que les difficultés augmentent pour le héros, elles semblent aussi augmenter pour le poëte. Virgile le fait sentir et en avertit ses lecteurs dès le début de ce septième livre :

Major rerum mihi nascitur ordo,
Majus opus moveo.

Virgile, en parlant de la destruction de Troie, avoit plus de moyens d'intéresser. Les images de la destruction plaisent

à l'esprit humain ; ce sont les passions qui détruisent, et les passions sont toujours poétiques : la chute d'un empire et les malheurs qui en résultent sont d'ailleurs la source d'un grand intérêt. On pourroit ajouter que le poëte, en faisant voyager son héros, avoit nécessairement une grande variété d'objets à présenter à ses lecteurs ; les orages de la mer, des contrées intéressantes, les mœurs des peuples, toutes les vicissitudes de la fortune, venoient s'offrir à son pinceau ; tous les trésors de la fable et de l'histoire lui étoient ouverts. Non seulement il avoit une grande variété d'objets à peindre, mais tous les évènemens et tous les pays qu'il décrit étoient déjà illustrés par de grands souvenirs ; la marche de son héros étoit semée de prodiges accrédités par la tradition ; la mythologie des Grecs l'avoit partout devancé, et le poëte dans chacun de ses récits trouvoit l'attention de son lecteur heureusement préparée.

Tous ces avantages sont perdus pour le chantre d'Énée dans les six derniers livres. A mesure que son sujet se développe, son théâtre semble se rétrécir. Il n'a plus à nous entretenir de la destruction de Troie, des îles qu'Ulysse a parcourues ; de l'origine, de la grandeur et de la haine de Carthage ; du supplice des méchans dans le Tartare, du bonheur des justes dans l'Élysée : le voilà en quelque sorte confiné avec son héros dans l'ancienne Italie, qui ne lui offre point de monumens et peu de traditions propres à intéresser. Le poëte reste presque seul avec son imagination et son génie ; et, quoiqu'il ait triomphé de tous les obstacles, quoiqu'il ait trouvé dans son talent tout ce qu'il falloit pour prolonger l'action et soutenir l'intérêt, plusieurs critiques ont placé les derniers livres au dessous des premiers : et l'on ne

doit pas trop s'en étonner ; le génie est comme la lumière du jour, qui n'est pas seulement belle par elle-même, mais qui est belle encore par les objets qu'elle éclaire. Les lieux et les évènemens que Virgile a décrits ont reçu de lui une partie de leur éclat, mais il leur a dû aussi quelque chose. Il n'en est pas de même des contrées et des guerres qu'il va décrire ; elles lui devront tout leur lustre, et il ne leur devra rien. Là, c'est la lumière qui éclaire une riche campagne, des scènes pittoresques et variées ; ici, elle n'éclaire qu'une contrée sauvage et un climat presque désert.

On a dit que dans les premiers livres Virgile avoit suivi l'*Odyssée*, et que dans les derniers il prenoit le ton de l'*Iliade*. Quoique l'*Iliade* soit un poème plus parfait que l'*Odyssée*, on sait qu'il n'est pas rare de trouver des lecteurs qui aiment mieux les aventures d'Ulysse que les combats d'Achille ; et cette préférence peut nous servir à expliquer celle de certains critiques pour les premiers livres de l'*Énéide*. On ne peut nier cependant que Virgile n'ait semé une grande variété dans les dernières parties de son poème. Les souvenirs héroïques de la Grèce y sont moins prodigués ; mais les passions et les sentimens y sont plus souvent mis en jeu. Le poëte y décrit moins de pays, mais il y fait connoître le cœur humain tout entier ; l'attention y est sans cesse éveillée par la diversité des combats et des évènemens ; les ressources du merveilleux y sont plus souvent et plus heureusement employées ; les caractères des personnages y sont plus variés et mieux développés ; et si le lecteur n'y est plus ému par la chute d'un grand empire, il y est vivement intéressé par l'origine d'un empire nouveau qui commence par le chaume du bon Évandre, et qui doit finir par embrasser

l'univers. Cette origine, qui s'accorde avec l'histoire, n'est pas moins merveilleuse que toutes les fictions des Grecs. Virgile, dans le second livre, compare, comme on l'a vu, la chute de Troie à celle d'un arbre antique qui ombrageoit les collines, et qui s'écroule avec fracas sous l'effort des bûcherons. Cette comparaison est très-belle, elle est sentie par tous les lecteurs; mais si, pour exprimer l'élévation d'un nouvel empire, le poëte nous eût représenté un simple gland se développant, se transformant en rameaux, s'élevant lentement dans les airs, et protégeant tout ce qui l'environne de son ombrage immense, cette comparaison n'auroit pas été moins exacte et moins élevée; elle auroit annoncé d'un seul trait l'origine et les destinées de Rome. Tout le sujet des derniers livres de l'*Énéide* est dans cette idée; mais elle n'est apperçue que par les hommes accoutumés à réfléchir, et voilà sans doute une des raisons pour lesquelles le vulgaire des lecteurs préfère les premiers livres.

Dans ce septième livre les promesses des dieux sont sur le point d'être accomplies. Énée arrive aux bords du Tibre, et sa situation au milieu des forêts sauvages dont il est entouré est celle d'un navigateur qui aborde pour la première fois dans une île inconnue; il nous semble voir Gama, ou plutôt Christophe Colomb qui débarque dans un nouveau monde, et qui va changer la face de l'univers. Énée trouve en Italie de grands obstacles, des rivaux dignes de lui; il pourroit avoir l'air d'un conquérant usurpateur; mais les oracles qui l'ont annoncé semblent justifier ses entreprises. Le caractère de Latinus est tracé d'une manière très-convenable au développement de l'action: Latinus est humain, vertueux, et sans fermeté. On sait que ce caractère chez un souverain dans les

momens difficiles laisse agir les passions dans toute leur liberté, et le poëte reste ainsi le maître de disposer lui-même de ses personnages et de ses évènemens. Le roi des Latins, comme l'observe plaisamment Segrais, est si empressé de marier sa fille, qu'il consulte tous les oracles pour savoir qui sera son gendre. Les oracles lui ont annoncé un gendre étranger; Énée arrive, et, quoique Lavinie soit destinée à Turnus, son père la fait proposer au prince troyen. Toutes les prétentions d'Énée sont devenues légitimes; mais Latinus, qui a offert sa fille, n'a pas assez de fermeté pour faire exécuter les traités: de là naît la rivalité armée de Turnus; de là naissent ces guerres sanglantes qui font ressortir l'héroïsme d'Énée, et l'inaction de Latinus devient ainsi la source féconde des plus grands évènemens.

Junon paroît encore dans ce livre. Elle n'y invoque plus le dieu des tempêtes, elle n'implore plus Jupiter; il ne s'agit plus de disperser les Troyens sur les gouffres de la mer, de les faire briser contre les écueils de Scylla et de Carybde, mais de leur susciter la guerre la plus cruelle; elle appelle à son aide la plus terrible des furies:

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

Le monologue de cette déesse caractérise très-bien le désespoir de la colère et de la jalousie. Les discours de Junon sont les plus beaux de l'*Énéide*; la passion est toujours éloquente: et celui que la déesse tient en cette occasion ne le cède point aux autres, quoique certaines critiques lui aient reproché des longueurs. Le caractère d'Alecton et la fureur qu'elle inspire à Amate et à Turnus décèlent dans le poëte l'imagination la plus féconde, la plus épique; il n'est pas

inutile d'ajouter que le merveilleux s'accorde tellement ici avec la nature des passions, qu'il semble être la vérité et la nature elle-même. Alecton secoue partout les torches de la discorde, et la guerre se déclare à l'occasion du cerf de la jeune Silvie, qui est tué par Ascagne. Cette fiction a trouvé des approbateurs et des critiques : les uns ont observé que ce moyen n'étoit pas assez épique, et ils ont pensé que rien n'étoit plus ridicule que de commencer une guerre par une églogue ; d'autres ont défendu Virgile ; et, comme il arrive ordinairement dans une discussion, ils se sont passionnés, et ils ont trouvé ce morceau admirable. Il ne nous appartient point de prononcer : ceux qui ont blâmé cette invention sont d'une très-grande autorité à nos yeux ; mais on ne se décide pas aisément lorsqu'il faut se déclarer contre Virgile, qui ne s'est presque jamais trompé. Nous passerons aux observations de détail.

Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum et serâ sub nocte rudentum, etc.

La répétition des mots *leonum*, *recusantum*, *rudentum*, exprime admirablement bien le bruit sourd et confus et les rugissemens qui se font entendre pendant la nuit. Ce passage est imité du dixième livre de l'*Odyssée* ; il a été désapprouvé par Scaliger : il faut cependant convenir que l'idée de la colère des lions qui s'irritent contre leurs fers est une heureuse addition du poëte latin. Virgile diffère d'Homère dans sa description, en ce que ce dernier représente les animaux avec un caractère doux, et que l'autre les peint avec leur férocité sauvage. Le poëte grec a conservé aux

animaux de Circé le caractère des hommes ; mais si, comme on l'a dit, son dessein étoit de faire allusion aux passions et aux plaisirs sensuels, il n'est pas douteux que l'idée d'un caractère sauvage convenoit beaucoup mieux. Nous citerons ici, pour justifier notre opinion, le portrait que fait Platon, dans sa *République*, des hommes livrés aux passions brutales : « Ils sont, dit-il, comme des bêtes qui regardent toujours en bas, et qui sont courbées vers la terre ; ils ne » songent qu'à manger et à repaître, à satisfaire leurs desirs » grossiers ; et, dans l'ardeur de les rassasier, ils regimbent, » ils égratignent, ils se battent à coups d'ongles et de cornes » de fer, et périssent à la fin par leur gourmandise insatiable. »

Hujus apes summum densæ (mirabile dictu),
Stridore ingenti liquidum trans æthera vectæ,
Obsedere apicem ; et, pedibus per mutua nexis,
Examen subitum ramo frondente pependit.

Cet essaim d'abeilles est décrit de la manière la plus poétique et la plus exacte. Le second vers, *stridore ingenti liquidum trans æthera vectæ*, exprime par son harmonie la marche rapide de cette petite colonie, et son arrivée sur les branches du laurier d'Apollon. Le dernier vers présente une image pittoresque. M. de Réaumur, qui est l'historien des abeilles comme Virgile est leur poëte, a décrit la manière dont un essaim s'attache à la branche d'un arbre et y forme un massif en forme de feston. Tout ce qu'a dit le naturaliste se voit dans les deux derniers vers que nous venons de citer. Cette image des abeilles est heureusement adaptée aux mœurs pastorales de ces temps reculés ; et leur retraite sur le laurier d'Apollon est très-propre à figurer l'arrivée de

la colonie des Troyens, qui abordent en Italie sous les auspices des dieux.

Heus! etiam mensas consumimus! inquit Iulus.

Ce passage a été l'objet des censures les plus amères. Addisson et d'autres écrivains célèbres ont répondu aux critiques que Virgile n'avoit pu s'écarter de la tradition, et que cette histoire, qui paroît puérile, avoit été consacrée dans les antiquités romaines. Voltaire ajoute que le poëte latin s'est trouvé obligé de rapporter ces paroles d'Iule, dans un poëme sur la fondation de Rome, de même qu'un poëte français seroit forcé de parler du pigeon qui apporte la sainte ampoule, dans un poëme où il seroit question de l'origine de la monarchie française. La poésie épique vit de fictions; ces fictions tiennent au merveilleux, et le poëte doit s'attacher autant qu'il peut à les rendre plus vraisemblables, en les joignant à quelques traits déjà connus et accrédités. Les lecteurs sont disposés à croire ce qu'ils ne connoissent point encore, en faveur de ce qu'ils connoissent et de ce qu'ils croient déjà, et l'histoire prête ainsi son autorité à la fable. Strabon parle des tables mangées par les Troyens, et Denys d'Halicarnasse raconte cet évènement presque avec les mêmes circonstances que Virgile: « Lorsque la flotte des Troyens, dit-il, fut arrivée au pays des Laurentins, et qu'elle eut campé sur le » bord de la mer, on manqua d'eau douce: à l'instant des » fontaines sortirent de dessous terre, et fournirent de l'eau » à l'armée. On offrit ensuite des sacrifices, et l'on servit à » manger, après s'être assis à terre. On éleva des tables de » persil sauvage, qu'on mit en monceaux, et on arrangea par- » dessus des pains, afin de manger plus proprement. Comme

» la faim fit dévorer ces pains, un des fils d'Énée, ou quel-
» que autre, s'écria : Nous mangeons nos tables ! A ces mots,
» tous firent grand bruit et dirent que l'oracle s'accomplissoit.
» En effet, ils avoient reçu cette réponse, ou à Dodone,
» comme le rapportent quelques historiens, ou, selon d'autres,
» à Érythre, bourgade du mont Ida, où résidoit une sibylle.
» On leur avoit ordonné de naviguer vers l'occident, jusqu'en
» un lieu où ils mangeroient leurs tables : voyant que la pré-
» diction étoit accomplie, ils se laissèrent guider par un che-
» val, et bâtirent des maisons dans l'endroit où il se reposa. »

Tectum augustum, ingens, centum sublime columnis,
Urbe fuit summâ, Laurentis regia Pici,
Horrendum silvis et religione parentum.

Ce palais auguste, immense, soutenu par cent colonnes, et entouré de son bois sacré, recommandable par la piété des mœurs antiques, donne d'abord une idée juste et heureuse de l'antiquité voisine de l'âge de Saturne. On croira peut-être difficilement que le roi Picus eût un palais soutenu par cent colonnes; mais il ne faut pas oublier que l'ordre toscan, le plus simple, le plus fort et le plus solide de tous les ordres d'architecture, est dû aux peuples de l'ancienne Étrurie. Le reste de cette description est un mélange de choses qui appartiennent à la guerre et de celles qui appartiennent à l'agriculture; ce qui caractérise très-bien les mœurs de Rome, dont le poëte veut chanter l'origine.

Multaque præterea sacris in postibus arma;
Captivi pendent currus, curvæque secures,
Et cristæ capitum, et portarum ingentia claustra,
Spiculaque, clypeique, ereptaque rostra carinis,

Ces vers ont été imités par Stace, dans sa description du temple de Mars. Voici les vers de la *Thébaïde*, liv. 7 :

Ternarum exuviæ circùm et fastigia templi
Captæ insignibant gentes, cælataque ferro
Fragmina portarum, bellatricesque carinæ,
Et vacui currus, politaque curribus æra.

Ce passage est un des plus beaux de la *Thebaïde;* et c'est ainsi que Stace auroit toujours dû imiter Virgile, qu'il cherchoit à prendre pour modèle.

Num capti potuere capi? num incensa cremavit
Troja viros?

Quel que beau que soit le discours de Junon, il faut avouer que cette espèce d'opposition et de jeu de mots n'est pas digne de son caractère. L'antithèse est une figure froide et qui tient de l'esprit de symétrie ; elle ne peut s'allier au langage des passions, et, surtout à celui de la colère. Virgile a voulu imiter ici ces vers d'Ennius sur les murs de Troie :

Quæ neque dardaniis campis potuere perire,
Nec cùm capta, capi, nec, cùm combusta, cremari.

Ces vers d'Ennius étoient fameux dans l'antiquité latine ; mais ils étoient plus faits pour être imités par Ovide que par Virgile.

Fecundum concute pectus,
Disjice compositam pacem, sere crimina belli :
Arma velit, poscatque simul, rapiatque juventus, etc.

Ce discours, adressé par l'épouse de Jupiter à Alecton, est la plus belle exposition qu'on puisse faire des scènes sanglantes qui vont avoir lieu ; tous les fléaux dont on est me-

nacé semblent être dans ces mots, *Fecundum concute pectus*. En général, ce morceau d'Alecton est admirable dans tous ses détails. Le serpent qu'elle jette dans le sein d'Amate, qui se glisse dans le cœur de la reine, qui s'insinue sous ses habits, qui se replie autour de son cou, et glisse successivement sur tous ses membres, est décrit avec une telle énergie, avec une telle vérité, qu'on croit le voir et suivre tous ses mouvemens; le lecteur frémit pour la malheureuse Amate.

Le désespoir et la fureur de la reine sont tracés avec le même pinceau. Sa fuite dans les forêts avec les bacchantes, ses invocations à Bacchus, auquel elle veut consacrer sa fille, donnent une nouvelle vraisemblance à la fiction du poëte, en la mêlant aux cérémonies usitées chez les païens. Ici Virgile se livre à tout son enthousiasme poétique; et il pourroit s'écrier comme Horace : *Quò me, Bacche, rapis tui plenum?*

Alecton, pour enflammer Turnus, prend les traits d'une vieille prêtresse de Junon; et l'on ne voit pas d'abord le motif de cette métamorphose, puisqu'elle ne produit point l'effet que s'étoit promis cette fille des enfers : mais, en réfléchissant un peu, on s'aperçoit que le poëte a voulu mettre le caractère de Turnus dans tout son jour, et l'opposer à celui du pieux Énée. Turnus méprise les avis de la prêtresse de Junon, il se rit de la vaine crédulité de la vieillesse, et il ne cède qu'à la fatale influence des enfers. Juvénal étoit particulièrement frappé de ce passage de Virgile, comme on le voit dans ces vers de la septième satire :

Magnæ mentis opus, nec de lodice parandâ
Attonitæ, currus et equos, faciesque deorum

Adspicere, et qualis Rutulum confundat Erinnys.
Nam, si Virgilio puer, et tolerabile desit
Hospitium, caderent omnes a crinibus hydri;
Surda nihil gemeret grave buccina....

« La crainte de manquer d'un habit gêneroit la muse du » poëte, lorsqu'il s'agit de voir, de peindre les dieux, leurs » chars et leurs coursiers, ou bien Érinnys soufflant au sein » de Turnus le vertige et la terreur. Virgile, sans esclave et » mal logé, n'eût point entortillé de serpens les crins de sa » furie; ce monstre infernal n'auroit point fait gémir son fu- » nèbre cornet. » (*Trad. de Dussaulx.*)

Les comparaisons qui se trouvent dans ce passage ont été le sujet de plus d'une critique. On a reproché à Virgile d'avoir comparé la reine Amate à un sabot, et Turnus à une chaudière bouillante. Nous n'osons affirmer que ces comparaisons, et surtout la première, soient parfaitement du ton de la poésie épique; mais les critiques conviendront que ce qu'il y a de commun ici dans le sujet est bien racheté par la richesse des images et des expressions. On pourroit ajouter que l'objet du poëte latin doit être de rabaisser le caractère d'Amate et de Turnus, et qu'il étoit convenable de chercher le sujet de sa comparaison dans les choses les plus vulgaires. Homère, pour donner une idée du trouble qui agite le chef des Grecs, compare son agitation à celle de l'air, lorsque l'embrasant de son tonnerre Jupiter annonce aux humains tous les ravages de la tempête ou tous les malheurs de la guerre. Cette comparaison est aussi belle que convenablement placée; mais Virgile auroit manqué de jugement s'il eût pris le sujet de la sienne dans des images aussi élevées. Il ne s'agit pas du roi des rois, du chef d'une ligue puissante, mais d'une

femme emportée par ses passions, d'un jeune prince aveuglé par sa fureur, et qui l'un et l'autre sont en proie aux puissances du Tartare.

Nous remarquerons, en finissant ces observations, que la fiction employée par Voltaire dans le cinquième chant de la *Henriade* ressemble beaucoup à ce passage du septième livre de l'*Énéïde*. D'un côté, c'est Junon qui s'indigne de l'audace des Troyens; de l'autre, c'est la Discorde qui frémit de rage en voyant les succès des ennemis de la ligue: Junon invoque Alecton; et la Discorde invoque le Fanatisme, divinité infernale: Alecton prend les traits d'une prêtresse de Junon, et le Fanatisme ceux du duc de Guise. Ce dernier trait, il est vrai, ressemble moins à Virgile qu'au 2e. livre de *la Thébaïde* où l'ombre de Laïus apparoît à Tydée pendant son sommeil, sous les traits de Tyrésias; mais pour tout le reste la ressemblance est parfaite: le moyen de Voltaire est le même que celui de Virgile; heureux si, en adoptant cette fiction du poëte latin, il eût imité son modèle dans ses développemens et dans ses détails!

Cervus erat formâ præstanti et cornibus ingens, etc.

Macrobe, dans son livre des Saturnales, se récrie beaucoup sur ce passage et sur ceux qui précèdent; et sa critique, surtout pour ce qui regarde le cerf de Silvie, a frappé beaucoup de bons esprits. On a trouvé ridicule qu'un cerf tué par Ascagne fût la cause d'une guerre dont le résultat devoit être la fondation de Rome: plusieurs écrivains ont défendu Virgile; ils ont observé que la plupart des guerres les plus sanglantes avoient eu une cause plus légère, que quelques unes même n'en avoient point eu du tout, et que d'ailleurs le cerf tué

étoit point ici la cause mais l'occasion des combats. On pourroit ajouter qu'il n'est point étonnant que la guerre commençât par un pareil motif parmi des peuplades agrestes qui n'étoient point accoutumées à se battre pour des empires, et qui devoient plus facilement embrasser la querelle d'un fermier puissant que la cause de rois qu'ils ne connoissoient point. Au reste, sans prétendre ni justifier ni condamner Virgile, nous nous contenterons de faire remarquer quelques unes des beautés de détail qui se trouvent dans ce morceau.

Mollibus intexens ornabat cornua sertis,
Pectebatque ferum, puroque in fonte lavabat.
Ille, manum patiens, mensæque assuetus herili,
Errabat silvis, rursusque ad limina nota
Ipse domum serâ quamvis se nocte ferebat.

Ce sujet prêtoit beaucoup aux images pittoresques et riantes; Virgile n'a rien oublié; c'est ici qu'il a fait preuve d'un goût exquis, en disant tout ce qu'il falloit dire, et en ne disant rien de trop. Ovide est loin de montrer la même réserve en décrivant les caresses et les ornemens que Cyparisse prodigue au cerf qui suit partout ses pas. On peut comparer son tableau à celui de Virgile :

Cornua fulgebant auro; demissaque in armos
Pendebant tereti gemmata monilia collo.
Bulla super frontem parvis argentea loris
Vincta movebatur; parilique ex arte nitebant
Auribus e geminis circum cava tempora baccæ.

Le dernier vers présente une image ridicule, en donnant à un cerf des pendans d'oreilles. Le poëte en a déjà trop dit :

mais il ne s'en tient pas là; il ajoute, en s'adressant à Cyparisse :

Tu modò texebas varios per cornua flores;
Nunc eques in tergo residens, huc latus et illuc,
Mollia purpureis frenabas ora capistris.

Quelque agréables que soient ces détails, ils sont trop multipliés pour produire un heureux effet; on peut dire ici d'Ovide,

Qu'il a peint la richesse et non pas la beauté.

C'est avoir beaucoup d'esprit, dit un écrivain moderne, que d'en avoir trop; mais, à mon avis, c'est n'en pas avoir assez. Le reste de ce morceau, dans Virgile, est écrit avec le charme et le naturel qui le caractérisent. Les malheurs du vieux Tyrrhée arrachent des larmes; la consternation qui se répand dans les campagnes est partagée par tous les lecteurs; la Discorde qui entonne la trompette guerrière sur le toit modeste du chef des pasteurs présente un tableau à la fois pittoresque et effrayant. Qui n'est pas touché surtout du sentiment qui règne dans ce vers,

Et trepidæ matres pressere ad pectora natos?

Les circonstances de cette scène pathétique sont empruntées d'Apollonius de Rhodes: « Le dragon, dont les yeux perçans n'étoient jamais fermés par le sommeil, les vit s'approcher, et, alongeant une tête effroyable, remplit l'air d'horribles sifflemens. La forêt et les rivages du fleuve en retentirent, et ils furent entendus de ceux qui habitoient

» les extrémités de la Colchide; à ce bruit affreux, les mères » épouvantées s'éveillèrent et pressèrent contre leur sein leurs » nourrissons tremblans. » Euripide a exprimé cette dernière idée dans sa *Troade* : « Les enfans cachèrent leurs mains » tremblantes sous les robes de leurs mères. »

Pandite nunc Helicona, Deæ, cantusque movete;
Qui bello exciti reges; quæ quemque secutæ
Complêrint campos acies...

La gradation du ton et des images est très-bien soutenue : Virgile commence par une scène pastorale; bientôt la consternation et le tumulte succèdent au tableau des travaux champêtres; les instrumens du labourage se changent au gré d'Alecton en armes meurtrières; déjà la terrible scène des combats va s'ouvrir, et la querelle des pasteurs devient celle des rois. L'invocation aux muses prépare très-bien l'esprit des lecteurs aux scènes sanglantes qui doivent se passer.

Macrobe et quelques autres critiques ont reproché à Virgile de n'avoir pas mis assez de méthode dans son dénombrement; les mêmes critiques louent beaucoup Homère de l'ordre qu'il a mis dans les siens. Les éloges qu'ils donnent au poëte grec sont de toute justice; mais la critique qu'ils font du poëte latin nous paroît mal fondée. Au temps d'Homère, les poëtes étoient en quelque sorte des historiens; le monde étoit peu connu; et la méthode géographique, l'esprit de classification, étoient nécessaires dans un poëme. Il n'en étoit pas de même au temps de Virgile, où les conquêtes des Romains avoient mis les lecteurs les moins éclairés à portée de connoître les contrées les plus éloignées; on ne doit pas oublier que

Strabon étoit contemporain du chantre d'Énée, et que ce fut sous le règne d'Auguste que la description générale du monde, à laquelle on avoit travaillé pendant deux siècles, fut achevée sur les mémoires d'Agrippa, et placée au milieu de Rome sous un grand portique bâti exprès. Un dénombrement méthodique dans l'*Énéide* n'eût donc rien appris aux Romains; et ce qui devoit paroître admirable dans Homère n'eût été que fastidieux dans Virgile.

Le poëte latin a mis dans son dénombrement tout ce qui pouvoit donner de l'intérêt et de la variété à son sujet. Les différens peuples qu'il introduit sur la scène ont un caractère particulier. Le poëte en prend occasion de parler d'un grand nombre de villes, de forêts, de rivières, de montagnes, et d'amuser son lecteur en l'entretenant de la situation, de la richesse, du produit des contrées qu'il décrit. Ses soldats sont remarquables par la différence de leurs armes, de leurs habillemens, et leurs chefs par la différence de leurs attitudes, de leurs caractères. Parmi ces derniers on remarque un grand nombre de héros descendans des dieux; et leur réunion dans les camps de Turnus est très-propre à donner une grande idée de la guerre qui va commencer: ce dénombrement n'est pas moins intéressant par l'agréable mélange des récits que Virgile a tirés tour à tour de l'histoire et de la fable, et qui sont autant de tableaux épisodiques qui distraient le lecteur. Le poëte ne varie pas seulement ses tableaux, mais il varie ses expressions avec un art qu'on ne sauroit trop louer. Il emploie quelquefois l'apostrophe, et cette figure anime son récit. L'harmonie imitative vient aussi prodiguer ses merveilles au poëte; et le dernier trait de ce tableau est d'une beauté inimitable:

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas:
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas.

Ces vers, aussi légers que Camille elle-même, sont dans la mémoire de tout le monde : nous nous dispenserons d'en faire sentir les beautés.

Vida, dans son *Art poétique*, fournit plusieurs exemples de cette harmonie imitative. Pope, dans son poëme de la *Critique*, a imité le morceau de Camille, autant que la langue anglaise le lui permettoit. Nous en avons plusieurs imitations dans notre langue, mais aucune n'a rendu les beautés de l'original. Parmi les paraphrases ridicules qu'on a faites de ce passage de Virgile, on pourroit citer celle de Saint-Amand dans le *Moïse sauvé* :

Tout ce qu'un beau mensonge a dit d'une Atalante,
Ce qu'on a feint d'une autre, à la rapide plante,
Qui passoit l'onde à sec, et dessus les guérets
Couroit sans affaisser les trésors de Cérès,
Se montre véritable en l'ardeur dont Marie
Marche ou glisse plutôt sur la plaine fleurie;
Sa trace est invisible, et son agilité
Fait croire l'hyperbole avec facilité.

Le poëte, après avoir épuisé ce tableau, représente le voile de Marie *voguant sur sa tête*, et il ajoute ces vers bizarres :

Puis, ainsi qu'une soie ondoyante et menue,
Frappant de son beau dos l'ivoire demi-nue,
Bien qu'elle aille si vite, il semble la fouetter
Pour punir sa lenteur et la faire hâter.

Nous demandons pardon au lecteur de citer ces vers à côté de ceux de Virgile; mais, comme la manière de Saint-Amand s'est reproduite quelquefois de nos jours, comme il est arrivé plusieurs fois de prendre l'affectation pour le génie, et la recherche pour l'élégance, nous avons cru devoir faire cette citation pour faire voir aux jeunes gens jusqu'à quel point de ridicule peut conduire l'imagination sans le jugement, et l'esprit qui n'est point éclairé par le goût.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer ici que ce septième livre se termine de la manière la plus heureuse : la guerre est déclarée, ses principaux acteurs sont connus, et c'est la jeune Camille qui ferme la marche de cette foule de demi-dieux et de héros. Ce chant est une très-belle introduction aux scènes héroïques que le poëte va décrire : nous n'avons pu en faire voir toutes les beautés, mais nous en avons dit assez pour que ceux même qui ne le connoissent point aient lieu de s'étonner de la sévérité des critiques qui en ont été faites. Pour bien apprécier Virgile, peut-être faut-il avoir quelque chose de ce génie et de ce goût si pur qui distingue le prince des poëtes latins. Un esprit impartial trouvera peut-être quelques légers défauts dans l'*Énéide;* mais les beautés de tout genre y sont semées avec une telle prodigalité, que la critique la moins sévère est toujours reçue avec défaveur; et la postérité a fait comme Auguste, qui refusa d'en croire Virgile lui-même, lorsqu'il manifestoit des craintes sur le mérite de son ouvrage. Macrobe est le plus acharné des censeurs de l'*Énéide;* son livre est presque tombé dans l'oubli, et nous pourrions avec raison lui appliquer cette fable de Boccalini, qui sera peut-être applicable aussi à certains critiques de notre temps : « Un fameux

» critique, dit Boccalini, ayant ramassé toutes les fautes d'un » poëte célèbre en fit présent à Apollon; ce dieu les reçut » gracieusement, et résolut de récompenser l'auteur d'une » façon convenable pour la peine qu'il avoit prise. Dans » cette vue, il mit devant lui un monceau de blé qui n'étoit » point vanné; il lui ordonna ensuite de séparer la paille » d'avec le blé, et de la mettre à part. Le critique se mit à » travailler avec beaucoup d'industrie et de plaisir; et après » qu'il eut fait la séparation, Apollon lui présenta la paille » pour sa peine. »

L'ÉNÉIDE.

LIVRE HUITIÈME.

A PEINE a retenti la trompette éclatante,
A peine sur les tours de l'antique Laurente
Turnus a de la guerre arboré les drapeaux,
Frappé son bouclier, animé ses chevaux,
En tumulte à sa voix tous les Latins s'unissent,
De leurs cris conjurés les champs au loin frémissent;
Tout s'émeut, tout s'irrite, et leurs cœurs enflammés
Sont altérés de sang, et de meurtre affamés.
Leurs chefs, Messape, Ufens, et le cruel Mézence,
De vingt peuples encor réveillent la vaillance;
Partout les laboureurs sont changés en soldats.
Diomède veilloit sur ses nouveaux états,
Et respiroit enfin du tumulte des armes:
Tout à coup, lui portant de nouvelles alarmes,
Vénulus à ce Grec ennemi des Troyens
Apprend leur arrivée aux bords ausoniens.
Déjà, dit-il, leurs dieux espèrent un asile;
Déjà, fier des remparts de sa naissante ville,
Leur prince fugitif, usurpateur hardi,
Affermit son état chaque jour agrandi,

Prétend que les destins l'appellent à l'empire;
Déjà de toutes parts on s'assemble, on conspire;
Déjà vingt nations s'intéressent pour lui;
Fier de sa renommée, et sûr de leur appui,
On prévoit ce qu'Énée un jour peut entreprendre:
Diomède le sait, c'est à lui de l'apprendre
Aux rois de l'Ausonie, au chef des Ardéens:
Sans doute c'est aux Grecs à juger les Troyens.
Cependant, agité par des projets contraires,
Énée en entretient ses pensers solitaires,
Et, partageant entr'eux ses esprits inquiets,
Roule, prend, abandonne, et reprend ses projets:
Tel dans l'airain brillant où flotte une eau tremblante,
Le soleil variant sa lumière inconstante,
Croise son jeu mobile et son rapide essor,
Va, vient, monte, descend, et se relève encor,
Et des murs aux lambris rapidement promène
Des reflets vagabonds la lueur incertaine.
La nuit couvroit la terre, et le dieu du repos
Sur tout ce qui respire épanchoit ses pavots;
De ses périls futurs se retraçant l'image,
Le héros méditoit, couché sur le rivage;
Mais enfin le sommeil assoupit ses chagrins.
Tout à coup, à travers les peupliers voisins,
Le Tibre s'offre à lui durant la nuit obscure:
Des tresses de roseaux ceignent sa chevelure,

Et du lin le plus fin le léger vêtement
De ses plis azurés l'entoure mollement :
« Fils des dieux, lui dit-il, qui sauvas de la flamme,
» Qui portas sur ces bords l'éternelle Pergame,
» Toi qu'attendoient Laurente et l'empire latin,
» La guerre et ses dangers te menacent en vain :
» Rassure-toi ; du sort la tempête orageuse
» Ne fatiguera plus ton ame courageuse.
» Ne crains pas qu'un vain songe abuse ici de toi ;
» De mes prédictions garantissant la foi,
» Sous les chênes sacrés de ma rive fidèle,
» Une laie aux poils blancs, trente enfans blancs comme elle,
» Vont s'offrir à tes yeux, et vont donner leur nom
» A cette Albe héritière et fille d'Ilion :
» Là t'attend un asile et la fin de tes peines.
» Ces promesses, crois-moi, ne sont point incertaines ;
» Et trente ans révolus ne s'écouleront pas,
» Qu'Iule ne commande à ces nouveaux états.
» Mais écoute, et connois les secours qui t'attendent,
» Et quels soins importans tes intérêts commandent :
» Un peuple, qui d'Évandre a suivi les drapeaux,
» A sur les monts latins fondé ses murs nouveaux ;
» Par les Arcadiens leur ville est habitée ;
» Leur ancêtre Pallas du nom de Pallantée
» Fit appeler ces murs, et d'éternels combats
» Contre les fiers Latins défendent leurs états :

» Pour l'intérêt commun qu'un traité vous unisse;
» Moi-même, vous guidant sur mon onde propice,
» J'aiderai vos vaisseaux à remonter son cours.
» Lève-toi donc, va, pars, implore leurs secours;
» Et demain, quand la nuit, en repliant ses voiles,
» Donnera du départ le signal aux étoiles,
» Prie, appaise Junon dont la longue rigueur
» Par de si longs revers exerça ton grand cœur.
» Un jour, vainqueur du sort, ta nouvelle puissance
» Me paîra le tribut de sa reconnoissance.
» Tourne vers moi les yeux, vois ce dieu protecteur
» Qui baigne ces beaux champs de son flot bienfaiteur,
» Le Tibre, dont le ciel favorise la course.
» Un superbe palais aux lieux où naît ma source
» Cache aux profanes yeux mon fleuve encor ruisseau,
» Et d'illustres cités entourent mon berceau. »
Il dit, et se replonge en ses grottes profondes.
Le héros se réveille au doux bruit de ses ondes,
Et l'ombre loin de lui fuit avec le sommeil.
Il se lève, et, tourné vers l'orient vermeil,
Près d'invoquer les dieux de l'antique Laurente,
Il s'approche, et courbé sur l'onde transparente
Pour puiser l'eau sacrée il a courbé ses mains;
Aussitôt il s'écrie : « O nymphes des Latins,
» Nymphes, mères des lacs, des fleuves, des fontaines!
» Et toi, Tibre sacré, qui fécondes ces plaines,

» Auguste souverain des fleuves de ces bords,
» Quels que soient les saints lieux où naissent tes trésors,
» Si tu finis mes maux, si tu sers mon courage,
» Dieu puissant, je te jure un éternel hommage! »
Il dit, et dans sa flotte il choisit deux vaisseaux:
Déjà la rame est prête à sillonner les eaux;
Ils partent. Tout à coup, ô surprise! ô merveille!
Une laie et ses fils, tous de couleur pareille,
S'offrent à ses regards sur la rive étendus:
De leur sang aussitôt les flots sont répandus:
« C'est à vous, ô Junon, que j'en offre l'hommage! »
Ainsi le dieu du Tibre accomplit son présage.
Le fleuve cependant, durant toute la nuit,
De son onde fougueuse a fait taire le bruit;
Ce n'est plus un torrent, c'est un marais tranquille,
C'est d'un lac endormi la surface immobile;
Et, sans que les rameurs luttent contre les eaux,
La vague complaisante obéit aux vaisseaux:
Ils poursuivent leur cours, la nef glisse sur l'onde,
Le fleuve les reçoit dans sa forêt profonde.
Surpris de voir troubler leurs bords délicieux,
Le fleuve infréquenté, le bois silencieux
Admirent ces vaisseaux, cette troupe guerrière.
Les rameurs patiens, le jour, la nuit entière,
Du courant tortueux suivant les longs détours,
Fendent l'onde docile, ou combattent son cours:

Sur eux les bois en voûte inclinent leur feuillage,
Et des forêts dans l'onde ils sillonnent l'image.
Déjà l'astre du jour brilloit au haut des cieux:
On approche; et déjà se montrent à leurs yeux
Et la ville et ses tours, et ce palais de chaume,
La capitale lors de cet humble royaume,
Mais où doit Rome un jour, mettant le monde aux fers,
De sa toute-puissance étonner l'univers.
Ils voguent, et déjà s'approchent de la ville.
Ce jour, sous leurs remparts, au fond d'un bois tranquille,
Le roi, son fils Pallas, les premiers de l'état,
Ce peuple encore agreste, et son petit sénat,
Au fils d'Amphitryon, noble vengeur des crimes,
Offroient un encens pur et le sang des victimes.
Des vaisseaux tout à coup les mâts frappent leurs yeux:
A travers la forêt, d'un cours silencieux
Ils approchent. Soudain dans le sacré boccage;
Tout fuit: Pallas lui seul, conservant son courage,
Fait poursuivre la fête et le sacré festin;
Il court au-devant d'eux les armes à la main;
Et, d'un tertre élevé qui commande à la plaine:
« Étrangers, leur dit-il, quel sujet vous amène?
» Quels sont votre pays, votre nom, vos projets?
» Parlez: apportez-vous ou la guerre ou la paix? »
Alors, l'olive en main, et monté sur sa poupe,
Le héros en ces mots parle au nom de sa troupe:

« Vous voyez des Troyens, vous voyez vos amis,
» Des barbares Latins comme vous ennemis.
» Sans pitié pour les maux où nous fûmes en proie,
» Ils poursuivent en nous ce qui reste de Troie.
» Nous demandons Évandre : allez, et dites-lui
» Que nous venons offrir et chercher un appui. »
A ce discours Pallas ne peut plus se contraindre:
« Ah! qui que vous soyez, approchez sans rien craindre,
» J'en jure par Évandre et par son équité;
» Venez jouir des droits de l'hospitalité. »
Il dit, tend au Troyen une main fraternelle,
Garant déjà sacré d'une foi mutuelle,
Saisit ce bras puissant, fameux par tant d'exploits.
Ils s'éloignent du fleuve, ils entrent dans le bois.
Énée approche Évandre, et d'une ame enhardie :
« O le meilleur des Grecs, honneur de l'Arcadie,
» Qu'unit un double nœud au sang d'Agamemnon,
» Je ne me laisse point effrayer par ce nom,
» J'oublie en vous les Grecs, et ne vois plus qu'Évandre;
» Seul au ton suppliant vous m'aurez vu descendre :
» Ma franche loyauté, les oracles des dieux,
» Le sang qui nous unit par nos communs ayeux,
» Votre grand nom; voilà mes droits, mon espérance;
» Voilà quels nœuds sacrés nous enchaînent d'avance.
» Dardanus d'Ilion fut l'heureux fondateur;
» Électre fut sa mère : Électre eut pour auteur

» Cet Atlas qui des cieux porta la voûte immense.
» Vous, au fils de Maya vous devez la naissance:
» Maya, qui le conçut du souverain des dieux,
» Naquit du même Atlas qui supporte les cieux.
» Ainsi de notre race, également divine,
» Les rameaux séparés ont la même racine.
» Voilà mes droits. Ainsi, bien sûr de votre cœur,
» Sans art, sans vains détours, et sans ambassadeur,
» C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous supplie.
» L'Ardéen, qui prétend asservir l'Italie,
» Pense, vainqueur de moi, l'être de l'univers,
» Et régner sur les lieux qu'embrassent les deux mers.
» Donnez-moi votre foi, je vous offre la mienne.
» Vous connoissez, grand roi, la jeunesse troyenne,
» Ce que peuvent leurs bras, ce qu'ose leur valeur,
» Et tout ce qu'au courage ajoute le malheur. »
Le discours du héros ravit le bon Évandre;
Il ne peut se lasser de le voir, de l'entendre,
Le parcourt tout entier d'un regard curieux.
Enfin, prenant sa main: « Noble fils de nos dieux,
» Quel plaisir de vous voir et de vous reconnoître!
» Qu'Anchise en un tel fils est heureux de renaître!
» Je crois revoir ses traits, je crois ouïr sa voix.
» Je m'en souviens encor, quand Priam autrefois,
» Visitant Hésione, aborda Salamine,
» (De ce puissant état l'Arcadie est voisine),

» Souverain de l'Asie il ne dédaigna pas
» De voir nos monts glacés et mes humbles états.
» Je le vis arriver : alors la fleur de l'âge
» De son premier duvet ombrageoit mon visage :
» J'admirois les Troyens, j'admirois ce grand roi ;
» Mais Anchise parut, tout s'éclipsa pour moi.
» Amoureux de l'honneur, plein de la noble flamme
» Qu'à l'aspect d'un grand homme éprouve une jeune ame,
» Je brûlois d'approcher, d'embrasser ce guerrier ;
» Heureux s'il visitoit mon toit hospitalier !
» Sa noble complaisance honora mon jeune âge.
» En partant, ce héros, pour prix de mon hommage,
» Me combla de présens. C'est à lui que je dois
» Ces flèches de Lycie, et ce brillant carquois,
» Des tissus d'or, deux freins d'une égale richesse,
» Qu'à mon jeune Pallas a cédés ma vieillesse.
» Le fils de ce héros est déjà mon ami,
» Et qui l'ose attaquer devient mon ennemi ;
» Comptez sur mes sermens : demain je vous renvoie
» Avec tous les secours dus au héros de Troie.
» Cependant, puisqu'ici nous devons célébrer
» Des fêtes que sans crime on ne peut différer,
» Venez, et partagez la pompe solennelle
» Que pour Hercule ici ce grand jour renouvelle.
» Confions à ce dieu nos communs intérêts,
» Et de vos alliés essayez les banquets. »

Il dit : les vins, les mets sont remis sur la table ;
Lui-même il place Énée en un trône d'érable
Que recouvre la peau d'un énorme lion ;
Un lit d'herbe reçoit le héros d'Ilion :
Le pontife, suivi du choix de la jeunesse,
Sert le festin sacré. D'une sainte allégresse
Tous les cœurs sont remplis : on charge les buffets
Des trésors de Bacchus, des présens de Cérès ;
La victime, ses chairs, ses entrailles sacrées,
Sur une table immense à leur faim sont livrées.
Le besoin satisfait, le monarque au héros
Adresse la parole, et lui parle en ces mots :
« Ce n'est pas vainement, prince, que notre zèle
» Célèbre avec éclat cette pompe annuelle :
» L'oubli des dieux anciens, de crédules erreurs,
» N'ont point dicté nos vœux ; leur source est dans nos cœurs.
» Sauvés d'un grand danger, notre reconnoissance
» D'un dieu libérateur honore la puissance.
» Voyez-vous dans les airs ces rochers suspendus,
» Ces éclats, ces débris au hasard répandus,
» De ce mont entr'ouvert l'horreur désordonnée,
» Et de son antre affreux la voûte abandonnée ?
» Là, dans les flancs du mont, bien loin de l'œil du jour,
» De l'infâme Cacus fut l'infâme séjour.
» Des têtes au front pâle et de sang dégouttantes
» A sa porte homicide étoient toujours pendantes ;

» Et son antre, du meurtre odieux monument,
» D'un carnage nouveau sans cesse étoit fumant.
» Ce monstre horrible à voir, fier de sa taille immense,
» Devoit au dieu du feu sa funeste naissance;
» Et son gosier brûlant, tel qu'un volcan affreux,
» Vomissoit par torrens d'intarissables feux.
» Un dieu vengeur, un dieu sauva notre patrie.
» Revenu des beaux champs de l'antique Ibérie,
» Dans ces riches vallons, sur les bords de ces eaux,
» Le fils d'Alcmène avoit amené ses troupeaux:
» Du triple Géryon triomphateur superbe,
» Le prix de sa conquête erroit en paix sur l'herbe.
» Cacus, que ne retient ni crime ni danger,
» Dérobe des troupeaux de l'illustre étranger
» Quatre jeunes taureaux, quatre belles génisses,
» Qui des herbages frais savouroient les délices,
» Les cache en sa caverne; et cependant sa main,
» Pour déguiser aux yeux les traces du larcin,
» Saisit par leurs longs crins, fait marcher en arrière
» Les taureaux, dont les pas marqués en sens contraire
» De son infâme vol écartoient le soupçon.
» Enfin, las du repos, le fils d'Amphitryon
» Se prépare à mener sur de lointains rivages
» Ses troupeaux engraissés dans ces beaux pâturages.
» Et des taureaux partout les gémissantes voix
» De leur adieu plaintif ont fait mugir ces bois;

» Alors, de ce brigand trahissant l'artifice,
» Du fond de l'antre creux répond une génisse:
» Alcide entend ses cris. Aussitôt dans son cœur
» Un fiel noir et brûlant allume sa fureur;
» Il s'élance, il saisit sa pesante massue,
» Cherche du noir séjour la porte inapperçue.
» Alors, les yeux troublés, sans courage, sans voix,
» L'affreux Cacus trembla pour la première fois:
» Plus prompt que les éclairs, vers ses roches fidèles
» Il court, vole; à ses pieds la peur donne des ailes:
» Il fait tomber ce roc que, d'une adroite main,
» A des chaînes de fer a suspendu Vulcain,
» S'enferme, oppose au dieu cette vaine défense.
» Hercule est accouru, respirant la vengeance:
» Pour chercher un accès, il court de tous côtés;
» Trois fois autour du mont, à pas précipités,
» Il tourne, va, revient, et frémissant de rage;
» Trois fois attaque en vain, pour s'ouvrir un passage,
» Le roc qu'à sa fureur le lâche ose opposer;
» Trois fois dans le vallon revient se reposer.
» Sur le dos hérissé de cet antre sauvage,
» Un roc, séjour chéri des oiseaux de carnage,
» En pyramide aiguë allongé vers les cieux,
» Cachoit dans le nuage un front audacieux:
» Ce rocher, à sa gauche incliné vers la plage,
» De son sommet pendant menaçoit le rivage;

» Hercule, sur la droite appuyant tout son corps,
» Du roc qu'il déracine avec de longs efforts
» Poussè l'énorme poids. Il tombe, il roule, il tonne,
» La caverne en mugit, l'air au loin en résonne;
» Le sol croule; des eaux le bord est emporté,
» Et le fleuve écumant recule épouvanté.
» Alors, ce fut alors que l'antre impitoyable
» Jusqu'au fond laissa voir, sous sa voûte effroyable,
» Ce palais de la mort, ce séjour de terreur,
» Et de ses noirs cachots la ténébreuse horreur.
» Tel, si d'un choc soudain l'horrible violence
» Du globe tout à coup rompoit la voûte immense,
» Et dans ses profondeurs découvroit à nos yeux
» Le Styx craint des mortels, abhorré par les dieux,
» De ce royaume affreux, désolé, lamentable,
» L'œil verroit jusqu'au fond l'abîme redoutable;
» Et, dans l'ombre éternelle envoyant ses clartés,
» Le jour éblouiroit les morts épouvantés:
» Tel, effrayé du jour qui malgré lui l'éclaire,
» Le monstre en vain s'agite, et rugit de colère.
» De la cime du mont Alcide le combat;
» Tantôt d'un roc brisé lui lance un large éclat;
» Et tantôt, à deux mains, d'un arbre entier l'accable.
» Alors le monstre, en proie à son bras implacable,
» Se ressouvient du dieu qui lui donna le jour:
» De son gosier brûlant, dans son hideux séjour,

» Il vomit des torrens de flamme et de fumée,
» S'entoure tout entier d'une nue enflammée,
» Et dans ses noirs cachots, image des enfers,
» A leur obscurité mêle d'affreux éclairs.
» Alcide furieux ne contient plus sa rage;
» Il s'élance, il se jette au plus fort du nuage,
» Aux lieux où la vapeur, sortant à gros bouillons,
» Roule à flots plus épais ses plus noirs tourbillons.
» En vain l'affreux Cacus lance ses feux dans l'ombre;
» A travers l'incendie, à travers la nuit sombre,
» Il le prend, il l'étreint entre ses bras nerveux;
» Et, de leur creux profond faisant jaillir ses yeux,
» Du monstre à qui la voix, la lumière est ravie,
» Arrête dans sa gorge et le sang et la vie.
» Soudain du seuil fatal le roc tombe arraché;
» On entre, et du repaire où le monstre est caché
» On contemple, on parcourt la voûte ténébreuse:
» L'œil plonge avec effroi dans la caverne affreuse;
» Et le jour indigné, pénétrant dans son sein,
» Du parjure Cacus révèle le larcin.
» On saisit par les pieds le cadavre difforme;
» On le traîne, on veut voir ses traits, sa taille énorme,
» Son sein velu, ses yeux farouches et mourans,
» Son front pâle, et ces feux dans sa gorge expirans....
» Voilà, prince troyen, quel objet nous rassemble
» Autour de cet autel où nous prions ensemble.

» Delà ces rits divins et ce culte sacré,
» Ce culte à jamais cher, à jamais révéré,
» En mémoire du dieu vainqueur de ce barbare.
» Le vieux Potitius et l'illustre Pinare
» Président à ce temple, et, prêtres de ces bois,
» D'un culte héréditaire ont conservé les lois.
» Joignez-vous donc à nous dans cette noble fête;
» Prenez la coupe en main, couronnez votre tête;
» Prions ce dieu qu'il soit notre commun appui;
» Prions, et qu'à grands flots le vin coule pour lui. »
Il dit : du peuplier la douteuse verdure
De sa double couleur orne sa chevelure;
Leur main saisit la coupe, on l'épanche, et le vin
Baigne en l'honneur du dieu la table du festin.
Déjà vers l'occident penchoit le jour oblique :
Alors, vêtus de peaux suivant l'usage antique,
Marchent Potitius et les prêtres du dieu;
Dans les foyers sacrés leurs mains portent le feu.
On sert les seconds mets : l'autel, ceint de guirlandes,
Est couvert des bassins qui sont remplis d'offrandes.
On allume les feux, on commence les chants :
Deux chœurs de Saliens, partagés en deux rangs,
D'un côté les vieillards, de l'autre la jeunesse,
Ceints des rameaux du dieu, pleins d'une sainte ivresse,
Chantoient, chantoient Hercule au loin victorieux,
Sa précoce valeur, son berceau glorieux,

Les serpens étouffés, essais de son enfance,
Les superbes cités qu'immola sa vengeance,
Comment d'un fier tyran bravant les dures lois
Il fatigua Junon de ses nombreux exploits:
« Terrible dieu! c'est toi qui domptas le Centaure;
» C'est par toi que périt l'infâme Minotaure:
» Que servit au lion son fier rugissement,
» Ses longs crins hérissés, son gosier écumant?
» En vain l'Hydre vers toi redressa ses cent têtes;
» L'enfer même, l'enfer frémit de tes conquêtes;
» Et Cerbère, couché dans son antre sanglant,
» Par ta puissante main fut traîné tout tremblant.
» Tu bravas, tu domptas le monstrueux Typhée,
» Et son armure immense honora ton trophée.
» Salut, honneur du ciel, enfant du roi des dieux!
» Salut! reçois nos dons, notre culte et nos vœux. »
Tels étoient leurs concerts; ils célèbrent encore
Le trépas du brigand que la contrée abhorre,
Devant le dieu vainqueur ce monstre épouvanté,
Les feux qu'il vomissoit, son antre ensanglanté.
Leurs voix, leurs chants, leurs vœux et leurs cœurs se confor
Le bois en retentit, et les monts leur répondent.
Lorsque des saints devoirs de ces solennités
Leurs cœurs religieux enfin sont acquittés,
Pour marcher vers la ville ils quittent le bocage.
Le vertueux Évandre, appesanti par l'âge,

Suivoit, entre son fils et le prince troyen,
Le chemin qu'abrégeoit un aimable entretien.
Énée observoit tout avec un œil avide:
Tour à tour il écoute, interroge son guide;
Il aime à voir ces lieux, ces anciens monumens
D'un peuple qui remonte à la source des temps:
Sur les débris sacrés son regard se promène.
Le premier fondateur d'une cité romaine,
Évandre alors lui dit: « Des Nymphes, autrefois,
» Des Faunes, habitoient dans le fond de ces bois;
» Et ce fleuve et ces monts étoient sous leur puissance:
» Là, vivoient des mortels sans art, sans prévoyance;
» Aussi durs que les troncs des chênes leurs ayeux,
» Ayant pour mets leur chasse ou quelques fruits pierreux.
» Chassé par Jupiter des demeures divines,
» Saturne le premier cultiva ces collines,
» Civilisa ce peuple, éleva des remparts,
» Y rassembla des monts les habitans épars;
» Et, d'un mot qui marquoit sa retraite ignorée,
» Du nom de Latium nomma cette contrée.
» Tel étoit l'âge d'or. Bientôt, dégénéré,
» Vint d'un métal moins pur l'âge décoloré;
» La soif de la richesse, et l'amour de la guerre.
» Ce n'étoient plus les fils de cette heureuse terre:
» Avec tous leurs voisins on vit se mélanger
» Leur sang abâtardi par un sang étranger.

» Ici se transporta l'antique Sicanie;
» Ici furent reçus les enfans d'Ausonie:
» Et de mœurs et de nom ce lieu changea cent fois.
» Depuis, à ces beaux champs commandèrent des rois.
» Tybris, ce fier géant, tyran d'un peuple libre,
» A l'antique Albula donna le nom de Tibre.
» Pour moi, de ma patrie injustement chassé,
» Le sort impérieux dans ce lieu m'a poussé;
» Et les lois d'Apollon, et Carmenta ma mère,
» Ont guidé vers ces bords ma course involontaire. »
Il dit, s'avance, et montre au héros d'Ilion
La porte Carmentale, et l'autel de ce nom;
Monument élevé, si l'on en croit l'histoire,
A celle qui de Rome avoit prédit la gloire,
Et des murs de Pallas la future splendeur.
Bientôt paroît ce bois où, hâtant sa grandeur,
Romule aux étrangers sut ouvrir un asile,
Refuge des proscrits, et berceau de sa ville;
Puis du froid Lupercal s'offre l'antre divin,
Dont l'origine grecque a pris un nom romain.
Il ne néglige pas le saint bois d'Argilète,
De ses nobles regrets éloquent interprète:
Là par ses soins repose un perfide Argien,
Qui trouva son trépas en méditant le sien.
Enfin s'offre à leurs yeux la roche Tarpéienne,
Ce futur Capitole où la grandeur romaine

Étalera son marbre et ses colonnes d'or:
Des ronces, des buissons le hérissent encor.
Déjà, le peuple ému d'une pieuse crainte
Pressentoit ses destins et sa majesté sainte;
Déjà ce mont, ce roc le frappoit de terreur.
« Voyez là-haut ces bois dont la muette horreur
» Aujourd'hui même encore inspire l'épouvante:
» Quel dieu réside au fond de leur nuit imposante?
» On ne sait; mais un dieu réside dans ces bois:
» Même, je m'en souviens, nos bergers ont cent fois
» Cru voir, dans tout l'éclat de sa grandeur suprême,
» Sur ce terrible mont tonner Jupiter même.
» Là sont les murs détruits de deux grandes cités;
» Monumens des héros qui les ont habités;
» L'une est Janiculum, et l'autre Saturnie:
» Janus de la première enrichit l'Ausonie,
» Et Saturne de l'autre éleva les remparts. »
L'humble palais du roi frappe enfin leurs regards;
Quelques troupeaux erroient dispersés dans ces plaines,
Séjour des rois du monde et des pompes romaines,
Et le taureau mugit où d'éloquentes voix
Feront le sort du monde et le destin des rois.
Tandis que dans ce lieu, marchant à l'aventure,
Tous trois s'entretenoient de sa gloire future,
On arrive au palais, où la félicité
Se plaît dans l'innocence et dans la pauvreté.

« Ce n'est pas dans ma cour que le faste réside,
» Dit Évandre: ce toit reçut le grand Alcide,
» Des monstres, des brigands noble exterminateur.
» Là siégea près de moi ce dieu triomphateur;
» Depuis qu'il l'a reçu, ce palais est un temple.
» Comme lui, fils des dieux, suivez ce grand exemple;
» Osez d'un luxe vain fouler aux pieds l'orgueil:
» De mon humble séjour ne fuyez point le seuil;
» Venez, et regardez des yeux de l'indulgence
» Du chaume hospitalier l'honorable indigence. »
Il dit, et fait placer pour le roi d'Ilion
Sur un lit de feuillage une peau de lion:
Là, méditant du lieu la noble destinée,
Dans cet humble palais s'assied le grand Énée.
La nuit tombe, et son aile obscurcit l'univers.
Vénus, le cœur en proie à ses chagrins amers,
Des Laurentins armés méditoit les menaces:
Dans une couche d'or la déesse des Grâces
Veilloit près de Vulcain; aux plus tendres discours,
Pour réveiller ses feux, son adresse a recours:
« Cher époux! quand vingt rois ligués contre Pergame
» Attaquoient ses remparts dévoués à la flamme,
» Quoiqu'au fils de Priam je dusse mes faveurs,
» Quoique souvent Énée eût fait couler mes pleurs,
» Il n'en étoit plus temps; c'en étoit fait de Troie,
» Et ses murs de la Grèce alloient être la proie.

» De ces infortunés, quel que fût le besoin,
» Je n'ai pas voulu prendre un inutile soin;
» Je n'ai point exigé de votre complaisance
» Les instrumens tardifs d'une vaine défense.
» Maintenant d'Ausonie il a touché les ports,
» Le roi même des dieux l'a conduit sur ses bords.
» Je viens donc près de vous, ô dieu que je révère!
» Pour un fils adoré vous supplier en mère;
» Qu'une armure pour lui sorte de votre main;
» Que le monde à ce don reconnoisse Vulcain.
» L'épouse de Tithon, la fille de Nérée,
» Ont obtenu de vous l'armure desirée;
» J'ai plus de droits peut-être, et n'ai pas moins d'effroi:
» Voyez comme on menace et les Troyens et moi.
» Tout s'arme; mon fils seul sera-t-il sans défense? »
Elle dit: et voyant sa foible résistance,
Elle échauffe son cœur d'un doux embrassement,
Son époux, que séduit son tendre empressement,
De ses premiers desirs sent palpiter son ame;
Il reconnoît Vénus à l'ardeur qui l'enflamme;
Et le rapide éclair des amoureux transports
Pénètre chaque veine, et court par tout son corps:
Tel, du ciel enflammé parcourant l'étendue,
L'éclair part, fend les airs et divise la nue.
Le piège a réussi; sûre de ses attraits,
Vénus sent son triomphe, et jouit du succès.

Alors le dieu du feu, qu'attache à la déesse
D'un cœur toujours brûlant l'éternelle tendresse :
« Vous faut-il tant de soins pour me persuader?
» C'est assez de vouloir, assez de commander.
» Depuis quand doutez-vous de mon obéissance ?
» Vulcain a quelques droits à votre confiance;
» Et quand de vos malheurs eut commencé le cours,
» Si Vénus de mon art eût voulu le secours,
» J'aurois à ses desirs satisfait avec joie;
» Priam dix ans encor pouvoit régner sur Troie,
» Le sort le permettoit. Mais enfin, en ce jour,
» S'il me faut pour un fils rassurer votre amour,
» Si de nouveaux combats veulent mon assistance,
» Commandez seulement : tout ce qu'ont de puissance
» Et l'haleine des vents, et le fer, et les feux,
» Sous mes savantes mains va seconder vos vœux.
» Cessez donc, en priant, d'offenser ma tendresse;
» La prière est un doute, et ce doute me blesse. »
Il dit, reçoit le prix par sa flamme attendu,
Et s'endort, sur son sein mollement étendu.

A peine un court sommeil a fermé sa paupière,
Le diligent Vulcain devance la lumière:
Et telle que, rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;

Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;
Quelquefois reprenant l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille, et l'honneur de son lit:
Tel le dieu matinal à Vénus obéit.
Il court, pour signaler son ardeur vigilante,
De sa couche céleste à sa forge brûlante.
Du sein de cette mer où sur leurs rocs épars
Les îles d'Éolie appellent les regards,
Auprès de Liparis, et non loin de Sicile,
L'onde jusques aux cieux voit s'élever une île
Qui toujours noircit l'air de son sommet fumant;
Dans ses flancs embrasés tonnent incessamment
Et les pesans marteaux et la bruyante enclume:
Là, sans cesse irritant le feu qui le consume,
Des soufflets haletans le vent chassé rugit;
De coups moins redoublés l'Etna tremblant mugit;
Et l'air, l'onde et les feux, exercés à toute heure,
Fatiguent de leur bruit la brûlante demeure;
Palais du noir Vulcain, cette île en a le nom:
Là vient du haut des cieux le divin forgeron.
Dans ce moment Brontès, laborieux cyclope,
Pyracmon aux bras nus, et le nerveux Stérope,
De leurs bruyans travaux faisoient retentir l'air,
Amollissoient le bronze et façonnoient le fer.

Leur céleste travail vient d'ébaucher un foudre,
Un des foudres sous qui les monts tombent en poudre:
Une part est finie, et l'autre est brute encor.
Le dieu de la tempête, épuisant son trésor,
Du terrible travail a fourni la matière:
Là, joignant l'air, le feu, la nuit et la lumière,
Ils ont mis trois rayons de l'Autan orageux,
Trois de grêle bruyante et de flocons neigeux;
Ils alloient y mêler la terreur foudroyante,
Le courroux du tonnerre, et sa flamme effrayante,
Et son bruit qui poursuit le coupable en tout lieu,
Et l'éclair qui l'atteint sur ses ailes de feu.
Plus loin, c'étoit le char du grand dieu de la guerre,
Ce char qui roule égal aux flèches du tonnerre,
Qui rend l'ardeur guerrière aux peuples, aux cités,
Et dévaste en courant les champs ensanglantés.
Un autre pour Bellone apprêtoit une égide,
Signal de la fureur, de la rage homicide:
Là cent hideux serpens entrelaçant leurs nœuds
De leur écaille d'or éblouissent les yeux;
Et les regards mortels de l'affreuse Gorgone
Vont placer la terreur sur le sein de Bellone.
« Cyclopes, c'est assez; arrêtez, dit Vulcain;
» Des travaux plus pressés attendent votre main:
» Allons, fils de l'Etna, ni délai, ni murmure;
» Pour un jeune héros j'ai besoin d'une armure;

» Que vos feux un instant ne se reposent pas:
» Il me faut tout votre art, il me faut tous vos bras.
» Hâtez-vous, quittez tout. » Ainsi Vulcain ordonne.
Soudain le mont au loin sous les marteaux résonne;
Tous d'une égale ardeur poursuivent leurs travaux;
L'acier, l'or et l'argent coulent en longs ruisseaux.
On forme un bouclier impénétrable, immense,
Et seul contre une armée invincible défense:
Sept couches d'un métal que la flamme a durci
S'appliquent sous leurs mains sur son orbe épaissi.
Chacun a ses emplois, et pour hâter l'ouvrage
Entre leurs bras actifs le travail se partage:
Les uns placent l'enclume, et leur antre en gémit;
D'autres trempent l'acier dans le flot qui frémit;
D'autres, tenant en main la tenaille mordante,
A leurs coups répétés offrent la masse ardente;
L'autre nourrit les feux dans leur brûlant séjour;
L'autre enfermant les vents, les chassant tour à tour,
Irrite des brasiers les flammes paresseuses.
Tout agit, tout s'empresse, et leurs mains vigoureuses,
Tantôt levant, tantôt baissant leurs lourds marteaux,
Retombent en cadence, et domptent les métaux.
Tandis que Vulcain presse et dirige l'ouvrage,
Évandre dort encor sur son lit de feuillage;
Les oiseaux, de son toit hôtes harmonieux,
Et les premiers rayons qui redorent les cieux,

Ont hâté son réveil. Sur ses pieds qu'il embrasse
Un brodequin toscan se renoue avec grâce;
De l'épaule au côté son glaive est suspendu;
Un long poil tâcheté sur son dos étendu,
Jadis d'un léopard la superbe parure,
Ramène sur son sein son épaisse fourrure;
Et deux chiens affidés, qui ne le quittent pas,
Bondissent sur sa trace ou devancent ses pas.
Empressé d'accomplir sa parole donnée,
Dans son nocturne asile Évandre cherche Énée.
Au-devant de ses pas, du lieu de son repos,
Avec la même ardeur s'avance le héros.
L'un vient avec Pallas, l'autre est suivi d'Achate.
Un transport mutuel dans leurs regards éclate;
Tous deux en s'embrassant renouvellent leur foi;
Tous deux, demeurés seuls dans le palais du roi,
De leurs nobles projets, pesés par la prudence,
Peuvent se faire entr'eux l'entière confidence.
Le roi commence ainsi : « Fier successeur d'Hector,
» Vous par qui Troie en cendre ose espérer encor,
» Vous par qui le vaincu se promet la victoire,
» Mes moyens ne sont pas dignes de votre gloire;
» Le Tibre d'un côté, protecteur des Toscans,
» Borne ici mes états, et jusque dans mes camps
» Les Rutules de l'autre apportent les alarmes;
» J'entends d'ici leurs cris et le bruit de leurs armes.

» Mais un hasard heureux nous assure aujourd'hui
» D'un peuple belliqueux l'intérêt et l'appui ;
» Et le Destin ici semble exprès vous conduire.
» Cité riche autrefois, siège d'un grand empire,
» Séjour heureux long-temps des braves Lydiens,
» Agylle ici commande aux monts étruriens ;
» Mais, déchue aujourd'hui de sa splendeur antique,
» Mézence l'asservit à son joug tyrannique.
» Comment peindre l'horreur de son règne odieux ?
» Puisse tomber sur lui la vengeance des dieux !
» Ce monstre, joignant l'art avec la barbarie,
» D'un tourment tout nouveau repaissoit sa furie :
» Des vivans joints aux morts sur des lits inhumains,
» La bouche sur la bouche, et les mains sur les mains,
» Tout dégouttans d'un sang qui faisoit ses délices,
» Mouroient d'un long trépas dans ces affreux supplices ;
» Et le monstre auprès d'eux goûtoit tranquillement
» De ces corps déchirés l'horrible accouplement.
» Mais son peuple à la fin, lassé de tant de crimes,
» S'arme contre un tyran ; et, vengeant ses victimes,
» Égorge ses amis, assiège son palais,
» Et livre au feu vengeur ce séjour des forfaits.
» Turnus vient au secours de ce roi sacrilège ;
» Son palais le reçoit, et son bras le protège.
» Mais l'Étrurie entière a juré son trépas ;
» Sa vengeance à grands cris appelle les combats.

» Marchez, prince troyen, avancez à leur tête;
» Leur flotte est assemblée, et leur armée est prête.
» Déjà leurs fiers drapeaux flottent au gré des vents;
» Mais un sage vieillard, dont les regards savans
» Lisent dans l'avenir, arrête leur armée,
» Tranquille maintenant, mais non pas désarmée;
» Et sa voix, réprimant leurs transports indiscrets,
» Du Destin en ces mots rappelle les décrets :
— « Illustres chefs, dit-il, héros de Méonie,
» Des braves Lydiens illustre colonie,
» Contre un tyran cruel un courroux mérité
» Provoque justement votre bras irrité;
» Mais un chef étranger doit guider votre audace.....»
« Les Toscans, à ces mots, suspendent leur menace.
» Tranquilles dans leurs camps, et leurs drapeaux baissés,
» Ils attendent ces chefs par l'oracle annoncés.
» Par ses ambassadeurs, déjà Tarchon lui-même
» Vient de m'offrir le sceptre avec le rang suprême;
» Il veut que, capitaine et monarque à la fois,
» L'armée et tout l'état se rangent sous mes lois.
» Mais il n'en est plus temps, et la glace de l'âge
» Envie à mes vieux ans un si noble avantage.
» J'eusse envoyé mon fils, si le sang maternel
» Ne mettoit un obstacle à son droit paternel;
» Mais au peuple toscan étranger par son père,
» Mon fils du sang latin est sorti par sa mère,

» Et ce hasard l'exclut d'un rang si glorieux.
» Pour vous, qu'à plus d'un titre ont proclamé les dieux,
» Vous, de qui la fortune obtint des destinées
» Le droit de la naissance et celui des années,
» Marchez : puissé-je voir réunis dans vos mains
» L'intérêt d'Ilion et celui des Latins !
» Ce n'est pas tout : mon fils, dont la tendre jeunesse
» Est l'espoir de l'état, celui de ma vieillesse,
» Digne appui des Troyens ensemble et des Toscans,
» Va quitter mon palais pour voler dans vos camps.
» Instruisez aux combats son précoce courage ;
» Qu'il en fasse sous vous le noble apprentissage ;
» De vos hautes leçons qu'il connoisse le prix :
» Savoir vous admirer, c'est avoir tout appris.
» De deux cents cavaliers une élite intrépide
» Va joindre à vos soldats son escadron rapide ;
» Deux cents autres bientôt, également choisis,
» Vont, sous vos étendards, accompagner mon fils. »
Il dit : et le héros et le fidèle Achate,
Malgré le noble espoir dont ce discours les flatte,
Tous les deux en silence, immobiles tous deux,
Plongent d'un œil tremblant dans l'avenir douteux.
Tout à coup un signal que donne Cythérée
Vient ranimer leur cœur. Dans la plaine éthérée
L'air s'ébranle, des cieux partent de longs éclairs,
La trompette éclatante a sonné dans les airs.

On regarde, on se tait : de nouveau les cieux grondent ;
Alors dans l'air serein, où mille échos répondent,
Une superbe armure en longs sillons de feux
Descend, tonne à l'oreille, et resplendit aux yeux.
Ces éclairs, ce fracas, cette armure brillante,
Dans les cœurs attentifs ont jeté l'épouvante ;
Mais Vénus, par ces sons, se révèle à son fils :
C'est elle, c'est sa mère, et ses dons tant promis.
« Cher Évandre, dit-il, que ce bruit, cette flamme
» D'une vaine frayeur n'alterre point votre ame ;
» J'entends, je reconnois ce grand signal des cieux :
» C'est à moi, c'est à moi que s'adressent les dieux.
» Vénus, si les Latins me déclarent la guerre,
» Et j'en crois son amour, doit au bruit du tonnerre
» Descendre, et m'apporter les armes que Vulcain
» Pour défendre son fils fabriqua de sa main.
» Malheureux Laurentins, quel péril vous menace !
» Combien votre Turnus paîra cher son audace !
» Et toi, fleuve toscan, ah ! combien dans tes flots
» Tu vas rouler de sang, d'armes et de héros !
» Allez, fiers ennemis, déclarez-moi la guerre ;
» Vos têtes répondront des malheurs de la terre. »
A ces mots, prononcés d'un accent solennel,
Il se lève, d'Hercule il approche l'autel,
S'incline avec respect, sous la cendre réveille
Les restes assoupis des flammes de la veille,

Présente son hommage à ces humbles foyers,
Immole cinq brebis aux dieux hospitaliers.
Évandre y joint ses dons; et, marchant vers le temple,
La jeunesse troyenne imite leur exemple.
Le héros vers sa flotte enfin porte ses pas,
Choisit des cœurs vaillans et d'intrépides bras;
Le reste sur les flots, dont le cours les seconde,
Descend et s'abandonne à la pente de l'onde,
Va rejoindre son camp, et redire à son fils
Ce que le roi, le sort et les dieux ont promis.
Enfin, pour la jeunesse à Tarchon destinée
Des coursiers sont choisis; celui que monte Énée
Par une peau de tigre et par ses ongles d'or,
Déjà brillant et fier, se distinguoit encor.
Mais bientôt, consternant la foule épouvantée,
Un bruit s'est répandu dans l'humble Pallantée,
Que vers les murs tosoans marche un gros de soldats:
Les mères, qu'effrayoit l'approche des combats,
Au pied des saints autels redoublent leurs prières,
Et, plus près du péril, frémissent d'être mères.
Le roi de ses adieux attendrit le héros;
Le presse sur son sein avec de longs sanglots,
Et, pour un fils qu'il aime exprimant ses alarmes,
De ses yeux paternels verse un torrent de larmes.
« Ah! si les dieux, dit-il, me rendoient mon printemps;
» Si j'étois ce guerrier qui, dans de meilleurs temps,

» Moissonna sous les murs de Préneste tremblante
» Des rangs entiers tombés sous ma main triomphante,
» Et, de leurs boucliers embrasant des monceaux,
» Volois de la victoire à des combats nouveaux!
» Si j'étois ce vainqueur qui dans le noir Tartare
» Plongea cet Hérilus, ce colosse barbare,
» Ce roi, de Féronie enfant prodigieux!
» Trois ames vainement mouvoient ce corps affreux;
» En vain sa triple vie, en vain sa triple armure
» Demandoit à mon bras une triple blessure;
» Trois fois je l'abattis, le désarmai trois fois,
» Et d'un triple trophée illustrai mes exploits.
» Hélas! ce temps n'est plus. Oh! s'il étoit encore,
» O Pallas, ô mon fils, cher objet que j'adore,
» Je ne te verrois point arracher de mes bras;
» C'est moi que tu suivrois au milieu des combats;
» Et ce Mézence affreux, fléau de l'Ausonie,
» N'eût pas vu si long-temps son audace impunie;
» Il n'insulteroit pas à ce bras impuissant.
» Et vous, ayez pitié de ce cœur gémissant,
» O dieux! ô justes dieux, écoutez la prière
» D'un malheureux vieillard et d'un malheureux père.
» Si vous aimez Pallas, si vous devez un jour
» Le rendre à mes regrets, le rendre à mon amour,
» Si ce n'est pas en vain que ce cœur vous implore,
» Si je vis pour le voir, pour l'embrasser encore,

» Ah! prolongez mes jours; il n'est point de tourment
» Qui ne cède aux douceurs de cet embrassement.
» Mais, si du coup fatal vous menacez sa vie,
» O dieux, qu'avant ce temps la mienne soit ravie,
» Avant qu'un deuil affreux vienne en troubler la fin,
» Tandis que... ô mon cher fils, seul bienfait du destin,
» Dernières voluptés des derniers jours d'Évandre,
» Je puis encor te voir, je puis encor t'entendre,
» Te serrer dans mes bras, te presser sur mon sein,
» Quand l'obscur avenir est encore incertain!
» Attendrai-je, en tremblant, qu'un avis funéraire
» Vienne du coup fatal assassiner ton père?
» Ah! qu'Évandre plutôt, sans connoître ton sort,
» Meure d'un coup de foudre, et non pas de ta mort »!
Ainsi parloit Évandre; ainsi, baigné de larmes,
D'un dernier entretien il prolongeoit les charmes:
Mais enfin ses adieux expirent dans les pleurs,
Il succombe, on l'emporte accablé de douleurs.
Cependant tout est prêt, tout part, et de la ville
Des fiers Arcadiens sort l'escadron agile:
Le grand Énée, Achate, et les chefs d'Ilion,
A leur tête guidoient le brillant escadron;
Pallas est dans le centre, et sa superbe armure
De son habit guerrier relève la parure.
Moins rayonnant se montre aux célestes lambris
Des astres du matin le plus cher à Cypris,

Lorsque, pur et brillant, il sort du sein de l'onde,
Remonte vers les cieux, et rend le jour au monde.
Les femmes cependant de leurs yeux attendris
Suivent, du haut des murs, leurs époux et leurs fils,
Et leurs casques brillans, et leur marche poudreuse.
A travers des buissons leur troupe valeureuse
Marche, abrégeant la route: ils avancent. Enfin
La route s'élargit, un cri part; et soudain
Tous les pieds des chevaux qu'un même ordre rassemble
Vont tombant, remontant, et retombant ensemble,
Et, d'un essor égal battant le champ poudreux,
D'un tourbillon de sable obscurcissent les cieux.
Aux lieux où le Cérite égare en paix son onde
S'étend sur le rivage une forêt profonde;
Là, des rameaux touffus la sauvage épaisseur,
De son obscurité répandant la noirceur,
Dans les esprits émus d'une terreur pieuse
Entretenoit du lieu l'horreur religieuse;
Là, d'un double côteau de cèdres couronné
L'un et l'autre rivage étoit environné:
A Sylvain, dieu des bois, les Grecs le consacrèrent,
Et d'un culte annuel leurs enfans l'honorèrent:
Les antiques Latins l'habitoient autrefois;
Là, Tarchon, les Toscans rassemblés sous ses lois,
Avoient assis leur camp, et du haut des montagnes
On voyoit leurs drapeaux flotter dans les campagnes;

Là le héros troyen arrête ses guerriers,
Et permet le repos aux soldats, aux coursiers.
De Paphos cependant la brillante déesse
Venoit, du haut des cieux, acquitter sa promesse.
Énée, en ce moment, couvert d'épais rameaux,
Respiroit la fraîcheur et de l'ombre et des eaux;
Il regarde, et soudain dans son éclat céleste
A ses yeux enchantés Vénus se manifeste:
« Les voilà ces présens que Vénus a promis,
» Et qu'un dieu mon époux prépara pour mon fils;
» Avec eux ne crains plus la superbe Laurente;
» Pars, va braver Turnus et sa rage insolente. »
A ces mots elle avance, et pose de sa main
Sur un chêne élevé l'ouvrage de Vulcain.
Énée à cet aspect tressaille d'allégresse;
Il s'élance, il saisit les dons de la déesse,
Les emporte en triomphe, et d'un œil curieux
Se plaît à parcourir cet ouvrage des dieux;
Il prend, reprend cent fois ce casque formidable
Qui darde en longs éclairs sa flamme inépuisable,
Et de son cimier d'or les panaches mouvans
Pareils à ces rameaux que balancent les vents,
Et son impénétrable et sanglante cuirasse
Dont l'éclat éblouit, dont la couleur menace,
Tel qu'en un jour d'été nous voyons un ciel pur
Des feux d'un pourpre ardent enflammer son azur;

Puis, de ses longs cuissards essayant la souplesse,
D'un argent mêlé d'or admire la richesse,
Et sa lance fatale, et son glaive divin,
Surtout son bouclier chef-d'œuvre de Vulcain.
Là ce dieu, que le sort instruisit de leur gloire,
De Rome triomphante a retracé l'histoire;
Là sont tous ces héros, honneur de ses remparts,
Depuis les rois albains jusques aux deux Césars.
Là du dieu des combats gît la louve fidèle;
Deux célestes jumeaux, qui sont nourris par elle
Pendoient à sa mamelle, et jouoient sur son sein;
Déjà dans leurs regards est écrit leur destin;
Nés dans l'antre de Mars ils en ont le courage,
Ils sucent sans effroi leur nourrice sauvage:
Le dieu semble sourire aux fruits de son amour;
Elle, en se retournant, les flatte tour à tour,
Et sur l'espoir naissant de Rome encor naissante
Promène mollement sa langue caressante.
Plus loin, on voit un cirque et le peuple romain,
Des Sabines en pleurs l'involontaire hymen,
Et les deux rois armés, et les fatales guerres
Dont ce rapt politique ensanglanta leurs terres.
Plus loin, des flots de vin, des flots de sang sacré
Solennisent le nœud que la paix a serré.
Ailleurs, de Métius c'étoit l'affreux supplice;
Pour punir son forfait et son lâche artifice,

A deux chars attelés quatre fougueux chevaux
De ses membres rompus emportoient les lambeaux :
Son sang au loin rougit les ronces dégouttantes.
Plus loin, de Porsenna les fureurs insultantes
Pressent Rome assiégée, et du joug des Tarquins
Menacent de nouveau ces fiers républicains ;
Les Romains à sa rage opposent leur audace :
On le voit à son air, à son œil qui menace,
S'indigner qu'un seul homme, arrêtant ses drapeaux,
Brise le pont du Tibre et brave ses assauts.
Une femme, plus loin, égalant ce courage,
Brise ses fers, s'échappe, et s'élance à la nage
Sur le roc Tarpéien qu'illustra Romulus.
Devant le Capitole avançoit Manlius :
Le toit du fondateur dont le Romain s'honore
De son chaume récent se hérissoit encore ;
Un oiseau, déployant son plumage argenté,
Crioit, couroit, erroit, voloit de tout côté :
On reconnoît l'oiseau, sentinelle de Rome,
Dont les cris vigilans, secondant un grand homme,
Annoncent aux Romains l'approche des Gaulois :
Protégés par la nuit et par l'ombre des bois,
Les Gaulois arrivoient ; de la demeure sainte
Déjà leur troupe impie environne l'enceinte.
Dans ce vivant tableau l'art avoit figuré
Leur chevelure d'or, leur vêtement doré,

Et de leurs colliers d'or la parure flottante,
Qui couvroit de leur cou la blancheur éclatante;
Leurs tabliers pendans, dont les pans bigarrés
Sont rayés de rubans richement colorés;
Deux traits, qu'avoit fournis à leur main aguerrie
Le chêne vigoureux des Alpes leur patrie,
Sont leur arme légère, et de longs boucliers
D'un airain protecteur les couvrent tout entiers.
Là, les prêtres voués au grand dieu de la guerre
De leurs sauts cadencés font retentir la terre;
Plus loin, du dieu des bois les prêtres vagabonds,
Le corps nu, s'agitoient et s'élançoient par bonds.
L'art n'a point oublié dans cette vaste scène
Les boucliers garans de la grandeur romaine,
Ni du maître des dieux les prêtres révérés,
De leurs houpes de laine en marchant décorés,
Ni ces chars suspendus, où des femmes pudiques
Conduisent l'appareil de nos fêtes publiques.
Là, sur le bronze encor Vulcain vous dessina,
Noir séjour de l'enfer; et toi, Catilina,
Qu'une roche pendante incessamment menace,
Dont les filles du Styx épouvantent l'audace.
Enfin, seuls à l'écart, loin du noir Phlégéthon,
Les justes ont leur place; à leur tête est Caton.
Parmi ces traits formés par une main savante,
Se montroit de la mer une image mouvante;

Ses plaines étoient d'or, mais des flots écumans
L'argent pur imitoit les longs frémissemens;
Et, promenant au loin leurs troupes vagabondes,
Des dauphins d'argent pur se jouoient sur les ondes.
Dans le centre, une mer plus étendue encor,
Sous les poupes d'airain rouloit des vagues d'or:
La mer va décider du destin de la terre;
L'onde roule en grondant l'appareil de la guerre;
Leucate au loin commande à ces fatales eaux,
Et les vaisseaux déjà menacent les vaisseaux.
D'un côté, c'est Auguste et son puissant génie,
Sur cette onde guerrière entraînant l'Ausonie,
Le peuple, le sénat, Rome entière et ses dieux;
De sa poupe élevée il combat avec eux:
Deux faisceaux lumineux, présage de victoire,
L'environnent déjà des rayons de la gloire,
Et, sur son jeune front empreint de majesté,
De l'astre paternel resplendit la clarté.
Plus loin, c'est Agrippa; la couronne rostrale
Décore du héros la tête triomphale.
Vainqueur infortuné de vingt peuples divers,
Antoine ose à César disputer l'univers:
Près de l'aigle romain, mille enseignes bizarres
Rassemblent sous ses lois mille peuples barbares,
L'Arabe, le Persan, le Maure, l'Indien.
Sa femme lui conduit le vil Égyptien:

Sa femme, ô déshonneur! il combat pour ses charmes,
Opprobre de son lit, opprobre de ses armes.
Tous s'élancent ensemble, et l'airain des vaisseaux,
Et les bras des rameurs, font bouillonner les eaux:
La mer à leur fureur ouvre un théâtre immense.
On s'éloigne des bords, et le combat commence:
Soldats et matelots, et les vents et les mers,
Les poupes sur les eaux, et les mâts dans les airs,
Tout s'ébranle; on croit voir sur les eaux écumantes
Voguer, s'entrechoquer les Cyclades flottantes,
Ou, traînant leurs forêts sur les gouffres profonds,
Les monts avec fracas heurter contre les monts.
Neptune épouvanté voit mille morts cruelles;
L'eau mugit, le feu siffle, et le fer a des ailes.
Cléopâtre elle-même, au milieu des combats,
Du sistre égyptien anime ses soldats,
Hélas! et ne voit pas deux serpens qui l'attendent.
Sous le nom de ses dieux cent monstres la défendent:
Ensemble conjurés, le mugissant Apis,
Le Crocodile impur, l'aboyant Anubis,
En vain osent encor, partageant sa fortune,
Lutter contre Vénus et Minerve et Neptune:
Gravés sur leur métal, l'impitoyable fer,
Mars, le terrible Mars, et les filles d'enfer,
Bellone aux fouets sanglans, la Discorde abhorrée
En triomphe étalant sa robe déchirée,

Mêlés aux combattans, les animent en vain :
Apollon les a vus de son temple divin;
Le dieu saisit son arc, et frappés d'épouvante,
L'Arabe et l'Indien et l'Égypte tremblante,
Tout fuit : la reine même aux yeux de l'univers
Fuyant, n'implorant plus d'autres dieux que les mers,
Et les vents trop tardifs, et la voile, et la rame,
Part, l'orgueil dans les yeux, le désespoir dans l'ame.
Elle fuit, et déjà sur son front sans couleur
De la mort qui l'attend elle offre la pâleur.
Mais à sa fuite encor le Nil reste fidèle;
Fier de ses sept canaux, le Nil est devant elle;
Lui-même, des vaincus appelant les débris,
De sa robe azurée ouvre les larges plis,
Ouvre son vaste sein et ses immenses ondes,
Et cache leurs malheurs dans ses grottes profondes.
César, et conquérant, et pacificateur,
Par trois fois a conduit son char triomphateur;
Et, payant à ses dieux le tribut de sa gloire,
Par des dons solennels acquitte sa victoire.
Au temple d'Apollon, d'un marbre éblouissant,
Lui-même vient offrir son vœu reconnoissant;
Lui-même, le front ceint d'immortelles guirlandes,
De cent peuples divers il reçoit les offrandes;
Et, suspendant leurs dons au portique du dieu,
Lui fait de ses faveurs le solennel aveu.

Devant lui s'avançoient les nations soumises;
A la variété de leurs armes conquises,
De leurs noms, de leurs mœurs, de leurs habits divers,
Rome a cru dans son sein rassembler l'univers.
Là, du Nomade errant dans sa hutte roulante,
Du brûlant Africain à la robe flottante,
Du Carien enfant d'un sol voluptueux,
Du farouche Gélon, du Dahe impétueux,
Le dieu dans ses tableaux enchaîne encor l'image;
L'Araxe au loin mugit sous un pont qui l'outrage;
Le Rhin de son orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Le héros est ravi; de ses yeux il dévore
Dans ce don prophétique un bonheur qu'il ignore,
Part, et porte à son bras ses glorieux destins,
Et l'honneur de sa race, et le sort des Romains.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE HUITIÈME.

Si la censure s'est exercée plus particulièrement sur le septième livre, il faut croire que les beautés du premier ordre que le poëte latin a jetées presque partout dans son ouvrage avoient dû rendre ses lecteurs difficiles : il est probable qu'on eût beaucoup admiré ce livre dans un poëme moins parfait, mais placé après la descente d'Énée aux enfers il a dû paroître moins admirable. C'est ainsi que dans la galerie des statues du Muséum la Vénus du Capitole est moins remarquée à côté de la Vénus de Médicis, et de l'Apollon du Belvédère; et, dans ce sens, la plupart des critiques qu'on a faites sont un nouvel hommage rendu au génie de Virgile. Mais s'il est vrai que le génie du poëte se soit ralenti dans quelques passages, il faut avouer qu'il se relève ici avec un nouvel éclat : c'est l'aigle qui a un moment abaissé son vol vers la terre, et qui reprend bientôt son essor vers les cieux.

Ce huitième livre prouve que le génie de Virgile n'étoit pas moins créateur que celui d'Homère : il a presque tout créé dans ce huitième chant, et le lecteur est sans cesse étonné de la richesse et de la variété de ses tableaux. Le dieu du Tibre apparoît à Énée, et l'invite à solliciter les se-

cours d'Évandre. Énée arrive à Pallantée, au moment où le roi et toute sa cour font un sacrifice à Hercule : ainsi l'épisode de Cacus est naturellement amené ; et si le vieux roi pasteur met une très-grande pompe dans son récit, comme on l'a remarqué, elle est autorisée par la sainteté du lieu et de la cérémonie. Le lecteur est vivement ému du contraste qui existe entre la naïveté héroïque des mœurs anciennes et la magnificence future de Rome ; cet intérêt étoit dans le sujet même, et le merveilleux est ici dans l'histoire. Après avoir montré ce que les mœurs pastorales ont de plus simple et de plus touchant à la cour d'Évandre, Virgile offre à ses lecteurs ce que l'Olympe a de plus gracieux dans les caresses et la prière de Vénus ; empruntant ensuite d'autres couleurs, il fait une description brillante des forges de Lemnos, et cette riche galerie de tableaux se termine par le plus pompeux de tous, par le *bouclier d'Énée*. On a dit que cette dernière fiction étoit imitée d'Homère ; mais l'idée du bouclier n'est rien en elle-même, c'est dans l'exécution qu'il faut juger le talent du poëte. Thétis dans l'*Iliade* obtient de Vulcain un bouclier pour Achille : la description de ce bouclier est admirable sans doute ; le divin forgeron y a représenté toutes les merveilles de la terre et du ciel, les horreurs de la guerre, les scènes de la vie champêtre, etc. Le bouclier d'Hercule qui nous est resté d'Hésiode réunit aussi les spectacles les plus magnifiques et les plus imposans. La même fiction a été employée par Apollonius de Rhodes qui représente sur le manteau que Jason avoit reçu de Pallas, les Cyclopes fabriquant un foudre pour Jupiter ; la ville de Thèbes qui n'étoit pas encore couronnée de tours ; Vénus appuyée sur le bouclier de

Mars ; Apollon dans un âge encore tendre, perçant d'une flèche le téméraire qui vouloit entraîner sa mère en la tirant par son voile, etc. Toutes ces fictions sont très-ingénieuses, mais elles ne sont point adaptées à l'action ; le bouclier d'Achille, celui d'Hercule, le manteau de Jason, n'ont rien de particulier aux héros qui les portent, ils pourroient aussi bien appartenir à tout autre personnage. Le bouclier d'Énée, au contraire, est parfaitement adapté au sujet de l'*Énéide ;* le héros troyen porte à son bras les destins de sa race, et son bouclier ne peut convenir qu'à lui seul. Non seulement ce bouclier doit appartenir à Énée, mais on voit aussi qu'il est l'ouvrage d'un dieu ; car le poëte y suppose représentés des évènemens qui ne sont point encore, et qui ne peuvent être connus que des divinités qui lisent dans l'avenir. Sous ce double rapport Virgile l'emporte sur ses rivaux par l'exécution, s'il ne l'emporte point par l'invention ; et l'excellence de son jugement n'est pas moins digne d'admiration que le génie créateur du chantre d'Achille.

Quelques littérateurs ont observé que tous les évènemens et tous les pays dont parle Virgile ne pouvoient être contenus dans le petit espace d'un bouclier. Cette critique est minutieuse, et mérite à peine une réponse : on a fait souvent graver les boucliers d'Homère et de Virgile, sans que rien y ait été oublié, et l'on doit supposer que le dieu de Lemnos pouvoit faire ce qui est à la portée du moins habile des ouvriers. On a dit quelque part que Dieu avoit représenté l'univers sur l'œil de l'insecte, et cette image sublime pourroit seule répondre à toutes les objections. Les mêmes critiques ont observé qu'Évandre n'étoit point contemporain d'Énée, et qu'ils n'avoient pu se rencontrer. Il seroit déraisonnable

d'asservir les poëtes à une scrupuleuse exactitude ; tout ce qu'on doit exiger d'eux, c'est la fidélité dans les tableaux de la nature ; ils ne doivent pas représenter, comme l'observe Fénélon, Momus avec les traits de Jupiter, Silène avec ceux d'Apollon, Alecton avec les grâces de Vénus : il seroit ridicule aussi de mêler dans la peinture et dans la poésie les mœurs anciennes avec les mœurs modernes, comme l'a fait le Guerchin, qui dans un tableau représente un Suisse de la garde du pape accompagnant Pâris à l'enlèvement d'Hélène, et le Lorrain qui représente les Hollandais venus au siège de Troie, et prenant du tabac au port de Sigée. Virgile avoit trop de jugement pour donner dans de pareils écarts ; et lors même qu'Évandre n'auroit pas été contemporain d'Énée, la vraisemblance poétique ne seroit point blessée, car ils ont vécu tous les deux dans la plus haute antiquité, et ils peuvent être présentés sous le même point de vue. On sait qu'en optique deux objets séparés se confondent dans l'éloignement ; il en est de même des évènemens et des hommes de l'antiquité, qui peuvent être séparés entr'eux, mais qui se rapprochent pour la postérité qui apprend leur histoire. On a fait la même objection à Virgile pour Didon qui avoit vécu long-temps avant Énée : on ne peut faire aux critiques que la même réponse.

Magno curarum fluctuat æstu...

Cette métaphore est sublime : Catulle l'avoit employée avant Virgile.

Prospicit, et magnis curarum fluctuat undis.

Lucrèce dans le sixième livre de son poëme avoit dit :

Volvere curarum tristes in pectore fluctus.

Toutes ces expressions sont très hardies, mais elles sont en même-temps d'une justesse frappante.

La comparaison dont Virgile se sert dans ce passage pour exprimer l'indécision de son héros avoit déjà été employée par Apollonius pour exprimer l'inquiétude et l'agitation de Médée : « Le danger, dit le poëte grec, auquel » Jason alloit être exposé lui causoit mille inquiétudes, et » faisoit à chaque instant palpiter son cœur. Ainsi, lorsque » les rayons du soleil frappent la surface d'une eau dont on » vient de remplir un vase, l'image qui se forme alors se » meut sans cesse autour de l'appartement, et voltige çà et » là en décrivant des cercles rapides : telle étoit l'agitation » du cœur de Médée. » Cette comparaison est très-ingénieuse, et Virgile l'a très-heureusement rendue. Les Latins avoient étudié les principes du goût à l'école des Grecs, et c'est à la langue grecque, aux chefs-d'œuvre qu'elle avoit produits, que la langue des Romains, ainsi que leur poésie, fut redevable d'une grande partie de ses beautés. Virgile et les plus célèbres écrivains de son temps firent souvent d'heureux emprunts aux écrivains de la Grèce; ils conservèrent par là les traditions du goût, et transportèrent son flambeau dans leur propre pays. C'est ainsi que Boileau, Racine, et les grands écrivains du siècle de Louis XIV, puisèrent souvent dans les mines fécondes des Romains et des Grecs, et qu'ils dictèrent les oracles du goût et de la raison au Parnasse français. Les hommes sensés n'ont jamais accusé

les uns ni les autres d'être des plagiaires ; c'est un flambeau qui s'allume à un autre flambeau, et chacun brille de sa propre lumière.

Huic deus ipse loci, fluvio Tiberinus amœno,
Populeas inter senior se attollere frondes
Visus. Eum tenuis glauco velabat amictu
Carbasus, et crines umbrosa tegebat arundo.

Les couleurs sous lesquelles Virgile représente le fleuve du Tibre ont servi de modèle à tous ceux qui après lui ont peint les fleuves et leurs divinités : c'est toujours un vêtement d'azur et une couronne de roseaux. Quoique les vers de Boileau sur le passage du Rhin soient très-connus, on ne sera peut-être pas fâché de les retrouver ici :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante, etc.

Ces vers ne perdent rien à côté de ceux de Virgile ; je préfère cependant *crines umbrosa tegebat arundo* à cette image un peu trop vague *entre mille roseaux*. Dans le reste de sa description Boileau ressemble plus à Homère qu'à Virgile, et le Rhin prend plutôt l'attitude fière et terrible du Scamandre que celle du Tibre.

Le voyage d'Énée est décrit avec beaucoup de rapidité ; douze vers suffisent au poëte pour peindre le fleuve faisant remonter ses eaux vers sa source, favorisant les projets des Troyens, et recevant sur ses ondes la flotte d'Énée qui s'avance paisiblement à travers d'antiques forêts.

Lorsque les Troyens arrivent près de Pallantée le poëte donne un exemple d'une plus grande précision : Évandre étoit occupé à faire un sacrifice : Pallas s'apperçoit le premier de l'arrivée des étrangers, et il accourt au rivage ; il les interroge sur le but et le motif de leur voyage, sur leur pays, sur leurs familles ; il leur demande s'ils apportent la paix ou la guerre ; et tout cela est exprimé en moins de deux vers.

Quò tenditis? inquit.
Qui genus? unde domo? pacemne hùc fertis, an arma?

Un commentateur anglais, en rendant justice à la précision de Virgile en cette occasion, s'est amusé à nous donner l'itinéraire d'Énée : « Cette expédition d'Énée, dit-il, est » aussi prompte que les circonstances l'exigeoient ; il partit » de son camp près d'Ostie, parcourut la distance de quinze » milles sur le Tibre pour arriver à Rome ; delà, pour se » rendre à *Cervetère*, pays de Tarchon, il fit environ vingt » milles par terre, et trente-cinq milles par mer pour retourner » à son camp. » D'après le commentateur, on voit qu'Énée ne perdit point de temps dans son voyage ; il partit la nuit, arriva le lendemain à Rome à midi, et passa la nuit suivante chez Évandre ; le second jour il se rendit à Cervetère, arriva le soir à la vue de Tarchon et de son armée, et s'arrêta la nuit dans la forêt consacrée à Sylvain ; le troisième jour il arriva chez Tarchon, prit le commandement des troupes, mit à la voile vers le soir, et voyagea toute la nuit ; le quatrième jour au matin il parut à la vue de son camp, et remporta une victoire avant la fin de la journée. Cet itinéraire est fait très-exactement, et tracé d'après Virgile.

La précision n'est pas la seule chose qu'on doive admirer dans ce passage. On doit remarquer aussi l'adresse avec laquelle le poëte fait paroître le jeune Pallas, qui doit jouer un rôle si touchant dans les autres livres. Virgile donne à ce jeune héros l'épithète d'*audax*; c'est ainsi qu'il caractérise d'avance le courage et surtout le courage malheureux : il donne à Turnus la même épithète et dans la même acception au septième livre, *audacem ad Turnum*.

Jam primùm saxis suspensam hanc adspice rupem;
Disjectæ procul ut moles, desertaque montis
Stat domus, et scopuli ingentem traxere ruinam.

L'épisode de Cacus n'est pas tout entier de l'invention de Virgile; l'événement qui y est raconté a obtenu une place dans les récits de la plupart des historiens romains; il est rappelé par Denys d'Halicarnasse et par Tite-Live. Nous rapporterons ici le passage de Tite-Live : « On raconte, dit-» il, qu'Hercule, après la défaite de Géryon, amena ses » troupeaux en ce lieu-là, et qu'il les fit paître sur les bords » du Tibre, qu'il avoit passé à la nage; plein de vin, et fa-» tigué d'ailleurs, il s'endormit; un berger de la contrée, » nommé Cacus, charmé de la beauté de ces animaux, et » voyant bien qu'Hercule en suivroit la trace s'il les condui-» soit de la façon ordinaire dans sa grotte, s'avisa de les y » traîner par la queue. Hercule, mécontent du pays, son-» geoit à le quitter, lorsque les bœufs qui lui restoient meu-» glant à leur départ, le meuglement des vaches renfermées » dans la caverne de Cacus leur répondit. Hercule retourne » sur ses pas, veut forcer l'entrée de la grotte; Cacus s'y » oppose, et périt d'un coup de massue. » Les circonstances

de cet évènement rapportées par Denys d'Halicarnasse sont à peu près les mêmes.

Virgile a ajouté que Cacus étoit fils de Vulcain, et cette idée s'accorde parfaitement avec les anciennes traditions qui représentent le territoire de Rome comme ayant été autrefois le siège d'un volcan. Le petit bourg d'Aricia, dit M. Petit-Radel, se trouve situé sur un écoulement de laves sorties du cratère voisin à des époques très-reculées. La mémoire de ces éruptions s'est entretenue par une suite de phénomènes considérés comme prodigieux, et que les pontifes avoient consignés dans les annales publiques. Les dernières s'étoient manifestées au sommet du mont Albain, cinq ans avant la naissance de Cicéron. Le père Kircher rapporte plusieurs inscriptions très-anciennes, par lesquelles les premiers Romains rendoient grâces aux dieux qui les avoient délivrés de ce fléau destructeur. On lisoit sur une colonne, *A Vulcain tranquille*; sur une autre, *Au repos désirable de la mère des cités*. Ainsi cette ville, où devoient se forger les foudres de Mars et les fers des nations soumises, avoit été bâtie sur un sol de toutes parts ébranlé. Le peuple romain, si long-temps agité par des dissensions civiles, fouloit les cendres des volcans; le Capitole, les monumens élevés à la Victoire, les routes consulaires, étoient formés de matières vomies de l'antre de Cacus, fils de Vulcain.

Au reste, si les historiens diffèrent sur quelques circonstances de la mort de Cacus, tous les gens de goût s'accordent à dire que cet épisode est le chef-d'œuvre le plus parfait de la narration poétique : il est difficile de trouver un morceau plus fini pour la versification. On y admire à la fois la fécondité des expressions, l'harmonie du style, la vivacité des

images. Le poëte fait voir tout à la fois dans ce tableau rapide l'antre odieux de Cacus, le combat d'Hercule, la crainte, les efforts du fils de Vulcain, les nuages de flamme et de fumée exhalés de sa poitrine, le réceptacle de ses brigandages, ses regards étincelans, sa chute, et son cadavre difforme. Le père Catrou étoit si frappé de la beauté de cet épisode, et surtout de la rapidité du récit, qu'il s'étonnoit de le trouver dans la bouche du vieil Evandre, dont l'imagination devoit être plus lente. Racine, dans le récit de Théramène, a cherché à imiter la perfection de l'épisode latin; il doit même à ce passage de Virgile un de ses plus beaux vers :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté

est traduit littéralement de ces mots, *refluitque exterritus amnis*. Racine empruntoit ainsi de Virgile, comme Virgile empruntoit d'Homère. Le poëte grec dans le vingtième livre de l'*Iliade* peint l'effroi de Pluton, à la suite d'une secousse qu'a donnée à la terre un coup du trident de Neptune : Virgile a profité de cette idée, mais il se l'est appropriée en la prenant pour sujet d'une comparaison, tandis qu'Homère la met en récit.

Ovide dans ses *Fastes* a raconté la mort de Cacus : il sera piquant de comparer les deux morceaux. Virgile décrit ainsi la caverne :

Hic spelunca fuit, vasto submota recessu,
Semihominis Caci facies quam dira tenebat,
Solis inaccessam radiis; semperque recenti
Cæde tepebat humus; foribusque affixa superbis
Ora virûm tristi pendebant pallida tabo.

Voici les vers d'Ovide :

Dira viro facies, vires pro corpore, corpus
Grande ; pater monstri Mulciber hujus erat.
Proque domo longis spelunca recessibus, ingens,
Abdita, vix ipsis invenienda feris.
Ora super postes, affixaque brachia pendent ;
Squalidaque humanis ossibus albet humus.

Ces vers d'Ovide sont élégans et faciles, mais ils n'ont point la force et l'énergie de ceux de Virgile : les deux premiers ne donnent qu'une foible idée du monstre que le poëte veut dépeindre ; le troisième est beaucoup plus expressif ; ce mot *ingens*, placé à la fin du vers, et le mot *abdita* renvoyé au vers suivant, produisent un heureux effet. L'idée que le poëte ajoute à ce tableau est ingénieuse, mais ses couleurs manquent de vigueur et de force. Dans Ovide, c'est un antre que les bêtes sauvages peuvent à peine découvrir ; dans Virgile, la figure épouvantable du monstre défend l'entrée de la caverne aux rayons mêmes du jour. Ovide, dans la seconde partie de sa description, montre la terre qui blanchit sous les ossemens humains, et les têtes et les bras des victimes qui pendent à la porte de la caverne : ces images n'offrent rien de comparable à ces mots, *semperque recenti cæde tepebat humus*, la terre fumoit sans cesse du meurtre qu'il venoit de commettre, qu'il commettoit chaque jour : la seule épithète de *recenti* caractérise l'homme de génie ; l'épithète de *superbis* n'est pas moins belle, et peint très-bien la férocité de Cacus. En général, Ovide reste bien loin de son modèle ; le mètre qu'il emploie n'a pas d'ailleurs la noblesse nécessaire pour de si grands

tableaux. Nous laissons aux professeurs le soin d'achever cette comparaison, et de faire remarquer en détail les beautés sans nombre que Virgile s'est plu à rassembler dans son épisode.

Hinc ad Tarpeiam sedem et Capitolia ducit,
Aurea nunc, olim silvestribus horrida dumis.
Jam tum relligio pavidos terrebat agrestes, etc.

On ne peut rien concevoir, dit un commentateur, de plus sublime que l'image exprimée dans ces vers. La montagne sur laquelle doit être un jour bâti le Capitole est déjà, dans ces temps reculés, remplie d'une religieuse horreur; les Arcadiens la regardent déjà comme le séjour d'une divinité; ils croient y avoir vu Jupiter lui-même descendant au milieu des foudres et des nuages, et agitant sa noire égide, *nigrantem ægida*. Quelques savans ont remarqué à ce sujet que la religion des païens pouvoit bien n'être qu'une imitation corrompue de la religion des Juifs. « En effet, dit le docteur » Trapp, le Jupiter des païens avoit choisi une montagne » pour son séjour, comme le dieu de l'Écriture. » Le Seigneur, d'après le Psalmiste, avoit choisi Sion pour sa demeure; le Seigneur se plaît à habiter la montagne de Sion. Pline nous apprend que les Romains se figuroient Jupiter présent au Capitole, et se montrant dans toute sa gloire comme dans le plus haut des cieux.

La foudre et les nuages à travers lesquels Virgile fait ici paroître Jupiter donnent une véritable idée de la majesté divine: ces images sont souvent répétées dans l'Écriture, et elles y donnent partout l'idée la plus sublime du vrai Dieu. Moïse, en racontant l'apparition de Dieu sur le mont Oreb,

dit que la montagne lança des feux jusque dans le milieu du ciel, qu'elle fut environnée de nuages et de profondes ténèbres. La description du Psalmiste a quelque chose encore de plus sublime : « La terre trembla, les fondemens mêmes des » montagnes s'ébranlèrent. Les cieux s'abaissèrent ; le Sei- » gneur descendit sur la terre, et des ténèbres épaisses étoient » sous ses pieds. Il s'élevoit au dessus des chérubins, et voloit » sur les ailes des vents. L'obscurité étoit son sanctuaire ; un » pavillon étoit élevé autour de lui, et des nuages couvroient » sa face. »

Il est vrai de dire que cette idée de l'obscurité est très-propre à exprimer la majesté ; qu'elle convient peut-être mieux aux images de la grandeur et de la toute-puissance, que l'éclat et la lumière dont la plupart des poëtes se plaisent à parer leur Olympe. Il n'est rien peut-être de plus majestueux que la tranquillité d'une nuit profonde ; et cette image devoit surtout frapper les anciens païens, qui regardoient la nuit comme la plus ancienne et la plus redoutable de leurs divinités.

> Talibus inter se dictis ad tecta subibant
> Pauperis Evandri, passimque armenta videbant
> Romanoque foro et lautis mugire Carinis.

Combien cette transition est heureuse ! Combien ce contraste est touchant ! Après avoir parlé de la majesté du Capitole, et montré dans l'avenir la gloire de Rome, le poëte conduit son lecteur sous le chaume d'Évandre, *pauperis Evandri*. Ce rapprochement, comme l'observe judicieusement un commentateur, flattoit l'amour-propre des Romains, qui regardoient leur agrandissement comme leur ouvrage :

le lecteur est à la fois touché de la simplicité d'Évandre, et frappé de la splendeur à laquelle s'élèvera la postérité d'Énée. Plusieurs poëtes contemporains de Virgile ont fait le même rapprochement :

Sed nunc pascebant herbosa palatia vaccæ,
Et stabant humiles in Jovis arce casæ.
Lacte madens illic suberat Pan ilicis umbræ,
Et facta agresti lignea falce Pales.

Tib. el. 5, *lib.* 2.

Hoc quodcumque vides, hospes, quàm maxima Roma est,
Ante Phrygem Æneam, collis et herba fuit.
Atque ubi navali stant sacra palatia Phœbo
Evandri profugæ procubuere boves.

Propertius, lib. 4.

Ovide exprime la même idée dans ses *Fastes*, au premier et au cinquième livre. Ce contraste devoit en effet frapper l'esprit des Romains ; il ne pouvoit pas surtout échapper à l'imagination des poëtes témoins de la splendeur et de la magnificence des Césars : mais il appartenoit à Virgile de dire quelque chose de plus que les autres, et de tirer d'un si beau sujet des leçons de morale dont ses contemporains auroient pu profiter :

Hæc, inquit, limina victor
Alcides subiit ; hæc illum regia cepit.
Aude, hospes, contemnere opes, et te quoque dignum
Finge deo ; rebusque veni non asper egenis.

On reconnoît bien dans ces vers le poëte qui se plaisoit à

célébrer le bonheur et la simplicité des champs. Virgile paroît exprimer ici ses propres sentimens autant que ceux d'Évandre ; et, si Auguste l'avoit visité dans sa modeste retraite, il lui auroit sans doute adressé ces paroles touchantes : *Aude, hospes, contemnere opes.* Fénelon ne se lassoit point d'admirer ce passage. « La honteuse lâcheté » de nos mœurs, dit-il dans sa quatrième lettre à l'académie, » nous empêche de lever les yeux pour admirer ces paroles : » *aude, hospes, contemnere opes.* » Nous partageons l'admiration de Fénélon ; mais nous n'osons pas insister sur la beauté de ces sentimens de Virgile. Si la corruption des mœurs, au siècle de Louis XIV, rendoit les cœurs insensibles à la noble pauvreté d'Évandre, il n'est que trop certain qu'on n'en sera point touché aujourd'hui.

Nox ruit, et fuscis tellurem amplectitur alis.
At Venus haud animo nequidquam exterrita mater,
Laurentumque minis et duro mota tumultu,
Vulcanum alloquitur, thalamoque hæc conjugis aureo
Incipit, et dictis divinum adspirat amorem...

On ne sauroit trop admirer l'art avec lequel le poëte profite de l'intervalle de la nuit et du sommeil pour faire reparoître Vénus, et pour lui faire obtenir de Vulcain un bouclier pour Énée. Les affaires importantes qui se traitent entre Évandre et le héros troyen sont ainsi racontées sans interruption. Aucun moment n'est perdu ; lorsque tous les personnages de cette scène reposent dans le sein du sommeil, lorsque le poëte par conséquent n'a plus à parler de leurs actions, c'est alors qu'il a recours au merveilleux, et fait intervenir

l'épouse de Vulcain, qui prépare à son fils les moyens de mettre à profit l'alliance qu'il vient de faire.

Ergo eadem supplex venio, et sanctum mihi numen
Arma rogo genetrix nato, etc.

Quelques commentateurs ont trouvé de l'inconvenance dans ce passage; ils se sont étonnés que Vénus osât prier Vulcain de fabriquer un bouclier pour son fils illégitime : Vulcain a laissé périr son fils Cacus sous la massue d'Hercule, et il va donner des armes à Énée dont la naissance est un outrage pour son hymen. Montaigne se réunit aux censeurs; il pense que Vénus ne parle point et n'agit point comme une épouse doit parler et agir. Il faudroit connoître à fond les systèmes des anciens sur leurs divinités, pour oser décider cette question; mais ce qui prouve que l'antiquité pensoit autrement que nous sur plusieurs points, c'est que ce morceau, blâmé par quelques modernes, étoit admiré comme un modèle de décence. « Annianus et plusieurs autres poëtes, dit Aulu-» Gelle, ne pouvoient se lasser d'admirer et de louer l'adroite » retenue de Virgile, qui, ayant à peindre Vénus et son époux » dans le lit conjugal, a eu soin de respecter le voile d'hon-» nêteté que la nature étend sur ses mystères, et de n'em-» ployer que les expressions sages que la pudeur peut avouer » sans rougir. » Voici ces vers :

Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus; placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.

« Ces illustres littérateurs, ajoute Aulu-Gelle, pensoient

» qu'il avoit été beaucoup moins difficile à Homère, en pareille » circonstance, de n'employer qu'une phrase courte et très- » peu de mots, lorsqu'il dit en différentes occasions : *la ceinture virginale et les lois de l'hymen ; les œuvres de l'amour ; ils étoient couchés dans des lits suspendus.* » Le seul pinceau de Virgile a osé présenter l'image plus » étendue ; seul, en n'employant que des couleurs pures et » chastes, il indique les secrets de la couche des époux, sans » blesser le respect et l'honnêteté qui y préside. »

Ce morceau renferme de très-grandes beautés. On a déjà parlé de la comparaison de la ménagère, qui respire la pudeur et l'innocence, et qui prouve que Virgile valoit beaucoup mieux que ses dieux. La comparaison de la flamme qui court dans les veines de Vulcain avec le feu du tonnerre qui sillonne les nuages n'est pas moins remarquable par l'image qu'elle présente que par la manière brillante dont elle est rendue. Les personnes les moins versées dans l'étude de la langue latine peuvent sentir l'harmonie imitative de ces vers, où l'œil voit les efforts des Cyclopes, et où l'oreille entend le bruit qu'ils font :

Gemit impositis incudibus antrum.
Illi inter sese multâ vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

L'admiration doit se partager ici entre la beauté de la versification et l'adresse merveilleuse que le poëte a mise dans la composition de cette partie de son poëme. Il fait ressortir son héros de la manière la plus ingénieuse et la plus frappante : la foudre de Jupiter, le chariot de Mars, l'égide de Minerve, sont commencés dans les forges de Vulcain;

mais tous ces travaux sont interrompus pour le bouclier d'Énée, *arma acri facienda viro*. Cet artifice du poëte latin est sublime; et c'est en cela que Virgile, qui a imité Homère, a de beaucoup surpassé son modèle.

Sed tibi ego ingentes populos opulentaque regnis
Jungere castra paro: quam fors inopina salutem
Ostentat; fatis huc te poscentibus affers, etc.

Ce discours justifie pleinement Énée de tous les reproches qu'on pourroit lui faire. Le roi de Pallantée apprend au héros de Troie l'usurpation et les crimes du farouche Mézence; cet ennemi des dieux et des hommes a été chassé de l'Étrurie, et il s'est retiré chez Turnus qui protège tous ses forfaits. Le peuple étrurien est venu implorer les secours d'Évandre, il lui a offert la couronne, en le chargeant du soin de sa vengeance: mais Évandre est déjà glacé par l'âge; il ne peut accepter ce périlleux emploi, il le confie au héros troyen. Dès-lors la cause d'Évandre devient en quelque sorte celle d'Énée; tout l'intérêt qu'inspire le roi de Pallantée retombe nécessairement sur le prince étranger.

Tum pater Evandrus, dextram complexus euntis,
Hæret, inexpletùm lacrymans, ac talia fatur:
O mihi præteritos referat si Juppiter annos!
Qualis eram, etc.

Ces adieux d'Évandre sont d'une éloquence noble à la fois et pathétique. Dans la première partie de son discours il regrette les beaux jours de sa jeunesse et de sa gloire. Si la glace de l'âge ne l'avoit pas affoibli, il auroit repoussé lui-même les insultes de l'orgueilleux Mézence; ce cruel tyran

n'auroit pas impunément répandu tant de sang et dépeuplé tant de villes. Ici Évandre parle comme un vieux guerrier et comme un roi ; mais bientôt la nature reprend tous ses droits. Dans le reste de son discours il ne songe plus qu'à son fils ; il pressent son malheur, il semble prévoir la mort de son cher Pallas. Ce mouvement est très-attendrissant, et il prépare très-heureusement ce que le poëte va raconter dans les trois derniers livres ; il fait desirer la chute de Mézence et la défaite de Turnus.

Ipse agmine Pallas
In medio, chlamyde et pictis conspectus in armis ;
Qualis ubi oceani perfusus Lucifer undâ,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit.

Virgile n'a négligé dans ce huitième livre aucune occasion de faire remarquer Pallas, et d'intéresser à son sort : la comparaison de ce jeune héros avec l'astre de Vénus est très-gracieuse, et la muse du poëte semble avoir pris plaisir à en perfectionner jusqu'aux moindres détails. Les mots *perfusus undâ* expriment bien la fraîcheur du matin, et la jeunesse du fils d'Évandre. *Extulit os sacrum cœlo :* l'astre de Vénus se montre bientôt au haut des cieux, et les ténèbres se dissipent devant lui. Ainsi Pallas se montre à la tête de ses troupes, et il voit s'ouvrir sur ses pas une carrière glorieuse.

Stant pavidæ in muris matres, oculisque sequuntur
Pulverem nubem, et fulgentes ære catervas.

Quel tableau touchant est renfermé dans ces deux vers ! D'un côté, les jeunes guerriers qui marchent au combat

de l'autre, les mères debout et tremblantes sur les remparts. Il n'est personne qui n'ait été témoin de cette scène attendrissante dans le temps où nous avons vécu. Non seulement, dans ce tableau de Virgile, les mères suivent des yeux leurs enfans lorsqu'ils sortent de la ville; mais elles attachent encore sur eux leurs regards lorsqu'ils sont déjà éloignés; elles contemplent l'éclat que jettent au loin leurs armes, et le nuage de poussière qui les couvre au bout de l'horizon. Le premier trait de ce tableau est bien dans la nature, et le cœur des mères et des épouses s'est révélé tout entier à Virgile dans le second.

Illic res Italas, Romanorumque triumphos,
Haud vatum ignarus, venturique inscius ævi,
Fecerat ignipotens...

Le lecteur n'a pas oublié ce passage admirable du sixième livre dans lequel Anchise fait voir à Énée les destinées de sa race et la gloire de Rome. Virgile emploie la même idée dans la description du bouclier d'Énée; mais cette idée est présentée dans un cadre nouveau. Un autre poëte que Virgile auroit tout dit peut-être dans le sixième livre, et il auroit gâté une des plus belles parties du poëme; Virgile, toujours guidé par un goût exquis, n'a point épuisé son sujet, et sa main économe se réserve toujours quelques fleurs pour en semer sur son passage.

Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
Procubuisse lupam; geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
Impavidos...

Virgile, en parlant d'un tableau, fait lui-même un tableau ravissant. *Ludere pendentes pueros*, présente l'image la plus gracieuse et la plus pittoresque. L'épithète d'*impavidos*, renvoyée au quatrième vers, achève heureusement cette description, où le poëte se plaît à mêler des couleurs riantes avec des couleurs sauvages : l'esprit semble d'abord effrayé par l'idée d'une louve, par l'idée de l'antre de Mars ; mais il est agréablement rassuré par les jeux de l'enfance, et les tendres caresses qu'un farouche animal prodigue à deux héros encore enfans. Ces contrastes sont le chef-d'œuvre du goût et de l'art. Il nous est resté de l'antiquité plusieurs médailles, plusieurs morceaux précieux pour l'histoire comme pour les arts ; la vérité que Virgile met dans tous ses tableaux fait douter aujourd'hui s'ils sont l'original ou la copie.

Dans le sixième livre le poëte avoit parlé plus particulièrement de la postérité d'Énée ; il parle ici des mœurs et des destins de Rome ; après avoir peint Romulus et Rémus allaités par une louve, il rappelle la gloire de l'ancienne république, et les institutions religieuses et politiques qui l'ont conservée, depuis Tarquin qui menaça la liberté romaine, jusqu'au vertueux Caton qui mourut avec elle. Quelques commentateurs se sont étonnés que Virgile ait montré à ses lecteurs Catilina dans le Tartare, et Caton dans l'Élysée : il est probable, disent-ils, qu'on ne tenoit point ce langage à la cour d'Auguste. Nous ne partageons point ici l'opinion des commentateurs. « Pendant que sous Sylla, dit Montesquieu, la république prenoit des forces, tout le monde » crioit à la tyrannie ; et tandis que sous Auguste la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté. » Saint-Evremond, dans un ouvrage où Montesquieu n'a pas dédaigné de

prendre quelques idées, dit « qu'Auguste se fit appeler empereur de temps en temps pour conserver son autorité sur les légions, qu'il se fit créer tribun pour disposer du peuple, et prince du sénat pour le gouverner; il devint à la fois, l'homme des armées, du peuple et du sénat, quand il s'en rendit maître; il fut comme le héros de l'*Énéide*, le souverain pontife et le législateur suprême, mais les formes de la république furent respectées. Sous son règne, ajoute le même auteur, le peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux, le sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste; la liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer. »

On a reproché à Virgile d'avoir négligé beaucoup d'événemens glorieux dans l'histoire romaine. La défaite d'Annibal, la captivité du roi Persée, les triomphes de Scipion, auroient figuré d'une manière aussi brillante dans le bouclier d'Énée, que la résistance de Coclès, le supplice de Manlius, et la victoire de Camille sur les Gaulois. Cela peut être vrai, mais il ne faut pas oublier que le but principal de Virgile étoit de parler de la bataille d'Actium; après avoir peint l'enfance héroïque du peuple romain, il passe tout à coup à l'époque de la plus grande splendeur de l'empire et il semble réserver tous les efforts de son génie pour décrire le combat qui décida et commença le règne d'Octave. On a dit que Virgile avoit cherché à louer Auguste dans le personnage d'Énée; mais il faut avouer qu'Auguste prête ici un nouvel éclat au héros troyen : quoi de plus propre en effet à rehausser la gloire d'Énée, que de le montrer comme la première cause de tant de grandeurs, et de le parer, pour ainsi dire, des trophées qui faisoient au temps de Virgile l'admiration de l'univers soumis?

Cette description de la bataille d'Actium est remplie d'images grandes et sublimes. César entraînant au combat le sénat, le peuple et les dieux de Rome, et paroissant debout sur sa poupe élevée, *stans celsâ in puppi*, est un des plus beaux tableaux que puisse représenter la poésie; il prépare bien l'imagination à ce combat où l'on croit voir les Cyclades se choquer contre les Cyclades, et les monts se heurter contre les monts. Le Tasse a répété cette idée dans l'épisode d'Armide; mais elle n'est pas si heureusement employée. Mars gravé sur le fer, les Furies terribles, Bellone avec son fouet sanglant, et la Discorde, *scissâ gaudens Discordia pallâ*, achèvent de jeter l'horreur et l'épouvante dans l'esprit du lecteur, et peignent très-bien la situation de l'empire romain, déchiré alors par la guerre civile. L'idée de faire combattre les dieux monstrueux du Nil avec Vénus, Minerve et Neptune; l'attitude fière et noble d'Apollon, qui voit le combat du promontoire d'Actium, qui bande son arc puissant, et fait fuir par son seul aspect la troupe confuse des Égyptiens, des Indiens, des Sabéens et des Arabes, sont des conceptions admirables: mais rien n'égale la beauté de ces vers où le poëte représente le Nil ouvrant les larges plis de sa robe azurée, et cachant la honte et les malheurs de Cléopâtre dans ses grottes profondes:

Contrà autem magno mœrentem corpore Nilum,
Pandentemque sinus, et totâ veste vocantem
Cæruleum in gremium latebrosaque flumina victos.

Le reste de cette description mérite les mêmes éloges. Addisson regarde surtout le dernier vers comme un des plus heureux de l'*Énéide*:

Attollens humero famamque et fata nepotum.

Ce vers nous fournit une occasion de louer encore le jugement du poëte latin. Dans cette description de la grandeur de Rome, le lecteur avoit un moment perdu de vue Énée pour ne songer qu'à Auguste; mais Virgile ramène l'attention à son héros de la manière la plus adroite et la plus ingénieuse. Dans un seul vers il a l'art de louer les Romains, de flatter Auguste, de célébrer Énée. Le présent, le passé, l'avenir, tout est là, et le sujet tout entier de l'*Énéide* est dans cette image pittoresque.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE NEUVIÈME.

Tandis que loin des siens l'infatigable Énée
Joint au sort des Toscans sa haute destinée,
Junon envoie Iris au superbe Turnus.
Tranquille, il sommeilloit au bois de Pilumnus.
Iris vient et l'éveille; et sa bouche de rose
Adresse ce discours au héros qui repose:
« Turnus, ce que pour toi n'eût fait aucun des dieux,
» Un bonheur imprévu vient l'offrir à tes vœux:
» Entraîné loin d'ici par un espoir stérile,
» Ton imprudent rival a déserté sa ville,
» Et, pour des camps lointains fuyant ses propres camps,
» Court du palais d'Évandre aux remparts des Toscans.
» Tandis que, dans leurs champs, d'une troupe novice
» Il rassemble au hasard l'impuissante milice,
» Va, pars, cours l'attaquer, arme-toi, hâte-toi,
» Et porte dans ses murs le désordre et l'effroi. »
Elle dit, et soudain de son aile brillante
Trace en arc radieux sa route étincelante.
Turnus la reconnoît, et le jeune héros
Lève ses mains vers elle, et lui parle en ces mots:

« Noble ornement du ciel, messagère sacrée,
» Quel dieu t'envoie ici de la voûte azurée?
» Quel torrent de clartés vient éclairer les cieux!
» Je vois, je vois s'ouvrir la demeure des dieux.
» Quel que soit au combat le pouvoir qui m'appelle,
» A ses ordres sacrés Turnus sera fidèle:
» Marchons vers le rivage. » Il s'avance à ces mots;
Pour les libations sa main puise les flots;
Et, mêlant son hommage à ses fureurs guerrières,
Charge de vœux le ciel, et les dieux de prières.
Déjà l'armée avance; et l'orgueil des coursiers,
L'éclat des vêtemens, et l'or des boucliers,
Au loin ont déployé leur pompe éblouissante.
Superbe conducteur d'une troupe brillante,
Messape la précède; et, chefs des derniers rangs,
On voyoit de Tyrrhée avancer les enfans.
Au centre, c'est Turnus qui, dans sa marche altière,
En grandeur, en beauté, passe l'armée entière:
Le calme est sur son front; vingt peuples à la fois
Dans un ordre imposant s'avancent sous ses lois:
Tel, retiré des bords que sa course féconde,
Le Nil rentre en son lit, et rassemble son onde;
Tel le Gange, calmant ses flots tumultueux,
En silence poursuit son cours majestueux.
Tout à coup dans les champs un immense nuage,
Pareil aux tourbillons que roule un sombre orage,

A frappé des Troyens les escadrons nombreux.
Caïcus le premier a vu ces flots poudreux :
Il s'élance aussitôt ; et, semant les alarmes,
« Aux armes, mes amis, s'écria-t-il ; aux armes !
» Venez, volez, montez, défendez vos remparts !
» L'ennemi vient. » Sa voix, le feu de ses regards
Les rallie à l'instant ; leurs phalanges guerrières
Des portes à la hâte ont fermé les barrières,
En foule autour des forts assemblent leurs soldats,
Et bravant les assauts évitent les combats.
Ainsi l'avoit d'Énée ordonné la prudence ;
Ainsi, dans leur enceinte enfermant leur vaillance,
Ils devoient sans danger, défendant leurs remparts,
D'un combat inégal éviter les hasards.
Aussi, quoique déjà leur superbe colère
Dans leurs murs à regret languisse prisonnière,
De leur courroux docile ils étouffent la voix,
Et de leur chef absent exécutent les lois.
A l'abri de leurs tours ils fuyoient les batailles,
Quand Turnus se présente au pied de leurs murailles.
L'impétueux Turnus, avide de combats,
De sa troupe tardive a devancé les pas ;
Des cavaliers choisis ont volé sur sa trace ;
Un poil taché de blanc teint son coursier de Thrace ;
Et d'un panache altier le brillant incarnat
De son beau casque d'or rehausse encor l'éclat.

« Braves amis, dit-il avec une voix fière,
» Qui le premier de nous... » Soudain sa main guerrière
Pour signal de l'attaque a fait partir un dard,
Et son coursier fougueux vole au pied du rempart :
A son noble défi ses guerriers applaudissent.
Dans le camp des Troyens les clameurs retentissent;
Leur aspect immobile étonne le héros;
Sa bouillante valeur accuse leur repos.
Les yeux étincelans, dans sa rage stérile,
Il tourne, va, revient autour de leur asile.
Dans l'ombre de la nuit, tel un loup inhumain,
Tourmenté de la soif, dévoré de la faim,
Autour d'une nombreuse et vaste bergerie,
Bravant le froid, la neige, et les vents en furie,
Court, rode; les agneaux par leurs longs bêlemens,
Tranquilles sous leur mère, irritent ses tourmens;
Il épie, il attend le moment du carnage;
Contre sa proie absente il excite sa rage,
Croit déjà la tenir, croit déchirer son flanc,
Se repaître de meurtre, et s'abreuver de sang :
A l'aspect irritant de la troupe d'Énée,
Des tours à qui ses chefs fioient sa destinée,
Tel frémissoit Turnus. Comment, par quels moyens
De leur lâche retraite arracher les Troyens?
Leur présence l'aigrit, le dépit l'aiguillonne,
Et son sang embrasé dans ses veines bouillonne.

La cité par ses murs, le fleuve par ses eaux,
De leurs doubles remparts protégeoient leurs vaisseaux :
Il s'élance, il médite un horrible incendie;
Par l'exemple du chef l'armée est enhardie;
Une torche à la main, il donne le signal;
Tous hâtent à l'envi l'embrasement fatal :
Le feu vole, et déjà de la flotte enflammée
Partent des tourbillons de feux et de fumée.
Qui sauva les vaisseaux de la fureur des feux?
Muses, racontez-nous ce grand bienfait des dieux.
Parlez: ce fait remonte au berceau de l'histoire;
Mais le temps d'âge en âge en transmit la mémoire.
Quand sur le mont Ida, pour des climats nouveaux,
Énée et les Troyens préparoient leurs vaisseaux,
Des habitans du ciel créatrice féconde,
Ainsi parla Cybèle au souverain du monde :
« O toi dont le pouvoir dominateur des cieux
» Est égal à ton rang, suffit à tous les vœux;
» Arbitre tout-puissant, écoute ma prière,
» Et sache de son fils ce qu'attend une mère :
» Sur le sommet d'Ida dès long-temps révéré,
» Un bois sombre étendoit son ombrage sacré;
» Un fils de Dardanus, près de fuir sa patrie,
» Sollicita de moi cette forêt chérie.
» Je l'accordai. Ces bois à mon cœur toujours chers,
» Mon fils, défendez-les et des vents et des mers :

» Donnez ce privilège au lieu de leur naissance.
» — Vos vœux, dit Jupiter, surpassent ma puissance:
» Quoi! des vaisseaux formés par la main des mortels,
» Ma mère, comme nous seroient donc éternels!
» Et, volant sans péril sur les plaines profondes,
» Énée auroit le sort du souverain des ondes!
» Une telle faveur ne dépend pas des dieux.
» Il en est une au moins que j'accorde à vos vœux:
» Tous ceux de ces vaisseaux qui, vainqueurs des orages
» Auront de l'Ausonie abordé les rivages;
» Tous ceux qui du Scamandre aux champs des Laurentins
» Auront conduit Énée et suivi ses destins,
» Je les dépouillerai de leurs formes mortelles,
» Et la mer recevra ces déités nouvelles;
» Et Doto, Galatée, en adoptant ces sœurs,
» Les verront se mêler à leurs humides chœurs. »
Aussitôt par le Styx, formidable au ciel même,
Ratifiant l'arrêt de son pouvoir suprême,
Par un signe de tête il avertit les cieux,
Et l'Olympe ébranlé s'incline avec les dieux.

Enfin, des jours comptés par la parque fidèle
Le temps est arrivé. La puissante Cybèle,
Voyant du fier Turnus approcher les flambeaux,
Vient au feu sacrilège arracher les vaisseaux.
D'un éclat inconnu l'Olympe se colore;
Un nuage embrasé des portes de l'Aurore

Part, vole, et dans les cieux traîne de longs éclairs.
Les chœurs du mont Ida résonnent dans les airs.
Cependant une voix qui ressemble au tonnerre
Fait trembler les deux camps, et le ciel, et la terre :
« Troyens, ne craignez pas pour mes vaisseaux chéris !
» L'audacieux Turnus en vain les a proscrits :
» Plutôt des vastes mers il brûleroit les ondes.
» Et vous, augustes nefs trop long-temps vagabondes,
» Soyez libres, partez, fendez les flots amers;
» Cybèle vous ajoute aux déités des mers. »
Chaque nef à ces mots rompt le nœud qui l'arrête;
Et tels qu'en l'Océan plongeant leur large tête
Les folâtres dauphins se cachent dans les flots,
Ainsi leurs becs d'airain descendent dans les eaux.
Tout à coup, ô prodige! autant qu'entre ses rives
Le Tibre hospitalier reçut de nefs captives,
Autant on voit sortir de jeunes déités
Montrant leurs seins de lis sur les flots argentés.
Des Rutules troublés la surprise est extrême;
Messape est consterné; le vieux Tibre lui-même
Suspend son cours, murmure au fond de ses roseaux,
Et vers leur source antique il rappelle ses eaux.
Le fier Turnus lui seul garde une ame intrépide,
Et gourmande des siens la foiblesse timide :
« Quel effroi, mes amis, semble vous accabler?
» C'est aux ennemis seuls qu'il convient de trembler.

» Eux seuls sont menacés; la céleste colère
» Vient de leur enlever leur ressource dernière.
» Contre nos feux, nos traits et nos justes fureurs,
» Leurs vaisseaux restoient seuls à ces timides cœurs :
» Les voilà dépouillés de leur lâche espérance,
» Les voilà sans secours livrés à ma vengeance;
» La mer leur est fermée, et la terre est à nous.
» Cent peuples à l'envi secondent mon courroux.
» Tous ces oracles vains dont leur orgueil se vante,
» Tous ces arrêts du sort n'ont rien qui m'épouvante :
» Leurs vaisseaux ont touché les rivages latins;
» C'est assez pour Vénus, assez pour les destins.
» Le destin de Turnus, et j'y serai fidèle,
» C'est d'éteindre à jamais leur race criminelle :
» Ils m'ont ravi ma femme; et, d'un lâche étranger
» Ménélas n'eut pas seul le droit de se venger.
» Cruellement punis d'une coupable flamme,
» Ils devroient tous trembler au seul nom d'une femme.
» Mais un second Pâris ose usurper mes droits :
» Par deux fois ravisseurs; qu'ils périssent deux fois.
» Oui, je le jure, Ardée égalera Mycène.
» Qu'ils m'opposent d'un mur la résistance vaine,
» Je saurai le franchir, et d'un juste trépas
» Ces fragiles remparts ne les défendront pas.
» N'ont-ils pas vu déjà leur superbe Pergame,
» Ouvrage de Neptune, expirer dans la flamme?

» Allons, braves amis ! qui de vous avec moi
» S'élance sur ces murs que nous livre l'effroi ?
» Ma valeur n'ira pas contre un peuple parjure
» Aux antres de Lemnos demander une armure,
» Ni de mille vaisseaux couvrir le sein des mers ;
» Que le Toscan se joigne à ce peuple pervers,
» Je laisse aux Grecs leur fourbe et leurs ruses timides :
» Que d'un cheval trompeur les ténèbres perfides
» Dans leur sombre retraite enferment leurs soldats ;
» Qu'ils surprennent la nuit le temple de Pallas,
» Je combats en plein jour, et dédaigne un vain piège.
» Qu'ils ne s'attendent pas aux lenteurs d'un long siège,
» A ces assauts qu'Hector rendit seul impuissans ;
» Faisons plus en un jour que les Grecs en dix ans.
» Plus funeste pour eux que ne fut le Scamandre,
» Le Tibre dès demain verra leurs murs en cendre.
» Vous, donnez au repos tout le reste du jour,
» Et que leurs murs brûlans signalent son retour. »
Il dit : mais, dans la peur que l'ennemi n'échappe,
D'éclairer ces remparts il a chargé Messape :
Il marche, et par son ordre avancent sur ses pas
Quatre chefs dont chacun commande à cent soldats.
Tour à tour on repose, et tour à tour on veille :
Ici le dieu du vin et sa liqueur vermeille,
Là des jeux variés les doux amusemens
De leur nuit vigilante abrègent les momens :

Partout des feux prudens ont éclairé la plaine.
Ce spectacle a frappé la jeunesse troyenne.
Aux portes de la ville ils accourent soudain;
Un sage effroi leur met les armes à la main;
Ils bordent leurs remparts; et de leurs tours fidèles
Les chemins suspendus les unissent entre elles:
Et Séreste et Mnesthée ordonnent les travaux.
Énée à son départ, si des périls nouveaux
Menaçoient la cité, leur remit sa puissance;
Et sur eux de l'État reposoit la défense.
Dans son poste à leur voix chacun vient se ranger;
Tous ainsi que l'honneur partagent le danger,
Et les murs sont couverts de leurs fières cohortes.
Parmi les combattans qui veilloient à leurs portes,
Rejeton glorieux du beau sang d'Hyrtacus,
A sa place d'honneur se distingue Nisus,
Nisus, chasseur adroit et guerrier intrépide:
Aucun d'un bras plus sûr ne lance un trait rapide.
Autrefois la terreur des habitans des bois,
Ida le vit partir pour de plus grands exploits.
A ses côtés veilloit le charmant Euryale:
En grâces, en beauté, nul Troyen ne l'égale;
A peine adolescent, de son léger coton
La jeunesse en sa fleur ombrage son menton.
Toujours même intérêt, même emploi les rassemble;
A de communs dangers tous deux voloient ensemble,

Et, dans cet instant même, un devoir hasardeux
A la porte du camp les réunit tous deux.
Soudain Nisus s'écrie: « O moitié de mon ame!
» Est-ce un dieu qui m'inspire, est-ce un dieu qui m'enflamme
» Ou, suivant de nos cœurs l'instinct impérieux,
» Prenons-nous nos transports pour un avis des dieux?
» Je ne sais; mais le mien, que la gloire maîtrise,
» A besoin de tenter quelque grande entreprise:
» Assez dans nos remparts j'ai langui renfermé;
» De périls, de combats, ce cœur est affamé;
» L'occasion me rit: tu vois quelle assurance
» Des imprudens Latins endort la vigilance;
» Autour d'eux tout se tait, tout dort et de leurs camps,
» Les feux abandonnés languissent expirans;
» Du sommeil et du vin les vapeurs les enivrent;
» La nuit, leur négligence, et les dieux nous les livrent.
» Écoute mon projet: Nos dangers, notre amour,
» De notre chef absent demandent le retour;
» On veut lui députer un messager fidèle,
» Et ma vaillance envie un danger digne d'elle;
» Qu'on t'assure, au retour, le prix de ma valeur,
» A l'ami d'Euryale il suffit de l'honneur;
» Je pars: sous ces hauteurs une route écartée
» Me conduit, je l'espère, aux murs de Pallantée. »
Ainsi parle Nisus. Euryale, à l'instant,
De la soif des dangers s'enflamme en l'écoutant;

« Eh quoi! sans Euryale, aurois-je pu le croire,
» Nisus, mon cher Nisus, tu voles à la gloire?
» Crois-tu que je balance, avare de mes jours,
» A payer de mon sang cet honneur où tu cours?
» Ah! ce n'est pas ainsi qu'au milieu des alarmes,
» Des horreurs d'un long siège, et du fracas des armes,
» Les soins du brave Ophelte instruisirent son fils.
» Toi-même de mon cœur tu t'étois mieux promis,
» Quand ma jeune valeur sur les champs de Neptune
» Suivit le grand Énée et sa noble infortune.
» Je sens, oui, je sens là, je connois bien mon cœur,
» Le mépris de la vie et la soif de l'honneur;
» Et puis-je, dans la lice où ta valeur t'engage,
» Trop briguer un péril que mon ami partage?
» — Non, je ne doute point de ton cœur généreux,
» Lui réplique Nisus; m'en préservent les dieux!
» Qu'ainsi puissent ces dieux, arbitres de la gloire,
» Au sein de l'amitié ramener la victoire!
» Mais les périls sont grands; et si le sort jaloux,
» Si des dieux ennemis conjuroient contre nous,
» Ton âge tendre encor te défend de me suivre:
» C'est à moi de mourir, à toi de me survivre:
» Qu'il me reste un ami, quand je ne serai plus,
» Qui ravisse au vainqueur où rachète Nisus;
» Ou si, pour leur payer les tributs funéraires,
» Il ne peut obtenir des dépouilles si chères,

» A mon ombre du moins élève un vain cercueil.
» Songe à ton tendre ami, songe à ta mère en deuil:
» Hélas! à ton départ, seule entre tant de mères
» Elle a suivi tes pas aux terres étrangères;
» Et, dédaignant des ports et des princes amis,
» Leur préféra les mers qu'alloit braver son fils:
» Veux-tu que de sa mort ton ami soit la cause?
» — En vain à mes projets ton amitié s'oppose:
» Marchons, dit Euryale. » Il s'élance à ces mots:
Deux guerriers à l'instant remplacent ces héros.
D'un pas précipité vers la tente d'Ascagne
Euryale s'avance, et Nisus l'accompagne.
Déjà l'obscure nuit versoit l'oubli des maux;
Les chefs seuls des Troyens, refusant le repos,
Cherchoient dans ce péril le parti le plus sage.
Qui doivent-ils charger d'un important message?
Voilà quel grand objet occupe ces guerriers.
Tous, portant à leurs bras leurs larges boucliers,
Debout, et s'appuyant sur une longue lance,
Comme pour le conseil sont prêts pour la défense.
Euryale et Nisus demandent d'être admis:
« Un projet, disent-ils, fatal aux ennemis
» Les conduit au conseil; ce qu'on peut en attendre
» Vaut bien quelques momens donnés à les entendre. »
Ascagne les reçoit, et demande à Nisus
D'expliquer les projets que leur zèle a conçus.

« Troyens, ne jugez point nos projets par notre âge,
» Dit-il; il peut unir la prudence au courage.
» Sous la porte qui touche au rivage des mers,
» La route se partage en deux sentiers divers;
» L'un d'eux, inapperçu, propre à notre entreprise,
» Mène aux murs de Pallas, et jusqu'au fils d'Anchise.
» Tout sert notre projet: vous voyez des Latins
» Dans les airs obscurcis fumer les feux éteints;
» Du vin et du sommeil l'ivresse les accable.
» Laissez-nous donc saisir ce moment favorable;
» Bientôt vous nous verrez sanglans, victorieux,
» Revenir tout chargés d'un butin glorieux.
» Ne craignez pas d'erreurs: souvent de longues chasses
» Nous ont, dans ces sentiers, ramenés sur nos traces;
» Et, du fleuve vingt fois reconnoissant les bords,
» Nous avons de la ville apperçu les abords. »
Alors le vieil Alète avec transport s'écrie:
« Dieux! ô dieux protecteurs de ma chère patrie!
» Puisque vous nous laissez de si nobles soutiens,
» Quelque espoir reste encore aux malheureux Troyens. »
Il dit, baigne de pleurs les bienfaiteurs de Troie;
Son ame tout entière en leurs bras se déploie:
« Héroïques enfans, ah! qui pourra jamais
» Acquitter notre dette, et payer vos bienfaits?
» Ah! le ciel vous en doit la juste récompense,
» Et dans votre grand cœur vous la trouvez d'avance.

» A ce prix si flatteur pour un vrai citoyen,
» Le généreux Énée ajoutera le sien;
» Et son jeune héritier, déjà mûr pour la gloire,
» D'un si beau dévoûment gardera la mémoire.
» — Oui, dit Ascagne ému, j'en jure par ces dieux,
» Par les dieux d'Ilion, par Vesta, par ses feux,
» Tout ce que me promet un destin plus prospère,
» Tout ce que je possède, et tout ce que j'espère,
» Nisus, entre vos mains, j'en fais l'aveu sacré,
» Du retour de mon père est le prix assuré ;
» Rendez-moi ses conseils, rendez-moi sa présence;
» Qu'il revienne, avec lui reviendra l'espérance.
» Je vous donne au retour deux vases d'un grand prix,
» Dans la triste Arisba par mon père conquis:
» Ce fruit de ses exploits sera le prix des vôtres.
» A ces riches présens j'en veux ajouter d'autres:
» Deux beaux trépieds d'airain, d'immenses talens d'or;
» Un présent de Didon plus précieux encor,
» C'est une coupe antique et chère à ses ancêtres:
» C'est peu; du Latium si le ciel nous rend maîtres,
» Vous avez de Turnus vu le noble coursier,
» Son aigrette de pourpre, et son beau bouclier,
» Je ne souffrirai pas que le sort en ordonne,
» Nisus, et dès ce jour Ascagne vous les donne.
» J'ajoute à ce présent douze jeunes beautés,
» Avec leurs douze enfans par leur sein allaités,

» Douze esclaves armés; enfin, la riche plaine
» Qui du roi des Latins est l'antique domaine.
» Et toi, qu'un âge égal rapproche encor de moi,
» O respectable enfant! tout mon cœur est à toi:
» Que me soit la fortune ou propice ou fatale,
» Ascagne ne peut plus vivre sans Euryale;
» Ame de mes conseils, ame de mes combats,
» Je verrai par tes yeux, je vaincrai par ton bras;
» Le serment en est fait. — Ah! que les dieux propices
» De ma jeune valeur couronnent les prémices!
» C'est assez pour mon cœur, je le jure! et jamais
» Rien ne démentira ces glorieux essais,
» Dit Euryale en pleurs; mais il est une grâce
» Qui vaut tous ces trésors, qui même les surpasse:
» Une mère, du sang de notre dernier roi,
» A tout fait, tout osé, tout supporté pour moi;
» Pour moi son tendre amour a quitté sa patrie,
» A bravé les hasards d'une mer en furie:
» Quand je vole pour vous à de nouveaux hasards,
» Seul je lui reste encor, je l'adore, et je pars;
» Je pars sans l'avertir; ma timide tendresse
» A craint par des adieux d'affliger sa vieillesse.
» Je crois déjà la voir sous ses tristes lambris
» A ses foyers déserts redemander son fils.
» J'en jure par la nuit, témoin de mon audace;
» J'en atteste, en pleurant, cette main que j'embrasse,

» Je puis braver la mort, mais non pas ses douleurs:
» Le plus grand des assauts est celui de ses pleurs;
» Mon cœur eût succombé. Vous à qui je la laisse,
» Soignez son abandon, secourez sa vieillesse:
» Fort de ce doux espoir, je marche sans effroi,
» Et chéris un péril qui n'expose que moi. »
Il dit: et les Troyens laissent couler leurs larmes;
Mais Ascagne surtout, partageant ses alarmes,
N'entend pas, sans pleurer, ces touchans entretiens,
Et les regrets d'un fils renouvellent les siens:
« Eh bien, dès ce moment je l'adopte pour mère;
» Oui, je deviens son fils, et tu deviens mon frère;
» Eh! qui peut trop chérir la mère d'un tel fils?
» Tout ce que les Troyens par ma voix t'ont promis,
» Tout ce que je réserve à ton retour prospère,
» J'en jure par mes jours, par qui juroit mon père,
» Ne dépend plus du sort: quel que soit le succès,
» Ta mère, tous les tiens sont sûrs de mes bienfaits.
Il dit; et de ses pleurs baigne son beau visage,
Lui donne son épée, ingénieux ouvrage,
Dont le fourreau d'ivoire et l'acier brillant d'or
De l'art de Lycaön s'embellissent encor.
D'un lion dépouillé de sa large fourrure
Mnesthée offre à Nisus la sauvage parure;
Et, pour son jeune front, Alète en l'embrassant
Détache avec plaisir son casque éblouissant.

Ils partent, revêtus de leurs brillantes armes;
De leurs vœux, de leurs cris, de leurs touchantes larmes,
Les femmes, les vieillards, les chefs et les soldats,
Aux portes de la ville accompagnent leurs pas.
D'Ascagne cependant la précoce prudence,
Devançant les leçons, l'âge, l'expérience,
A son père envoyoit mille avis importans:
Vain espoir! ses discours sont le jouet des vents.
Ils sortent; des fossés ils passent la barrière,
Dans l'ombre de la nuit poursuivent leur carrière;
Vers le camp qui sommeille ils dirigent leurs pas:
Mais combien d'ennemis, immolés par leur bras,
Vont marquer leur passage et leurs traces sanglantes!
Parmi les traits, les chars et les rênes pendantes,
Les vases renversés et les vins répandus,
Les soldats au hasard sommeilloient étendus.
« Cher ami, dit Nisus, voici l'heure propice,
» Faisons sur notre route un sanglant sacrifice;
» Voici notre chemin. De ce camp endormi
» Prends garde que soudain un perfide ennemi
» Ne fonde sur nos pas; et, prudent sentinelle,
» Ici, de tous côtés, jette un regard fidèle;
» Moi, sur leurs corps sanglans je te fraie un chemin. »
Il dit, se tait, s'élance, et, le glaive à la main,
Perce le fier Rhamnès. Sur la pourpre opulente
Des carreaux que pressoit sa mollesse indolente

Le fier Rhamnès, bercé par des songes trompeurs,
Du sommeil à grand bruit exhaloit les vapeurs :
Le bandeau du pontife et celui du monarque
De son double pouvoir offroient la double marque.
Turnus le consultoit; mais son savoir divin
Lut tout dans l'avenir excepté son destin.
Parmi les chars oisifs et les rênes traînantes,
Trois des siens sommeilloient sur ces plaines sanglantes:
Tous trois sont immolés. Deux guerriers de Rémus,
Dont les yeux assoupis ne se rouvriront plus,
Dès long-temps partageoient ses exploits, ses alarmes;
L'un guidoit ses coursiers, l'autre portoit ses armes;
Leur cou, qui de leur char débordoit suspendu,
Par le tranchant acier en deux parts est fendu.
De leur maître bientôt, sa superbe conquête,
Sur leurs corps mutilés Nisus abat la tête;
Et son sang, qui s'échappe en longs élancemens,
Rougit l'herbe et son lit de ses ruisseaux fumans.
Sur Lamus et Lamyre il assouvit sa rage;
L'aimable Serranus, dans la fleur de son âge,
S'endormoit sans s'attendre à ce fatal réveil:
Il venoit de quitter le jeu pour le sommeil.
Hélas! il va dormir d'une nuit éternelle.
Trop heureux s'il eût pu jusqu'à l'aube nouvelle
Prolonger dans la nuit et sa veille et le jeu!
Avec moins de fureur, terrible et l'œil en feu,

Au sein d'une nombreuse et vaste bergerie,
Un lion, dont la faim excite la furie,
Des muettes brebis et des tremblans agneaux
Saisit, déchire, emporte, engloutit les lambeaux,
Et, frémissant de rage et la gueule écumante,
Répand au loin le sang, la mort et l'épouvante:
Avec non moins d'ardeur son jeune compagnon
Immole à sa fureur mille guerriers sans nom.
Hébésus, Arabis, sont devenus sa proie;
Fadus mourant ajoute à sa cruelle joie;
Rhétus le suit de près sans voir venir la mort:
Tout ce peuple endormi s'éveille au sombre bord.
Rhétus plus malheureux veilloit, voyoit l'épée
Dans le sang du Rutule à tout moment trempée;
Derrière un large vase en silence tapi,
A chaque mouvement il frissonne pour lui;
Il se lève pour fuir l'atteinte meurtrière,
Mais l'épée en son corps se plonge tout entière:
La mort entre avec elle, et le sang et le vin
En longs ruisseaux pourprés s'échappent de son sein.
Euryale poursuit, enivré de carnage;
Jusqu'au camp de Messape, entraîné par sa rage,
Il s'avance, il regarde, il voit de tous côtés
Languir des feux mourans les dernières clartés;
Il voit ses fiers coursiers paissant les molles herbes,
Et liés à son char baisser leurs fronts superbes,

Il s'élançoit sur lui, quand Nisus moins ardent
Arrête par ces mots son courage imprudent :
« C'en est assez, bientôt vient l'aurore ennemie,
» Laissons pour d'autres temps cette foule endormie :
» Marchons, et traversons ces rangs ensanglantés. »
Ils marchent : l'or, l'argent épars de tous côtés,
Les riches boucliers et les armes brillantes,
Leur présentent en vain leurs pompes séduisantes;
Euryale, lui seul, saisit avidement
Des coursiers de Rhamnès le superbe ornement,
Son riche baudrier qu'un art savant décore,
Que des globes dorés embellissoient encore.
Auprès de Rémulus, Cédicus autrefois,
De l'hospitalité sollicitant les droits,
Envoya de sa foi ce brillant témoignage :
Le prince son neveu le reçut en partage;
Celui-ci, par sa mort, de ce précieux don
Au Rutule vainqueur fit le triste abandon.
Euryale le voit, le saisit, et s'en pare;
Avec la même ardeur sa jeune main s'empare
Du casque de Messape, où d'un panache altier
L'ondoyante parure ombrageoit son cimier.
Ils sortent. Cependant un escadron d'élite,
La fleur d'un corps nombreux qu'elle laisse à sa suite,
En ordre s'avançoit des murs de Latinus,
Et portoit un message au superbe Turnus;

Volscens le conduisoit : déjà d'un pas agile
Ils approchoient du camp et découvroient la ville,
Quand son regard, perçant au sein de la forêt,
A vu de loin fuyant par un sentier secret
Avec son cher Nisus le charmant Euryale.
Vain espoir! Un rayon de l'aube matinale
Vient tomber sur son casque, et de ce jour douteux
Le perfide reflet les a trahis tous deux.
« Je ne me trompois pas; arrêtez-vous, s'écrie
» L'inflexible Volscens: quelle est votre patrie?
» De quels lieux venez-vous? où portez-vous vos pas?
» Et pourquoi cette armure, appareil des combats? »
Ils ne répondent rien; et, se glissant dans l'ombre
De la nuit protectrice et de la forêt sombre,
Ils implorent du lieu la double obscurité.
Mais aux détours connus, placés de tout côté,
De nombreux cavaliers ferment chaque passage.
Dans la noire épaisseur de ce profond ombrage,
A travers les taillis, les rameaux buissonneux
Coupés de loin en loin de sentiers épineux,
Euryale poursuit sa route embarrassée;
De son riche butin sa jeunesse harrassée
Cède à ce riche poids, et la nuit et la peur
Ont égaré ses pas dans un sentier trompeur.
Nisus vole, et s'échappe enfin sur la colline
Qui de Rome au berceau vit la noble origine,

Riche domaine alors du monarque ennemi.
Il s'arrête, il se tourne, il cherche son ami;
Il ne le trouve plus : « O mon cher Euryale!
» Où t'ai-je donc laissé? par quelle erreur fatale
» As-tu quitté mes pas? comment t'ai-je perdu?
» Où faut-il te chercher?... » Tremblant, pâle, éperdu,
Il part, s'enfonce encor sous ces épaisses voûtes,
De la forêt muette interroge les routes;
Et, suivant avec soin la trace de ses pas,
Appelle son ami qui ne lui répond pas:
Partout la solitude et son morne silence.
Tout à coup il entend l'escadron qui s'avance,
Il entend des chevaux les pas précipités,
Et des cris menaçans jusqu'à lui sont portés.
Il regarde: ô douleur! il voit tout ce qu'il aime
Traîné par des soldats; la nuit, les bois, lui-même,
Et l'excès de son trouble, et l'erreur des chemins,
Malgré ses vains efforts l'ont laissé dans leurs mains.
Malheureux! que tenter? que résoudre? que faire?
Ira-t-il, provoquant une mort volontaire,
De ces cruels soldats affronter le courroux,
Leur arracher leur proie, ou tomber sous leurs coups?
Soudain d'un javelot armant sa main guerrière,
Il invoque des nuits la brillante courrière :
« Toi qui pares les cieux, toi qu'adorent les bois,
» Si de leurs habitans mon père mille fois

» Vint offrir à tes pieds les dépouilles sanglantes,
» Si moi-même souvent, de mes mains triomphantes,
» Au faîte de ton temple, à tes sacrés autels,
» J'ajoutois mes tributs aux tributs paternels,
» Diane! entends ma voix: que ma main raffermie
» Dissipe sous ses coups cette foule ennemie;
» Viens de mon javelot guider le vol heureux! »
Il dit : de tout l'effort de son bras vigoureux
Le trait part, fend les airs, siffle dans l'ombre obscure,
Rencontre, atteint Sulmon d'une large blessure;
Sur le trait qui se brise il tombe, et de son flanc
La vie en longs sanglots s'échappe avec son sang.
On regarde partout, on s'étonne, on se trouble;
D'audace et de vigueur l'adroit Nisus redouble,
Et du haut de son front, par sa main balancé,
Un trait non moins fatal à Tagus est lancé :
De l'une à l'autre tempe en traversant la tête,
Dans le cerveau fumant le trait mortel s'arrête.
Furieux, incertain d'où sont partis ces coups,
Volscens ne sait sur qui doit tomber son courroux :
« Eh bien, de ces deux morts tu porteras la peine. »
Soudain s'abandonnant au courroux qui l'entraîne,
Il fond sur Euryale. A cet aspect affreux,
Égaré, hors de lui, son ami malheureux
Ne peut plus supporter sa pénible contrainte;
Il se montre, il s'écrie, enhardi par la crainte :

« Moi, c'est moi; sur moi seul il faut porter vos coups:
» Cet enfant n'a rien fait, n'a rien pu contre vous;
» Arrêtez : me voici, voici votre victime;
» Épargnez l'innocence, et punissez le crime.
» Hélas! il aima trop un ami malheureux:
» Voilà tout son forfait, j'en atteste les dieux. »
Inutile discours! Par la lance mortelle
Déjà frappé de mort Euryale chancelle;
Il tombe : un sang vermeil rougit ce corps charmant;
Il succombe, et son cou penché languissamment
Laisse sur son beau sein tomber sa jeune tête:
Tel languit un pavot courbé par la tempête;
Tel meurt avant le temps, sur la terre couché,
Un lis que la charrue en passant a touché.
Nisus court, Nisus vole, aussi prompt que l'orage:
C'est Volscens que choisit, que demande sa rage.
On l'entoure, on s'oppose à ses transports fougueux:
Inutiles efforts! le glaive furieux
Tourne rapidement dans sa main foudroyante;
Volscens pousse un grand cri: dans sa bouche béante
Le fer étincelant plonge, et finit son sort.
Ainsi l'heureux Nisus donne et trouve la mort;
Percé presque à l'instant de la lance fatale,
Il se jette mourant sur son cher Euryale,
De son dernier regard cherche encor son ami,
Meurt, et d'un long sommeil s'endort auprès de lui.

Couple heureux! si mes vers vivent dans la mémoire,
Tant qu'à son roc divin enchaînant la victoire
L'immortel Capitole asservira les rois,
Tant que le sang d'Énée y prescrira des lois,
A ce touchant récit on trouvera des charmes,
Et le monde attendri vous donnera des larmes.
Le Rutule vainqueur, de dépouilles chargé,
Rapporte son butin et son chef égorgé,
Et baigne de ses pleurs un guerrier qu'il honore.
Mais le deuil dans le camp est plus affreux encore.
Rhamnès et Serranus, leurs membres palpitans,
Les lits de leur massacre encor tout dégouttans,
Ces longs ruisseaux de sang, et ce récent carnage,
D'une nuit désastreuse épouvantable image,
Enfin tant de héros à la fois moissonnés,
Attachent tristement leurs regards consternés.
Plus loin on se console, on revêt avec joie
Tout ce butin repris sur les héros de Troie;
Ce casque, les harnois qu'arracha l'ennemi
A Rhamnès expirant, à Messape endormi.
Mais déjà, se jouant dans les airs qu'elle dore,
Des bras du vieux Tithon sortoit la jeune Aurore,
Et dans l'air répandant ses premières lueurs
Rendoit à l'univers la vie et les couleurs.
Turnus l'a devancée: en son ardeur extrême
Il arme ses soldats, il s'est armé lui-même;

Chacun a pris son rang, de sa noble valeur
Chacun à ses guerriers a transmis la chaleur.
Au bout d'un fer sanglant à leurs yeux on étale
Les fronts décolorés de Nisus, d'Euryale :
Déplorable trophée, effroyable débris
Que leur barbare joie insulte par des cris.
Les Troyens toutefois, ranimant leur vaillance,
Sur la gauche du camp redoublent leur défense;
Le fleuve ceint la droite : aux postes menacés
Une foule nombreuse investit les fossés;
D'autres du haut des tours sur les piques sanglantes
Contemplent à regret ces têtes dégouttantes
Que voudroient vainement méconnoître leurs yeux.
Cependant la déesse aux regards curieux,
A la bouche indiscrète, à la course légère,
D'Euryale immolé vient accabler la mère.
Soudain, sans mouvement, sans chaleur et sans voix,
Elle tombe : l'aiguille échappe de ses doigts,
Et le lin déroulé fuit de sa main tremblante;
Mais enfin ranimant sa force languissante,
Se meurtrissant le sein, arrachant ses cheveux,
Malheureuse, elle part avec des cris affreux,
Fend les rangs des soldats, vole au haut des murailles :
La pudeur, le danger, l'appareil des batailles,
Sa douleur brave tout; puis élevant la voix:
« Euryale, Euryale, est-ce toi que je vois,

» Toi, le dernier espoir de ma triste vieillesse?
» Cruel! as-tu bien pu délaisser ma foiblesse,
» Me laisser seule ici sur des bords étrangers?
» Eh quoi! quand tu partois pour de si grands dangers,
» Ta mère n'a donc pu t'exprimer ses alarmes,
» Pour la dernière fois te baigner de ses larmes!
» Hélas! par les oiseaux, par les chiens dévoré,
» Dans quelque affreux désert ton corps gît ignoré;
» Ta malheureuse mère autour de ces murailles
» N'a pu les yeux en pleurs suivre tes funérailles,
» Ou laver ta blessure, ou te fermer les yeux!
» En vain donc j'apprêtois ces tissus précieux,
» Qui, le jour et la nuit hâtés par ma tendresse,
» Consoloient ma douleur, et charmoient ma vieillesse!
» Où courir? où chercher ton malheureux débris,
» Et tes lambeaux sanglans et tes restes flétris?
» O mort! ô désespoir! ô spectacle funeste!
» O mon cher fils! de toi, voilà donc ce qui reste!
» Voilà ce qui devoit me payer tant de maux,
» Mes courses, mes dangers sur la terre et les eaux!
» Rutules! c'est à vous de finir ma misère :
» Assassins de mon fils, exterminez sa mère;
» Frappez! que ma douleur obtienne un prompt trépas!
» J'invoque tous vos traits, j'implore tous vos bras.
» Ou toi, grand Jupiter! par pitié prends ta foudre;
» Que ce corps malheureux tombe réduit en poudre!

» Oui, tonne, anéantis mes misérables jours,
» Puisqu'enfin ma douleur n'a pu finir leur cours! »
Tout s'émeut, tout gémit à ce triste langage,
La pitié ralentit le plus ardent courage :
Leurs bras restent sans force. Ascagne tout en pleurs
Même en les partageant redouble ses douleurs;
Et, touché du destin du fils et de la mère,
La fait porter mourante à son toit solitaire.
Mais la trompette sonne, et ses sons belliqueux
Suivis de mille cris ont ébranlé les cieux.
Les Latins, vers les murs se frayant une route,
Joignent leurs boucliers en une épaisse voûte.
Déjà leur main s'apprête à combler les fossés
De leurs palis aigus vainement hérissés :
Aux lieux où, promettant des accès plus faciles,
Des soldats moins serrés s'éclaircissoient les files,
Ils tentent leur approche, et, l'échelle à la main,
Hasardent dans les airs un périlleux chemin.
Les Troyens, à leur tour, animent leur audace.
L'un repousse et défend, l'autre attaque et menace.
Instruits par un long siège à braver les assauts,
Les Troyens ont pour eux leurs antiques travaux;
Tantôt de pieux aigus ils forment leur défense;
Tantôt, de leurs rochers roulant la masse immense,
Sur l'épaisse tortue et ses mobiles toits
De leurs larges éclats précipitent le poids.

Des boucliers unis l'airain impénétrable
Quelque temps en soutient le choc épouvantable;
Mais enfin ces secours sont rendus impuissans.
Aux lieux où les Latins deviennent plus pressans,
Avec peine roulé par les enfans de Troie
Un énorme rocher en tombant les foudroie,
Enfonce, désunit leurs boucliers brisés,
Et tombe en bondissant sur leurs rangs écrasés.
Alors, abandonnant ces abris infidèles,
Les Latins ont recours à des armes nouvelles;
Des orages de traits, de flèches et de dards,
Pour chasser les Troyens pleuvent sur leurs remparts :
Terrible par son air comme par sa vaillance,
Plus loin, la torche en main, marche l'affreux Mézence;
Par le feu, par le fer, il poursuit ses assauts,
Tandis que ce guerrier, enfant du dieu des eaux,
Messape, des remparts méditant l'escalade,
Arrache, foule aux pieds leur vaine palissade,
Et, plantant son échelle, ardent, audacieux,
Ressemble à ces géans qui menaçoient les cieux.
Vous, muses des héros, déesses de mémoire,
Vous qui savez garder et raconter leur gloire,
Venez, retracez-moi ces terribles assauts,
Et de ces grands combats déployez les tableaux.
Dites par quels exploits, par quel affreux carnage
L'indomptable Turnus signala son courage.

Une tour élevée en étages nombreux
Joignoit à ses hauts murs l'avantage des lieux;
Contre elle des Latins la force est rassemblée;
Pour elle des Troyens l'ardeur est redoublée,
Et, des profonds abris de leurs murs entr'ouverts,
D'une grêle de traits ils noircissent les airs.
De Turnus le premier la main impatiente
Fait voler sur la tour une torche fumante :
La flamme siffle, vole, et s'attache à ses flancs;
Le vent au loin la roule en tourbillons brûlans;
Sur ses ailes de feu sa fureur se déploie,
Et d'étage en étage elle poursuit sa proie.
Aux rapides progrès du vaste embrasement
Ses défenseurs troublés s'opposent vainement.
Tandis que loin des murs que la flamme dévore
Vers celui que les feux n'ont pas atteint encore
Leurs flots tumultueux se pressent à la fois,
Sous cette charge immense ajoutée à son poids
La tour avec fracas éclate, croule et tombe.
Tout reste enseveli sous cette vaste tombe :
Les uns poussent des cris sous ses ais embrasés;
Sous ses débris fumans d'autres sont écrasés;
Percés de bois aigus ou de leur propre lance,
D'autres au pied des murs suivent sa chute immense.
Dans sa masse croulante ensemble enveloppés,
Hélénor et Lycus seuls se sont échappés;

Hélénor, que la jeune et belle Licymnie
Ravit encore enfant au roi de Méonie.
Jeune, esclave, il courut, s'armant malgré les lois,
Des héros d'Ilion partager les exploits;
N'ayant pour lui ni rang, ni titre, ni victoire,
Ses armes n'ont encor nulle marque de gloire;
Et son simple pavois, son glaive sans honneur,
Sans illustrer son nom ont armé sa valeur.
Dans le camp ennemi sa bravoure enfermée
S'étonne de se voir seule contre une armée.
Partout des traits, partout une enceinte de fer.
Mais tel qu'un léopard qui, menacé, mais fier,
Quand de ses ennemis les toiles l'emprisonnent,
Au-dessus des chasseurs, des pieux qui l'environnent,
D'un bond hardi s'élance, et, certain de son sort,
Appelle le danger et provoque la mort:
Tel frémit ce guerrier; tel il court, plein de rage,
Où les traits plus pressés irritent son courage.
Tandis qu'il a pour lui son intrépidité,
Devançant les éclairs par sa rapidité,
Parmi les traits, les feux, et cette foule immense,
Lycus, d'un pied léger, part, s'échappe et s'élance
Au rempart protecteur dont il est descendu.
Vers les bras des Troyens son bras est étendu;
Il cherche à les atteindre: inutile ressource!
Turnus non moins léger l'a suivi dans sa course;

Et déjà l'approchant de sa terrible main :
« Misérable ! à tes pieds tu te fiois en vain ;
» Pensois-tu m'échapper par ta fuite prudente ? »
Il dit, saisit dans l'air sa tunique pendante,
Et des murs, qui déjà lui montroient leurs abris,
Entraîne avec sa proie un immense débris.
Tel ce terrible oiseau qui porte le tonnerre
Par ses ongles tranchans enlève de la terre
Le cygne au blanc plumage ou le lièvre peureux ;
Tel du dieu des combats l'animal valeureux
Ravit un foible agneau qu'au vallon solitaire
Par de longs bêlemens redemande sa mère.
On s'écrie, on s'élance, on comble les fossés ;
Au faîte des remparts des flambeaux sont lancés.
Du fier Lucétius l'audace pétulante
Avançoit, secouant une torche brûlante :
Ilionée attend et le laisse approcher ;
Sur lui fond tout à coup un énorme rocher.
Asylas foule aux pieds Corynéus qui tombe ;
Attaqué par Liger, Émathion succombe ;
De ce couple vainqueur l'un sait avec plus d'art
Guider un trait ailé, l'autre lancer un dard :
Ortygius périt par la main de Cénée ;
De Cénée à son tour la vie est moissonnée,
Turnus est son vainqueur ; Turnus immole Itys,
Dioxippe, Clonus, Promolus, Sagaris ;

Idas du haut des tours descend au sombre abîme;
Priverne est de Capys la sanglante victime:
De Témille d'abord le bras mal assuré
L'avoit percé d'un trait, ou plutôt effleuré;
L'imprudent, pour porter sa main sur sa blessure,
Jette son bouclier; une flèche plus sûre,
Sur son aile légère élancée en sifflant,
Frappe, et perce sa main attachée à son flanc,
Et, pénétrant plus loin, d'un même coup déchire
Les organes secrets par qui l'homme respire;
Il tombe, perd son sang, pousse encore un soupir,
Et du dernier sommeil la mort vient l'assoupir.
Un jeune fils d'Arcens, fier de sa riche armure,
Brillant par sa beauté, brillant par sa parure
Que l'aiguille a brodée, où d'un sombre incarnat
La pourpre d'Ibérie étale encor l'éclat,
Naquit dans la forêt au dieu Mars consacrée,
Aux rives du Symèthe, où, sans cesse adorée,
Diane incessamment sur ses riches autels
Reçoit et les présens et les vœux des mortels;
Il brilloit au milieu des défenseurs de Troie:
Messape à sa fureur destine cette proie,
Et, désarmant son bras de sa lance d'airain,
En cercle fait siffler la fronde dans sa main.
Le plomb mortel l'atteint dans sa course brûlante;
Il tombe, et rend son ame à l'arène sanglante.

Jusqu'à ce jour Ascagne à la guerre des bois
Avoit borné l'honneur de ses jeunes exploits,
D'un plus noble triomphe obscur apprentissage;
Mais sa main aujourd'hui, pour un plus digne usage,
Tendit son arc fidèle, et le trait emporté
Du fougueux Numanus terrasse la fierté.
Allié de Turnus, fier de cette alliance,
Devant les premiers rangs sa superbe arrogance
Exhaloit sa fureur, et par d'indignes cris
Aux Troyens insultés prodiguoit les mépris:
« Les voilà ces guerriers, ces héros de Pergame,
» Qui, le fer à la main, demandent une femme!
» Pour la seconde fois prisonniers dans vos murs,
» Croyez-vous aujourd'hui ces asiles plus sûrs?
» Quel dessein, ou plutôt quelle aveugle folie,
» Malheureux! vous a fait aborder l'Italie?
» Vous n'aurez pas affaire, en ces nouveaux combats,
» A l'orateur Ulysse, à ce beau Ménélas,
» Mais aux durs rejetons d'une race aguerrie.
» A peine nos enfans arrivent à la vie,
» D'un peuple vigoureux ces mâles nourrissons
» Sont trempés dans les eaux, plongés dans les glaçons;
» La nuit sur les frimas l'enfant attend sa proie,
» La suit avec ardeur, la rapporte avec joie;
» Déjà sa main tend l'arc, dompte un coursier fougueux;
» La peine est son plaisir, la fatigue ses jeux;

» La jeunesse à son tour, sobre, laborieuse,
» Tantôt des fiers combats revient victorieuse,
» Tantôt soumet la terre à ses coutres tranchans:
» Le fer guerrier nous suit dans les travaux des champs,
» Et, dans nos fortes mains, des taureaux qu'elle presse
» La lance belliqueuse excite la paresse.
» Chez nous point de vieillards, et le sang et le cœur
» Gardent jusqu'à la fin leur robuste vigueur;
» Le casque couvre encor notre tête blanchie;
» D'un butin tout récent chaque jour enrichie,
» Notre table dédaigne un facile repas:
» Plus doux par les dangers, payés par les combats,
» Nos mets sont une proie, et nos biens des conquêtes.
» Pour vous, usant vos jours dans d'éternelles fêtes,
» Dans la pourpre nourris, de myrtes couronnés,
» Vous couvrez mollement vos bras efféminés;
» Allez, vils Phrygiens, ou plutôt Phrygiennes;
» Allez, au double son de vos flûtes troyennes,
» Des cymbales d'airain, d'un bruit mélodieux,
» Fêter dans ses bosquets votre mère des dieux:
» Pour son riant Dindyme ou son vert Bérécynthe,
» De nos pénibles camps, quittez, quittez l'enceinte,
» Et, par vos longs bonnets, noués sous vos mentons,
» Remplacez cet airain trop pesant pour vos fronts;
» Mais n'affectez jamais d'être ce que nous sommes:
» Gardez les jeux pour vous, laissez la guerre aux hommes.»

Ce discours furieux, ces propos insultans,
Ascagne ne pouvoit les souffrir plus long-temps.
Sur le crin d'un coursier qui courbe un arc docile,
En arrière amenant la flèche au vol agile,
Il roidit ses deux bras l'un de l'autre éloignés,
Et, prêt à venger seul les Troyens indignés,
« O Jupiter! dit-il, contre un brigand barbare
» Seconde mon audace; et ma main te prépare
» L'hommage d'un taureau fier de ses jeunes ans,
» A la corne dorée, au front large, aux poils blancs,
» Qui, déjà vigoureux, levant sa tête altière,
» Sur le gazon natal marche égal à sa mère,
» Frappe l'air de sa corne, et, sous ses bonds fougueux,
» Disperse au loin l'arène en tourbillons poudreux. »
Il dit : et, tout à coup, le maître de la terre
A fait sous un ciel pur éclater son tonnerre.
Ascagne lance au but le trait audacieux;
L'arc, en se détendant, fait retentir les cieux;
Et le trait, plus bruyant, plus prompt que la tempête,
Déjà de Numanus a traversé la tête.
« Insolent! dont l'audace insulte à des guerriers,
» Reconnois ces Troyens par deux fois prisonniers:
» C'est ainsi que répond la bravoure à l'outrage. »
Le modeste vainqueur n'en dit pas davantage;
Tout le camp applaudit, et mille cris joyeux
D'Ascagne ont célébré l'essai victorieux;

Tous admirent Ascagne et sa valeur naissante.
Et cependant le dieu qui dans les eaux du Xanthe
Lave ses beaux cheveux, et du trône des airs
De ses vastes regards embrasse l'univers,
Tranquille, contemploit, assis sur un nuage,
Les deux camps ennemis et les champs du carnage.
« Enfant des dieux, dit-il, de qui naîtront des dieux,
» Courage! c'est ainsi que l'on arrive aux cieux;
» C'est ton sang, c'est ta race en prodiges féconde,
» Qui donnera la paix et le bonheur au monde:
» Pergame étoit trop peu pour remplir ton destin,
» Et l'univers te doit un empire sans fin.
A ces mots il descend de la céleste plage,
Et l'air respectueux s'écarte à son passage;
Il marche vers Ascagne, il dépouille ses traits,
Il prend tous les dehors de l'antique Butès
Qui d'Anchise autrefois fut l'écuyer fidèle,
Et devant son palais vigilant sentinelle,
Mais que le chef troyen récompensa depuis
Par l'honorable emploi qui l'attache à son fils.
Le dieu brillant du jour emprunte sa figure,
Son teint, ses cheveux blancs, sa voix et son armure:
« Applaudis-toi, dit-il à son jeune rival,
» Numanus a par toi reçu le coup fatal;
» Moi-même je pourrois envier ta victoire:
» Mais ce prélude heureux doit suffire à ta gloire,

» Tu dois compte aux destins de tes jours précieux. »
Il dit, et s'évapore, et disparoît aux yeux :
Mais son casque divin, ses traits qui retentissent,
Tout décèle Apollon. Les Troyens obéissent;
Et, du jeune héros arrêtant la valeur,
Volent où les dangers appellent leur grand cœur.
Aussitôt on entend le long de leurs murailles
Courir les cris affreux, précurseurs des batailles;
Tous les arcs sont tendus, les traits fendent les airs,
Les cieux en sont noircis, les champs en sont couverts.
Là, doublant la vigueur de la main qui la lance,
La courroie en sifflant laisse échapper la lance;
On entend retentir et casque et bouclier;
L'acier avec fracas heurte contre l'acier.
Avec moins de fureur la saison orageuse
Épanche en noirs torrens la pluie impétueuse;
A coups moins redoublés, moins prompts et moins bruyans,
La grêle épaisse tombe et bondit dans les champs,
Quand le grand Jupiter, déchirant les nuages,
Fait partir la tempête, et siffler les orages.
Pandare et Bitias, sauvages nourrissons
Des forêts d'Iéra que surpassent leurs fronts,
Tout à coup de leurs murs osent ouvrir les portes,
Et des Latins surpris défier les cohortes:
Du passage chacun protégeant un côté
Au pied de chaque tour se place avec fierté;

Ils comptent sur leurs bras, sur leur terrible lance;
Un long panache ajoute à leur stature immense :
Tels près de l'Éridan, ou dans ces lieux si beaux
Que l'aimable Athésis arrose de ses eaux,
Autour d'eux déployant leurs ombres solennelles,
De deux chênes égaux les tiges fraternelles
S'élèvent à la fois et balancent dans l'air
Leur front que n'a jamais déshonoré le fer.
Des Latins provoqués la foule immense vole;
C'est le mâle Quercens, le brillant Aquicole,
Et l'imprudent Tmarus, et le farouche Hémon ;
Après eux introduite une foule sans nom
A devant ces géans reculé d'épouvante,
Ou du seuil a mordu la poussière sanglante.
Le carnage s'accroît : déjà les assiégés
Par ces premiers succès volent encouragés;
Leur nombre se grossit, leur ardeur les emporte;
Déjà même plusieurs osent franchir la porte.
Dans ce moment, Turnus, poursuivant ses combats,
Semoit ailleurs l'effroi, l'horreur et le trépas :
Tout à coup il apprend que les Troyens sans crainte
De leurs murs aux Latins ne ferment plus l'enceinte;
Que, forts de leur audace, et de sang tout couverts,
Ils laissent leurs remparts insolemment ouverts.
Aussitôt la fureur dans ses regards éclate;
Il accourt, et d'abord il rencontre Antiphate,

Enfant d'une Thébaine et du grand Sarpédon:
Soudain son javelot vers ce fils d'Ilion
Part, atteint le guerrier dans sa course rapide.
Le sang coule à grands flots sous la pointe homicide;
Il meurt, et dans son sein le fer reste enfoncé.
Mérope perd la vie, Érymanthe est blessé,
Aphidenus succombe; enfin sur son passage
Turnus voit accourir, l'œil enflammé de rage,
Un superbe géant, le puissant Bitias:
D'un simple dard alors il n'arme point son bras;
Qu'eût fait un simple dard? mais une énorme lance
Qui de son bras nerveux part avec violence,
Plus prompte que l'éclair, suit son bruyant essor:
Vainement sa cuirasse et ses écailles d'or
Protègent le Troyen; il tombe sous ce foudre,
Et son corps gigantesque est couché dans la poudre;
Sous son énorme poids la campagne gémit,
Son bouclier résonne, et l'air au loin frémit.
Telle aux rives de Baie, antique enfant d'Eubée,
Dans le golfe de Cume avec fracas tombée,
Une masse de roc qu'unit un dur ciment
Ébranle au loin la rive en son noir fondement:
Inarime en frémit, et du géant Typhée
Presse d'un nouveau poids la poitrine étouffée;
L'air en tremble, la mer craint un second chaos,
Et de son vieux limon noircit au loin les flots.

TAYLOR INST. OXFORD

Aussitôt Mars accourt, et leur soufflant sa rage
Des Latins abattus ranime le courage;
Et, tandis qu'il envoie aux Troyens la terreur,
Des enfans d'Italie il réveille l'ardeur,
De la soif des combats rallume en eux la flamme,
Et descend tout entier dans le fond de leur ame.
Sitôt que de son frère il a vu le trépas,
Et le destin changer la face des combats,
Pandare sur la porte où le carnage augmente
Posant sa large épaule et sa masse pesante
La pousse sur ses gonds avec de longs efforts.
Mais, tandis que les siens oubliés au dehors
En vain à leurs remparts demandent un asile,
Les ennemis en foule accourus dans la ville
Entrent à la faveur de ce trouble imprévu :
Pour comble de malheur, hélas! il n'a point vu
Apportant avec lui l'effroi, les funérailles,
Turnus, l'affreux Turnus entrer dans leurs murailles :
Tel qu'un tigre au milieu d'un timide troupeau,
Il vient, il voit sa proie; alors un feu nouveau
Semble allumer ses yeux d'un regard plus terrible,
Son armure en marchant rend un son plus horrible,
Son panache sanglant s'agite dans les airs,
Et de son bouclier partent d'affreux éclairs;
Terrible, dans leur camp à peine il se présente,
A son air menaçant, à sa taille imposante,

Aux regards qu'a lancés son farouche dédain,
Les Troyens consternés l'ont reconnu soudain.
Pandare alors s'élance enflammé de colère:
Il est temps de venger le meurtre de son frère.
« Regarde, lui dit-il, ici tu ne vois plus
» Ou le palais d'Amate, ou la cour de Daunus;
» C'est un camp ennemi: je t'y retiens, barbare;
» Rien ne peut t'en sauver. » Au courroux de Pandare
Répondant froidement par un sourire amer:
« Eh bien, éprouvons donc ce courage si fier,
» Dit Turnus. Va conter au père de Troïle
» Que la nouvelle Troie a son nouvel Achille:
» Je saurai quel guerrier se mesure avec moi;
» Viens, je t'attends. » Pandare, incapable d'effroi,
Lui lance, en redoublant et d'audace et de force,
Un bois noueux couvert de son épaisse écorce.
Turnus échappe au trait, l'air seul en est blessé;
Il vole, et dans la porte il demeure enfoncé;
Junon même en avoit détourné la blessure.
« J'attendois, dit Turnus, une attaque plus sûre;
» Mais contre celui-ci ton effort sera vain;
» L'arme est plus redoutable, et part d'une autre main. »
Il élève, à ces mots, sa redoutable épée.
La tête du géant en deux parts est coupée,
Son tronc démesuré retombe appesanti;
Sous son énorme poids la terre a retenti;

Et l'on voit, rejetant sa cervelle sanglante,
La tête en deux moitiés de deux côtés pendante.
Tout tremble à cet aspect, tout s'enfuit de terreur;
Et si du fier Turnus l'imprudente fureur
N'eût oublié d'ouvrir ou de briser les portes,
S'il eût su des Latins rassembler les cohortes,
Dans ce vaste tombeau de tous les Phrygiens
Ce jour eût vu finir la guerre et les Troyens.
Mais l'ardeur du combat, mais la soif du carnage,
Ont égaré ses sens, ont aveuglé sa rage.
Phalaris mord la poudre, et Gygès chancelant
A peine à se traîner sur son genou sanglant:
Il désarme, il poursuit la foule qui l'évite,
Et de leurs propres traits les atteint dans leur fuite;
Junon sert sa fureur. Halys n'échappe pas;
Phégée et son pavois sont percés par son bras.
D'autres Troyens, rangés le long de leurs murailles,
Occupés des assauts, ignoroient ces batailles.
Alcandre, Noémon, Halius, Prytanis,
A leurs compagnons morts sont bientôt réunis.
Intrépide au milieu de l'immense carnage,
Lyncée ose à Turnus opposer son courage,
Et de ses compagnons appelle le secours
Du sommet des remparts, et du pied de leurs tours:
Le glaive étincelant, plus prompt que la tempête,
Bien loin avec son casque a fait voler sa tête.

Plus loin tombe Amycus, la terreur des forêts,
S[illegible]t dans l'art cruel d'empoisonner ses traits;
Clytius, fils d'Éole, et l'aimable Crétée
Dont la lyre, toujours par les muses montée,
Charmoit l'ennui des camps; Crétée, ami des vers,
Dont le luth, dont la voix, sur mille tons divers,
Chantoit Mars, les combats, les guerriers intrépides,
Et le char de la guerre, et les coursiers rapides.
Enfin, au bruit lointain de ces mortels combats,
Et Mnesthée et Séreste accourent à grands pas.
Quel spectacle! Turnus au milieu de leur ville,
Et les Troyens forcés dans leur dernier asile!
Mnesthée alors, bouillant de honte et de courroux:
« Où fuyez-vous, Troyens? guerriers, où courez-vous?
» Chassés de ces remparts, quel refuge vous reste?
» Et qui donc a produit ce désordre funeste?
» Un homme, un homme seul, dans vos murs prisonnier,
» Turnus impunément, de son bras meurtrier,
» Avec tant de héros égorgés sans défense,
» Aura donc de l'état moissonné l'espérance!
» Quoi! vos dieux, quoi! vos rois, flétris par ces affronts,
» N'ont point touché vos cœurs, point fait rougir vos fronts!
» Où sont donc ces Troyens jadis si magnanimes? »
Ce discours enhardit leurs cœurs pusillanimes;
Leur foule se rallie et revient sur ses pas.
Le héros, qu'à la fois accablent tant de bras,

Devant ses ennemis, que l'espoir aiguillonne,
Recule jusqu'au lieu que le fleuve environne [redacted]
Tous ils fondent sur lui, seul il combat contre eux.
Ainsi, quand de chasseurs un escadron nombreux
Entoure un fier lion; dans sa colère horrible,
Vaincu mais menaçant, effrayé mais terrible,
Retenu [redacted] la honte, écarté par la peur,
Il éprouve à la fois et répand la terreur:
Tel l'orgueilleux Turnus, qu'un fier courroux dévore,
En cédant aux Troyens les épouvante encore.
Trois fois, cédant au nombre, il recule à pas lents,
Et trois fois il revient sur les Troyens tremblans.
Mais le camp tout entier contre lui se rassemble;
Turnus cède à la force, et Junon même tremble;
Elle craint, si Turnus, par elle encouragé,
N'abandonne le camp par ses mains ravagé,
D'irriter son époux, dont Iris elle-même
Vient de lui déclarer la volonté suprême.
Turnus ne songe plus lui-même à l'invoquer:
Ne pouvant se défendre, et n'osant attaquer,
De traits multipliés une horrible tempête
Retentit sur son corps, siffle autour de sa tête;
Son bouclier d'airain lui-même a succombé,
Et de son front hautain son panache est tombé.
Point de paix, point de trève; acharné sur sa proie,
Le terrible Mnesthée à grands coups le foudroie;

Son bras languit, son fer trahit ses vains efforts,
La sueur en longs flots coule de tout son corps,
Sa bouche est haletante, et sa brûlante haleine
De ses flancs palpitans ne sort plus qu'avec peine.
Aussitôt, tout armé, cédant, mais en héros,
Dans le Tibre il s'élance; et le dieu, dans ses flots
Purifiant son corps souillé d'un long carnage,
Le porte mollement et le rend au rivage,
Où ses braves guerriers l'accueillent dans leurs bras,
Et sous leur noble chef revolent aux combats.

REMARQUES

SUR LE LIVRE NEUVIÈME.

Les passages les plus remarquables de ce neuvième livre sont la métamorphose des vaisseaux d'Énée en nymphes, l'épisode de Nisus et d'Euryale, et le combat de Turnus. La métamorphose des vaisseaux a été jugée invraisemblable et même ridicule par plusieurs critiques modernes. « L'imagination, ont-ils dit, se prête au changement d'une créature » humaine en statue, en animal, en arbre même, parce » qu'elle peut suivre encore à travers leur nouvelle enve- » loppe les premières formes des personnages métamor- » phosés; il leur reste une vie, un sentiment. Apollon serre » encore dans ses bras Daphné changée en laurier; les sœurs » de Phaéton, métamorphosées en peupliers, pleurent encore » leur frère : mais lorsque d'une matière brute et inanimée, » dont la forme et la masse repoussent toute idée d'organi- » sation et de sentiment, on veut faire un être vivant, une » nymphe délicate et éloquente, l'imagination se refuse au » prodige, et n'y voit plus qu'une chimère absurde. » Telles sont les objections des critiques. On pourroit objecter encore que les poëtes, dans leurs métamorphoses, ont pour but d'ennoblir les êtres dont ils célèbrent ainsi l'origine: un rossignol intéresse davantage quand on sait qu'il étoit autrefois la malheureuse Philomèle; on aime à croire que le tournesol, qui se dirige vers le soleil, fut autrefois cette

sensible Clytie qui s'étoit passionnée pour Apollon. Mais, dans cette métamorphose de Virgile, l'origine des nymphes n'est ni illustre, ni intéressante ; ces nymphes devoient sans doute rougir à la cour de Neptune de n'avoir été que d'informes vaisseaux avant d'être placées au rang des divinités. Nous nous contenterons de répondre à cette dernière objection que l'objet du poëte n'étoit pas d'ennoblir l'origine des nymphes, mais de célébrer les vaisseaux d'Énée ; et rien n'étoit plus propre à en donner une grande idée que cette métamorphose. La première objection, qui est beaucoup plus raisonnable, n'est pas non plus sans réplique. Il est bien certain que la forme et la masse d'un vaisseau ne peuvent s'allier dans notre esprit avec l'idée d'une nymphe. De nos jours, on n'emploieroit pas impunément une pareille invention, et la raison en est bien simple : la navigation s'est perfectionnée, tout le monde a vu des vaisseaux, et personne ne se laisseroit aller aux illusions sur un pareil sujet : mais il n'en étoit pas de même dans la haute antiquité ; l'apparition d'un vaisseau devoit frapper les spectateurs d'étonnement. Lorsque les Argonautes parurent à l'embouchure de l'Ister, les habitans de ces contrées, dit Apollonius, prirent les vaisseaux pour des monstres sortis du sein de la mer ; ils abandonnèrent leurs troupeaux et s'enfuirent de toutes parts. Si on avoit dit à ces peuples étonnés que le navire Argo avoit été métamorphosé en étoile, il est probable qu'ils l'auroient cru, et cette fable s'étoit en effet accréditée dans l'ancienne Grèce. Virgile a donc pu de même métamorphoser les vaisseaux d'Énée en nymphes, et il rend cette métamorphose vraisemblable en ajoutant que son récit est puisé dans les plus anciennes traditions : *prisca fides facto, sed fama perennis.* Virgile ne se contente

pas de métamorphoser les vaisseaux, il fait parler les nymphes au dixième livre : ce dernier trait n'est pas plus invraisemblable que ce qui précède ; dès qu'une fois ces vaisseaux sont devenus des nymphes, il n'est point étonnant que ces nymphes parlent comme les autres divinités de la mer. Apollonius fait parler une poutre du navire Argo : cette fiction est beaucoup moins vraisemblable ; mais il faut se rappeler que cette poutre étoit un chêne de la forêt de Dodone, et que les chênes de cette forêt rendoient des oracles : ainsi les vaisseaux d'Énée étoient formés des chênes de la forêt de Cybèle, ils avoient aussi quelque chose de merveilleux dans leur origine. Au reste, nous ne nous appuyons ici que des idées reçues dans l'antiquité, et nous convenons que de pareilles inventions seroient très-ridicules chez les modernes : telle étoit sans doute la pensée de Voltaire lorsqu'il disoit que pour être la risée de ses contemporains il suffiroit de répéter ce qu'on admire le plus chez les anciens. En général il faut bien se garder de juger les chefs-d'œuvre de l'antiquité comme on juge ceux de son propre siècle. Pour apprécier justement le mérite des anciens, il ne suffit pas de consulter l'impression que leurs ouvrages font sur notre esprit, il faut examiner aussi l'impression qu'ils durent faire sur l'esprit de leurs contemporains.

Nous ne parlons ici que des fictions, que des évènemens que l'imagination peut inventer, et que les progrès de la civilisation rendent plus ou moins vraisemblables chez les différens peuples et dans les différens âges. Il est une chose qui ne varie point : c'est la nature, ce sont les passions et les sentimens ; et Virgile les a peints avec une fidélité qui nous étonne encore aujourd'hui comme elle étonna sans

doute les Romains. Il est à présumer que celui qui connoissoit si bien le cœur humain connoissoit aussi les bornes de la vraisemblance ; et le poëte qui a fait l'épisode de Nisus et d'Euryale ne sauroit être accusé d'avoir violé les principes de la raison.

Ce dévouement de Nisus et d'Euryale n'est pas seulement un des plus beaux morceaux de l'*Énéide*, il forme le plus bel épisode qu'ait jamais conçu la poésie épique chez les anciens et chez les modernes. Cet épisode est imité du dixième livre de l'*Iliade ;* mais combien l'imitation est au-dessus du modèle !

Dans l'*Iliade*, Diomède et Ulysse partent la nuit pour s'introduire dans le camp des Troyens, et pour surprendre les projets de l'ennemi ; ils font un grand carnage parmi les troupes d'Hector, et ils reviennent emmenant avec eux les chevaux de Rhésus. Dans l'*Énéide*, ce sont deux jeunes guerriers qui se dévouent au salut des Troyens : leur motif est beaucoup plus noble que celui de Diomède et d'Ulysse. Tandis que ceux-ci vont épier l'ennemi dans les ténèbres, Nisus et Euryale sortent des murs pour aller avertir Énée du danger qui menace les siens ; ils ne sont pas seulement le modèle du courage, ils sont encore un modèle de l'amitié la plus tendre et la plus généreuse ; ils périssent tous, les deux victimes de leur attachement héroïque. Ils sont embrassés en partant par le jeune Ascagne ; ils emportent les vœux des chefs de l'armée ; ils signalent leur courage par de nombreux exploits ; ils succombent au milieu de leurs triomphes ; et le désespoir d'une mère est le dernier trait de ce tableau touchant. Toutes ces sources d'intérêt ne se trouvent point dans Homère ; et après avoir lu l'épisode

latin on ne peut s'empêcher de dire de Virgile ce que Cicéron disoit des orateurs et des philosophes de Rome : *Nostri aut meliùs invenerunt, aut inventa a Græcis meliora fecerunt.*

Cet épisode est un petit drame auquel il ne manque que l'appareil de la représentation. Le lecteur connoît le lieu de la scène, le caractère, la qualité des personnages, et le motif qui les fait agir : voilà l'exposition. Vient ensuite le nœud de cette action tragique : les deux jeunes guerriers se sont fait un chemin dans le camp ennemi; le spectateur espère. Volscens survient; il reconnoît Nisus et Euryale; l'espérance est remplacée par les alarmes : mais les deux amis se confient à l'obscurité de la nuit et de la forêt; on espère encore les voir échapper. Enfin Euryale qui s'est égaré tombe entre les mains des Rutules; il ne reste plus d'espoir que dans le courage et le dévouement de Nisus; mais les coups qu'il porte causent la mort de son ami : Euryale expire, et Nisus est bientôt immolé auprès de lui. Le récit de cette action est presque tout entier dans la bouche des personnages; c'est tantôt Nisus, tantôt Euryale, tantôt sa mère, qui paroissent sur la scène; et le poëte ne se montre qu'à la fin, comme pour applaudir au dévouement des deux amis, et transmettre leur nom à la postérité.

Turnus paroît dans ce neuvième livre avec beaucoup d'éclat, et quelques commentateurs l'ont reproché à Virgile. Nous croyons devoir rapporter ici ce que dit le père Le Bossu du caractère de Turnus. « Ce caractère, dit-il, est le même » que celui d'Achille, autant que le changement du dessin » et celui de la fable l'ont permis. C'est un jeune homme » furieux et passionné pour une fille qu'un rival lui veut

» enlever; il ne songe qu'aux armes et à la guerre, sans se » mettre en peine si elle sera juste. Il est moins soldat et » plus général qu'Achille; mais ce général d'office s'oublie » quelquefois pour faire le simple soldat: sans cela il auroit » achevé la guerre dès le second jour, lorsqu'étant entré » dans le camp d'Énée qu'il assiégeoit, sa fureur lui fit oublier » d'en tenir la porte ouverte aux siens comme il lui eût été » facile. Le caractère de Turnus a encore cette injustice » d'Achille qui d'une querelle particulière fait une guerre » générale. Cette guerre rend sa colère pernicieuse aux deux » partis, et plus au sien qu'à celui de son ennemi, et elle » expose tant de milliers d'innocens pour l'intérêt d'un seul. »

Nous développerons ailleurs quelques-unes de ces observations; nous nous contenterons ici de faire remarquer que si Turnus est un autre Achille, le poëte a soin de ne le faire paroître tel qu'en l'absence d'Énée. C'est là une adresse des plus heureuses, et l'on doit s'étonner qu'aucun des commentateurs n'en ait parlé. Ce neuvième livre est celui où le jeune Ascagne joue le rôle le plus brillant, et en cela Virgile fait preuve du même jugement. Dans le premier livre, le fils d'Énée est transporté par Vénus dans l'île de Paphos; dans le quatrième et dans le septième il est présenté comme un chasseur intrépide; dans ce neuvième livre, Énée est absent, Ascagne devient l'espérance des Troyens; sa sagesse brille dans les conseils, et son courage sur le champ de bataille.

Ac veluti pleno lupus insidiatus ovili,
Quum fremit ad caulas, ventos perpessus et imbres,
Nocte super mediâ; tuti sub matribus agni
Balatum exercent: ille, asper et improbus irâ,
Sævit in absentes; collecta fatigat edendi
Ex longo rabies, et siccæ sanguine fauces.
Haud aliter, etc.

Cette comparaison, comme la plupart de celles des anciens, n'a rien d'ingénieux et de brillant dans la pensée: le poëte le plus médiocre pouvoit comparer Turnus attaquant les remparts des assiégés à un loup affamé qui rode autour d'une bergerie; mais les expressions et les images que Virgile emploie ne peuvent appartenir qu'à un poëte du plus grand génie. Non seulement le loup tente un accès dans la bergerie; mais il frémit de rage, il brave l'orage et la tempête, *ventos perpessus et imbres:* ainsi Turnus brave les traits des ennemis. Tandis que le loup exerce au-dehors sa fureur, les agneaux reposent tranquillement sous leurs mères, et poussent de longs bêlemens, *tuti sub matribus agni balatum exercent:* ainsi la jeunesse troyenne reste renfermée dans ses remparts, et se repose sur la prudence des chefs. En deux vers le poëte expose deux scènes différentes, et fait voir tout à la fois ce qui se passe au-dedans et au-dehors du camp. Il revient ensuite au loup, image de Turnus, dont il caractérise la férocité et l'impuissance par ces mots admirables: *Ille, asper et improbus irâ, sævit in absentes.* Aveuglé par la colère, il s'acharne sur sa proie absente. Après cela, on pourroit croire que toutes les couleurs sont épuisées, et qu'il ne reste plus rien à dire au poëte; mais il trouve encore des expressions plus fortes, plus énergiques que les précédentes: rien n'égale la vigueur et la beauté de ces derniers traits du tableau, *Collecta fatigat edendi ex longo rabies, et siccæ sanguine fauces.* Notre langue se refuse à exprimer ces images hardies, et c'est ici qu'il faut dire de Virgile ce que Virgile disoit d'Homère, « qu'il est » plus difficile de lui arracher un vers que d'arracher à » Hercule sa massue. »

Nisus ait : Dine hunc ardorem mentibus addunt,
Euryale ? an sua cuique deus fit dira cupido ?

Le Tasse, dans le douzième livre de *la Jérusalem délivrée*, a imité l'épisode de Nisus et d'Euryale. Tandis que la Nuit roule son char d'ébène, Clorinde s'occupe d'un grand projet, et elle se tourne vers Argant : « Depuis » long-temps, lui dit-elle, je ne sais quoi d'extraordinaire, » de hardi, roule dans mon ame inquiète, soit inspiration » de Dieu, soit erreur de l'homme qui se fait un dieu de son » desir. Vois ces flambeaux qui brillent hors du camp des » ennemis ; j'irai là, le fer dans une main, une torche dans » l'autre, et je mettrai le feu à la tour. » Argant sent à ces paroles l'aiguillon de l'honneur, et il veut accompagner l'héroïne dans son expédition glorieuse. Tous les deux ils se rendent auprès d'Aladin, qui les reçoit au milieu des plus sages de son conseil, approuve leur dessein, et donne de grands éloges à leur courage. Ils partent au milieu des ténèbres, pénètrent dans le camp ennemi, brûlent la tour qui menaçoit Solime. Poursuivis par les chrétiens, ils retournent vers la ville ; Argant est reçu par les siens au milieu des acclamations, et, dans le tumulte de la mêlée, la porte est refermée sur Clorinde. L'héroïne combat seule ; elle immole plusieurs chrétiens, et elle succombe enfin sous le fer de Tancrède, qui la reconnoît et pleure sa victoire.

Tel est le sujet de l'épisode de Clorinde et d'Argant ; plusieurs détails ont été copiés mot pour mot de Virgile, et c'est sans contredit ce qu'on trouve de mieux dans ce morceau. L'idée d'introduire une femme sur la scène, et de la faire pénétrer la nuit dans le camp des chrétiens, s'écarte peut-être de la dignité du poëme épique. L'amour que le Tasse met

dans le dénouement de son épisode, et qui produit un effet très-dramatique, est un sentiment bien moins héroïque que l'amitié, et les lecteurs éclairés préfèreront toujours les larmes de la mère d'Euryale aux larmes de Tancrède.

Pulcherrima primùm
Di moresque dabunt vestri, etc.

Les deux amis, avant d'avoir eu dans le conseil l'avis du jeune Ascagne, reçoivent l'approbation d'un sage vieillard. Le vieil Alète exprime en cette occasion une grande maxime; mais elle est appliquée à l'action dont il s'agit, elle en est inséparable. Les maximes ainsi employées sont appelées par les commentateurs des *sentences déguisées*. Virgile ne les emploie presque jamais autrement; bien différent en cela de Lucain, de Sénèque, et de quelques écrivains modernes.

Immo ego vos, cui sola salus genitore reducto,
Excipit Ascanius, per magnos, Nise, Penates,
Assaracique Larem, et canæ penetralia Vestæ,
Obtestor, etc.

Ces mots par lesquels commence le discours d'Iule, *immo ego vos*, marquent bien l'impatience qu'il a d'exprimer sa reconnoissance aux deux jeunes guerriers. Tout ce discours est pris dans la nature: quand on se trouve dans une situation embarrassante, on est prodigue de promesses; Iule offre tout ce qu'il a, il promet tout ce qu'il espère avoir. « Vous avez » vu, s'écrie-t-il, le cheval que monte Turnus; ce cheval, » le bouclier du héros, son casque éclatant, n'entreront point » dans le partage du butin: Nisus, ils seront le prix de votre » courage. » Dans le dixième livre de l'*Iliade*, Dolon demande à Hector les chevaux d'Achille; mais la promesse

que fait le jeune Ascagne de donner le cheval de Turnus à celui qui lui rendra son père a quelque chose de plus naïf et de plus attachant.

Genetrix, Priami de gente vetustâ,
Est mihi, etc.

Euryale recommande sa tendre mère au fils d'Énée : d'un autre côté, Nisus auroit voulu se dévouer pour Euryale. Cette piété filiale et ce dévouement de l'amitié reviennent en quelque sorte dans toutes les scènes de cet épisode dramatique : le lecteur n'oublie point les paroles de Nisus, et il songe toujours à la mère d'Euryale ; cette exposition est un chef-d'œuvre de l'art.

La réponse que fait le jeune Ascagne à Euryale est pleine de sentimens et de vérité. Il avoit fait à Nisus les plus belles promesses, sans trop savoir s'il pourroit les tenir : son impatience de revoir son père l'emporte quelquefois au-delà des bornes ; le lecteur sourit de son aimable naïveté. Mais lorsqu'Euryale lui parle de sa mère, il répond à un langage connu de son cœur, et toutes ses expressions ont la justesse convenable.

Euryalus phaleras Rhamnetis et aurea bullis
Cingula ; Tiburti Remulo ditissimus olim
Quæ mittit dona, etc.

Euryale prend l'écharpe de Rhamnès. Cette circonstance caractérise très-heureusement les goûts de l'imprudente jeunesse : cette écharpe de Rhamnès doit causer la mort des deux jeunes Troyens. On croira difficilement que quelques commentateurs aient trouvé dans cet ingénieux incident un motif pour mettre l'épisode d'Ulysse et de Diomède au-dessus de celui de Nisus et d'Euryale. « Les espions d'Homère, disent-ils, s'acquittent

d'abord de leur mission ; ce n'est qu'après avoir su le secret des ennemis que Diomède ayant du temps de reste enlève les chevaux du roi de Thrace ; et, s'il tue des Troyens endormis, ce ne sont précisément que ceux qui ferment le passage aux chevaux. Quant à Nisus et Euryale, ajoutent-ils, l'un est un jeune étourdi, et l'autre n'est guère plus prudent ; ils s'amusent tous les deux à massacrer des ennemis plongés dans le sommeil ; ils se chargent de leurs dépouilles, et perdent ainsi mal à propos le temps qu'ils auroient dû employer à faire leur message. » Tous ces raisonnemens ne prouvent rien, si ce n'est que Nisus et Euryale n'ont pas la prudence d'Ulysse, et personne ne doit en être étonné ; Virgile a fait agir ses jeunes guerriers selon les passions de leur âge ; il faut les juger sur la bonté poétique, et non pas sur la bonté morale de leur caractère. Nous convenons cependant que le carnage inutile que font Nisus et Euryale dans le camp ennemi contraste trop peut-être avec les sentimens tendres dont ils offrent le modèle. Ce léger défaut, qui pourroit être justifié par les mœurs anciennes, est le seul qu'on puisse reprocher raisonnablement à l'épisode de Virgile.

Volvitur Euryalus leto, pulchrosque per artus
It cruor, inque humeros cervix collapsa recumbit :
Purpureus veluti quum flos succisus aratro, etc.

Cette comparaison est plus ingénieuse que ne le sont ordinairement les comparaisons des anciens. L'idée en est évidemment prise de ces vers de Catulle : *velut prati ultimi flos, prætereunte postquam tactus aratro est.* L'imitation de Virgile est gracieuse, mais elle n'a rien qui puisse remplacer le mot de *prætereunte :* cette épithète se lie heureusement à l'idée morale de la comparaison ; elle ex-

prime à la fois la fragilité de la fleur et celle de la beauté. Cette fleur n'a point été renversée par des efforts combinés, mais par la charrue qui l'a touchée par hasard et en passant.

Cette comparaison nous en rappelle une autre de Catulle, qui est peut-être plus gracieuse encore : il compare une jeune vierge à une fleur qui croît dans un jardin écarté, à l'abri des troupeaux et de la charrue :

Ut flos in septis secreti nascitur horti,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber.

Ces trois vers charmans sont une idylle tout entière. Aucun poëte dans l'antiquité n'égale Virgile pour la grâce ; mais Catulle peut lui être comparé quelquefois avec avantage. Fénélon aimoit les poésies de Catulle ; il disoit que les modernes n'auroient pas beaucoup perdu, si les poëtes élégiaques n'étoient pas venus jusqu'à nous, mais il auroit cependant regretté Catulle.

Hoc fletu concussi animi, mæstusque per omnes
It gemitus : torpent infractæ ad prœlia vires.
Illam incendentem luctus Idæus et Actor,
Ilionei monitu, et multùm lacrymantis Iuli,
Corripiunt, interque manus sub tecta reponunt.
At tuba terribilem sonitum procul ære canoro
Increpuit...

Tous les cœurs se laissent attendrir par les larmes d'une mère ; on voit bien dans ces vers l'ascendant de la douleur maternelle sur les ames les plus insensibles. Rien n'est plus touchant que ce tableau.

Parmi ce deuil général, on ne remarque que les pleurs d'Ascagne ; il n'eût pas été convenable de faire pleurer les

autres guerriers. Cependant, le jeune héros se montre au milieu de sa douleur avec toute la raison et toute la prudence d'un homme d'état. Il sait combien les larmes d'une mère peuvent amollir le courage des soldats; il fait éloigner la mère d'Euryale au moment où le combat va commencer: l'aspect des larmes maternelles ne s'allie point à l'image terrible des scènes de la guerre; Horace a dit: *bella matribus detestata.*

Lorsque la mère d'Euryale est rentrée sous son toit solitaire, la scène change; les passions guerrières reprennent leur place dans tous les cœurs; on passe subitement des gémissemens aux accens du clairon; des plaintes d'une femme aux cris menaçans des combats: on voit d'avance l'effet que le clairon va produire sur l'ame des guerriers et la soudaine fureur qui va s'emparer des esprits. Tout ce morceau est plein de vérité; le propre du tumulte et du fracas est d'éteindre les sentimens tendres; le bruit du tambour a souvent étouffé la voix de la pitié, et les larmes ne coulent point sur le champ de bataille.

Ces mots *hoc fletu concussi animi, illam incendentem luctus, multùm lacrymantis Iuli,* présentent les images les plus expressives.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que le poëte ralentit ou précipite son vers, selon les passions et les scènes qu'il décrit. Des syllabes moins sonores, moins rapides, sont employées pour exprimer le deuil des Troyens. Mais tout-à-coup la marche des vers devient plus prompte; l'oreille suffit à peine à la rapidité des dactyles qui expriment le bruit de la trompette guerrière.

Turbati trepidare intus, frustraque malorum
Velle fugam: dum se glomerant, retroque residunt
In partem quæ peste caret, tum pondere turris
Procubuit subitò, et cœlum tonat omne fragore.

La circonstance exprimée dans ces vers inspire un véritable intérêt. On voit l'effroi des Troyens, on les voit se rassembler, se presser vers le côté qui n'est point encore embrasé, et trouver la mort en cherchant à l'éviter. On entend le fracas de la tour qui s'écroule, dans ce beau vers: *Procubuit subitò, et cœlum tonat omne fragore.* Les Troyens, ensevelis sous les décombres de l'édifice qui leur servoit d'asile, présentent une image terrible et attendrissante; ce tableau est heureusement varié par la fuite d'Hélénor et de Lycus, qui seuls sortent vivans de cet immense tombeau, et périssent bientôt sous le fer des ennemis.

Is primam ante aciem, digna atque indigna relatu
Vociferans, tumidusque novo præcordia regno,
Ibat, et ingenti sese clamore ferebat...

Le discours de Numanus est un des morceaux les plus admirés de ce neuvième livre. Ce n'est point aux Atrides, s'écrie-t-il, ni au fourbe Ulysse que vous avez affaire, mais à une nation chez laquelle la vigueur est héréditaire. Virgile prend delà occasion de faire connoître le courage et les mœurs guerrières des peuples de l'ancienne Italie. On pourroit penser que le discours de Numanus est un peu trop long pour un guerrier qui est sur le champ de bataille. Il est probable que Virgile ne lui auroit point donné cette étendue, s'il n'avoit eu un excellent motif: il s'agit d'une victoire que va remporter le jeune Ascagne; il étoit convenable d'y faire

arrêter l'attention du lecteur. Les qualités et les vertus militaires dont se vante si longuement et si poétiquement Numanus servent d'ailleurs à rehausser la gloire de son jeune vainqueur.

> It clamor totis per propugnacula muris:
> Intendunt acres arcus, amentaque torquent.
> Sternitur omne solum telis: tum scuta cavæque
> Dant sonitum flictu galeæ: pugna aspera surgit...

Ce combat qui s'engage est un des passages de l'*Énéide* auxquels, pour nous servir d'une expression de Pope, Homère a mis le feu. Le poëte grec n'a point de description plus rapide, plus vive et plus animée; rien n'égale la richesse de cette comparaison, où le poëte représente, à l'approche d'une constellation orageuse, la tempête qui brise le sein des nuages, *cœlo cava nubila rumpit*, et fait tomber la grêle et la pluie sur la terre et sur la mer : *verberat imber humum; multâ grandine nimbi in vada præcipitant; torquet aquosam hiemem.* Toutes ces expressions, et surtout les dernières, donnent une idée parfaite de l'agitation et de la tourmente des élémens, et présentent une fidèle image de la fureur des combats. Virgile a dans ce morceau plusieurs autres comparaisons; il ne les a pas toutes prises à Homère, et elles prouvent que le poëte latin étoit souvent plus heureux en suivant son propre génie qu'en imitant les poëtes de la Grèce. La manière dont Turnus s'introduit dans le camp ennemi, et la frayeur des Troyens à son aspect, achèvent de peindre la confusion et le désordre de la bataille. Cette situation est d'un intérêt dramatique et conforme aux préceptes d'Aristote, qui recommande aux poëtes épiques d'employer

quelquefois les mobiles de la tragédie ; elle est exprimée en quelques mots ; et Virgile, qui a tout le feu d'Homère, l'emporte sur son rival par son énergique précision. On peut avec raison appliquer au chantre d'Énée ce que Pline disoit de Timanthe, un des plus grands peintres de la Grèce : *Timanthi plurimum adfuit ingenii in omnibus operibus ejus ; intelligitur enim plus semper quàm pingitur.*

Virgile, à la fin de ce neuvième livre, relève avec beaucoup d'art le caractère de Turnus, et il le relève ainsi dans le dessein de faire éclater davantage la gloire d'Énée, qui sera bientôt son vainqueur : le dieu Mars pousse lui-même le héros toscan ; Junon tremble pour lui ; et le dieu du Tibre le reçoit sur ses ondes pour le rendre à ses compagnons.

Virgile annonce clairement qu'il a voulu donner à Turnus le caractère d'Achille ; il chante les Troyens, et c'est une heureuse idée que d'avoir fait renaître en quelque sorte le fils de Thétis pour l'immoler aux mânes d'Ilion : ce trait rappelle et réalise déjà la prédiction d'Anchise dans le premier livre :

« Un jour, un jour viendra qu'en tous lieux triomphans,
» A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
» Le sang d'Assaracus imposera des chaînes ;
» Et les fils des vaincus, tout-puissans à leur tour,
» Aux enfans des vainqueurs commanderont un jour. »

Le caractère d'Achille est le plus beau caractère de la poésie épique ; et la ressemblance qu'il a avec Turnus a fait craindre, comme nous l'avons dit, que ce rival d'Énée ne fût plus intéressant que le héros même de l'*Énéide*. On auroit dû cependant se pénétrer de cette vérité, qu'un caractère épique est plus ou moins beau selon qu'il est plus ou moins

conforme au but que le poëte se propose. Dans *l'Iliade*, Achille est un héros plein de valeur; mais sa valeur tient essentiellement de la colère. Homère avoit à parler de la guerre ou plutôt de la destruction de Troie, et la colère étoit une passion convenable au but qu'il s'étoit proposé. Virgile, au contraire, chante l'origine d'un empire; les passions furieuses ne convenoient ni à son sujet ni à son héros. La colère peut détruire une ville; mais elle ne peut fonder un grand état. Ainsi le caractère d'Achille auroit paru déplacé dans le héros de l'*Énéide*, et Virgile a fait sagement de donner ce même caractère à Turnus qu'il oppose au fondateur de Rome.

Virgile, en effet, comme on l'a vu, présente Turnus comme un guerrier furieux. A l'imitation d'Homère, il compare ce nouvel Achille au lion, et le lion est le symbole de la fureur. Horace nous apprend que lorsque Prométhée forma l'homme de ce que chaque animal avoit de propre, ce qu'il emprunta du lion fut la colère.

Stace a voulu aussi donner à Tydée le caractère d'Achille; mais il n'a pas montré la même sagesse que Virgile dans son imitation. Il fait manger à son héros la tête de son ennemi, il lui fait boire le sang qui en jaillit, lui fait fouiller jusqu'à la cervelle pour la dévorer; sans que ses compagnons puissent le calmer et lui arracher cette proie:

> Atque illum effracti perfusum tabe cerebri
> Aspicit, et viro scelerantem sanguine fauces
> Nec comites auferre valent.

Toutes ces images sont dégoûtantes; ce caractère de Tydée est un caractère monstrueux, et celui de Turnus est pris dans la nature.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DIXIÈME.

CEPENDANT s'est ouvert, pour le conseil des dieux,
De l'Olympe immortel le palais radieux :
Jupiter les convoque en son enceinte immense ;
Et du trône éternel, d'où sa toute-puissance
Surveille l'univers, et contemple à la fois
Les vaincus, les vainqueurs, les peuples et les rois,
Le dieu leur parle ainsi d'une voix solennelle :
« Ornemens glorieux de ma cour éternelle,
» Quel intérêt nouveau, changeant vos volontés,
» A rallumé la guerre et rompu vos traités ?
» De Laurente et de Troie, inquiètes rivales,
» J'ai voulu prévenir les discordes fatales ;
» Moi-même aux deux partis j'avois dicté la paix :
» Par quelle défiance ou quels motifs secrets
» Ose-t-on, au mépris de mes lois paternelles,
» Allumer de nouveau ces discordes cruelles ?
» Les temps arriveront, ne les prévenez pas,
» Où l'Afrique, aux Latins envoyant le trépas,
» De leurs monts protecteurs s'ouvrira le passage,
» Et contre les Romains déchaînera Carthage.

» Alors vous combattrez; alors chacun de vous
» Pourra donner carrière à son libre courroux :
» Jusque-là, reposez dans une paix profonde,
» Et de vos différends ne troublez plus le monde. »
Ainsi le roi des dieux d'une imposante voix
Annonce en peu de mots ses souveraines lois.
Mais, craignant pour son fils, la reine de Cythère
Répand plus longuement les plaintes d'une mère :
« Roi du monde et des dieux ! car enfin aujourd'hui
» De quel autre que vous puis-je implorer l'appui ?
» Vous voyez nos malheurs, jusqu'à quelle licence
» Du superbe Turnus s'emporte l'insolence.
» C'est peu que ses coursiers, dans les champs des combats,
» Écrasent les Troyens renversés sous ses pas;
» Les portes de leurs murs, les remparts de leur ville,
» Sont contre sa fureur un refuge inutile;
» Dans leurs fossés sanglans les morts sont entassés.
» Énée absent l'ignore. Eh ! n'est-ce point assez
» Qu'Ilion une fois ait péri par la flamme ?
» Faut-il trouver partout les malheurs de Pergame ?
» De ses nobles bannis le reste infortuné
» A d'éternels assauts est-il donc condamné ?
» Troie à peine renaît de sa cendre immortelle,
» Des ennemis nouveaux renaissent avec elle !
» Que dis-je ? Soulevant les habitans d'Arpos,
» Le fougueux Diomède est las de son repos;

» Il faut m'attendre encore à ses coups sacrilèges;
» Le sang de Jupiter n'a plus de privilèges.
» Ah! si malgré vos lois, si malgré les destins
» Leur audace aborda les rivages latins,
» Otez-leur votre appui, retirez vos miracles;
» Mais si, fendant les flots sur la foi des oracles,
» Ils n'ont fait qu'obéir, en traversant les mers,
» Aux puissances des cieux, à celles des enfers,
» Qui donc peut vous soumettre à son vœu téméraire,
» Et créer des destins au gré de sa colère ?
» Rappellerai-je ici les élémens armés,
» Leurs malheureux vaisseaux par les feux consumés,
» Éole et ses fureurs, Iris et ses messages ?
» C'étoit trop peu des feux, des flots et des orages;
» L'enfer restoit encore; et voilà qu'Alecton,
» S'élançant en courroux des gouffres de Pluton,
» De ses fatales mains sème en tous lieux la guerre!
» Je ne vous parle plus du sceptre de la terre;
» Nous l'espérions jadis dans les jours du bonheur;
» Un tel orgueil, hélas! ne sied plus au malheur :
» La victoire dépend de votre main puissante.
» Mais, par les saints débris de Troie encor fumante,
» Puisqu'une haine injuste, insultant ces débris,
» Leur ferme l'univers, que l'enfant de mon fils,
» Aux rigueurs du Destin s'il faut livrer son père,
» D'un héros malheureux console au moins la mère!

» Souffrez que mon amour ne l'abandonne pas
» Au tumulte des camps, au hasard des combats.
» J'ai Paphos, Amathonte, et les bois de Cythère ;
» Permettez qu'en ces lieux un bosquet solitaire,
» De ses jours ignorés dépositaire obscur,
» Lui procure un destin moins brillant, mais plus sûr.
» Que la terre obéisse à la fière Carthage ;
» A sa grandeur jalouse il ne peut faire ombrage :
» Et que peut un enfant du fond de ces déserts ?
» Voilà donc notre sort après tant de revers !
» Hélas ! de quoi nous sert qu'un dieu, sauveur de Troie,
» Ait arraché des feux une si belle proie,
» D'avoir sur tant de mers, tant de bords étrangers,
» De la terre et des eaux épuisé les dangers,
» Si, traînant en tous lieux leur misère importune,
» Ils ont changé de ciel sans changer de fortune ?
» Ah ! s'il falloit périr, ne valoit-il pas mieux
» Mourir où périt Troie, où sont morts nos ayeux ?
» Non, ce n'est plus un trône où les Troyens prétendent,
» C'est le choix des malheurs que leurs pleurs vous demandent
» Rendez-leur les combats, rendez-leur les assauts,
» Et la rage des Grecs et leurs mille vaisseaux ;
» Qu'ils puissent, en mourant, voir encor le Scamandre,
» Combattre encor pour Troie, et mourir sur sa cendre. »
Junon, muette, écoute auprès de son époux ;
Enfin, ne pouvant plus contenir son courroux :

« Pourquoi me forcez-vous par votre violence
» D'exhaler des douleurs qu'enfermoit mon silence?
» Quel mortel ou quel dieu, funeste aux deux états,
» A contraint votre fils à chercher les combats?
» Les destins.... disons mieux, les fureurs de Cassandre
» L'ont poussé sur ces bords des rives du Scamandre.
» Mais l'avons-nous forcé d'abandonner ses camps,
» De confier ses jours aux caprices des vents,
» De charger un enfant du hasard des batailles,
» D'aller, quittant le soin de ses propres murailles,
» Du feu de la discorde embraser tous les cœurs,
» Et forcer les Toscans à servir ses fureurs?
» Quel dieu lui conseilla ces imprudens voyages?
» Qu'ont fait ici Junon, Iris et ses messages?
» Pour ses murs renaissans vous alarmez les cieux!
» Mais Turnus est lui-même issu du sang des dieux:
» Quand ce Troyen ravit des terres étrangères,
» Seul ne peut-il s'armer pour les champs de ses pères?
» Et qui ne connoît pas ces insolens bannis,
» Barbares assassins et brigands impunis,
» Qui, s'offrant pour époux, malgré la foi donnée,
» Viennent en menaçant nous parler d'hyménée,
» Et, l'olive à la main, méditant des forfaits,
» Sur des vaisseaux armés sollicitent la paix?
» Eh quoi! vous avez pu, fière de vos oracles,
» Pour ce fils adoré prodiguer les miracles;

» Tantôt, montrant aux Grecs un fantôme trompeur,
» En place d'un héros offrir une vapeur;
» Tantôt, divinisant leurs poupes vagabondes,
» Transformer un bois vil en puissances des ondes !
» Seule ne puis-je rien ? De vos murs investis
» Votre fils est absent : accusez votre fils.
» Vous avez Amathonte, et Paphos, et Cythère ;
» Pourquoi venir braver une cité guerrière ?
» On se plaint du malheur de vos Troyens chéris :
» Est-ce moi qui l'ai fait, ou bien votre Pâris ?
» Est-ce moi qui causai la fière jalousie
» Qui fit combattre ensemble et l'Europe et l'Asie ?
» Est-ce moi que l'on vit, par d'indignes secours,
» Dans Sparte protéger d'adultères amours ?
» Me vit-on allumer, pour embraser la terre,
» Au flambeau de l'Amour les torches de la guerre ?
» C'est alors qu'il falloit, écoutant vos frayeurs,
» Pour prévenir leurs maux, prévenir leurs fureurs :
» Aujourd'hui que vous presse un repentir stérile,
» Le reproche est injuste, et la plainte inutile. »

Ainsi parle Junon : des frémissemens sourds
Dans les cieux partagés ont suivi ce discours.
Tels du vent précurseur des tempêtes futures
Dans les bois frémissans préludent les murmures.
Alors leur souverain d'un ton majestueux
Se prépare à parler. Du ciel respectueux

» Dans la tombe emporta le seul bien que j'adore ;
» Dans la tombe avec lui mon cœur habite encore. »
Elle dit : et les pleurs ont inondé ses yeux.
« O vous ! que j'aime plus que la clarté des cieux,
» Voulez-vous, dit sa sœur, toujours triste et sauvage,
» Vous imposer l'ennui d'un éternel veuvage ?
» Et, près d'un vain tombeau consumant vos beaux jours,
» Fuir le doux nom de mère, et languir sans amours ?
» Hôtes inanimés de la nuit éternelle,
» Les morts s'informent-ils si vous êtes fidèle ?
» Que mille adorateurs dans Sidon autrefois
» Aient brigué vainement l'honneur de votre choix ;
» Qu'Iarbe, redouté sur ce brûlant rivage,
» Vous ait lassée en vain de son superbe hommage ;
» Qu'enfin, dans ces climats féconds en grands exploits,
» Tant de fameux guerriers et tant d'illustres rois,
» Descendus pour Didon de leur char de victoire,
» En vain aient à vos pieds mis leur sceptre et leur gloire :
» Nul n'a pu dans votre ame effacer votre époux.
» Mais pourquoi vous armer contre un penchant plus doux ?
» De vos états au moins que l'intérêt vous touche.
» Ici le Maure altier, le Barcéen farouche
» Contre vos murs naissans frémit de toutes parts ;
» Là des sables déserts entourent vos remparts ;
» Partout il faut lutter, sur ces affreux rivages,
» Contre un climat barbare et des peuples sauvages.
» Et ne craignez-vous point votre frère en courroux ?
» Quels orages dans Tyr s'élèvent contre vous !

» Il n'en faut point douter : ces fiers enfans de Troie,
» C'est Junon, c'est le ciel, ma sœur, qui les envoie.
» Dieux ! combien cet hymen vous promet de grandeur !
» Qu'Ilion de Carthage accroîtra la splendeur !
» Voyez vos murs peuplés, vos villes florissantes,
» Et la mer se courbant sous vos flottes puissantes.
» Vous, seulement des dieux implorez la bonté ;
» Par les soins caressans de l'hospitalité,
» Du Troyen dans ces lieux prolongez la présence :
» Que l'amour naisse en lui de la reconnoissance.
» Prétextez ses périls, les rigueurs de l'hiver,
» Ses nefs à réparer, l'inclémence de l'air,
» Les torrens d'Orion suspendus sur nos têtes,
» Les menaces de l'onde, et l'horreur des tempêtes. »
Ce discours rend l'espoir à sa timide ardeur,
Assoupit les remords, faire taire la pudeur ;
Et l'amour plus brûlant se rallume en son ame.
Pour obtenir des dieux le succès de sa flamme,
On invoque Bacchus, on invoque Apollon,
Surtout le dieu d'hymen protégé par Junon.
Didon, leur présentant le vin du sacrifice,
En arrose le front d'une blanche génisse ;
D'un pas majestueux fait le tour des autels,
Les charge tous les jours de présens solennels ;
Tous les jours, au milieu des victimes mourantes,
Consulte avidement leurs fibres palpitantes.
Malheureuse ! où l'égare une pieuse erreur ?
La réponse des dieux est au fond de son cœur.

Ascagne, au milieu d'eux affrontant la tempête,
Sans casque, à tous les traits offre sa jeune tête,
Et dans tout son éclat déploie aux yeux surpris
Et la valeur d'Énée et les traits de Cypris.
Un fil d'or, renouant ses tresses vagabondes,
Sur les lis de son cou laisse flotter leurs ondes,
Et sa vive blancheur n'en éclate que mieux :
Tel, environné d'or, un rubis précieux
D'une jeune beauté relève encor la grâce;
Tel le brillant ivoire élégamment s'enchâsse
Dans le noir térébinthe ou dans le buis doré.
Vénus tremble en secret pour ce fils adoré.
Là tu brillois aussi, toi, de qui la main sûre
D'un trait empoisonné dirige la blessure,
Ismare, digne sang des rois Méoniens,
Digne élève de Mars, digne ami des Troyens;
Toi, que l'on vit pour eux déserter ta patrie,
Où la riche nature et l'heureuse industrie
Font rouler à la fois, dans de riches vallons,
Et l'or de son Pactole, et l'or de ses moissons.
Près d'eux marche Capys, qu'avec orgueil avoue
Pour son illustre auteur l'opulente Capoue.
Enfin paroît l'honneur du sang des Memmius,
Mnesthée, encor tout fier du combat de Turnus.

Tandis que l'on poursuit l'attaque et la défense,
Au milieu de la nuit le chef troyen s'avance;

Il vogue, il fend les mers. A peine des Toscans,
Pour instruire Tarchon, il a franchi les camps,
Sa noble loyauté, docile aux lois d'Évandre,
A leur nouveau monarque avoit eu soin d'apprendre
Son nom, sa nation, ses dangers, ses moyens,
Les secours qu'aux Toscans demandent les Troyens,
Quels sont ses ennemis, par quel vil subterfuge
Mézence chez Turnus sut trouver un refuge,
Ce que peut de Turnus la farouche valeur,
L'inconstance du sort, et les droits du malheur.
Énée à ces discours joint sa noble prière.
Tarchon n'hésite pas : sa nation guerrière,
Scellant par un traité son heureuse union,
S'allie avec plaisir aux enfans d'Ilion.
C'est un chef étranger que veut la destinée :
Pour l'envoyé du sort tous choisissent Énée.
De leur brillante élite ils chargent ses vaisseaux.
Le héros, à leur tête, a volé sur les eaux.
Sa proue étale aux yeux les lions de Cybèle
En pompe sur son char conduisant l'immortelle ;
Plus haut, l'Ida fixoit ses regards consolés,
L'Ida si doux aux yeux des Troyens exilés !
Là, leur chef est assis, méditant en silence
Ce que peut sa valeur, ce que doit sa prudence.
Pallas, à ses côtés, apprend de ce héros
A lire dans les cieux sa route sur les flots,

A diriger son cours sur la plaine profonde,
A vaincre sur la terre, à naviguer sur l'onde.
O muses! maintenant ouvrez-moi l'Hélicon;
De ces nombreux guerriers apprenez-moi le nom;
Dites de quels héros la glorieuse élite
Accompagnoit Énée, et vogùoit à sa suite.
Massique est le premier : sur l'airain menaçant
Sa proue offre aux regards un tigre rugissant;
Mille jeunes guerriers, armés d'un trait rapide,
De leur léger carquois, de leur arc homicide,
Des murs de Clusium, des remparts de Cosas,
Pareils d'âge et d'ardeur, le suivent aux combats.
Le fier Abas y joint une brillante troupe :
Un Apollon d'or pur resplendit sur sa poupe;
Pour lui Populonie a tiré de son sein
De six cents combattans un généreux essaim.
Ilva, qui des métaux est la mère féconde;
Ilva, qui pour ceinture a l'empire de l'onde,
Y joint trois cents guerriers exercés aux combats,
Et fournit à la fois son fer et ses soldats.
Asylas après eux s'avance le troisième;
L'interprète Asylas, dont le talent suprême
Sait lire l'avenir dans les flancs des taureaux,
Dans les feux de l'éclair, qui de tous les oiseaux
Connoît les vols divers et les divers langages,
Et du ciel aux humains révèle les présages :

Pour lui mille guerriers, armés de javelots,
D'une moisson de fer ont hérissé les flots;
Toscane par son sol, grecque par sa naissance,
Fille heureuse d'Élis, Pise arma leur vaillance;
Son nom atteste encor le lieu de son berceau.
Après eux s'avançoit des guerriers le plus beau,
Astur, enorgueilli des dons de la nature,
De son coursier docile et de sa riche armure.
Les champs de Minion et des vieux Pyrgiens,
Gravisque qui détruit ses propres citoyens,
Et Cérète, ont fourni cette jeunesse armée.
Tous sont égaux en zèle, égaux en renommée.
Puis-je oublier vos noms de la gloire connus,
Illustre Cinyras, et toi, fils de Cycnus?
Ton camp est peu nombreux; mais la fidèle histoire
De ton malheureux père a gardé la mémoire:
Parmi ces peupliers où tes plaintives sœurs,
Imprudent Phaéton! ont caché leurs douleurs,
Cycnus, ton tendre ami, que ta mort désespère,
Charmoit par ses doux chants son chagrin solitaire.
Bien plus que par les ans vieilli par le regret,
Il vit son corps blanchi se couvrir de duvet,
Et dans l'air, en chantant, s'éleva sur ses ailes.
Un panache formé des plumes paternelles
Distingue encor son fils; et ses jeunes guerriers
D'un semblable ornement ombragent leurs cimiers.

Sur sa proue un Centaure, effroi des mers profondes,
Suspend un lourd rocher qui menace les ondes;
Et, guidant en son cours trente légers vaisseaux,
D'une longue carène il sillonne les eaux.
Ocnus, le fier Ocnus quitte aussi sa patrie:
La prêtresse Manto du fleuve d'Étrurie
Eut cet enfant divin; et lui-même, dit-on,
De sa mère à Mantoue a donné le beau nom;
Mantoue, ouvrage heureux de plus d'un chef illustre;
Tous, nés en divers lieux, ont augmenté son lustre:
Trois peuples, divisés par leurs quatre tribus,
A ses murs souverains apportent leurs tributs;
Et tous ceux dont ses lois formèrent la vaillance
Aux champs de l'Étrurie ont reçu la naissance.
Cinq cents autres guerriers, non moins audacieux,
Armés contre Mézence, et nés aux mêmes lieux,
Voguent sous Mincius; et Bénacus son père
Orna de ses roseaux une tête si chère.
Auleste enfin s'avance; et ses cent matelots
Sous leurs cent avirons font bouillonner les flots.
Un vieux Triton le porte, et sa conque bruyante
Surmonte encor le bruit de la vague écumante:
La mer même s'effraie à ce terrible son.
Joignant des traits humains aux formes d'un poisson,
La moitié de son corps va se cacher dans l'onde,
Et sous ses larges flancs la mer blanchit et gronde.

Tels sont ces braves chefs; tels leurs trente vaisseaux
Au secours des Troyens s'élancent sur les eaux.
Le jour ne brilloit plus; la nocturne courrière
Sur son char inconstant poursuivoit sa carrière.
Plein de ses grands projets, assis au gouvernail,
Le héros des nochers dirigeoit le travail:
Tout dort autour de lui, mais sa prudence veille;
Son vaisseau suit son cours. Tout à coup, ô merveille!
Ces nymphes dont l'Ida fut le premier séjour,
Ouvrage de Cybèle, objet de son amour,
De loin avec plaisir ont reconnu leur maître;
Et, devant ses regards s'empressant de paroître,
S'offrent en nombre égal à celui des vaisseaux
Que le Tibre avoit vu reposer dans ses eaux.
Toutes, l'environnant de leur brillante escorte,
Paroissent envier le vaisseau qui le porte,
L'amusent de leurs jeux, et lui prouvant leur foi
De son heureux retour félicitent leur roi.
De toutes la plus belle et la plus éloquente,
S'attachant d'une main à la poupe flottante,
Et de l'autre fendant l'azur mouvant des flots,
S'élève sur les mers, et lui parle en ces mots:
« Veilles-tu, fils des dieux? Veille, le moment presse.
» Tu vois ces pins sacrés, présent d'une déesse,
» Ces verts enfans des monts qu'autrefois tu céda
» L'immortelle forêt qui couronne l'Ida.

» Pour nous soustraire au fer, à la flamme cruelle,
» Cybèle nous donna cette forme nouvelle;
» Déesses de la mer, autrefois tes vaisseaux,
» Nos fidèles regards te cherchent sur les eaux.
» Apprends donc que ton fils, non sans peine, protège
» Tes remparts impuissans que le Rutule assiège.
» D'Évandre et des Toscans déjà les cavaliers
» Ont au poste prescrit arrêté leurs coursiers;
» Leur troupe vous attend, et déjà Turnus tremble
» Que vos camps séparés ne l'attaquent ensemble.
» Préviens donc ses efforts, et dès l'aube du jour
» Que tes soldats armés signalent ton retour;
» Saisis ce bouclier immense, impénétrable,
» Dont l'acier brillant d'or te rend invulnérable.
» Demain des ennemis, si tu crois mon conseil,
» L'épouvante et la mort seront l'affreux réveil. »
A ces mots, rappelant sa longue expérience,
La nymphe, en reculant, aux vaisseaux qu'elle lance
Donne le mouvement qu'elle-même autrefois
Dans l'empire des eaux a reçu tant de fois:
Soudain, servant d'exemple à la flotte docile,
La nef part comme un trait, et fuit d'un vol agile.
Étonné, mais soumis, le monarque pieux
Accepte le présage, et regardant les cieux:
« Toi que tes hautes tours couronnent de leur cime,
» Toi que tes fiers lions conduisent à Dindyme,

» Accomplis ton augure; et, secondant mon bras,
» Viens, et que les Troyens triomphent sur tes pas ! »
Il dit : déjà la nuit fuit devant la lumière,
Et le jour renaissant rentre dans la carrière.
Par son ordre aussitôt flottent les étendards;
Déjà son œil charmé reconnoît ses remparts,
Reconnoît ses Troyens. A l'instant, de sa poupe
Il donne le signal, il exhorte sa troupe :
Déjà brille élevé son bouclier divin
Qu'aux antres de Lemnos a façonné Vulcain.
Son camp le reconnoît; aussitôt il envoie
Mille cris redoublés et d'amour et de joie.
Déjà sifflent leurs traits, déjà l'espoir vainqueur
Rend la force à leurs bras, le courage à leur cœur.
Tels, traversant les airs, des bataillons de grues
De leur vol à grands cris obscurcissent les nues :
Tels semblent des Troyens les bataillons épais;
Ainsi partent leurs cris, ainsi volent leurs traits.
Turnus est étonné. Sur la liquide plaine
Soudain s'offre l'armée, et la flotte troyenne
Qui s'apprête à lancer ses guerriers sur ces bords.
Le héros à leur tête anime leurs efforts;
Son casque étincelant, son aigrette ondoyante
Dardent en longs éclairs leur lumière effrayante;
Son bouclier vomit des torrens de clarté.
Telle d'un rouge ardent, lugubre, ensanglanté,

La nuit dans l'air brûlant la comète étincelle ;
Tel, apportant la soif et la fièvre cruelle,
De l'ardent Sirius l'astre pernicieux
Vient embraser la terre et dessécher les cieux.
Mais Turnus brave tout ; son superbe courage
Veut contre les Troyens s'assurer du rivage :
« Allons, amis, dit-il, remerciez les dieux ;
» Ceux que vous attendiez, les voilà sous vos yeux ;
» Profitez du bonheur que le ciel vous envoie ;
» Mars lui-même en vos mains amène votre proie ;
» Marchez ; rappelez-vous vos femmes, vos enfans,
» Et vos braves ayeux, et leurs faits triomphans.
» Profitez du moment où leur foule craintive
» D'un pied tremblant encor se confie à la rive ;
» Que la mort soit le prix de leurs premiers essais :
» C'est à l'audace, amis, qu'appartient le succès. »
A ces mots, il choisit et ceux dont le courage
Doit aux hardis Toscans disputer le rivage,
Et ceux qui contiendront les Troyens assiégés.
Aussitôt sur des ponts vers la rive allongés
Énée ordonne aux siens d'aborder sur la plage.
Plusieurs devancent l'ordre ; et leur bouillant courage,
Dans le moment propice où d'un cours languissant
De la rive à son lit la vague redescend,
Sur l'arène fatale impatient s'élance ;
Sur la rame qui ploie un autre se balance.

L'audacieux Tarchon, à l'endroit où son œil
N'apperçoit point de fond et ne croit point d'écueil,
Mais où la mer sans bruit gonflant ses eaux profondes
Amène mollement et ramène ses ondes,
Tourne à l'instant sa proue : « Illustres matelots !
» Voici l'heureux moment, courbez-vous sur les flots;
» Saisissez l'aviron dans vos mains vigoureuses;
» Poussez, lancez, portez vos nefs victorieuses;
» Dans ce sol ennemi plongez leur bec d'airain;
» Que la carène même y creuse son chemin :
» Une fois abordés, qu'importe le naufrage ?
» Marchez; sur leurs débris je vous suis au rivage. »
Il dit : tous à l'envi se penchent sur les eaux;
Tous, d'un commun effort, ont lancé leurs vaisseaux :
Leurs becs frappent le bord, il s'ouvre; et leur carène
Libre enfin du péril vient s'asseoir sur l'arène.
Mais toi, brave Tarchon, le tien fut moins heureux :
Rencontré dans son cours par un roc désastreux,
Sur son dos inégal quelque temps mal assise
Sa carène pendante, ébranlée, indécise,
De son poids chancelant fatigue en vain les flots,
S'ouvre, et livre à la mer soldats et matelots.
Ils luttent à travers les débris du naufrage,
Et le flot qui revient les arrache au rivage.
Turnus saisit l'instant; et rassemblant les siens
Il les pousse, il les place au-devant des Troyens.

La charge sonne. Énée au même instant s'élance :
Par lui, présage heureux ! l'affreux combat commence ;
Le fer en main, il fond sur ces nouveaux soldats
Que Cérès à regret cède au dieu des combats.
Déjà du fier Théron la défaite sanglante
Dans les rangs ennemis a porté l'épouvante ;
Malgré le fer, l'airain, et l'or étincelant,
Le glaive entre, pénètre, et lui perce le flanc.
Lichas le suit ; Lichas, heureux dans son enfance,
Lichas qui doit au fer la mort et la naissance :
Par le tranchant acier, au gré d'un art savant,
De sa mère expirante il fut tiré vivant ;
Au père d'Esculape on consacra sa vie,
Par le fils de Vénus, hélas ! trop tôt ravie.
Le robuste Cissée et l'énorme Gyas
D'Énée à coups pressés écrasoient les soldats ;
Mais leurs terribles mains, la massue homicide
Dont s'enorgueillissoient ces héritiers d'Alcide,
Leur père, ami d'Hercule, et qui suivoit ses pas
Quand les monstres trembloient au bruit de ses combats,
Rien ne peut les soustraire au bras fatal d'Énée.
Bientôt Pharon subit la même destinée ;
Il crioit : le fer plonge, et détruit à la fois
L'organe de la vie et celui de la voix.
Et toi, que Clytius à la fleur du bel âge
Entraîne sur ses pas dans les champs du carnage,

O malheureux Cydon! ce terrible ennemi
T'eût ravi d'un seul coup le jour et ton ami,
Si les fils de Phorcus, ces frères magnanimes,
N'eussent sauvé dans toi l'une de ces victimes.
Tous les sept sur Énée ont fait voler leurs dards;
Sur lui les traits lancés fondent de toutes parts:
Les uns sont repoussés par la divine armure;
Des autres Cythérée amortit la blessure,
Et le corps de son fils à peine est effleuré.
Alors du sang latin encor plus altéré,
« Des armes, cria-t-il; oui, donnez-moi ces armes
» Qui sous les murs Troyens répandoient tant d'alarmes:
» Aucuns des traits par qui les Grecs furent percés
» Ne seront aux Latins impunément lancés. »
Achate alors lui tend sa redoutable lance;
Il la voit, la saisit, la soulève, et la lance:
Elle vole; et Méon, malgré son bouclier
Et malgré sa cuirasse, est percé tout entier.
Alcanor tend le bras à son frère qui tombe:
Le trait sort tout fumant du guerrier qui succombe,
Poursuit, l'atteint lui-même; et du corps séparé
A ses nerfs languissans pend son bras déchiré.
Numitor veut venger le meurtre de son frère;
Il tire de son corps la flèche meurtrière,
La lance sur Énée: Achate en est atteint,
Mais de son noble sang le fer à peine est teint.

Clausus accourt, tout fier des forces du jeune âge :
Dryope ose braver son superbe courage.
L'impétueux Clausus, coupant du même fer
Le passage des sons et le chemin de l'air,
Arrête du guerrier la bravade hardie,
Et lui ravit d'un coup la parole et la vie :
Il bat du front la terre, et la teint de son sang.
Trois frères Thraciens sentent ce bras puissant :
Trois autres à leur tour éprouvent sa furie ;
Idas étoit leur père, Ismare leur patrie.
Soudain fondent sur lui ces Aurunces si fiers,
Et le brave Halésus, et toi du dieu des mers
Impétueux enfant, Messape, dont l'adresse
Dompte des fiers coursiers la fougueuse jeunesse.
Des deux parts même espoir, même ardeur, même effort :
Les deux partis rivaux, ensanglantant ce bord,
Du fatal Latium se disputent la porte ;
Nul d'eux ne veut céder, nul encor ne l'emporte.
Tels dans les champs des airs luttent deux vents égaux ;
Les courans opposés, les nuages rivaux,
Soutiennent sans céder leur choc opiniâtre :
Tels Troyens et Latins sur ce sanglant théâtre
Se poussant, s'approchant, s'éloignant de la mer,
Luttent pied contre pied, le fer contre le fer.
Plus loin combat Pallas : mais, ô douleur extrême !
Un rapide torrent, qui sur ce terrain même

Emporta des débris de rochers, d'arbrisseaux,
Condamne ses soldats à quitter leurs chevaux :
Dans le combat à pied leur inexpérience
Bientôt des rangs troublés a détruit l'ordonnance ;
Et devant les Latins leurs bataillons sans art
Résistoient en désordre, et fuyoient au hasard.
Leur chef emploie alors, pour ressource derniere,
Les reproches sanglans, la touchante prière :
« Amis, où fuyez-vous ? Par vous, par vos exploits,
» Par les hauts faits d'Évandre admirés tant de fois,
» Par l'espoir dont Pallas peut se flatter peut-être
» Et d'imiter son père et d'égaler son maître,
» Revenez, suivez-moi, marchons le fer en main !
» Voyez ces rangs épais, c'est là notre chemin ;
» Là la patrie en pleurs, là l'honneur vous appelle,
» Où l'obstacle est plus grand la victoire est plus belle.
» Ici nous n'avons pas à combattre des dieux :
» N'avons-nous pas des bras, un cœur, du fer comme eux ?
» Hommes, pour ennemis nous n'avons que des hommes :
» Vous savez ce qu'ils sont, montrez-leur qui nous sommes.
» Eh ! quel moyen d'ailleurs d'échapper aux combats ?
» D'un côté c'est la mer qui s'oppose à vos pas ;
» De l'autre, vos remparts, les Troyens et la gloire.
» Votre arrêt est dicté : la mort, ou la victoire. »
Il dit, et tout à coup sa bouillante valeur
Les entraîne avec lui. Lagus, pour son malheur,

Vient s'offrir à ses coups : tandis que du rivage
Il enlève un rocher que veut lancer sa rage,
Il le perce à l'endroit où, traversant le dos,
Des deux flancs recouverts de leurs robustes os
L'épine en s'allongeant occupe l intervalle.
Pour retirer le fer de la lance fatale
Par son bras vigoureux avec force enfoncé,
Sur l'ennemi mourant tandis qu'il s'est baissé,
Pour venger son ami levant sur lui le glaive,
Hisbon va le frapper : le héros se relève,
Et perçant ses poumons encor gros de courroux,
Par un coup plus rapide a prévenu ses coups.
Sthénélus lui succède. Il poursuit, il immole
Sans respect pour son nom le superbe Anchemole;
Lui qui, de sa marâtre infâme suborneur,
De ta couche, ô Rhétus ! osa souiller l'honneur.
Et vous, au même jour nés de la même mère,
Double objet de regrets pour un malheureux père,
O Thymber ! ô Laris ! ce jour vous vit mourans.
Vos traits pareils en tout de vos propres parens
Embarrassoient l'amour et la vue indécise,
Et leurs yeux se plaisoient à leur douce méprise.
Mais, par deux coups divers également affreux,
Pallas sut trop, hélas ! vous distinguer tous deux.
La tête de Thymber roule sur la poussière;
Et toi, jeune Laris, l'atteinte meurtrière

A fait tomber ta main, dont les doigts défaillans
Serrent encor le fer de leurs nerfs tressaillans.
Cette main en mourant semble te reconnoître,
Et ses derniers efforts semblent chercher son maître.
Les exploits de son chef, encor plus que sa voix,
Et de honte et de rage enflamment à la fois
Le fier Arcadien, digne enfin de le suivre.
Rhétus au fer mortel de lui-même se livre,
Et de l'heureux Ilus sa mort sauve les jours;
La lance de Pallas alloit trancher leur cours,
Lorsque Rhétus, fuyant sur son essieu rapide
Les armes de Teuthras et son frère intrépide,
Intercepte le coup, et mourant pour autrui
Tombe et périt d'un trait qui n'étoit pas pour lui.
Ainsi, lorsqu'un berger a de la flamme avide
Dispersé dans les bois la semence rapide,
De rameaux en rameaux par les vents emporté
Le vaste embrasement s'étend de tout côté;
Lui, du haut d'un rocher voit leurs touffes brûlantes,
Et suit d'un œil content les flammes triomphantes:
Ainsi, brave Pallas, tout s'enflamme à ta voix,
Et les tiens à l'envi secondent tes exploits.
Mais, rappelant sa force et sa valeur guerrière,
Halésus à leur rage oppose une barrière:
Déjà tombent ensemble aux gouffres de Pluton
Le fier Démodocus, et Phérète et Ladon.

Sur lui Strymon levoit sa redoutable épée;
Mais par un coup plus prompt sa main tombe frappée.
Un roc atteint Thoas : avec ses os meurtris
De son cerveau sanglant s'envolent les débris.
Écoutant de son cœur les alarmes trop sûres,
(Le cœur devine mieux souvent que les augures)
Le père d'Halésus le cacha dans les bois;
Mais quand du sort lui-même il eut subi les lois,
La Parque sur son fils jetant sa main cruelle.
A Pallas dévoua sa victime nouvelle.
« O fleuve de ces lieux! dit le brave Pallas,
» Viens et conduis le trait que balance mon bras,
» Conduis-le dans le sein de ce guerrier farouche;
» Si tu remplis le vœu que t'adresse ma bouche,
» Si ta faveur le livre à mes heureux efforts,
» J'orne de sa dépouille un chêne de tes bords »
Le dieu reçoit ses vœux : tandis que sa jeunesse
Du vieillard Imaon protégeoit la foiblesse,
Halésus à la mort livre un sein désarmé.
Par ce coup éclatant Lausus est alarmé :
Pour ranimer des siens l'audace défaillante,
Lausus, dont le succès suit la valeur brillante,
Frappe l'énorme Abas, et terrasse avec lui
Des Troyens effrayés le plus solide appui :
Toscans, Arcadiens, et les héros de Troie,
Vainqueurs même des Grecs, sont devenus sa proie.

L'un sur l'autre portés, l'un de l'autre rivaux,
Les deux camps, chefs, soldats, font des efforts égaux;
Les rangs pressent les rangs, les traits manquent d'espace;
Dans Pallas, dans Lausus, même ardeur, même audace;
Tous deux jeunes, tous deux éclatans de beauté.
Mais, hélas! du Destin telle est la cruauté!
Tous les deux sans retour ont quitté leur patrie;
Ils ne la verront plus. Mais, malgré leur furie,
Par les coups l'un de l'autre ils ne périront pas:
Un dieu garde leur chûte à de plus nobles bras.
Dans ce même moment, Turnus à pas rapides
Pousse parmi les rangs ses coursiers intrépides;
Sa sœur l'a fait voler au secours de Lausus.
Il arrive: « Arrêtez, dit-il, c'est à Turnus
» A combattre Pallas; moi seul du téméraire
» Je dois tirer vengeance: eh! que ne peut son père
» Voir comment un guerrier traite un jeune orgueilleux!»
Il dit, et tout fait place à ce combat fameux.
Pallas du fier Turnus admire l'arrogance,
Son superbe dédain, son port, sa taille immense;
Et son œil, répondant à son regard altier,
Avec un froid courroux le parcourt tout entier.
« Viens, dit-il; que ma main t'arrache la victoire,
» Ou qu'un trépas illustre honore ma mémoire;
» A mon père, crois-moi, l'un ou l'autre est égal:
» Cesse donc la menace, et connois ton rival.»

Il dit, et sans effroi, sans arrogance vaine,
Au-devant de Turnus s'avance dans la plaine.
De ses braves soldats tout le sang s'est glacé.
Mais déjà de son char Turnus s'est élancé;
C'est à pied, c'est de près, et sans vaine assistance,
Qu'il veut contre Pallas mesurer sa vaillance.
Et, tel qu'un fier lion, qui dans un pré lointain
Voit un taureau farouche au front large et hautain
Préparer au combat sa corne menaçante,
Part, les crins hérissés et la gueule écumante;
Turnus fond sur Pallas, par la rage emporté.
Inégal en vigueur, mais égal en fierté,
Pallas le voit venir, et l'attend sans rien craindre;
Et, s'arrêtant au lieu d'où le trait peut l'atteindre,
« Toi, qui daignas t'asseoir aux festins paternels,
» Hercule! entends ma voix des palais éternels,
» Dit-il; que ce Turnus à sa main expirante
» Me voie ici ravir son armure sanglante;
» Qu'il descende aux enfers la rage dans le cœur;
» Et que ses yeux mourans contemplent son vainqueur! »
Hercule en gémissant écoute sa prière;
La pitié de ses pleurs a mouillé sa paupière.
« Mon fils, dit Jupiter, dans cet humain séjour
» Chaque mortel paroît, disparoît sans retour;
» Mais par d'illustres faits vivre dans la mémoire,
» Voilà la récompense et le droit de la gloire.

» Ilion vit périr plus d'un enfant des dieux,
» Et Sarpédon mon fils n'est-il pas mort comme eux ?
» Ce fier Turnus lui-même, il faudra bien qu'il meure ;
» Et la Parque déjà file sa dernière heure. »
Ainsi dit Jupiter, et des voûtes des cieux
Vers les champs des Latins il rejette ses yeux.
Ces deux fameux rivaux déjà sont en présence :
Pallas d'un bras nerveux a fait voler sa lance ;
Et, tandis qu'il saisit son glaive étincelant,
Le trait impétueux qui s'élance en sifflant
Va tomber à l'endroit où l'épaule cachée
Supporte la cuirasse autour d'elle attachée ;
Et, malgré le pavois dont il perce les bords,
Son fer du grand Turnus vient effleurer le corps.
Pallas avec transport accepte ce présage,
Et cet heureux essai redouble son courage.
Turnus d'un bois pesant hérissé d'un long fer
Arme son bras puissant, le balance dans l'air :
« Tiens, vois qui de nos traits est le plus redoutable ! »
Il dit : au même instant le dard inévitable,
Malgré l'airain, le fer, dans la flamme durcis,
L'un sur l'autre ployés, l'un par l'autre épaissis,
Malgré les doubles peaux que son tissu rassemble,
Traverse sa cuirasse et son cœur tout ensemble.
Le courageux Pallas l'arrache tout sanglant ;
Et sa vie aussitôt s'échappe avec son sang :

Sous l'inutile poids de sa brillante armure
Le jeune infortuné tombe sur sa blessure,
Et mord, en insultant au bras qui l'a dompté,
De ces bords ennemis le sable ensanglanté.
Turnus, d'un pied cruel foulant ce triste reste,
« Vous, témoins d'une audace à son fils si funeste,
» Soldats d'Évandre, allez, remettez-le en ses bras;
» C'est ainsi que j'ai dû lui renvoyer Pallas.
» Cependant je veux bien, pour consoler un père,
» Accorder à son corps l'asile funéraire :
» Qu'il lui dresse un tombeau, j'y consens; mais ce fils
» Aura payé bien cher ses funestes amis ! »
Il dit, et, sur son corps posant son pied barbare,
Saisit son baudrier, l'en dépouille, et se pare
De ce riche trophée où l'art a reproduit
Cet hymen exécrable et cette horrible nuit
Qui, cachant les forfaits des lâches Danaïdes,
Inondèrent de sang leurs couches homicides;
Du travail de Clonus superbe monument.
Turnus s'en applaudit. Fatal aveuglement !
Combien de son bonheur l'homme aisément s'enivre!
Sans prévoir l'avenir au présent il se livre.
Hélas ! le moment vient, il ne tardera pas,
Où l'orgueilleux Turnus paîra cher ce trépas,
Et, teignant de son sang ces marques de sa gloire,
Maudira, mais trop tard, sa fatale victoire.

Cependant de Pallas les amis gémissans
Poussent en longs sanglots de lugubres accens,
L'environnent en foule, et, l'arrosant de larmes,
Rapportent ce guerrier étendu sur ses armes.
O cher et triste objet ! ô combien ton cercueil
Va porter chez Évandre et de gloire et de deuil !
Hélas ! à peine entré dans la lice guerrière,
La mort avant le temps vient finir ta carrière !
Console-toi ; le sort, en abrégeant son cours,
Ajoute à ton grand nom ce qu'il ôte à tes jours.
Bientôt un avis sûr au généreux Énée
Du malheureux Pallas apprend la destinée,
Lui dit quel grand danger environne les siens,
Qu'il est temps de voler au secours des Troyens.
Il part, moissonne tout sur son sanglant passage.
C'est toi, Turnus, c'est toi que demande sa rage :
Pallas et son trépas, Évandre et sa douleur,
Sont présens à ses yeux, sont présens à son cœur ;
Il n'a pas oublié les services d'Évandre,
Sa table hospitalière et son accueil si tendre.
De Sulmon et d'Ufens huit malheureux enfans
Par ses terribles mains sont saisis tout vivans ;
Du bûcher de Pallas, dont l'ombre les réclame,
Bientôt leur sang captif arrosera la flamme.
Magus, au même instant, se présente à ses coups ;
Le trait vole : aussitôt, tombant sur ses genoux,

L'adroit Magus échappe à la mort qui s'apprête,
Et le fer en passant a sifflé sur sa tête.
Soudain il se prosterne implorant le héros,
Et d'un ton suppliant il lui parle en ces mots :
« Par les mânes d'Anchise, et par la tendre enfance
» De ce fils adoré, votre douce espérance,
» N'arrachez pas, d'un bras sans gloire triomphant,
» Un enfant à son père, un père à son enfant !
» S'il faut le racheter, ma richesse est immense ;
» Mon palais est rempli de ma magnificence ;
» Des amas d'or, d'argent, travaillés, bruts encor,
» Dans la terre enfouis composent mon trésor.
» Ce n'est pas de ma mort que dépend la victoire ;
» Et seul je ne puis mettre obstacle à votre gloire. »
— « Épargne pour tes fils tous ces vains amas d'or,
» Ou bruts ou travaillés, qu'enferme ton trésor.
» Tu parles de pitié ! Pallas attend vengeance,
» Et Turnus le premier abolit la clémence.
» Point de paix aux Latins, de grâce à leurs amis !
» Voilà le vœu d'Anchise et celui de son fils. »
Il dit, saisit sa tête, et jusqu'à la poignée
Plonge le fer qui brille en sa main indignée.
Non loin il apperçoit le brave fils d'Hémon,
Pontife de Diane et prêtre d'Apollon.
Son auguste tiare, et sa riche parure,
Et l'or éblouissant de sa superbe armure,

L'annoncent à ses yeux par leur brillant éclat.
Il le poursuit, l'atteint dans le champ du combat;
Il tombe; et, sans pitié pour le sang qui le souille,
D'un prêtre d'Apollon Mars saisit la dépouille:
Séreste la rapporte en ployant sous le poids.
Deux guerriers au héros s'opposent à la fois:
L'un d'eux est Céculus que Vulcain a fait naître;
L'autre est le marse Ombron, orgueilleux de connoître
De ses monts paternels les végétaux fameux.
Énée avec fureur s'avance au-devant d'eux.
Le bouclier d'Anxur, avec sa main coupée,
D'abord vole en éclats sous sa terrible épée.
Ombron, fier de son art, par de magiques mots
Sans doute a cru charmer la fureur du héros:
Peut-être il espéroit, vainqueur des destinées,
Une heureuse vieillesse et de longues années;
Mais le glaive troyen en abrège le cours.
Le brave Tarquitus voloit à son secours:
De Dryope et de Faune, en un réduit champêtre,
Pour un destin plus doux l'amour l'avoit fait naître.
Fier de sa riche armure et de son sang divin,
Il accourt; le héros étend sur lui la main,
Perce son bouclier et sa forte cuirasse:
Il fuit, traînant le poids du fer qui l'embarrasse;
Et, malgré sa prière et tous ses vains discours,
L'acier tranche d'un coup et sa tête et ses jours;

Et, repoussant son tronc sur la poudre sanglante ;
« Reste là, malheureux ! ta mère gémissante
» Au tombeau paternel ne t'enfermera pas :
» Reste là ; des vautours sois l'horrible repas ;
» Ou que des vastes mers, ta digne sépulture,
» Les monstres affamés déchirent ta blessure :
» Pallas du moins aura les honneurs du tombeau. »
Ainsi dit le vainqueur ; et, plein d'un feu nouveau,
Fendant des premiers rangs la foule épouvantée,
Il poursuit et Lycas, et le robuste Antée,
Et le brave Numas, et le blond Camertès
Qui, fils du grand Volscens, et rappelant ses traits,
Unit à ce beau nom, à son domaine immense,
Le trône d'Amyclas, l'école du silence.
Partout le fier Troyen fait voler le trépas.
Tel couroit Égéon, aux cent mains, aux cent bras ;
Tel, se multipliant sous mille aspects farouches,
Il vomissoit des feux de ses cinquante bouches,
De ses cinquante dards lançoit autant d'éclairs,
D'autant de boucliers obscurcissoit les airs,
Et, sous ses pieds tonnans faisant trembler la terre
Seul affrontoit l'Olympe et bravoit le tonnerre :
Tel étoit le héros ; tel son fougueux transport
Multiplioit ses coups, le ravage et la mort.
Son épée, au carnage une fois échauffée,
Court, vole, brave tout, renverse tout. Niphée,

Sur son sanglant passage, hélas! pour son malheur,
Guidoit quatre coursiers : soudain, saisis de peur
A l'aspect du héros tout fumant de carnage,
Ils renversent leur guide, et, courant au rivage,
De son char fracassé dispersent les débris.
Par leurs beaux coursiers blancs, aux combats aguerris,
Liger au ton superbe et Lucagus son frère,
Rapidement traînés dans des flots de poussière,
Fouloient des rangs entiers; et, tandis que l'un d'eux
De ces coursiers ardens guide l'élan fougueux,
Son frère, d'une main au carnage occupée,
Fait tourner dans les airs sa foudroyante épée.
Énée, à son aspect, ne s'émeut pas en vain;
Terrible il fond sur eux une lance à la main.
« Tourne ici, dit Liger, ta vue intimidée :
» Ces coursiers ne sont pas ceux du fils de Tydée;
» Ce char n'est pas celui de l'enfant de Thétis,
» Dont Vénus tant de fois a préservé son fils;
» Ils t'apportent la mort et la fin de la guerre,
» Et ton sang odieux va rougir cette terre
» Plus funeste pour toi que les champs phrygiens. »
Ainsi parle Liger. Le héros des Troyens
Laisse perdre dans l'air ces menaces frivoles,
Et répond par un dard à de vaines paroles.
Lucagus à l'instant, un javelot en main,
Excitant ses coursiers, se penche sur leur crin :

Superbe il se relève, et, redressant sa tête,
Le pied gauche en avant, au combat il s'apprête;
Mais déjà du Troyen le pénétrant acier
Traverse par les bords son épais bouclier,
Et court plonger son fer dans sa cuisse sanglante.
Le héros, insultant à sa chute pesante,
« Lucagus, lui dit-il, tu n'accuseras pas
» Tes chevaux et ton char d'avoir fui les combats:
» Toi-même en descendant leur as lâché les rênes;
» Et c'est toi dont le sang doit arroser ces plaines. »
Il dit, et dans l'instant saisit ses deux coursiers.
Liger, se corrigeant de ses discours altiers,
Tombe aux genoux d'Énée, et vers sa main sanglante
Élevant et ses bras et sa voix suppliante:
« Par toi, par les auteurs de tes jours glorieux,
» Troyen, ne m'ôte pas la lumière des cieux,
» Et qu'un guerrier soumis désarme ton courage! »
— « Tu n'avois pas tantôt ce modeste langage,
» Lui répond le vainqueur: meurs sur ton frère mort;
» Et né du même sang subis le même sort. »
Il dit; et, sans égard pour sa bassesse infâme,
A sa vile demeure il arrache son ame,
Sur son frère, à ces mots, il le jette mourant.
Plus fougueux que l'orage, et plus prompt qu'un torrent,
Tel Énée à Pallas prodiguoit les victimes.
Soudain, encouragés par ses faits magnanimes,

Ascagne et les Troyens, foiblement assiégés,
S'élancent des remparts qui les ont protégés.
Aussitôt à Junon le roi des dieux s'adresse :
« O vous ! qu'à double titre honore ma tendresse,
» Mon épouse, ma sœur, vous ne vous trompiez pas;
» C'est Vénus qui conduit les Troyens aux combats :
» Vous le voyez, ils sont sans force, sans courage;
» Sans elle leur frayeur cèderoit à l'orage. »
Junon, d'un ton soumis, lui répond : « Cher époux !
» De ces cruels discours pourquoi m'accablez-vous ?
» Mon cœur, vous le savez, craint votre humeur sévère
» Ah ! si comme autrefois Junon savoit vous plaire !
» (Eh ! quel motif a pu vous refroidir pour moi ?)
» Vous-même, pour Turnus partageant mon effroi,
» Souffririez que Junon, à bon droit alarmée,
» L'arrachât au péril, l'écartât de l'armée,
» Et le rendît vivant à son père Daunus;
» Mais sa vie est promise aux fureurs de Vénus,
» Je me soumets. Pourtant notre sang l'a fait naître
» Du sang de Pilumnus, son glorieux ancêtre;
» Et, s'il faut dire plus, nul parmi les mortels
» D'aussi riches présens n'a chargé nos autels. »
Alors le souverain de la voûte céleste
Réplique en peu de mots : « Si du terme funeste
» Vous voulez pour Turnus retarder le moment,
» S'il faut vous rassurer par mon consentement,

» Je l'accorde. Endormez son audace guerrière,
» Et de quelques instans prolongez sa carrière :
» Voilà ce que je puis. Mais si vos vœux secrets
» Prétendent attaquer de plus grands intérêts,
» Troubler l'ordre du sort, votre espérance est vaine. »
Alors, les yeux en pleurs, l'auguste souveraine
Lui répond : « Mon desir craint de vous offenser ;
» Mais si ce que tout haut vous n'osez prononcer,
» Votre cœur l'accordoit ! si Turnus pouvoit vivre !
» Que dis-je ? A cet espoir vainement je me livre ;
» Par le sceau du trépas il est déjà marqué....
» Si pourtant cet arrêt peut être révoqué !
» Hélas ! vous pouvez tout, et votre épouse pleure !... »
Junon quitte à ces mots la céleste demeure,
S'entoure d'un nuage, et vole vers les champs
Où la rage et la mort parcourent les deux camps.
Là, d'une fausse vie animant un nuage,
Elle forme d'Énée une trompeuse image ;
Du même bouclier le spectre arme son bras ;
Avec les mêmes traits il s'élance aux combats ;
Semblable est sa cuirasse, et semblable est sa lance ;
Un panache pareil sur son front se balance ;
Enfin, trompant l'oreille et les yeux à la fois,
L'ombre a pris du héros et la taille et la voix :
Tels les spectres légers sortent des noirs royaumes ;
Tels nos rêves la nuit composent leurs fantômes.

Devant les premiers rangs le simulacre vain
Superbe se présente une lance à la main,
Et semble de Turnus défier la vaillance.
Turnus au faux guerrier a fait voler sa lance;
L'ombre fuit : triomphant de cette feinte peur,
Turnus vole, et poursuit le fantôme trompeur.
« Arrête ! crioit-il ; arrête, brave Énée !
» Abandonnes-tu donc ton brillant hyménée ?
» Reviens ; je veux ici te donner de ma main
» Ces champs que si long-temps t'a promis le Destin. »
Il dit, et ne voit pas, dans sa crédule joie,
Que l'air emporte au loin ses discours et sa proie.
Un vaisseau, qui porta le roi des Clusiens,
Dans l'instant arrivoit des bords Étruriens;
Et ses ponts, appliqués aux rochers du rivage,
Favorisoient sur l'onde un facile passage :
Là, par sa lâche fuite abusant le héros,
La vaine ombre s'échappe, et, volant sur les flots
Dans le vaisseau qui fuit cherche un obscur asile.
Après elle Turnus vole d'un pas agile :
Mais du navire à peine il a franchi le bord,
Junon coupe le cable; et l'onde, sans effort,
Emporte sur les mers, en revenant sur elle,
Et la nef, et Turnus, et l'image infidèle.
Toutefois, poursuivant son ravage fatal,
Le véritable Énée appeloit son rival;

Lorsqu'enfin, détrompant une attente frivole,
Le faux Énée en l'air se dissipe et s'envole,
Et laisse errer Turnus à la merci des flots.
Furieux, ignorant la cause de ses maux,
Détestant les secours qui protègent sa vie,
Il lève au ciel ses mains, il gémit, il s'écrie :
« O puissant Jupiter ! par quel forfait affreux
» Ai-je pu mériter un sort si malheureux ?
» D'où viens-je? où vais-je? où suis-je? et comment reparoître
» Aux yeux qui dans Turnus ne verront plus qu'un traître ?
» Ils combattoient pour moi, je les livre à la mort !
» Je les entends d'ici me reprocher leur sort ;
» J'entends leurs cris plaintifs et leur voix expirante ;
» J'entends rouler les chars sur leur foule mourante !
» Que faire ? Malheureux ! dans quel gouffre profond
» Ensevelir la honte empreinte sur mon front ?
» Et vous, vous qui m'avez arraché du rivage,
» Vents jaloux ! flots cruels ! j'implore votre rage ;
» Prenez, prenez pitié du malheureux Turnus !
» Poussez-moi, jetez-moi sur des bords inconnus
» Où je puisse cacher mon déshonneur extrême,
» Fuir les regards des miens, l'univers, et moi-même ;
» Couvrez de mes débris quelques sauvages lieux :
» Turnus en expirant remercîra les dieux. »
En prononçant ces mots son cœur ardent s'enflamme ;
Cent sinistres projets combattent dans son ame :

Doit-il tourner sur lui son inutile fer ?
Doit-il cacher sa honte aux gouffres de la mer ?
Doit-il, au sein des eaux se jetant à la nage,
Pour se rendre aux combats affronter le naufra?
Trois fois il s'y résout, et la reine des cieux
Trois fois rompt par pitié son projet furieux.
Enfin il s'abandonne à la pente de l'onde,
La mer conduit sa poupe, et le vent la seconde ;
Et l'antique cité de son père Daunus
A reçu malgré lui l'infortuné Turnus.
Alors le roi des dieux arme le fier Mézence ;
Il veut que, de Turnus remplaçant la vaillance,
Il s'oppose aux projets des Troyens triomphans.
Aussitôt contre lui les généreux Toscans
Unissent à l'envi leur ligue courageuse.
Tel qu'un rocher battu par la vague orageuse,
Qui, s'avançant dans l'onde et s'élançant dans l'air,
Et défiant les vents, et la foudre, et la mer,
Résiste à leur fureur, insulte à leur menace :
Tel se montre Mézence. Il repousse, il terrasse
Un intrépide fils du vieux Dolichaon.
Il jette à ses côtés deux enfans d'Ilion,
Latagus qu'il atteint, et Palmus qui s'échappe :
Mais de deux coups divers leur ennemi les frappe
Du hardi Latagus le lourd débris d'un mont
Vient frapper le visage, et lui brise le front ;

Palmus, d'un fer tranchant étendu sur l'arène,
Sur son jarret sanglant avec effort se traîne.
Il laisse dans son sang ramper ce vil guerrier;
Mais sa belle cuirasse et son panache altier
Sont donnés à Lausus; et cette riche armure
Sert de trophée au père, à son fils de parure.
Bientôt le fier vainqueur fait tomber sous son bras
Évas le phrygien, et le troyen Mimas,
Mimas né dans la nuit où, tristement féconde,
Hécube mit au jour, pour le malheur du monde,
Pâris son tendre ami si fatal aux Troyens:
Mais Pâris dort en paix dans les champs phrygiens;
Mimas mord en tombant une terre étrangère:
Fils du grand Amycus, Théano fut sa mère.
Tous sur son fier vainqueur s'élancent à la fois;
Mais, tel qu'un sanglier qu'en ses antiques bois
Recèle le Vésule, ou qu'une meute ardente
Arrache aux vieux roseaux des marais de Laurente,
S'il voit la lance nue et les filets dressés,
Terrible, l'œil ardent, et les crins hérissés,
Il s'émeut, il frémit, il écume de rage:
Contre lui les chasseurs excitent leur courage;
Mais leur courroux prudent, n'osant le voir de près,
Jettent de loin des cris et d'inutiles traits:
Ainsi les ennemis de l'odieux Mézence
N'osent, le glaive en main, provoquer sa vaillance;

Des dards lancés de loin et de longues clameurs
Signalent sans péril leurs timides fureurs :
Lui, secouant des traits la tempête bruyante,
Grondant, grinçant les dents, vers la foule tremblante
N'a fait que se tourner ; les ennemis ont fui,
Et leurs traits impuissans viennent mourir sur lui.
Acron, dont les ayeux étoient nés dans la Grèce,
Pour éviter des siens la fureur vengeresse,
Avoit quitté Corythe ; et ses tendres desirs
D'un hymen imparfait regrettoient les plaisirs.
Sur lui brilloient de loin, donnés par son amante,
Un vêtement de pourpre, une aigrette éclatante ;
Il couroit dans les rangs, échauffoit ses soldats.
Mézence l'apperçoit, et s'applaudit tout bas ;
Et, tel qu'un fier lion dont la faim vagabonde
Parcourt au loin les champs et la forêt profonde,
Si d'un mont élevé se découvre à son œil
Un cerf au front superbe, un timide chevreuil,
Soudain, les crins dressés et mugissant de joie,
Ouvre une gueule immense, arrive sur sa proie,
Et, couché tout entier sur son corps palpitant,
Mord, déchire et dévore, et se gorge de sang :
Tel et plus furieux fond l'horrible Mézence.
Le malheureux Acron, qu'immole sa vaillance,
Tombe, et brise en tombant le trait ensanglanté.
Orode à cet aspect fuyoit épouvanté ;

Du superbe vainqueur le dédain magnanime
Ne veut pas dans sa fuite atteindre sa victime :
D'un trait lancé de loin il pouvoit le percer ;
Mais de près, mais lui-même il veut le terrasser.
L'arrêter, le saisir, l'étendre sur la poudre,
N'est pour lui qu'un moment : moins rapide est la foudre.
Puis appuyant sa lance et son pied sur son sein :
« Amis, le grand Orode est tombé sous ma main, »
Dit-il ; et ses soldats, pleins d'une noble ivresse,
Répondent à son cri par des cris d'allégresse.
Alors, poussant à peine une mourante voix,
Le malheureux guerrier lui dit : « Qui que tu sois,
» Hâte-toi de goûter ce court moment de gloire ;
» Tu ne jouiras pas long-temps de ta victoire ;
» La mort marque sa proie, et t'en prépare autant :
» Tremble, ton heure approche, et la Parque t'attend. »
Mézence en retirant la lance meurtrière
Sourit tout à la fois de dédain, de colère :
« Mon destin, lui dit-il, est l'affaire des dieux ;
» Mais toi, meurs maintenant, voilà l'ordre des cieux. »
Orode entend sa voix, et la douce lumière
Abandonne aussitôt sa tremblante paupière ;
La Mort vient sur son sein poser sa main de fer,
Et verse sur ses yeux les pavots de l'enfer.
Sous le fier Cédicus Alcathoüs succombe ;
Sacrator à ses pieds foule Hydaspe qui tombe ;

Sous les coups de Rapon Parthénius périt;
Orsès, le fier Orsès, au même instant le suit.
Le fils de Lycaön, le vaillant Éricate,
Précède Clonius chez la terrible Hécate :
Messape est leur vainqueur. Mais l'un meurt sous sa main;
Renversé tout à coup de son coursier sans frein,
Et de près attaqué par son bras redoutable,
L'autre du coup mortel va tomber sur le sable.
Le généreux Agis voloit à son secours;
Mais, digne rejeton des auteurs de ses jours,
Valérus le premier l'envoie au sombre empire.
Des mains de Salius Authronius expire;
Salius à son tour frappé par Néalcès
Maudit son arc terrible et ses rapides traits.
Ainsi, dans les deux camps semant les funérailles,
Mars balance long-temps le destin des batailles;
Une égale fureur semble les posséder;
Tous desirent de vaincre, aucun ne veut céder;
Des deux côtés le deuil, des deux côtés la gloire;
Partout des cris de mort et des chants de victoire.
Les dieux au haut du ciel, témoins de tant d'horreurs,
Des malheureux humains déplorent les fureurs :
Mais, que dis-je? par eux leur rage est animée;
Vénus a ses soldats, et Junon son armée;
Et, pressant à grands pas sa sanglante moisson,
Tisiphone au hasard les envoie à Pluton.

Tout à coup, au milieu de ce carnage immense,
Paroît, la lance en main, le terrible Mézence.
Aussi terrible aux yeux, aussi grand, aussi fier
Que l'énorme Orion, quand de la vaste mer
Traversant à grands pas les campagnes profondes,
De sa large poitrine il domine les ondes,
Ou d'un frêne appuyant ses pas audacieux
Du pied foule la terre, et du front touche aux cieux:
Tel paroît ce héros. La foule est consternée:
Seul au-devant de lui marche le grand Énée.
Superbe, inébranlable, et fier d'un tel rival,
Mézence se promet un combat plus égal.
Il s'arrête, et de l'œil mesurant la distance:
« Mes dieux, à moi, dit-il, c'est mon bras et ma lance!
» Si je puis terrasser ce brigand odieux,
» Paré du bouclier, du casque radieux
» Arrachés par mon bras à sa rage étouffée,
» Toi-même, cher Lausus, porteras mon trophée. »
Il dit: le trait lancé suit son bruyant essor;
Le bouclier l'écarte, il va frapper Antor
A l'endroit où des flancs le côté se sépare,
Antor à qui le ciel dut un sort moins barbare:
Ami du grand Alcide, il avoit mille fois,
Ainsi que ses périls, partagé ses exploits;
Mais quand les feux d'OEta l'eurent réduit en cendre,
Il fut de ce héros consolé par Évandre;

Et consacrant sa vie à ses nobles destins,
Quitta sa chère Argos pour les champs des Latins.
Aujourd'hui, de son sort bizarre destinée !
Grec, ami des Troyens, et compagnon d'Énée,
En vain il a cent fois affronté le trépas ;
Il tombe, atteint d'un trait qui ne le cherchoit pas,
Regarde encor le ciel, et loin de sa patrie
Songe à sa chère Argos, soupire, et rend la vie.
Mais bientôt le combat renaît plus furieux.
Se fiant à sa force et protégé des dieux,
Le Troyen se rapproche, et sur le fier Mézence
D'une main vigoureuse il fait voler sa lance,
Qui malgré le pavois muni d'un triple airain,
Et malgré ses trois peaux que couvre un triple lin,
Va percer du Toscan la cuisse ensanglantée :
Là du trait amorti la force est arrêtée.
A peine le Troyen a vu couler son sang,
Il s'élance, il saisit le glaive menaçant,
Et veut mettre à profit son trouble et sa blessure.
Alors Lausus entend les cris de la nature ;
Il se trouble, il frémit ; des pleurs mouillent ses yeux.
O guerrier magnanime ! ô fils tendre et pieux !
A tes faits étonnans si l'avenir peut croire,
De ton touchant destin je conterai l'histoire ;
Et ta chute héroïque et tes nobles malheurs
Iront de siècle en siècle attendrir tous les cœurs.

Foible, et traînant le poids de la fatale lance,
Déjà hors de combat, le farouche Mézence
S'éloignoit lentement, la rage dans le cœur.
Déjà prêt à frapper, son superbe vainqueur
Lève et suspend sur lui l'épée étincelante.
Lausus vole, Lausus à ses coups se présente;
Et d'un bras arrêtant la pointe du poignard,
De l'autre de son père assure le départ.
Son armée à grands cris applaudit son courage;
De leurs traits sur Énée ils font pleuvoir l'orage.
Son bouclier s'oppose à leurs coups répétés.
Ainsi, lorsque la grêle à coups précipités
Tombe et frappe la plaine au loin retentissante,
Soudain, pour éviter la tempête bruyante,
Bergers et voyageurs, tout fuit, tout va chercher
Ou l'abri d'un rivage, ou le creux d'un rocher,
Attendant que le ciel, dissipant le nuage,
Les rende à leurs travaux, les rende à leur voyage:
Tel le héros troyen, en butte à tous les coups,
Laisse en paix la tempête épuiser son courroux.
Cependant, de Lausus gourmandant l'imprudence,
« Malheureux! où t'emporte une aveugle espérance,
» Lui dit-il? Ta tendresse égare ta valeur:
» Mesure mieux ta force, et préviens ton malheur. »
Lausus n'écoute rien; son terrible adversaire
De moment en moment sent croître sa colère;

Pluton attend Lausus au séjour infernal,
Et la Parque déjà tient le ciseau fatal.
Trop foible pour le bras qu'irrite sa menace,
Son léger bouclier a trahi son audace ;
Le héros, à travers son impuissant airain,
Plonge le fer mortel, et perce, avec son sein,
Sa riche cotte d'or, ouvrage de sa mère :
Sa vie alors s'enfuit comme une ombre légère,
Son sang coule, et, cessant d'animer ses ressorts,
Son ame avec regret abandonne son corps.
Dès que ses yeux ont vu pâlir ce beau visage,
Le héros consterné sent gémir son courage,
Étend vers lui sa main, et, les sens interdits,
Se souvient qu'il est père en immolant un fils.
« Assemblage touchant de grandeur et de charmes,
» Dit-il ! ton ennemi répand sur toi des larmes.
» Quel prix peut dignement payer tant de vertus ?
» Et comment consoler un héros qui n'est plus ?
» Ces armes qui devoient, hélas ! mieux te défendre,
» Qui te charmoient vivant, je les donne à ta cendre.
» Va, rejoins, j'y consens, tes illustres ayeux ;
» J'accorde à leur tombeau tes restes glorieux.
» Enfin, pour adoucir ta triste destinée,
» Souviens-toi que tu meurs des mains du grand Énée. »
Il dit, remet aux siens cet objet de douleurs ;
Lui-même il le soulève, et baigne encor de pleurs

Ce beau corps, ces beaux yeux privés de la lumière,
Et ces cheveux sanglans traînés dans la poussière.
Mézence cependant, près du Tibre étendu,
Contre un chêne appuyé, de son sang répandu
Étanchoit les ruisseaux, et son bouillant courage
Brûloit de revoler dans les champs du carnage.
Aux rameaux est pendu son casque ensanglanté,
Et son glaive à regret repose à son côté :
Ses amis, près de lui, consolent sa tristesse.
Lui, foible, haletant, et de sa barbe épaisse,
De ses cheveux blanchis laissant pendre les flots,
Accusoit son malheur, les dieux et son repos.
Pour comble de douleur, sa tendre inquiétude
Craint pour son cher Lausus : dans son incertitude
Il interroge tout ; il veut que ses amis
Lui ramènent Lausus, lui ramènent son fils.
Cependant des soldats pâles, fondant en larmes,
Rapportent tout sanglant l'objet de tant d'alarmes :
Héros infortuné vaincu par un héros !
Rien ne paroît encor ; mais au bruit des sanglots
Mézence a pressenti l'accablante nouvelle,
Et sent déjà frémir son ame paternelle.
D'une horrible poussière il couvre ses cheveux,
Se déchire le sein, lève les mains aux cieux,
Se jette sur Lausus, entre ses bras le presse :
« O mon fils ! mon cher fils ! quelle indigne foiblesse

Il dit, et marche à lui, sa lance dans la main.
« Assassin de mon fils, tu me braves en vain,
» Dit Mézence : tes coups ne peuvent plus m'atteindre;
» Mon fils n'est plus, de toi qu'aurois-je encore à craindre?
» Son sort pouvoit lui seul te soumettre mon sort.
» Je ne crains point les dieux, et viens chercher la mort.
» Mais tiens, reçois avant les adieux de Mézence. »
Soudain son bras vengeur a fait partir sa lance;
Puis vole un second trait, puis un autre le suit.
Dans le cercle poudreux que son coursier décrit,
Il vole, il tourne, il frappe. Énée à cet orage
Avec son bouclier oppose son courage.
Trois fois autour de lui Mézence prend l'essor,
Et l'accable de traits, et l'en accable encor;
Trois fois l'orbe d'airain où leur forêt s'arrête,
Tout hérissé de dards, tourne avec la tempête.
Enfin, impatient de tous ces longs détours,
Et d'arracher des traits qui renaissent toujours,
Pour finir un combat qui lasse sa vaillance,
Dans le front du coursier que fait tourner Mézence,
Le fier Troyen enfonce un trait armé de fer.
L'ardent coursier se cabre, et, s'agitant dans l'air,
Chancelle, se renverse, et tombe sur son maître.
Avant que le Toscan puisse se reconnoître,
Au milieu d'un long cri de toutes parts lancé,
Son terrible ennemi soudain s'est élancé;

Puis, le glaive à la main : « Eh bien ! fougueux Mézence,
» Où donc est ce grand cœur, cette fière vaillance ? »
Lui dit-il. Le guerrier à peine respirant,
Mais le bravant encor de son regard mourant :
« Barbare ! pourquoi donc menacer ta victime ?
» Cesse de m'insulter, ma mort n'est point un crime.
» Je n'attends point de grâce étant vaincu par toi,
» Et Lausus à ce prix n'a pas traité pour moi.
» Mais, si ton cœur connoît les saints droits de la guerre,
» Au malheureux Mézence accorde un peu de terre.
» Je sais que contre moi tous les cœurs sont aigris ;
» Dérobe à leur fureur mes malheureux débris ;
» Et, puisque par tes mains le trépas nous rassemble,
» Fais que Lausus et moi nous reposions ensemble. »
Il dit, il tend la gorge au glaive suspendu,
Le reçoit, tombe, et meurt dans son sang étendu.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE DIXIÈME.

L'importance des évènemens, et la variété des descriptions qu'offre ce dixième livre excitent l'attention et l'intérêt d'une manière plus touchante, peut-être, que ceux qui le précèdent. Un petit nombre de guerriers, triste débris d'un peuple naguère formidable, sous les ordres du fils d'Énée, sur qui reposent encore les destinées de l'univers, sont entourés par toutes les nations de l'Italie; pressés derrière de foibles retranchemens, ils vont succomber, si leur chef ne se hâte d'arriver à leur secours: telle est la situation déplorable de ces malheureux Troyens échappés à tant de combats, à tant de naufrages. Le poëte épique fait ici, en quelque sorte, mouvoir sur le théâtre des combats les principaux ressorts de la tragédie; l'intérêt de ses tableaux est puisé dans les sentimens de la pitié et de la terreur, que font naître à la fois tant d'évènemens opposés et inattendus. Si les Troyens eussent toujours été victorieux, le lecteur se fût moins intéressé à leur sort: mais ils sont près de succomber; ils sont commandés par un enfant; toutes les promesses des dieux sont sur le point d'être démenties; la tendre inquiétude qu'inspire cette situation augmente l'intérêt, et fait desirer plus vivement leur triomphe. Il est dans la nature du cœur humain de s'attacher davantage à ceux pour lesquels on a

conçu des alarmes ; et les destinées de Troie qui renaît pour ainsi dire dans chaque vers de l'*Énéide*, deviennent plus chères au lecteur qui a craint qu'elle ne périt une seconde fois. Ce moyen d'intéresser est souvent employé par Virgile, qui place sans cesse son héros entre la bonne et la mauvaise fortune ; mais nulle part il n'en a fait un usage plus heureux que dans ce dixième livre. Rien n'étoit plus propre d'ailleurs à faire ressortir l'héroïsme d'Énée, que de représenter les dangers des siens pendant son absence ; c'étoit la manière la plus ingénieuse d'amener et de faire desirer son retour. Les dieux mêmes sont touchés de la situation des Troyens ; et Virgile fait en cette occasion le plus bel emploi du merveilleux : quoi de plus imposant que le conseil des dieux qui ouvre ce dixième livre ? Les discours prononcés dans cette auguste assemblée y sont dignes en tout point des habitans de l'Olympe. Le voyage d'Énée à la cour de Tarchon est aussi rapide que l'exigeoit l'impatience du lecteur ; sa navigation est semée de descriptions brillantes ; et le dénombrement des guerriers qui viennent des rives du Pô au secours des Troyens, offre des détails précieux sur l'origine des habitans de cette contrée. La descente de la flotte d'Énée, en présence de l'armée de Turnus, est d'autant plus remarquable, que Virgile n'avoit point de modèle dans ce genre. Ensuite quelle variété dans les combats ! Sous combien de formes se présentent les guerriers rivaux, leurs efforts, leur victoire ou leur défaite ! Avec quel art le poëte sait varier les scènes de carnage par des images touchantes, et par l'impression des plus doux sentimens de la nature ! Il n'est pas une victime qui ne soit immolée dans une situation intéressante, et qui n'arrache des larmes même à son vainqueur. Lausus surtout, ce

bel exemple de la piété filiale, dont Énée ne tranche les jours qu'à regret; le désespoir de Mézence qui succombe en cherchant à venger son fils; les menaces de ce fougueux contempteur des dieux, ses larmes paternelles, et le remords éveillé par sa défaite : tout cela est puisé dans une connoissance parfaite du cœur humain. Une chose non moins admirable, c'est l'art avec lequel le poëte entretient dans l'esprit du lecteur l'impatience de voir se mesurer les deux principaux acteurs de ces scènes sanglantes, l'art avec lequel il sait prolonger l'intérêt de son action et retarder le dénouement pour le rendre plus frappant et plus solennel. Les deux héros doivent jusqu'à la fin paroître invincibles: cependant il ne faut rien moins que la protection de Junon pour garantir Turnus de la mort qui l'attend.

Panditur interea domus omnipotentis Olympi.

Ce vers annonce parfaitement les importantes discussions qu'on doit entendre. La belle épithète *omnipotentis* appliquée à l'Olympe n'a pas été sentie par les commentateurs, qui se sont efforcés d'y substituer un autre mot. Ils n'ont pas vu que la poésie attribuoit souvent aux choses inanimées les qualités des personnes, et que l'idée de la puissance, qui appartient spécialement aux dieux, est ici transportée à l'Olympe qui est leur demeure. Au reste, la figure latine a passé dans notre langue, et nous disons, le *ciel tout-puissant*, comme les Latins disoient, *omnipotens Olympus*.

Les trois discours prononcés dans le conseil des dieux sont admirables, et prouvent à ceux qui connoissent le moins Virgile, que, s'il n'eût pas voulu être le premier des poëtes, il ne tenoit qu'à lui d'être le plus grand des orateurs. Chacun

de ces discours est de la plus grande éloquence ; mais ce qu'on doit surtout admirer, c'est la différence du ton et de l'esprit qui y règnent. Chacun y parle selon son caractère, d'une manière convenable à sa situation ; et le lecteur trouve à la fois dans ce passage trois modèles différens du genre oratoire. Le discours de Jupiter est laconique : c'est le langage de la puissance. Vénus parle plus longuement ; elle se plaint sans amertume ; elle parle de ses alarmes : c'est le langage de la foiblesse qui implore. Junon ne parle au contraire que de ses droits outragés ; elle se plaint moins elle-même qu'elle n'accuse les autres : c'est le langage passionné de la colère.

Dans ce conseil des dieux, Virgile l'emporte évidemment sur Homère pour le goût et le jugement. Le poète grec, dans le vingtième livre de l'*Iliade*, fait assembler les dieux ; l'idée de les faire convoquer par Thémis est très-belle ; mais la manière dont les dieux agissent ne répond point à cette idée, et le lecteur seroit tenté de croire qu'ils ont été convoqués par la Discorde. Les divinités de la terre et du ciel s'injurient dans leur assemblée ; et bientôt elles en viennent aux mains. Il n'y a que la belle poésie d'Homère qui puisse faire passer des scènes aussi étranges ; et si le conseil des dieux dans l'*Iliade* étoit rendu en prose vulgaire, il ne manqueroit pas de paroître aussi ridicule qu'il l'est dans le dialogue de Lucien, où les habitans de l'Olympe se disputent sur la prééminence des rangs ; les dieux d'or veulent être placés avant les dieux d'argent, et les dieux d'argent avant les dieux de pierre ; l'Olympe retentit de leurs querelles, et Mercure s'écrie : « Entendez-vous le bruit qu'ils font, et comme ils demandent » leur portion de nectar et d'ambroisie, l'hécatombe et les

» sacrifices communs? — Impose-leur silence, dit Jupiter; » et qu'ils sachent pourquoi je les ai rassemblés. » Mercure leur fait signe de se taire, et voilà les dieux devenus aussi taciturnes que des Pythagoriciens. Ce dialogue est presque la parodie du conseil des dieux de l'*Iliade*. Au reste, le poëte grec a fait agir les dieux selon les idées de son siècle. Nos ayeux ne trouvoient point ridicule qu'on fît parler sur la scène les saints, la vierge et dieu lui-même; ils ne s'étonnoient pas que les poëtes dramatiques prêtassent aux habitans du ciel toutes les passions et tous les ridicules de notre foible humanité. Les Grecs ont fait de même à l'égard d'Homère et de ses dieux; mais Homère avoit de plus que nos poëtes dramatiques du quinzième siècle l'autorité d'un génie sublime, et ce génie a forcé la raison elle-même d'admirer ses conceptions. Virgile, qui vivoit dans un siècle plus policé, a profité pour son poëme des progrès de la civilisation. Dans l'*Enéide*, les passions de la nature sont partout modifiées par les idées sociales; le poëte latin fait parler ses dieux comme les hommes, mais comme les hommes polis par l'éducation; partout il montre ce sentiment profond des convenances qu'on n'a pas encore dans les âges moins policés, et qu'on n'a plus peut-être dans les siècles tout à fait corrompus.

Adveniet justum pugnæ, ne arcessite, tempus, etc.

Virgile n'avoit fait qu'indiquer dans le quatrième livre le plus grand ennemi des Romains : ici il présente, en peu de mots dans la bouche de Jupiter l'histoire sanglante des luttes de Rome et de Carthage; il montre en quelque façon de loin cette proie aux divinités de l'Olympe, et semble être forcé d'avoir recours à cette prédiction pour calmer la fureur de

Junon acharnée à la poursuite des Troyens. Ces sortes de prédictions sont un des plus heureux attributs de la poésie épique; la faculté de lire dans l'avenir tient essentiellement au merveilleux, et l'intérêt du merveilleux en ce cas est puisé dans la vérité même. Les prédictions sont réalisées pour le lecteur, et notre esprit se laisse aisément entraîner par les tableaux prophétiques d'un avenir qui est devenu l'histoire.

Incolumem Ascanium, liceat superesse nepotem.
. . . . . .
Hunc tegere et diræ valeam subducere pugnæ.
Est Amathus, est celsa mihi Paphos, atque Cythera,
Idaliæque domus; positis inglorius armis
Exigat hic ævum, etc.

Ce discours de Vénus est plein d'un intérêt touchant; mais rien n'est plus pathétique, rien n'est plus ingénieux que l'inquiétude qu'elle montre pour le sort du jeune Ascagne; ce n'est plus pour un héros qu'elle implore Jupiter, c'est pour un enfant sans défense. Ce sentiment pour l'enfance est puisé dans la nature; il doit être nécessairement partagé par tous les cœurs sensibles. On sait tout le parti que Racine en a tiré dans Athalie; outre que ce motif, employé si adroitement par Vénus, est très-propre à toucher le cœur des dieux, il jette de la variété dans le tableau; et l'image de Cythère, d'Idalie, de Paphos, d'Amathonte, distrait agréablement le lecteur de la colère de Junon et des scènes de la guerre.

Quid me alta silentia cogis
Rumpere, et obductum verbis vulgare dolorem?

Tout ce discours de Junon est en apostrophes. Cette figure véhémente convient à la colère; l'apostrophe est sans

cesse accompagnée d'une ironie amère qui s'allie très-bien au caractère de Junon. Le style de Virgile est aussi prompt que la passion impétueuse qu'il exprime :

Æneas ignarus abest : ignarus et abit.

Il semble qu'on entende ce vers dans la bouche de Junon elle-même.

Les raisonnemens de cette déesse sont très-forts, et pourroient offrir une critique du plan de l'*Énéide*, si les destinées de Rome n'étoient pas le principal objet de ce poëme. D'un côté, Junon rejette les malheurs de Troie sur Pâris, le favori de Vénus ; de l'autre, elle accuse les Troyens de demander la paix les armes à la main, et de parler d'hyménée en secouant les torches de la guerre. Ces reproches sont justes pour tout lecteur impartial ; mais ils ne l'étoient point pour les Romains, qui se glorifioient de l'enlèvement des Sabines, et qui, comme le dit Saint-Évremond, étoient des voisins fâcheux et violens qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, et labourer, la force à la main, les champs des autres. Au reste, ces reproches ne peuvent retomber sur le chantre d'Énée ; il a dû se conformer au génie de sa nation, et c'est une considération qu'il ne faut jamais perdre de vue en lisant l'*Énéide*.

Annuit ; et totum nutu tremefecit Olympum.

Ce vers, l'un des plus admirés de l'*Énéide*, est remarquable par sa précision et la belle image qu'il présente. Le sublime est ici dans la simplicité des mots qui expriment une grande chose : tout ce qui exprime l'action de la puissance doit être dit d'une manière simple et rapide ; ajoutez

une épithète au mot *nutu* ou au mot *Olympum*, tout le sublime disparoît. Nous pensons que c'est sans raison que Macrobe reproche à Virgile d'avoir négligé la peinture des sourcils et de la chevelure du maître de l'Olympe. Il est vrai que Phidias avoit pris dans Homère le modèle de son Jupiter, *cuncta supercilio moventis*; mais ces détails appartenoient peut-être plus à la sculpture qu'à la poésie qui a le double avantage de raconter et de peindre. Le sculpteur grec ne pouvoit montrer au spectateur ni la profonde inclinaison des dieux, ni le tremblement du ciel. Le spectateur effrayé devoit, en quelque sorte, lire sur le front de Jupiter le respect et l'effroi de l'Olympe absent; et pour cela l'artiste avoit besoin de peindre la chevelure et les sourcils du maître du tonnerre. Virgile n'a pas cru non plus devoir emprunter d'Homère l'idée des parfums qu'exhale la chevelure de Jupiter; mais il s'en est servi au premier livre pour peindre Vénus, et cette idée convenoit mieux en effet à la reine des amours :

Ambrosiaque comæ divinum vertice odorum
Spiravere.

Interea Rutuli portis circum omnibus instant, etc.

Ce tableau de l'état de détresse où se trouvent les Troyens est remarquable par le choix des traits. Il faut avoir été témoin d'un pareil événement, et avoir vu soi-même les derniers efforts d'une ville assiégée, pour les peindre avec autant de vérité.

Nec spes ulla fugæ. Miseri stant turribus altis,
Nequidquam, et rarâ muros cinxere coronâ.

Un pinceau habile pourroit, avec ces deux vers admira-

bles, faire le tableau des derniers instans d'une ville assiégée, sans que rien d'essentiel y fût omis. Ils rappellent l'*apparent rari nantes* du premier livre, qui a donné au Poussin l'idée de son tableau du déluge. Le mot *altis*, rejeté à la fin du vers, exprime bien l'éloignement et l'élévation des derniers asiles des Troyens.

Dardanius caput ecce puer detectus honestum,
Qualis gemma, micat, fulvum quæ dividit aurum, etc.

Cette comparaison gracieuse et bien digne du fils de Vénus, de l'objet de ses tendres sollicitudes, forme ici un heureux contraste avec la peinture des horreurs du siège. Cette tête précieuse, à laquelle sont attachées de si grandes destinées, est exposée nue aux coups des assaillans. Ce trait seul peint l'extrémité à laquelle sont réduits les assiégés. Leurs remparts ne sont plus défendus que par des enfans et des vieillards; le vieux Thymbris et le vieux Castor y sont aux premiers rangs.

Regem adit, et regi memorat nomenque genusque;
Quidve petat, quidve ipse ferat, etc.

Le poëte, qui vient de faire naître si adroitement dans l'esprit du lecteur l'impatience du retour d'Énée, se garde bien de peindre trop longuement son voyage : en deux traits il a dit son arrivée à la cour de Tarchon, son discours, ses demandes, et tous les motifs qu'il a fait valoir. Son alliance, et les secours qu'on lui donne, ne sont pas décrits plus longuement. Virgile ne s'arrête qu'un instant au dénombrement des guerriers qui ont quitté les rives du Pô pour le suivre : cela étoit nécessaire au développement du sujet ; et le poëte ne manque pas cette occasion de flatter ses conci-

toyens, particulièrement sa chère Mantoue, sur l'antiquité de son origine :

Mantoue, ouvrage heureux de plus d'un chef illustre ;
Tous, nés en divers lieux, ont augmenté son lustre :
Trois peuples, divisés par leurs quatre tribus
A ses murs souverains apportent leurs tributs ;

Vigilasne, deûm gens,
Æneа? vigila,

Pour expliquer cette répétition, il est nécessaire de dire que cette expression étoit consacrée à Rome par les vestales, qui avoient coutume de l'adresser au grand pontife.

Jamque in conspectu Teucros habet et sua castra,
Stans celsâ in puppi ; clypeum quum deinde sinistrâ
Extulit ardentem. Clamorem ad sidera tollunt, etc.

Virgile excelle toujours à peindre en peu de mots les situations les plus importantes. En deux traits il montre ici d'un côté Énée sur sa poupe, plein de joie et de confiance à l'aspect de ses chers Troyens ; et de l'autre, ces derniers, naguère dans l'abattement, se pressant sur leurs remparts, et faisant retentir les airs de leurs cris d'allégresse.

On pourroit peut-être dire avec quelque raison que la comparaison des grues avec les Troyens assiégés, pour exprimer les élans et les effets de leur allégresse, est peu relevée, et n'offre pas assez de points de vraisemblance ; elle est cependant empruntée d'Homère, ainsi que la plus grande partie des comparaisons de Virgile. Ce ne sont pas toujours les plus heureux larcins qu'il lui ait faits. Il est pourtant juste de dire que le poëte grec l'emploie beaucoup plus à propos au troisième livre de l'*Iliade*, lorsque ses deux armées nombreuses vont se mesurer pour la première fois en plaine cam-

pagne. Au reste, les anciens n'ont jamais cherché dans ce genre beaucoup d'exactitude, et on ne peut nier que les modernes ne l'aient perfectionné; Voltaire surtout offre dans la *Henriade* un grand nombre de comparaisons justes et ingénieuses.

At Rutulo regi ducibusque ea mira videri, etc.

Ce trait exprime bien tout l'empire qu'Énée avoit sur ses soldats, et en général l'influence qu'un seul homme peut acquérir sur une multitude. Il étoit aussi bien naturel que les Troyens, qui n'attendoient leur salut que de ses secours, l'apperçussent les premiers.

Sanguinei lugubrè rubent, etc.

Les couleurs brillantes que le poëte donne au héros et à son armure aux yeux de ses compagnons, ne sont pour les soldats de Turnus qu'une comète effrayante qui leur apporte la mort. Cette comparaison a quelque chose de sinistre, et prépare bien l'esprit des lecteurs aux scènes de carnage dont ils vont être les témoins. Celle qui suit immédiatement et semble en être le complément, n'est pas moins propre à peindre l'effroi que l'arrivée d'Énée doit répandre parmi ses ennemis.

Aut Sirius ardor,
Ille, sitim morbosque ferens mortalibus ægris, etc.

Turnus lui seul n'est pas effrayé de cet astre malfaisant qui apporte la mort aux foibles mortels; et à son tour il rend le courage à ses troupes, en leur adressant une courte ha-

rangue, terminée par une sentence philosophique qui a été si souvent répétée, qu'elle est en quelque façon devenue commune. C'est le propre des idées vraies et bien prises dans la nature :

Audentes fortuna juvat.

Validis *incumbite* remis;
Tollite, *ferte* rates; inimicam *findite* rostris
Hanc terram, etc.

Les terminaisons répétées de l'impératif expriment bien dans ces deux vers l'impétuosité du brave Tarchon; mais son impatience trahit son courage, et seul de toute la flotte son vaisseau reste suspendu sur le rivage. Il semble que le poëte ait encore voulu donner ici une leçon aux chefs militaires. En général, cette descente de l'armée auxiliaire en présence de celle de Turnus est remarquable par la rapidité et le mouvement.

Signa canunt. Primus turmàs invasit agrestes
Æneas...

Le signal est donné : c'est Énée qui ouvre le combat. Ce début a quelque chose d'imposant, et il commande l'attention.

Inde Lichan ferit; exsectum jam matre peremptâ,
Et tibi, Phœbe, sacrum, casus evadere ferri
Quòd licuit parvo.

Cette histoire d'un guerrier que le fer sauva à sa naissance et qui périt par le fer, représente un contraste bien frappant, et fait naître une foule d'idées philosophiques. Lichas étoi

venu au monde par l'opération césarienne, ainsi appelée parce qu'elle fut employée pour la naissance d'un enfant de la famille Julia, qui fut tiré du ventre de sa mère après la mort de celle-ci, et pour cette raison appelé César, *quia matris alvus cæsa fuerat.* Depuis ce temps, tous les Jules prirent ce surnom. Cette opération a été tentée depuis avec succès sur des femmes vivantes.

Concurrunt; hæret pede pes, densusque viro vir.

Ce vers seul présente le tableau complet d'une mêlée. L'idée en est tirée du troisième livre de l'*Iliade*; mais la concision et la force de Virgile sont peut-être préférables à la manière d'Homère qui décrit *les javelots soutenant les javelots, les boucliers touchant les boucliers, les casques sur les casques*, etc.

Quò fugitis, socii? per vos et fortia facta,
Per ducis Evandri nomen, devictaque bella, etc.

Ce discours du jeune Pallas est plein de chaleur et de vivacité, et il est très-propre à intéresser les lecteurs en faveur de ce jeune prince qui va leur faire répandre tant de larmes. C'est au nom de leurs premiers triomphes qu'il conjure ses soldats d'ajouter à leur gloire; c'étoit le plus puissant motif qu'il pût leur faire valoir; et le dernier qu'il leur présente est l'impossibilité d'une retraite. D'un côté il leur montre les ennemis, et de l'autre l'immensité des mers parfaitement exprimée par ce beau vers:

Ecce maris magnâ claudit nos obice pontus.

Laride Thymberque, simillima proles,
Indiscreta suis, gratusque parentibus error:
At nunc dura dedit vobis discrimina Pallas.

La mort de ces deux frères jumeaux chéris de leurs parens, et tellement ressemblans que la différence de leurs blessures seule a pu les distinguer, est un des plus beaux exemples de l'art avec lequel Virgile sait mêler ses batailles de la peinture des vertus de la paix et des mœurs domestiques. On a beaucoup vanté les combats du Tasse, et le Tasse a partout suivi Virgile, auquel il a emprunté un grand nombre de beautés de détail. Parmi les larcins qu'il lui a faits, on peut citer celui-ci : « Pic et Laurent vivoient encore ; tous deux » avoient en même-temps respiré le jour ; tous deux avoient » même air et mêmes traits, et leur ressemblance étoit sou- » vent pour leurs parens la source d'une douce erreur. Mais » Soliman met entr'eux une cruelle différence ; à l'un il » tranche la tête, il perce le sein à l'autre. » Ces détails si touchans sont copiés mot pour mot de Virgile. On ne trouve rien de semblable dans Homère. L'auteur de l'*Iliade* semble avoir moins pour but d'émouvoir que d'étonner le lecteur. L'étendue de ses récits, et surtout les longs discours de ses héros, sembloient cependant lui recommander d'une manière plus impérieuse de varier ses tableaux par ces scènes attendrissantes qui reposent l'attention, et renouvellent l'intérêt ; et on ne peut nier qu'en cela, comme nous l'avons dit plusieurs fois, le poëte latin ne lui soit bien supérieur. On pourroit ajouter que les batailles de Virgile sont présentées d'une manière plus régulière. M. de Puységur a placé Homère au nombre des écrivains militaires : on doit s'étonner qu'il n'y ait point placé l'auteur de l'*Énéide*. Partout, dit le comte

Algarotti, Virgile fait éclater ses connoissances guerrières, soit qu'il s'agisse d'assoir un camp, soit qu'il faille l'attaquer ou le défendre; il sait aussi bien faire marcher une armée que la mettre en ordre de bataille, et il place avec art les corps qu'il désigne dans les lieux où ils ont le plus d'avantage. Au reste, il n'est pas étonnant qu'il soit initié dans les secrets de l'art militaire; la plupart de ses amis, Pollion, Varus, Mécène, étoient guerriers; et Horace lui-même pouvoit entrer dans son conseil de guerre, *militiæ quamquam piger et malus.*

Quoique les batailles de Virgile soient de la même époque que celles d'Homère, on ne peut nier qu'elles ne se ressentent des progrès que l'art de la guerre avoit faits chez les Romains. On seroit peut-être fondé à lui faire un reproche de cette espèce d'anachronisme; mais on regrette plutôt que son sujet ne lui ait pas permis de nous faire connoître cet art funeste au point où l'avoit porté l'habileté des Césars. Ses descriptions auroient peut-être fourni aux savans des notions plus précises que celles de Polybe. Mais combien cette funeste science a fait de progrès depuis le siècle d'Auguste! Elle a laissé bien loin derrière elle les arts qui tendent à conserver les hommes et à les rendre meilleurs; tout est changé, et les poëtes peuvent regarder ce sujet comme entièrement neuf. On a souvent dit que depuis l'invention de la poudre, depuis que les hommes ne se pressent plus corps à corps sur un champ de bataille, les tableaux de la guerre fournissent moins de descriptions à la poésie. Cette assertion restera sans réponse jusqu'à ce qu'un poëte de génie se soit lui-même trouvé sur un champ de bataille, et qu'il ait entendu les coups redoublés de la mousqueterie et les détonnations du

canon. Quoi de plus imposant, en effet, que ces lignes immenses, hérissées d'armes brillantes, qui se meuvent à la fois, que la fumée couvre tout à coup, et que des feux pareils à ceux de la foudre éclairent par intervalle? Ajoutez-y le sifflement des balles, celui du boulet meurtrier qui frappe la terre et prend un nouvel essor; les éclats de l'obus, qui porte au loin ses ravages; la marche imposante de la bombe enflammée qui descend jusqu'aux entrailles de la terre, et dont les éclats, semblables à l'éruption d'un volcan, soulèvent les plus vastes édifices..... Quoi de plus digne de la poésie, et de plus fait pour échauffer l'imagination! Voltaire auroit pu, dans sa *Henriade*, faire plusieurs tableaux de ce genre; mais, comme on l'a dit ailleurs, lorsque Voltaire composa son poëme, il ne connoissoit encore que Paris et la cour. La bataille de Fontenoi, qu'il a décrite depuis, n'est qu'une bien foible esquisse des scènes que nous venons d'indiquer: ce qui manque le plus dans ce poëme, comme dans la *Henriade*, ce sont les détails et la vérité des couleurs.

. . . . . .

Saxo ferit ora Thoantis,
Ossaque dispersit cerebro permixta cruento.

Le premier de ces deux vers exprime la rapidité de la pierre qu'a lancée Pallas, et le second montre bien à l'imagination ses effrayans effets.

Desiluit Turnus bijugis; pedes apparat ire, etc.

Ce tableau de Turnus comparé à un lion a toute la vigueur des couleurs d'Homère. Celui de son combat avec Pallas est tracé rapidement, et cependant il est complet. Virgile décrit en peu de mots ce qui eût fourni plusieurs

pages au poëte grec. On y remarque des vers brillans, surtout dans le genre descriptif où il excelle toujours, tels que ceux-ci :

> At Pallas magnis emittit viribus hastam,
> Vaginâque cavâ fulgentem deripit ensem.
> Illa volans, humeris surgunt'quà tegmina summa,
> Incidit.

On voit bien dans les premiers vers les efforts de Pallas : le troisième montre à la fois et la rapidité et les effets du coup qu'il porte. On ne peut comparer ici Virgile qu'à lui-même, et la lance de Pallas rappelle le javelot de Laocoon dans le second livre.

> Quo nunc Turnus ovat spolio gaudetque potitus :
> Nescia mens hominum fati sortisque futuræ,
> Et servare modum, rebus sublata secundis ! etc.

Addisson observe que ces sortes de digressions de la part de l'auteur ralentiroient la narration si elles étoient trop longues et trop multipliées; mais en même-temps ce judicieux critique a remarqué, dit-il, avec une secrète admiration que celle-ci est la plus longue que Virgile se soit permise dans tout son poëme, parce que ce petit incident, peu important en apparence, sert à annoncer le plus grand évènement de l'*Énéide*. C'est la vanité de Turnus à se parer des dépouilles de son ennemi qui prépare sa perte. Le poëte qui veut recommander à l'attention du lecteur ce baudrier destiné à faire en quelque façon le dénouement du poëme, en fait la description avec soin, et il consacre plusieurs vers à cette action de Turnus, très-ordinaire en elle-même : un

seul lui auroit suffi dans toute autre occasion. Le vers suivant offre un exemple remarquable de sa concision ordinaire.

O dolor atque decus magnum redituræ parenti!

Que de sentimens exprimés dans une seule ligne! La douleur que doit causer la mort du jeune héros, l'illustration de sa famille par son glorieux trépas, et surtout l'affliction du bon Évandre, tout cela est en trois mots.

Pallas, Evander, in ipsis
Omnia sunt oculis; mensæ, quas advena primus
Tunc adiit, dextræque datæ.

Il est essentiel d'observer ici que les actions les plus importantes d'Énée sont toujours déterminées par des sentimens de justice et de vertu. Il se rappelle qu'il est fils en voyant égorger Priam, et il vole au secours de son père; il se rappelle qu'il est père lorsqu'un jeune homme implore sa clémence, et il lui pardonne en faveur d'Ascagne; ici, il a devant les yeux le meurtre du jeune Pallas et la douleur d'Évandre, à la table duquel il s'est assis, ce qui étoit chez les anciens le témoignage de l'amitié la plus inviolable; il voit les bienfaits et les larmes de ce bon roi, et c'est pour venger son fils qu'il veut immoler huit jeunes guerriers, qu'il égorge le lâche Magus, qu'il poursuit impitoyablement un prêtre d'Apollon, refuse la sépulture à ses victimes; et qu'enfin tel qu'Égéon aux cent bras, vomissant des torrens de flammes, porte partout la terreur et la mort.

Et genua amplectens effatur talia supplex....

Cette prière du lâche Magus est empruntée de celle

d'Adraste, dans le sixième livre de l'*Iliade*, où elle a plus d'effet sur le cœur de Ménélas que sur celui d'Énée. Le héros grec, qui n'est point animé au carnage par les mêmes motifs, a pitié d'un homme sans défense, et il le fait conduire à ses vaisseaux; mais Agamemnon vient lui-même l'égorger froidement, disant à son frère « que tous les habitans d'Ilion » doivent périr sans recevoir de sépulture, même l'enfant » que la mère porte sur son sein. » Il seroit assurément fort difficile d'excuser tant de férocité dans le roi des rois et dans le chef de tant de nations, sans s'appuyer des mœurs de ce temps-là.

Quem pius Æneas dictis affatur amaris.....

C'est ici surtout qu'on a fait à Virgile le reproche d'avoir employé l'épithète de *pius*, si souvent répétée, lors même qu'Énée se montre si implacable. On n'a pas fait attention que *pius* ne veut pas dire seulement *pieux*, et que son acception est beaucoup plus étendue en latin qu'en français; que Virgile surtout l'emploie pour exprimer le respect envers les dieux, la piété filiale, l'humanité, le courage même et la reconnoissance; et que c'est dans cette occasion surtout qu'il a pris soin de ne montrer son héros cruel et implacable, que parce qu'il est sensible, reconnaissant, et fidèle observateur des traités. C'est aussi à cette fausse interprétation que l'on doit attribuer une grande partie des critiques faites sur le caractère d'Énée : Saint-Évremond va jusqu'à dire que ce héros est plus fait pour être à la tête d'un couvent de moines qu'à la tête d'une armée. Saint-Évremond n'a pas vu que les Romains regardoient Énée comme le fondateur de Rome, et que l'origine de tous les peuples anciens étoit liée

dans la tradition aux idées religieuses : Rome, ainsi qu'Ilion, étoit regardée comme la patrie des dieux et des héros; le fils d'Anchise n'emmenoit pas seulement avec lui les Troyens, mais les divinités de Troie. Pourquoi donc Virgile n'auroit-il pu dire le *pieux Énée*, comme le Tasse dit le *pieux Bouillon?* Aucun critique ne s'est récrié sur cette épithète donnée au chef des chrétiens dans la *Jérusalem délivrée*. En voici peut-être la raison : la piété envers le dieu de l'évangile ne peut nous paroître déplacée, parce que nous croyons à la même religion que le chef des croisés, et que nous avons été élevés dans cette croyance; mais nous ne croyons point aux dieux du paganisme, et la piété d'Énée n'est à nos yeux qu'une superstition ridicule. Il faut donc se transporter au temps des Romains en lisant l'*Énéide;* il est donc nécessaire d'avoir, si on peut parler ainsi, une croyance poétique à Jupiter, Junon, Vénus, etc. La fable est devenue, par les vers d'Homère, la religion des arts; et si cette religion avoit besoin de quelques miracles, de quelques prodiges, pour s'accréditer dans l'esprit des lecteurs, le génie du poëte latin ne pourroit-il pas nous en tenir lieu?

Non vivida bello
Dextra viris, animusque ferox, patiensque pericli!

Cette ironie, que quelques commentateurs ont prise au sérieux, et que Desfontaines appelle néanmoins un *bon mot* de Jupiter, montre clairement la prédilection du maître des dieux pour la nation troyenne. Junon, qui a une grâce à lui demander, s'apperçoit bien de cette raillerie; mais elle dissimule son ressentiment, et prodigue à son puissant époux des témoignages de tendresse et de soumission très-éloignés

de son caractère. Ce tableau est bien dans la nature ; et en général on peut dire que les poëtes ont donné à cet auguste couple les mœurs et le caractère de la plus grande partie des époux.

Tolle fugâ Turnum, atque instantibus eripe fatis....

Cet unique moyen de salut que Jupiter présente à Junon pour son cher Turnus, offre une triste alternative : il faut qu'il se déshonore en fuyant, ou qu'il périsse s'il reste sur le champ de bataille. Mais avec quelle adresse le poëte sait entretenir l'intérêt et éloigner le dénouement ! et quel ingénieux stratagème il prête à cette déesse, pour sauver à la fois les jours et la gloire de son héros !

Nube cavâ tenuem sine viribus umbram
In faciem Æneæ, etc.

La description de ce fantôme est d'une perfection admirable ; le poëte a le talent de faire voir, de faire sentir une ombre légère qui échappe à tous les sens ; ses expressions sont, si l'on peut parler ainsi, aériennes comme le phénomène qu'il décrit. Tout le monde connoît le fantôme du Camoëns ; et, quoiqu'il soit loin d'être une imitation de celui de Virgile, on ne sera pas fâché d'en trouver ici la description, d'après la traduction de M. de Laharpe. « Je n'avois pas fini » de parler, dit Gama, que nous vîmes s'élever du sein des flots » un fantôme épouvantable : sa taille étoit gigantesque ; ses » membres égaloient en grosseur l'énorme colosse de Rhodes, » l'une des merveilles du monde ; son front étoit sombre et » menaçant ; sa barbe étoit hérissée, ses yeux caves et étin- » celans, son regard horrible, sa chevelure épaisse et fan-

» geuse, son teint pâle et couleur de terre, ses lèvres noires » et ses dents livides; l'effroyable son de sa voix parut sortir » du plus profond des abîmes, etc. » Ce morceau du Camoëns est sublime; et c'est le plus beau de son poëme, quoiqu'il en ait gâté la fin par un récit inutile et beaucoup trop long. Mais il n'est pas du tout dans le genre de celui de Virgile, et il ne doit pas lui être comparé, quoique Desfontaines y ait trouvé quelque ressemblance, à peu près comme un médecin de nos jours a reconnu dans Homère des traces de la vaccine. Les vers par lesquels le poëte latin achève le portrait de son fantôme, sont d'une extrême légèreté.

Morte obitâ quales fama est volitare figuras,
Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus.

On pourroit s'étonner néanmoins que Turnus prenne l'ombre du héros pour le héros lui-même, et qu'un simple fantôme puisse le tromper à ce point. Mais Turnus est dans la chaleur du combat; il cherche Énée depuis long-temps, et il est tout naturel que son imagination et sa fureur aident à cette ruse. Le poëte fait ensuite un tableau très-énergique du désespoir de ce héros entraîné seul par son courage au milieu des flots, voyant le combat et ne pouvant y prendre part : il étoit impossible de mettre dans une situation plus piquante un guerrier aussi impétueux; il veut se donner la mort, il veut se précipiter dans le sein de la mer, et regagner le champ de bataille à la nage. C'est surtout ici que le caractère de Turnus ressemble beaucoup à celui d'Achille. Il ne faut rien moins que les efforts de la puissante Junon pour le retenir; et il est évident que c'est pour mieux peindre les

élans vigoureux du guerrier, que le poëte a donné à la déesse l'épithète de *maxima*.

At Jovis interea monitis Mezentius ardens, etc.

On ne conçoit guère d'abord pourquoi Jupiter excite lui-même au combat Mézence qui affecte le plus profond mépris pour sa puissance; mais il est évident que c'est pour cela même que le maître des dieux veut le pousser à sa perte, et le punir de ses forfaits par la main du pieux Énée. De plus, il est inutile d'observer que les poëtes de l'antiquité n'ont jamais manqué d'attribuer aux dieux les actions les plus remarquables de leurs héros, voulant par là exciter l'admiration des hommes, et leur inspirer un respect salutaire pour la divinité; ce qui compense bien suffisamment l'intérêt qu'eût inspiré un personnage agissant sans la participation divine. Virgile voulant ici rehausser la victoire d'Énée, avoit besoin d'illustrer son rival par des faits éclatans; mais il n'a pas voulu en laisser tout le mérite au contempteur des dieux.

Poplite Palmum
Succiso volvi segnem sinit.

Les lâches ne manquent jamais d'être les premières victimes; et Mézence, coupant le jarret du fuyard Palmus, semble avoir voulu lui imprimer les preuves de sa bassesse, et lui ôter tout moyen de fuir. Au reste, pour apprécier tous les détails des combats d'Homère et de Virgile, il faudroit que nous connussions davantage les mœurs et les usages militaires des anciens. Les préjugés du point d'honneur ne sont pas partout et toujours les mêmes. Il est telle blessure qui devient honteuse ou glorieuse par l'idée qui y est attachée. Il

n'est point de guerrier de nos jours qui n'aimât mieux être atteint d'une balle que de recevoir un léger coup sur la joue dans une dispute, ou qui n'aimât mieux être assommé à coups de massue que d'être frappé légèrement avec une canne. Je traversai un jour une grande foule assemblée autour d'un grenadier qui venoit d'avoir une querelle, et qui étoit appuyé sur une borne, déplorant comme Mézence sa triste destinée : « Malheureux que je suis, disoit-il, j'ai reçu des coups de » bâton : au moins si c'étoit des coups de sabre! Que dira-» t-on de moi à la caserne? » De grosses larmes rouloient dans ses yeux, et il se répandoit en imprécations contre ses adversaires. Voilà les mœurs militaires des Français et des peuples modernes; voilà ce qu'il faut connoître pour représenter sur la scène les guerriers de notre temps. Les anciens avoient aussi vraisemblablement un point d'honneur; la guerre avoit ses usages, ses préjugés; le courage, ses lois particulières: il faudroit être parfaitement instruit de ces détails, et toutes les traditions ne sont pas arrivées jusqu'à nous.

Te quoque fata
Prospectant paria, atque eadem mox arva tenebis.

Les anciens croyoient que les mourans avoient le don de la divination : ici il est bien naturel qu'Orode, si cruellement outragé par son vainqueur, desire et prévoie le juste châtiment de ses insultantes railleries. C'est ainsi que, dans le sixième livre de l'*Iliade*, Homère met dans la bouche de Patrocle expirant la prédiction de la mort d'Hector.

Cædebant pariter pariterque ruebant
Victores victique, neque his fuga nota neque illis.

On voit bien ici, dans la répétition des mêmes idées et des

mots opposés, les efforts des deux armées, l'acharnement égal des guerriers rivaux, et l'incertitude de la victoire. Les dieux suivant d'un œil attentif, du haut de l'Olympe, les chances du combat, donnent à ce spectacle le dernier degré d'intérêt. Rien n'est oublié pour exciter l'attention, et c'est dans cet état de choses qu'Énée va paroître avec un nouvel éclat : c'est un géant qu'il doit combattre; les pieds de son ennemi touchent la terre, sa tête est cachée dans les nues, et il attend le héros de pied ferme. Cette dernière idée est exprimée par une figure juste et hardie, qui donne au fier Mézence l'attitude d'un roc inébranlable : *Mole suâ stat.*

- Dextra mihi deus, et telum, quod missile libro,
Nunc adsint.

Le caractère du contempteur des dieux est parfaitement soutenu dans ce passage, et il est fort adroitement mis en opposition avec la piété d'Énée. Cette situation a été imitée par l'auteur de la *Henriade*, dans le combat de Turenne et d'Aumale; Voltaire met comme Virgile un guerrier pieux en opposition avec un guerrier qui ne croit qu'à son épée :

« O dieu, cria Turenne, arbitre de mon roi,
» Descends, juge sa cause, et combats avec moi.
» Le courage n'est rien sans ta main protectrice :
» J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice. »
Aumale répondit : « J'attends tout de mon bras.
» C'est de nous que dépend le destin des combats.
» En vain l'homme timide implore un dieu suprême ;
» Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous même.
» Le parti le plus juste est celui du vainqueur :
» Et le dieu de la guerre est la seule valeur. »

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Cette image d'un guerrier mourant loin de sa patrie est aussi touchante qu'elle est bien prise dans la nature. Antor a quitté la Grèce depuis long-temps ; et, par un exemple bien frappant des vicissitudes humaines, un Grec meurt en combattant pour les Troyens. C'est vers sa chère Argos qu'il tourne ses derniers regards ; ce sont les souvenirs de son enfance qui forment ses dernières pensées. Ce vers a toujours été l'un des plus admirés de l'*Énéide*, et il est regardé comme un de ceux qui caractérisent le mieux l'ame sensible de Virgile. M. Michaud l'a heureusement imité dans son poëme du *Printemps d'un Proscrit* :

A tout ce que j'aimai j'adressai mes adieux :
O rivages de l'Ain ! vallons délicieux !
O bois, dont mon enfance avide chercha l'ombrage,
Vous m'éliez à mon deuil votre riante image !
Et mes derniers regards, en ces affreux instans,
Se détournoient vers vous et cherchoient le printemps.

Cette pensée a moins de développement dans Virgile, parce qu'elle devoit être aussi rapide que la mort met peu de temps à trancher les jours d'un guerrier blessé mortellement ; mais les souvenirs d'un homme condamné à mourir, et livré seul long-temps dans un cachot à toute l'horreur de sa situation, doivent être exprimés avec plus d'étendue, surtout lorsque c'est l'auteur lui-même qui raconte d'une manière si touchante tout ce qui s'est passé alors dans son cœur.

Fallit te incautum pietas tua, etc.

Énée se conduit ici bien différemment de Turnus ; celui-

ci a lui-même défié Pallas qui combattoit pour la première fois; il s'est écrié avec orgueil, *soli mihi Pallas debetur.* Il a outragé ce jeune guerrier après l'avoir immolé; il s'est paré de ses dépouilles, et il n'a renvoyé son corps à son malheureux père que pour augmenter la douleur de ce bon vieillard. Au contraire, le héros troyen ne combat qu'à regret le vertueux Lausus qui s'avance contre lui d'une manière fière et menaçante, et semble braver son courage; il lui rend ses armes, et veut que son corps soit réuni à celui de ses ancêtres. C'est ainsi que le poëte a su distinguer deux caractères qui jusqu'alors avoient paru quelquefois également dignes d'intérêt. Tous deux sont issus du sang des dieux; tous deux les révèrent et en sont également protégés; tous deux, à la fleur de l'âge, combattent avec la même valeur. Mais la barbare férocité de Turnus fait ressortir ici le caractère d'Énée, et le présente à l'admiration comme le héros le plus accompli. Sa douleur, en voyant expirer l'infortuné Lausus, est parfaitement exprimée. Pope a dit d'Homère et de Virgile qu'ils ressembloient chacun aux héros qu'ils ont chantés. Le génie d'Homère est bouillant, impétueux comme Achille; celui de Virgile est religieux, compatissant, sensible comme le cœur d'Énée: son ame est tout entière dans les vers suivans:

Ingemuit miserans graviter, dextramque tetendit;
Et mentem patriæ subiit pietatis imago;
Quid tibi nunc, miserande puer, pro laudibus istis,
Quid pius Æneas tantâ dabit indole dignum?

Æneæ magni dextrâ cadis.

On a blâmé Virgile d'avoir mis dans la bouche de son

héros ces expressions de jactance. L'usage et les mœurs de ces temps-là justifient assez le poëte, et sous ce rapport il y auroit certainement beaucoup plus à blâmer dans Homère que dans Virgile ; au reste les plus sages moralistes ont pensé qu'il étoit des circonstances où on pouvoit rendre de soi-même le témoignage que l'on croit juste. Quintilien accorde ce privilège aux poëtes : *Opportet poetam bene de se semper sentire.* Montaigne dit « qu'une chose étant vraie » peut être dite de soi-même par un grand homme, quand il » n'y a pas de sujet de le soupçonner d'affectation. » Et c'est dans ce sens qu'il blâme Tacite d'avoir dit : « C'étoit du » temps que j'étois préteur, ce que je dis sans vanité. »

Hoc decus illi,
Hoc solamen erat ; bellis hoc victor abibat
Omnibus. Alloquitur mœrentem, et talibus infit, etc.

Ce superbe coursier, la gloire et la consolation de Mézence, a cent fois triomphé avec lui dans les combats : ce guerrier a été chassé de ses états par ses propres sujets ; il a perdu son fils ; son cheval est le seul compagnon, le seul ami qui lui reste. Il n'est point étonnant qu'il lui adresse un discours au moment où il vole avec lui au combat pour la dernière fois. Virgile avoit ici l'autorité d'Homère qui fait parler Hector à ses chevaux Xanthus, Podargus, Éthon et Lampos : on n'a qu'à lire ce discours dans le huitième livre de l'*Iliade*. Il est vrai qu'il a trouvé des critiques, et M. de Lamotte a cherché à le tourner en ridicule, mais il nous semble que la critique de M. de Lamotte n'est pas sans réplique. Il n'est rien de si commun que de voir des hommes parler aux animaux avec lesquels ils vivent habituellement ;

le berger des Pyrénées parle à ses chèvres; le bouvier harangue ses bœufs; le chasseur adresse des discours à son chien; l'écuyer parle sans cesse aux chevaux qu'il veut dresser. Le cheval est susceptible d'éprouver quelque-unes des affections que nous éprouvons nous-mêmes. Virgile représente le cheval de Mézence comme affligé des malheurs de son maître, *alloquitur mœrentem;* et dès lors, le discours qui lui est adressé ne sort plus de la vraisemblance épique. « Cet animal fougueux, dit M. de Buffon, en parlant du » cheval, partage avec l'homme les fatigues de la guerre et » la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, il » voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes; il » l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur; il par- » tage aussi ses plaisirs à la chasse, aux tournois, à la course; » il ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et » meurt même pour mieux obéir. » D'après ce portrait que M. de Buffon fait du cheval, il seroit difficile de ne pas trouver le discours de Mézence vraisemblable; il seroit difficile même de n'en être pas touché. Ce discours peint très-bien la situation de Mézence qui a perdu tout ce qui lui étoit cher; il donne une juste idée de ce guerrier farouche, qui méprise les dieux et les hommes, et qui n'a d'autre consolation que son cheval, de même qu'il n'a pour divinité que son épée. Homère est allé jusqu'à faire parler les chevaux eux-mêmes : nous avouons qu'en cela il seroit plus difficile de le défendre; mais Virgile ne s'est jamais permis cette inconvenance.

Unum hoc, per, si qua est victis venia hostibus, oro,
Corpus humo patiare tegi: scio acerba meorum
Circumstare odia; hunc, oro, defende furorem,
Et me consortem nati concede sepulcro.

Le caractère de Mézence a fourni au Tasse l'idée du caractère d'Argant : impatient comme le guerrier de Virgile, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, Argant méprise aussi les dieux ; son épée est sa raison et sa loi. La mort de l'un est cependant beaucoup moins intéressante que celle de l'autre. Mézence en expirant se repent de tous ses crimes ; il se ressouvient de son fils, et l'ombre de ce fils chéri semble demander grâce pour sa mémoire. Argant, au contraire, meurt comme il a vécu, sans langueur, sans faiblesse, et toujours la menace à la bouche. L'audace, l'orgueil et la fureur respirent dans ses derniers mots et dans ses derniers accens. Il n'a point de fils, il n'a point d'ami, et il ne regrette rien sur la terre. Le remords n'est éveillé dans son cœur ni par le souvenir de sa famille, ni par l'idée de ses ayeux, ni par celle de ses funérailles. Toutes ces images touchantes se trouvent dans le tableau rapide de Virgile ; et c'est par l'expression de ces sentimens que le poëte latin l'emporte évidemment sur tous ses rivaux. Nulle part les passions et les affections naturelles ne sont représentées avec plus de vérité que dans l'*Énéide*, et j'ose dire que les derniers livres sont en quelque sorte supérieurs sur ce point aux premiers. On y trouve peut-être des tableaux moins parfaits, mais le sentiment n'y a rien perdu ; moins l'art s'y montre à découvert, plus la nature s'y découvre tout entière. Ces derniers livres que Virgile vouloit retoucher, sont, pour ainsi dire, le premier jet d'un homme qui écrit avec son cœur encore plus qu'avec son esprit. Le poëte se proposoit de les revoir dans ces mêmes lieux qui avoient inspiré Homère : si la mort ne l'eût point surpris, il nous eût montré sans doute un génie divin ; mais il ne nous eût pas

montré peut-être toute son ame, et l'ame d'un poëte sensible comme Virgile ne doit pas moins inspirer d'admiration et d'intérêt que son génie.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE ONZIÈME.

L'Aurore cependant abandonnoit les mers.
Énée, à ses succès mêlant des soins amers,
Des guerriers descendus dans les royaumes sombres,
Est pressé d'appaiser les héroïques ombres.
Mais il veut avant tout, triomphateur pieux,
Aux dieux qui l'ont fait vaincre offrir ses justes vœux.
Par son ordre, en un lieu qui domine la plaine,
S'élève sans rameaux l'énorme tronc d'un chêne.
Là, du fougueux Mézence, immolé par son bras,
Il consacre l'image au grand dieu des combats;
Il place du guerrier l'armure étincelante,
Ses javelots brisés, son aigrette sanglante;
A sa gauche il suspend son large bouclier;
Son glaive, dont l'ivoire enveloppe l'acier,
Se rattache à son cou; sa pesante cuirasse
De douze coups percée en offre encor la trace;
Enfin ce tronc brillant, ce chêne tout armé
Paroît offrir aux yeux Mézence ranimé.
Le héros, qu'environne une nombreuse suite,
Harangue ainsi l'armée et sa vaillante élite:

« Courage, mes amis! de glorieux succès
» De votre heureuse audace ont été les essais.
» Plusieurs chefs sont tombés; mais ces grands sacrifices
» De nos tributs guerriers ne sont que les prémices;
» A la patrie, à vous, ma main les immola:
» Ce Mézence si fier, mes amis, le voilà.
» Avançons maintenant, et jusques à Laurente
» Suivons de nos destins la course triomphante;
» Ma voix à votre ardeur promet d'autres combats:
» Préparez donc vos cœurs, vos armes et vos bras.
» Mais avant tout il faut consoler la mémoire
» De ceux qui de leur sang ont payé notre gloire,
» Et dans leur triste asile accompagner leurs corps,
» Seule marque d'honneur qui reste aux sombres bords:
» C'est leur sang qui pour nous conquit une patrie;
» Allez donc, et pleurez sur leur cendre chérie.
» Dans les murs, dans les bras d'un père malheureux
» Remettons ce Pallas, si grand, si généreux,
» Qui dévoua pour nous sa précieuse vie,
» Qu'un sort prématuré nous a sitôt ravie. »
Il dit, pleure, et retourne à ce séjour de deuil,
Où du jeune héros repose le cercueil.
Acète y présidoit, ce vieillard plein de zèle,
Qui d'Évandre autrefois fut l'écuyer fidèle,
Qui depuis, gouverneur du malheureux Pallas,
Sous un moins doux auspice avoit suivi ses pas.

Là se pressoient en foule, autour du mausolée,
De ses chers serviteurs la troupe désolée,
Des Toscans, des Troyens, et des mères en pleurs,
Dont les cheveux épars attestent les douleurs;
Mais au lit funéraire Énée à peine arrive,
Soudain de tous côtés sort une voix plaintive;
Et les pleurs, les sanglots, les plaintes, les regrets,
De leur deuil unanime ont rempli le palais.
A peine il apperçoit la blessure cruelle,
Ce beau front que flétrit une pâleur mortelle,
Il gémit, il s'écrie en le baignant de pleurs:
« Objet de ma tendresse, objet de mes douleurs,
» C'est quand je suis heureux que tu quittes la vie!
» Tu n'as pu triomphant rentrer dans ta patrie,
» Et, me félicitant de mes nouveaux destins,
» Embellir un bonheur préparé par tes mains!
» Hélas! ce n'est point là ce qu'au sensible Évandre
» Avoit promis ma foi, quand ce père si tendre,
» Dans ses derniers adieux m'innondant de ses pleurs,
» De son cœur paternel exprimoit les terreurs,
» M'annonçoit les dangers de cette horrible guerre,
» Quel peuple belliqueux habitoit cette terre,
» D'un empire puissant m'assuroit le secours,
» Et de son cher Pallas me confioit les jours!
» Hélas! en ce moment sa crédule tendresse
» Peut-être implore en vain l'effet de ma promesse,

» Et, chargeant les autels d'offrandes et de vœux,
» De sa vaine prière importune les dieux.
» Et nous, lorsque son fils descend dans la nuit sombre,
» D'inutiles honneurs nous entourons son ombre !
» Retour infortuné ! malheureux père ! hélas !
» Dans quel état affreux je lui remets Pallas !
» Des larmes, des cyprès, cette tombe fatale,
» Voilà de ce héros la pompe triomphale !
» Mais d'un fils avili le coupable retour
» Ne te forcera point à détester le jour;
» Ta gloire sans rougir pourra voir ses blessures,
» Et son grand nom vivra chez les races futures.
» O douleurs ! ô regrets ! ô destins ennemis !
» Quel deuil pour les Troyens ! quel malheur pour mon fils !

Ayant ainsi pleuré sur ce trépas funeste,
Le héros, pour porter ce déplorable reste,
Choisit mille guerriers, dont les nobles douleurs
Aux larmes de son père iront mêler leurs pleurs;
Foible soulagement d'une perte si grande !
Mais l'amitié le veut, la pitié le commande.
De la pompe funèbre on hâte les travaux,
Et le lierre et l'osier enlaçant leurs rameaux
Du flexible cercueil forment l'architecture;
A l'entour se déploie un voile de verdure.
Là, pâle, et de sanglots, de pleurs environné,
Repose sur son lit le prince infortuné :

Ainsi de nos bosquets la rose matinale,
Que cueille avant l'aurore une main virginale
Pour en parer son sein ou l'or de ses cheveux,
D'un reste de beauté brille encore à nos yeux;
Mais du sol maternel une fois séparée,
Sa feuille se flétrit et meurt décolorée.
Puis deux riches habits où la belle Didon
En or avoit brodé la pourpre de Sidon,
Doux présent de l'amour et son plus cher ouvrage,
Du monarque éploré sont le dernier hommage;
L'un recouvre son corps, et l'autre ses cheveux,
Que bientôt du bûcher vont dévorer les feux.
Puis viennent à pas lents, par la foule escortées,
Les armes des vaincus, en triomphe portées;
Les lances, les chevaux aux Latins enlevés,
Et les nombreux captifs au bûcher réservés,
Malheureux dont le sang doit consoler sa cendre,
Et dans la même nuit condamnés à descendre!
Les chefs les plus vaillans portent sur des tronçons
Les glaives des vaincus où se lisent leurs noms.
Parmi cet appareil et de deuil et de gloire,
Qui de son noble élève honore la mémoire,
Acète, succombant à son âge, au chagrin,
Déchire ses habits et se meurtrit le sein,
Ou vaincu par ses pleurs roule sur la poussière:
Après lui s'avançoit, dans sa pompe guerrière,

Du malheureux Pallas le char ensanglanté,
Puis le fidèle Éthon, son coursier indompté,
Oubliant son orgueil, sa parure et les armes,
Marchoit les crins pendans et l'œil gonflé de larmes.
D'autres portent ses dards, son casque étincelant;
Le reste est à Turnus. Puis marchent à pas lent
Des Toscans, des Troyens les phalanges pressées,
Et les Arcadiens les armes renversées.
Sitôt que précédant et suivant le cercueil
En ordre s'avança cette pompe de deuil,
« Amis, c'en est assez, retournons, dit Énée;
» A d'autres pleurs encor notre ame est condamnée,
» D'autres héros pour nous ont dévoué leurs jours:
» Adieu, mon cher Pallas, adieu donc pour toujours! »
A ces mots, tout en pleurs, vers les siens il s'avance.
Il arrive: et déjà, demandant audience,
A la porte du camp des envoyés Latins
Venoient solliciter, l'olive dans les mains,
La faveur d'enlever et de rendre à la terre
Leurs chers concitoyens, victimes de la guerre;
Ils réclamoient les droits de l'hospitalité,
Et son projet d'hymen, et son premier traité:
« Des morts et des vaincus n'alarmoient pas sa gloire,
» Et la pitié devoit attendrir la victoire. »
Le héros généreux écoute avec bonté
La voix de la justice et de l'humanité:

« O Latins! leur dit-il, quel esprit de vengeance
» A des deux nations rompu l'intelligence?
» La paix que pour les morts vous demandez ici,
» Que puissent les vivans la recevoir aussi!
» Je ne viens point chez vous apporter le carnage,
» Les dieux m'ont amené sur cet heureux rivage,
» Et mon juste courroux n'en veut pas aux Latins.
» Aux saints nœuds qui d'abord unissoient nos destins
» Votre roi de Turnus a préféré les armes;
» Mais lui-même, s'il veut terminer tant d'alarmes,
» S'il prétend nous bannir de nos nouveaux remparts,
» Qu'il vienne, c'est à lui d'en courir les hasards.
» Pourquoi tous ces grands chocs, cette lutte cruelle?
» Faut-il que tant de sang coule pour sa querelle?
» Qu'il vienne contre moi signaler son grand cœur;
» La mort entre nous deux nommera le vainqueur.
» Vous, conduisez ces morts à leur sombre demeure:
» Armés je les vainquis, immolés je les pleure. »
Frappés d'étonnement à ces mots généreux,
Les députés latins se regardent entr'eux,
Et l'admirent long-temps dans un profond silence.
Enfin le vieux Drancès dont l'austère prudence,
Du jeune roi d'Ardée accusant les desseins,
Contre lui chaque jour irritoit les Latins:
« O vous, dont la présence a pour nous tant de charmes,
» Si grand par votre nom et plus grand par vos armes,

» Oh! comment célébrer dignement vos vertus?
» Que devons-nous chérir et révérer le plus
» Ou de votre justice ou de votre vaillance?
» Pour prix de cet accueil, notre reconnoissance,
» N'en doutez nullement, cherchera les moyens
» D'unir au Latium les généreux Troyens,
» Et le bon Latinus au courageux Énée.
» C'est peu: ces murs promis par votre destinée,
» Nous, déjà vos amis, et non plus vos rivaux,
» Nous-mêmes nous voulons en hâter les travaux;
» Et nos bras fraternels porteront avec joie
» Les rochers destinés à la nouvelle Troie.
» Que Turnus à son gré cherche ailleurs des secours. »
Il dit; un doux murmure approuve ce discours.
Pendant deux fois six jours une trève indulgente
Suspend tous les combats. Leur troupe diligente
Pour les mêmes devoirs erre dans les forêts:
On entend sous le fer tomber les noirs cyprès;
Le frêne, qui des vents brava long-temps la guerre,
Les pins, voisins des cieux, sont jetés sur la terre;
Le cèdre couche au loin ses rameaux odorans;
Le chêne en longs éclats cède aux coins déchirans;
Les bois, les champs, les monts, de leurs coups retentissent,
Et sous leurs verts fardeaux les chars roulans gémissent.
Mais déjà dans les murs, sous les toits paternels,
Par de sinistres bruits, avant-coureurs cruels,

L'agile Renommée avoit pris soin d'apprendre
Et la mort de Pallas et le malheur d'Évandre,
La prompte Renommée, hélas! de qui la voix
Naguères se plaisoit à compter ses exploits.
On accourt, et, suivant l'usage de ses pères,
L'Arcadien saisit des torches funéraires;
De loin on voit briller dans les champs d'alentour
Deux longs rangs de flambeaux, tristes rivaux du jour.
Porté par les Troyens, l'affreux cercueil arrive:
Tous entrent à la fois dans la cité plaintive.
A ce funèbre aspect, frappant leurs seins meurtris,
Les mères fendent l'air de lamentables cris.
Leur lugubre clameur s'est fait à peine entendre,
Son âge, ses amis, rien ne retient Évandre;
Sur le fatal cercueil qui vient de s'arrêter
Le malheureux vieillard court se précipiter,
Se jette sur son fils, entre ses bras le presse,
S'efforce d'exhaler la douleur qui l'oppresse:
Ses sanglots sortent seuls! Enfin lorsqu'une fois
La douleur eut rendu le passage à sa voix,
« O Pallas! est-ce ainsi que ton cœur téméraire
» Épargna ta jeunesse et les vieux ans d'un père!
» Ah! j'ai dû le prévoir; et pouvois-je oublier
» Combien ont de pouvoir sur un jeune guerrier
» Les premières faveurs que promet la victoire,
» Le début du courage et l'essai de la gloire?

» O fils trop magnanime et trop tôt moissonné!
» Apprentissage affreux! prélude infortuné!
» Voilà comme les dieux exaucent la prière
» D'un malheureux vieillard et d'un malheureux père!
» Toi qui dans le tombeau précédas ton époux,
» De ton heureux trépas combien je suis jaloux!
» Tu n'as pas de ton fils vu la pompe funeste;
» Et moi, de mes vieux ans traînant le triste reste,
» J'ai prolongé mes jours pour voir trancher les siens!
» Oh! que n'ai-je suivi les drapeaux des Troyens!
» Évandre eût péri seul, et ce deuil funéraire
» Auroit au lieu du fils accompagné le père.
» Et vous que j'ai reçus, vous qu'ont serrés mes bras,
» O Troyens! ma douleur ne vous accuse pas;
» Hélas! ce coup fatal attendoit ma vieillesse:
» Mais, si le sort cruel moissonna sa jeunesse,
» Il meurt en combattant pour moi, pour ses amis;
» Il meurt environné d'un monceau d'ennemis.
» Et quels plus doux honneurs le malheureux Évandre
» O mon fils! pouvoit-il présenter à ta cendre,
» Que tous ces monumens, ces fruits de tes exploits,
» Que portent en pleurant trois peuples à la fois,
» Ces dards, ces boucliers, garans de ta mémoire,
» Et ce deuil triomphant que conduit la victoire?
» Et toi, Turnus, et toi, son superbe vainqueur,
» Si son trop jeune bras n'eût trahi son grand cœur,

» Ta mort eût elle-même illustré son courage:
» Ton égal en valeur, il fut vaincu par l'âge.
» Mais c'est trop par mes pleurs retarder les combats:
» Allez, braves Troyens, retournez sur vos pas;
» Dites à votre roi que je hais la lumière,
» Qu'il n'est plus sans mon fils de bonheur pour son père.
» C'est à lui qu'en partant mon Pallas fut remis;
» Il doit vengeance au père, il la doit à son fils;
» Tous deux nous l'attendons: voilà le seul service
» Qui puisse du destin corriger l'injustice;
» Voilà le seul moyen de me prouver sa foi.
» Des plaisirs! des grandeurs! il n'en est plus pour moi.
» Mais je veux à Pallas, dans le royaume sombre,
» Apprendre que Turnus est promis à son ombre. »

L'Aurore cependant, versant des feux nouveaux,
Aux malheureux mortels ramenoit les travaux;
Les Troyens, les Toscans, pleins d'une ardeur égale,
Hâtent de leurs guerriers la pompe sépulcrale.
Les deux peuples amis, de mille arbres divers
Élèvent un bûcher sur la rive des mers:
Là, chacun en pleurant, suivant l'antique usage,
Va porter les objets de son lugubre hommage.
Déjà l'on voit au loin les flammes s'allumer,
Et dans l'air obscurci leur tourbillon fumer.
Trois fois autour des feux, dans sa morne tristesse,
A tourné des deux camps la brillante jeunesse;

Trois fois, poussant des cris funèbres et guerriers,
Autour du bois fatal ils guident leurs coursiers :
Ces yeux jadis si fiers sont humectés de larmes ;
Ils en trempent la terre, ils en baignent leurs armes:
L'on entend retentir les côteaux, les vallons,
Et du bruit des sanglots et du bruit des clairons.
Les uns, de leurs amis honorant la mémoire,
Jettent dans le bûcher les signes de leur gloire;
Là, des glaives conquis, des dards étincelans,
Et des chars qui voloient sur leurs essieux brûlans,
Des casques, des freins d'or, des aigrettes brillantes,
En foule sont livrés aux flammes dévorantes.
Quelques-uns en hommage à ces braves guerriers
Offrent des dons connus, leurs traits, leurs boucliers,
Et le fer impuissant qui trahit leur vaillance.
Cependant on immole une hécatombe immense;
Le taureau, l'animal qui s'engraisse de glands,
Ensemble sont livrés aux bûchers dévorans.
Ces malheureux guerriers consumés par les flammes
De leurs tristes amis attendrissent les ames:
Plusieurs veillent assis à côté du bûcher;
Rien à ces chers objets ne peut les arracher,
Jusqu'à l'heure où la nuit, rayonnante d'étoiles,
Sur ces touchans tableaux vient déployer ses voiles.
Les Latins à leur tour dans des bûchers nombreux
Consument de leurs morts les restes malheureux;

D'autres sont inhumés dans ces fatales plaines;
Quelques-uns sont portés dans les cités prochaines;
Le vulgaire en monceaux brûle confusément,
Et l'œil partout au loin ce vaste embrasement.
Pour la troisième fois le jour venoit d'éclore,
Dans ces tristes emplois il les retrouve encore.
Les uns vont recueillir ces ossemens chéris,
Les autres dans la terre enferment leurs débris.
Mais c'est dans les remparts de la triste Laurente
Que la douleur se montre encor plus déchirante.
Là, des mères en deuil, de malheureuses sœurs,
Celles qui de l'hymen regrettent les douceurs,
Les pères sans enfans, le fils privé d'un père,
Tout maudit des combats la fureur meurtrière,
Tous détestent Turnus et son hymen fatal:
« Que ne va-t-il lui-même attaquer son rival?
» Jaloux du premier rang, au péril de sa tête
» C'est à lui, disoient ils, d'en tenter la conquête. »
Son ennemi Drancès appuyoit ces discours:
« Le Troyen n'en veut pas à nos biens, à nos jours;
» C'est Turnus qu'il attend, c'est Turnus qu'il défie:
» Faut-il qu'à son orgueil l'État se sacrifie? »
D'autres vengent Turnus: « Il a pour lui ses droits,
» Le grand nom de la reine, et ses brillans exploits. »
Cependant, revenus de leur noble message,
Dont le triste succès se lit sur leur visage,

Ceux qu'au grand Diomède envoya Latinus
Viennent de ce héros annoncer les refus.
Les présens, la prière, ont été sans puissance:
Il faut donc recourir à quelque autre alliance,
Ou demander la paix au héros d'Ilion.
Latinus s'abandonne à son affliction;
Tant de morts, tant de sang, l'ont averti qu'Énée
Est ce roi qu'aux Latins promet la destinée.
Soudain dans son palais ses souveraines lois
Appellent son conseil. Accourue à sa voix,
Des premiers de l'État la foule l'environne.
Le sceptre dans la main, sur son front la couronne,
Le premier par son âge et par l'autorité,
Le roi s'assied: alors, d'un air de majesté,
Aux députés Latins il ordonne d'apprendre
Ce que de Diomède enfin on peut attendre.
Tout prend en sa présence un air respectueux;
On se tait. Vénulus, d'un ton majestueux,
Parle en ces mots: « Enfans de l'antique Ausonie,
» Nous avons vu des Grecs l'illustre colonie.
» Après mille travaux, après mille dangers,
» Dans les murs qu'ont bâtis ces nobles étrangers
» Nous avons vu leur chef que Laurente réclame,
» Et touché cette main sous qui tomba Pergame.
» Au pied du mont Gargan son bras victorieux
» D'Argyripe fondoit les remparts glorieux:

» Dignes enfans d'Argos, les peuples de la Pouille
» De la triste Phrygie ont reçu la dépouille.
» Introduits devant lui, nos présens étalés,
» Nous lui disons nos noms, de quels lieux reculés
» Nous venons sur ses bords, quel sujet nous amène.
» Le héros nous répond : — O race Ausonienne !
» Bon peuple de Saturne, et si sage et si doux !
» A votre longue paix pourquoi renoncez-vous ?
» Aux enfans d'Ilion ne livrez point la guerre.
» Nous tous, de qui l'audace a profané leur terre,
» Sans vous parler ici de ces braves guerriers
» Que la mort sous leurs murs moissonna par milliers,
» De ceux que dans ses flots roule encor le Scamandre,
» Nous avons payé cher leurs murs réduits en cendre !
» De malheurs en malheurs traînés dans l'univers,
» Hélas ! Priam lui-même auroit plaint nos revers.
» J'en atteste Pallas déchaînant sur nos têtes,
» Et le courroux des vents et l'horreur des tempêtes,
» Et le mont Capharée et son rocher vengeur :
» Après ces grands combats, malheureux voyageur,
» Que dis-je ? fugitif sur la terre et sur l'onde,
» Ménélas a traîné sa course vagabonde
» Jusqu'aux bords de Protée ; et dans leur antre affreux
» Ulysse a vu d'Etna les enfans monstrueux.
» Vous dirai-je Pyrrhus égorgé par Oreste,
» Idoménée aux dieux offrant son vœu funeste,

» Les compagnons d'Ajax et ses fiers Locriens
» Jetés par la tempête aux sables libyens?
» Agamemnon enfin, leur monarque suprême,
» Dans son propre palais, par sa femme elle-même
» Lâchement égorgé, laisse à son traître amant
» Et son trône et son lit de son meurtre fumant.
» Et moi, près d'en jouir, la fortune jalouse
» M'envia ma patrie et m'ôta mon épouse.
» Pour comble de malheur, un destin odieux
» Du supplice des miens épouvanta mes yeux.
» Le long des eaux, le long de leurs sauvages rives,
» J'entends leur triste vol, j'entends leurs voix plaintives
» J'avois trop mérité ce destin plein d'horreur;
» Je devois le prévoir, le jour que ma fureur
» Osa des immortels provoquer la colère,
» Et du sang de Vénus teindre un fer téméraire.
» Souffrez donc que j'oublie en une douce paix
» Les maux que j'ai soufferts, et les maux que j'ai faits
» J'abhorre les combats, je pleure sur ma gloire,
» Et voudrois racheter ma coupable victoire.
» Ces présens que vos mains ont apportés pour moi,
» Faites-en près d'Énée un plus utile emploi:
» C'est lui qu'il faut gagner. De sa haute vaillance
» J'ai fait plus d'une fois la dure expérience,
» Et dans plus d'un combat mes yeux ont vu de près
» De quel bras foudroyant il fait voler ses traits.

» Si deux héros pareils avoient défendu Troie,
» Les vainqueurs des vaincus auroient été la proie,
» Et la Grèce eût changé, rabattant son orgueil,
» Ses pompes de victoire en des pompes de deuil.
» Avec le grand Hector le valeureux Énée
» Recula de dix ans leur fatale journée:
» Tous deux pleins de vertus, pleins de valeur tous deux;
» Mais rien n'égale Énée en respect pour les dieux:
» Que ne l'ai-je imité! Vous, cessant vos querelles,
» Renouez de la paix les chaînes mutuelles;
» Prévenez ce grand choc aux deux peuples fatal,
» Et surtout gardez-vous d'un combat inégal.
» — De la part de ce roi voilà ce que j'annonce;
» Tels sont ses sentimens, et telle est sa réponse:
» Nos devoirs sont remplis. » Il dit, et le conseil
Aussitôt fait entendre un murmure pareil
A celui d'un torrent qui, fuyant de sa source,
Trouve sur son passage un obstacle à sa course,
Et va contre le roc qui le tient arrêté
Se plaindre en murmurant de sa captivité.
Mais enfin le tumulte a fait place au silence;
Le roi s'adresse aux dieux, se rassied, et commence:
« Citoyens, vous voyez, nos dangers sont pressans;
» Nos murs sont entourés d'ennemis menaçans;
» Ailleurs on nous attaque, ici l'on délibère:
» Mon devoir m'imposoit un soin plus nécessaire

» Sans doute; et je devois, évitant ces lenteurs,
» Rassembler des soldats, et non des orateurs.
» En vain nous combattons contre un peuple indomptable
» Contre un peuple divin que nul revers n'accable;
» Rien ne trouble leur cœur, rien n'affoiblit leurs bras
» Vaincus, vous les voyez revoler aux combats.
» Nous avons dans nos maux imploré Diomède;
» Ce roi, vous l'entendez, nous refuse son aide.
» Dès lors, abandonnés à notre propre effort,
» Vainement nous osons lutter contre le sort;
» Ces champs couverts de morts, et ce ravage immense,
» Tout atteste nos maux et dit notre impuissance.
» Je n'en accuse point nos chefs ni nos soldats;
» J'ai vu dans tous les rangs et dans tous les états
» Briller du bien public la noble jalousie;
» Et l'Ausonie entière a combattu l'Asie.
» Maintenant apprenez quels accommodemens
» Semblent nous conseiller ces grands événemens.
» Des lieux qu'arrose en paix le fleuve d'Étrurie
» A ceux où des Sabins commence la patrie,
» S'étend vers le couchant un terrain montueux,
» Sauvage en apparence et pourtant fructueux;
» L'Aurunce et le Rutule en cultivent la pente,
» La moisson y jaunit, et la vigne y serpente,
» La part la plus stérile est livrée aux troupeaux.
» Cette contrée entière et ces âpres côteaux,

» Qu'une forêt de pins couvre de son ombrage,
» Aux Troyens appaisés cédons-les en partage;
» Et, d'une heureuse paix resserrant les liens,
» Partageons avec eux les droits de citoyens.
» Enfin, si leur penchant préfère cet asile,
» Qu'ils y fixent leur sort, qu'ils y fondent leur ville
» Ou si leur choix les porte en des climats nouveaux,
» J'y consens; composons de deux fois dix vaisseaux,
» D'un plus grand nombre encor si leur chef le desire,
» Une flotte qui puisse à son gré les conduire.
» Qu'il règle leur grandeur, leur forme, leurs agrès:
» L'argent, les bras, les bois et les chantiers sont prêts.
» C'est peu: cent députés, la fleur de la noblesse,
» Iront, l'olive en main, leur porter la promesse
» D'une constante foi; que mon riche trésor
» Leur prodigue à leur gré l'argent, l'ivoire et l'or,
» Magnifiques garans de ma bonté royale;
» Qu'enfin, avec ces dons, la chaise impériale,
» La trabée, ornement des suprêmes grandeurs,
» Soit portée à leur roi par mes ambassadeurs.
» Délibérez, jugez ce que ma voix propose,
» Et que d'un long malheur l'empire enfin repose. »
Drancès se lève alors, Drancès que dès long-temps
Offusquent de Turnus les exploits éclatans,
Qui, jaloux en secret de sa haute fortune,
Ne souffre qu'à regret sa grandeur importune;

Libéral, éclairé, puissant dans le sénat,
Hardi dans les conseils, et timide au combat,
Habile à soulever le crédule vulgaire,
Né d'un père inconnu, fier du sang de sa mère,
Il se lève; et sa haine, exhalant son aigreur,
De Turnus en ces mots irrite la fureur :
« O vous, roi bienfaisant, qu'on aime et qu'on révère,
» Sur nos vrais intérêts votre voix nous éclaire :
» Qu'est-il ici besoin d'un stérile débat ?
» Chacun connoît assez les besoins de l'état;
» Mais nul n'ose en parler avec pleine franchise.
» Que celui dont l'audace ici nous tyrannise
» De son esprit hautain rabatte la fierté,
» Et rende à nos discours toute leur liberté;
» Lui qui, j'ose le dire aux dépens de ma vie,
» Nourrissant des grandeurs l'ambitieuse envie,
» Immola tant de chefs à son sinistre orgueil,
» Et couvrit tout l'état d'un nuage de deuil;
» Lui qui bravé en leurs murs les enfans de Pergame,
» Pour s'échapper bientôt par une fuite infâme,
» Et, loin des champs de Mars, relégué sur les mers,
» De sa vaine bravade épouvante les airs.
» Faites plus : à vos dons, ô glorieux monarque !
» Joignez de votre amour, joignez une autre marque;
» Et fermant votre oreille aux vains cris d'un rival,
» Serrez ces nœuds de paix par le nœud conjugal.

» Que si le fier Turnus répand tant d'épouvante,
» Eh bien, cédons; prenons une voix suppliante,
» Demandons-lui la vie, implorons à genoux
» Ses bontés pour le roi, pour l'état et pour nous;
» Qu'il nous laisse une part de nos droits légitimes:
» Trop long-temps des combats nous fûmes les victimes.
» Vous, à qui nous devons tous les maux qu'ils ont faits,
» Terminez cette guerre, et donnez-nous la paix.
» Lavinie en est seule un infaillible gage;
» Qu'au héros des Troyens un nœud sacré l'engage:
» C'est le vœu de l'état, et moi-même avant tous
» (Moi, que vous prétendez animé contre vous,
» Et je ne perdrai pas de temps à m'en défendre),
» Je demande à genoux que le roi l'ait pour gendre.
» Laissons-là nos débats et notre inimitié;
» Des malheureux Latins ayez quelque pitié;
» Vaincu, retirez-vous, que votre orgueil fléchisse;
» Enfin faites-nous grâce, et rendez-vous justice.
» Assez nous avons vu nos guérets dépeuplés,
» Nos remparts investis, et nos champs désolés.
» Et si votre grand cœur compte sur sa vaillance,
» S'il aspire à l'honneur d'une illustre alliance,
» A tous ces grands débats nous sommes étrangers,
» Le prix en est pour vous, courez-en les dangers.
» Eh quoi! pour que Turnus, nommé par la victoire,
» Ait d'un hymen royal le profit et la gloire,

» Nous, ses vils instrumens et son servile appui,
» Sans gloire et sans tombeau nous périrons pour lui
» Allons, si l'honneur parle à ce cœur magnanime,
» Si du sang maternel quelque goutte l'anime,
» Partez, méritez seul ce triomphe éclatant;
» Votre rival est prêt, et l'honneur vous attend. »
Ce discours de Turnus aigrit la violence;
Il en frémit de rage; et, rompant le silence,
« Oui, vous êtes, Drancès, fécond en beaux discours,
» Il faut que j'en convienne; et l'on vous voit toujours
» Tranquille harangueur au sein de nos murailles,
» Le premier au conseil, le dernier aux batailles;
» Quand les dangers sont loin, lorsqu'à flots débordés
» Le sang ne coule pas dans nos champs inondés,
» Il est beau de vous voir, redoutable en paroles,
» Débiter sans péril vos bravades frivoles.
» Eh bien, parlez, tonnez, insultez à ma peur,
» Vous, Drancès, dont nos camps admirent la valeur
» Vous, dont tant de hauts faits honorent la mémoire
» Dont tant de monumens ont consacré la gloire....
» Mais c'est trop supporter un stérile repos;
» Laissez là l'orateur, et montrez le héros:
» L'ennemi nous attend, le danger nous appelle;
» Marchons.... Eh quoi! déjà ton courage chancelle!
» N'auras-tu donc jamais un cœur que pour haïr,
» D'audace qu'à parler, d'habileté qu'à fuir?....

» Je suis vaincu, dis-tu : moi vaincu, misérable !
» Moi qui dans plus d'un jour à jamais mémorable
» Fis regorger le Tibre et de sang et de morts !
» Moi, que Pallas a vu, foulant aux pieds son corps,
» Remplir les murs d'Évandre et de deuil et de larmes!
» Moi, qui de ses guerriers ai fait tomber les armes!
» Ah ! tel ne m'ont pas vu Pandare et Bitias,
» Et ces milliers de morts entassés par mon bras,
» Lorsqu'en leur propre camp, en leurs propres murailles,
» Ce bras, ce bras vainqueur semoit les funérailles ?
» Le peuple craint la guerre ! Exécrable imposteur,
» C'est aux Troyens, à toi, de connoître la peur.
» Cependant par tes cris sème ici l'épouvante;
» Digne ami des brigands que ta lâcheté vante,
» Célèbre ce héros que j'ai vaincu deux fois,
» Et des braves Latins ravale les exploits.
» A l'entendre parler de ces héros d'Asie,
» Diomède d'effroi sent son ame saisie,
» Ajax pâlit, Achille a tremblé pour ses jours,
» Et l'Aufide sanglant a rebroussé son cours.
» A l'entendre, de moi le traître a tout à craindre !
» Pour me faire haïr, il veut se faire plaindre.
» Vil calomniateur ! rassure-toi, ce bras
» A de pareils exploits ne s'abaissera pas;
» Ne crains pas que ton sang jamais me déshonore;
» Garde dans ce corps vil ce cœur plus vil encore :

» Mon dédain m'a vengé. Maintenant, ô grand roi!
» Parlons de nos dangers : si glacés par l'effroi
» Nous daignons écouter de précoces alarmes,
» A peine encore armés si nous jetons les armes,
» Si tout est décidé dès le premier combat,
» Si tout espoir enfin est perdu pour l'état,
» Oui, demandons la paix, congédions l'armée,
» Et tendons aux vainqueurs une main désarmée.
» Que dis-je? Ah! de ce sang qui brûloit pour l'honn
» Si quelque goutte encore animoit notre cœur,
» Bien loin de racheter une odieuse vie,
» O mes concitoyens! nous porterions envie
» A ceux qui, succombant dans le champ des comb
» Ont repoussé la honte et choisi le trépas.
» Mais si rien n'est perdu, si le destin nous laisse
» Pour venger nos malheurs une brave jeunesse;
» Si de riches cités, des peuples florissans
» S'offrent à nous aider de leurs secours puissans;
» Enfin si les Troyens, affoiblis par leur gloire,
» Ont par des flots de sang acheté la victoire;
» Si la mort dans leurs rangs fit un ravage égal;
» Pourquoi, quand Mars à peine a donné le signal,
» Quitter honteusement une noble carrière,
» Et dès le premier pas retourner en arrière?
» Ignorons-nous le sort et ses jeux inconstans?
» Il détruit, il répare, il change avec le temps,

» Et, jetant à son gré des fers ou des couronnes,
» Des états ébranlés raffermit les colonnes.
» Nous n'aurons pas, dis-tu, le monarque d'Arpos;
» Mais Messape est à nous; mais à nos fiers drapeaux
» Tolumnius unit ses enseignes heureuses;
» Mais du brave Coras les troupes valeureuses
» Pour nous de leurs remparts s'avancent par milliers;
» Mais Camille, en courage égalant nos guerriers,
» Semble oublier son sexe, et déjà dans la plaine
» Ses brillans escadrons environnent leur reine.
» Que si, pour terminer ces importans débats,
» C'est moi, c'est moi tout seul qu'on appelle aux combats,
» La victoire à ce point ne m'est pas infidèle
» Que je n'ose briguer une palme si belle;
» Contre ce vil Troyen je marche sans effroi,
» Et chéris un péril qui n'expose que moi.
» Fût-il dans les combats aussi vaillant qu'Achille,
» En vain Vulcain lui-même a d'une main habile
» Forgé le bouclier dont il arme son bras:
» Pour vous, pour Latinus je me voue au trépas.
» Moi, le digne rival (du moins j'ose le croire)
» Des plus fameux héros que vante notre histoire,
» On me défie! Eh bien, quel qu'en soit le succès,
» J'y vole, et ne veux pas que le lâche Drancès,
» Si je dois du destin éprouver l'injustice,
» Souille en le partageant un si beau sacrifice,

» Ou, si le juste ciel me prête son appui,
» Me ravisse un laurier qui n'est pas fait pour lui. »
Durant ces grands débats, du monarque de Troie
L'armée impatiente en ordre se déploie;
Des rivages du Tibre il marche; et des Toscans
Les bataillons en foule abandonnent leurs camps;
Les champs en sont couverts : un avis trop fidèle
En apporte au palais l'effrayante nouvelle.
A ce bruit imprévu, du peuple impétueux
On entend s'agiter les flots tumultueux;
Au funeste récit succède un cri d'alarmes :
« Aux armes! citoyens, qu'on nous donne des armes! »
Répète avec transport la jeunesse en fureur.
Les vieillards éplorés sont muets de terreur.
L'espérance et l'effroi dans les cœurs se balancent;
Et leurs accens divers jusques aux cieux s'élancent.
Tels des sons confondus de leurs bruyantes voix
D'innombrables oiseaux font retentir les bois;
Des cygnes attroupés sur les bords du Méandre
Tels en cris éclatans les sons se font entendre.
Turnus saisit l'instant : « Paisibles magistrats,
» Courage, poursuivez vos tranquilles débats,
» Tandis que des Troyens l'armée est à vos portes. »
Il dit, part, et s'échappe. « Et vous, de vos cohortes,
» Volusus, reprend-il, déployez les drapeaux;
» Vous, Messape, au combat préparez vos chevaux;

» Partez, brave Coras, suivi de votre frère;
» Vous, redoublez des murs la défense guerrière;
» Les autres avec moi tenteront les hasards. »
Le trouble cependant règne dans les remparts;
Le roi consulte en vain sa prudence étonnée;
Il hésite; il gémit d'avoir du grand Énee
Méconnu les destins; il voudroit aujourd'hui
Avoir choisi pour gendre un héros tel que lui.
Tandis qu'il va cacher son repentir stérile,
Les Latins de fossés environnent leur ville,
Les hérissent de pieux, l'entourent de remparts;
On voit au haut des tours les enfans, les vieillards;
Ce grand péril confond le rang, la force et l'âge;
Et l'airain belliqueux anime leur courage.
Elle-même, au milieu des femmes de la cour,
Pour détourner les maux de ce funeste jour,
Aux autels de Pallas, entourés de guirlandes,
La reine vient porter de superbes offrandes.
Cause aimable des maux dont on est menacé,
Lavinie auprès d'elle a le regard baissé.
Les mères, à sa suite apportant leur hommage,
Font fumer leur encens qui s'élève en nuage;
Et du seuil de son temple à Pallas s'adressant,
« Déesse des combats, viens, que ton bras puissant
» Brise du Phrygien la lance meurtrière,
» Et le laisse sanglant couché sur la poussière! »

Cependant, déjà prêt à braver les hasards,
Turnus a revêtu l'or de ses longs cuissards ;
Et déjà sur son sein, avide de batailles,
Sa cuirasse d'airain hérisse ses écailles ;
Sa tête est nue encor, mais son riche cimier
Est prêt à la couvrir de son panache altier.
A son côté déjà pend son glaive fidèle.
Il s'agite, il frémit, et de la citadelle
Dans son habit guerrier tout éblouissant d'or,
Déjà brûlant de vaincre, il a pris son essor :
Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage,
Tout à coup rompt sa chaîne, et loin de sa prison
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où puissent ses amantes ;
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé ;
Tantôt le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête et les champs de ses pas,
Levant ses crins mouvans que le zéphir déploie,
Vole, et frémit d'amour, et d'orgueil, et de joie.
Elle-même guidant ses escadrons poudreux,
Camille tout à coup vient s'offrir à ses yeux.

A peine parvenue aux portes de la ville,
Légère, elle descend de son coursier docile;
Son escadron l'imite, et soudain au héros
Avec une voix fière elle adresse ces mots:
« Chacun doit écouter l'instinct de son courage;
» J'ai consulté le mien, me voici, je m'engage,
» Turnus, à terrasser les insolens Troyens:
» Seule je veux marcher aux fiers Tyrrhéniens,
» Seule à leurs escadrons j'oppose mon audace.
» Vous, de vos bataillons que l'invincible masse
» Protège nos remparts, et laissez à mon bras
» Et les premiers dangers, et les premiers combats. »
L'intrépide Turnus que son courage étonne:
« Que ne vous dois-je pas, ô superbe amazone?
» Des guerriers d'Italie exemple glorieux!
» Venez donc partager ces honneurs dangereux.
» Si de nos éclaireurs le rapport est sincère,
» Énée a fait partir une troupe légère
» Qui doit battre la plaine et tromper les regards.
» Lui, prêt à rassembler ses pelotons épars,
» Il doit des monts voisins s'élancer sur la ville:
» Répondons par un piège à son piège inutile.
» Dans la gorge du mont, sous ces bois ténébreux,
» Je l'attendrai, suivi de combattans nombreux:
» Vous, des braves Latins, des enfans d'Étrurie,
» Rivale des héros, dirigez la furie;

» Le généreux Messape, et Catille, et Coras,
» Unis sous vos drapeaux, marcheront sur vos pas. »
Ensuite, s'adressant à ces chefs qu'il anime,
Il verse dans leurs cœurs son espoir magnanime.
Leur courage docile à ses lois est soumis.
Tout à coup il s'élance et vole aux ennemis.
Un noir vallon s'étend dans ces monts solitaires,
Dont le terrain, propice aux pièges militaires,
De toutes parts s'enfonce en sinueux détours.
Une épaisse forêt sur ces vastes contours
Penche son noir ombrage, et sous sa voûte obscure
Ne laisse d'autre accès qu'une étroite ouverture.
Une plaine au-dessus, cachée à tous les yeux,
Présente une retraite, un abri spacieux,
Qui sur les ennemis règne avec avantage,
Et de tous les côtés menace leur passage.
Là Turnus à son choix peut combattre en tous sens,
Les fuir, les attaquer, ou des roes bondissans
Précipiter sur eux la masse impétueuse.
Suivant donc des chemins la pente tortueuse,
Il accourt ; et, caché dans l'épaisse forêt,
Attend les Phrygiens dans ce poste secret.
Diane cependant, sur la voûte azurée
Entretenant Opis, sa compagne sacrée,
Exprimoit en ces mots ses plaintives frayeurs :
« Toi, l'honneur de mes bois, l'ornement de mes chœurs,

» Chère Opis, tu le sais, mon aimable Camille,
» Portant mes traits, mon arc, hélas ! arme inutile,
» Affronte les combats. Ce n'est pas de ce jour
» Que cette jeune nymphe est chère à mon amour.
» Je me rappelle encor sa naissance fatale.
» Chassé de Privernum, sa vieille capitale,
» Par son peuple irrité de ses fiers attentats,
» Son père Métabus privé de ses états
» Fuyoit de bois en bois, de montagne en montagne :
» D'un exil qu'elle ignore innocente compagne,
» Camille, encore enfant, consoloit son chagrin;
» Son père malheureux la pressoit sur son sein,
» Et, tremblant pour l'objet de ses tendres alarmes,
» Fuyoit, prêtant l'oreille au bruit lointain des armes.
» Dans sa fuite soudain se présente à ses yeux
» L'Amasène grondant, dont les flots furieux,
» Grossis pendant la nuit par les eaux des orages,
» Rouloient gonflés d'écume, et battoient ses rivages.
» Il s'arrête; il voudroit, dans son premier transport,
» S'élancer à la nage et gagner l'autre bord;
» Mais, tremblant pour l'objet de sa tendresse extrême,
» Il craint pour ce doux poids bien plus que pour lui-même.
» Long-temps il délibère ; il se décide enfin :
» Autour d'un dard noueux, dont il arme sa main,
» De son cœur inquiet la crainte paternelle
» L'enveloppe avec soin d'une écorce fidèle ;

» Puis l'élevant dans l'air, sa suppliante voix
» Implore par ces mots la déesse des bois :
— « O déesse, tu vois cet enfant que j'adore !
» Ses tristes jours à peine ont commencé d'éclore;
» Son père en ce moment la voue à tes autels;
» Prends pitié de tous deux dans ces dangers cruels!
» Pour la première fois elle a saisi tes armes;
» Elle fuit un vil peuple, auteur de mes alarmes.
» Tandis qu'avec le trait elle vole dans l'air,
» O déesse ! prends soin de ce dépôt si cher;
» Déesse, c'est ton bien qu'à tes soins je confie;
» A toi seule à jamais appartiendra sa vie..... »
« Il dit, lance le dard de son bras vigoureux;
» Le fleuve en retentit; avec le trait heureux
» Camille fend les airs et vole à l'autre rive.
» L'ennemi s'approchoit; lui, devant qu'il arrive,
» S'élance, nage, aborde, et, d'un bras triomphant,
» Arrache du gazon son dard et son enfant.
» Cet enfant, désormais réclamé par Diane,
» La ville ne fut point sa demeure profane,
» Son père à ce séjour préféra les forêts;
» Moi-même la cachai dans des antres secrets.
» D'une fière jument, sa nourrice sauvage,
» Sur sa lèvre enfantine exprimant le breuvage,
» Son père l'élevoit, et sa jeune fierté
» Prit du cœur paternel la farouche âpreté.

» Sur ses pieds chancelans elle se tient à peine,
» Et de ses premiers pas marque la molle arène,
» Déjà, ses traits en main, elle court dans les bois
» Portant son arc léger et son petit carquois.
» Une robe à longs plis n'étoit point sa parure,
» L'or ne renouoit pas sa simple chevelure ;
» Derrière elle pendoit la peau d'un léopard.
» Déjà sa jeune main savoit lancer un dard ;
» Déjà siffloit la fronde à l'entour de sa tête ;
» Déjà, d'un air vainqueur rapportant sa conquête,
» Elle offroit en triomphe à son père enchanté,
» Ou la grue au long bec, ou le cygne argenté.
» Jusqu'au fond des déserts où mes soins la cachèrent,
» Les plus nobles Toscans en vain la recherchèrent ;
» Préférant à ces nœuds la liberté des bois,
» Sa rebelle pudeur n'obéit qu'à mes lois.
» Mais combien je la plains ! qu'à regret ma tendresse
» A ces sanglans combats voit voler sa jeunesse !
» Hélas ! j'aurois voulu que, chère à mon amour,
» De ses chastes attraits elle embellît ma cour ;
» Vain espoir ! elle touche à son heure dernière.
» Pars donc, vole, et descends sur ton aile légère
» Aux lieux où les Latins, dévoués au trépas,
» Sous un sinistre augure avancent aux combats.
» Mais avant, prends toi-même en mon carquois fidèle
» Le trait qui doit venger sa blessure mortelle,

» Et malheur au guerrier dont la coupable main
» De son fer sacrilège aura percé son sein!
» Troyen, Latin, n'importe, il expira son crime;
» Et moi, dans un nuage enlevant sa victime,
» Je veux que son beau corps, ses traits victorieux,
» Soient avec son tombeau rendus à ses ayeux. »
Elle dit: autour d'elle Opis roule un nuage,
Part d'un vol plus bruyant et plus prompt que l'orage.
Mais déjà les Troyens, déjà les fiers Toscans,
Pour attaquer Laurente ont déployé leurs rangs;
Ils marchent: le coursier de sa tête hautaine
Bat l'air, ronge le frein, et bondit dans la plaine;
Les champs sont hérissés d'une moisson de fer,
Et chaque javelot fait partir un éclair.
Et Messape, et Coras et son valeureux frère,
Et la chaste Camille et sa troupe légère,
Se présentent ensemble. On voit de toutes parts
Et s'allonger la lance, et s'agiter les dards;
Sous les pas des guerriers les plaines retentissent,
Et soldats et coursiers de colère frémissent.
Enfin, à la distance où le trait peut porter,
Les partis ennemis viennent de s'arrêter:
On s'écrie, on s'élance, et d'un essor rapide
Chacun pousse en avant son coursier intrépide.
Plus pressés que la neige au retour des hivers,
Des nuages de traits ont obscurci les airs.

Le terrible Acontès sur Thyrrène s'élance;
Contre lui ce rival a dirigé sa lance;
Ils partent, et soudain leurs coursiers indomptés
Se heurtent à grand bruit, l'un vers l'autre emportés:
L'air en gronde; et, frappé du choc épouvantable,
Acontès expirant va tomber sur le sable.
L'épouvante aussitôt saisit les combattans;
Les Latins consternés abandonnent leurs rangs,
Et, sous leurs boucliers rejetés en arrière,
Ils évitent des traits l'atteinte meurtrière.
Le Troyen les poursuit, et le brave Asylas
Jusque sous leurs remparts a poussé leurs soldats.
Les Latins à leur tour, rappelant leur courage,
Retournent leurs coursiers avec des cris de rage,
Et pressent de nouveau l'ennemi qui s'enfuit.
Le vainqueur s'épouvante, et le vaincu poursuit;
Le sort balance entr'eux la défaite et la gloire,
Le courage et la peur, la fuite et la victoire.
Tels dans leur flux rapide et leur bruyant reflux
Se balancent des mers les flots irrésolus;
Tantôt sur les rochers que son écume inonde,
L'Océan courroucé précipitant son onde,
Couvre en grondant ses bords; tantôt, dans son bassin
Reportant les cailloux qu'avoit vomis son sein,
Il ramène sur lui ses ondes fugitives:
Tels, poussant des Latins les cohortes craintives,

Les Troyens à grands flots inondoient les sillons,
Et tantôt replioient leurs foibles bataillons.
Mais sitôt qu'on a vu de l'une et l'autre armée,
Dans son troisième choc encor plus animée,
Une égale fureur confondre les soldats,
Que chacun de plus près porte ou craint le trépas,
Alors on n'entend plus dans ce vaste carnage
Que l'accent de la mort et le cri de la rage;
Armes, soldats, coursiers, confusément épars,
Dans des torrens de sang roulent de toutes parts;
Partout en même temps on s'attaque, on se choque.
Sur le fier Rémulus fond le jeune Orsiloque;
Mais, au lieu du héros attaquant son coursier,
De son dard sous l'oreille il enfonce l'acier.
A peine il a senti la pointe pénétrante,
Le quadrupède altier, que la douleur tourmente,
Sur ses jarrets nerveux avec force appuyés
Se redresse en fureur et bat l'air de ses pieds.
Son maître renversé roule sur la poussière.
Iole sous Catille a perdu la lumière.
Fier de son vaste corps, de sa haute valeur,
Sans craindre le danger, sans prévoir son malheur,
De ce même guerrier avide de carnage
Le brave Herminius ose affronter la rage;
L'airain ne couvre point l'or de ses cheveux blonds:
L'épaule découverte, au fer des bataillons

L'audacieux géant s'expose sans armure.
Le fougueux Catillus d'une horrible blessure
Atteint son large dos; le trait étincelant
Se plonge dans son corps, et s'arrête en tremblant.
Le brave, cette fois oubliant son courage,
S'est courbé de douleur, et s'est tordu de rage.
On se mêle; chacun brigue un noble trépas,
Et dans un combat seul s'engagent cent combats.
L'amazone surtout, signalant son courage,
Triomphe et s'applaudit au milieu du carnage;
Un carquois sur l'épaule, un sein nu, l'œil brûlant,
Tantôt de traits légers qu'elle darde en volant,
Poursuit les Phrygiens; tantôt, plus redoutable,
Arme d'un fer tranchant sa main infatigable;
Sur son dos retentit le céleste carquois,
Plein des traits dont l'arma la déesse des bois;
Tantôt, quand des vainqueurs ardens à sa poursuite
La force inévitable a décidé sa fuite,
Terrible, elle se tourne, et d'un bras foudroyant
Leur porte l'épouvante, et triomphe en fuyant.
Avec la même ardeur vole et combat près d'elle
De ses vaillantes sœurs une troupe fidèle,
Appui de sa valeur, ame de ses projets,
Son escorte aux combats, son conseil dans la paix:
C'est Tulla, c'est Larine, et toi, jeune Tarpée,
Dont la hache est de sang incessamment trempée.

Sa cuirasse, son casque et son court bouclier,
Offrent à découvert le cou de ce guerrier.
Orsilòque à son tour, dont le bras la menace,
Décrit un vaste cercle en courant sur sa trace;
Dans un cercle moins vaste elle échappe, elle fuit,
Et poursuit à son tour celui qui la poursuit;
Puis sur ses pieds dressés se levant tout entière,
Sa hache, sans égard pour sa vaine prière,
Fend son épaisse armure et ses robustes os;
Et du crâne brisé le sang coule à grands flots.
Tout à coup à ses yeux le hasard fait paroître
Le rusé fils d'Aunus, que l'Apennin vit naître.
Nul des Liguriens, peuple artificieux,
Ne fut ni moins vaillant, ni plus insidieux.
A l'aspect de Camille, il s'écrie, il s'arrête;
Voyant qu'il ne peut fuir, et que sa mort s'apprête,
A la ruse aussitôt sa frayeur a recours,
Et pour tromper Camille il lui tient ce discours:
« Pour s'assurer sans doute une fuite facile,
» Camille se confie à ce coursier agile;
» Ce moyen est honteux: laissez là ce coursier;
» Seule à pied contre moi venez vous essayer;
» Vous verrez qui de nous a des droits à la gloire.
» Et pour juge entre nous nous prendrons la Victoire.
L'amazone à ces mots s'enflamme de dépit,
Et, rendant son coursier à celle qui la suit,

Avec son glaive nu, son armure légère,
Offre un combat égal à son lâche adversaire.
Lui, de son vain succès s'applaudissant trop tôt,
Retourne son coursier, et, s'échappant d'un saut,
Aiguillonne les flancs de l'animal rapide:
« Traître Ligurien! en vain ton art perfide
» Des ruses de ton peuple emprunte les secours;
» Tu n'éviteras pas cette mort où tu cours,
» Et de ton lâche cœur la fourbe héréditaire
» Ne pourra pas vivant te remettre à ton père. »
A ces mots elle part, et d'un rapide essor
Vole, poursuit, attaque, et saisit par le mor
Le coursier fugitif qui l'emportoit loin d'elle,
Et joint à tant de morts sa victime nouvelle.
Tel d'un mont élevé le terrible faucon
Part, poursuit dans les airs le timide pigeon;
Il arrête en son vol sa victime tremblante,
Il la presse, il la tient sous sa serre sanglante,
Enfonce dans son sein son bec victorieux;
Le plumage sanglant tombe du haut des cieux:
Ainsi vole, combat, et triomphe Camille.
Cependant Jupiter de son palais tranquille
Voit les Toscans tomber sous ses rapides coups:
Aussitôt, de Tarchon irritant le courroux,
Il veut que sa valeur rallume leur vaillance.
D'un cours impétueux l'Étrurien s'élance

Parmi les cris, le sang, les morts et les fuyards;
Il nomme par leurs noms les combattans épars,
Les ramène au combat, et, gourmandant leur fuite,
» Lâches Tyrrhéniens! où courez-vous si vîte?
» Leur dit-il; quelle peur vous a saisis? Eh quoi!
» C'est une femme ici qui vous glace d'effroi!
» Que font donc dans vos mains ces impuissantes armes
» Les combats de Vénus ont pour vous plus de charmes
» Sans doute; et vos pareils préférèrent toujours
» Aux clairons belliqueux la lyre des Amours:
» Sitôt que de Bacchus les cymbales résonnent,
» Dans la coupe à plein bord lorsque les vins bouillonnent,
» Intrépides buveurs, convives courageux,
» Aux jeux sanglans de Mars vous préférez ces jeux!
» Allez, la flûte en main vos prêtres vous demandent,
» Et dans vos bois sacrés les festins vous attendent. »
Il dit, brave la mort, et, portant la terreur,
Sur Vénulus s'élance enflammé de fureur,
L'arrache à son coursier, le saisit et l'enlève.
Soudain un bruit confus de toutes parts s'élève:
Les Latins consternés les regardent tous deux.
Le fier Toscan emporte en ses bras vigoureux
Et l'homme et son armure; et dans toute la plaine
Serré contre son sein malgré lui le promène;
Et tandis que d'un bras il le soutient dans l'air,
De sa lance qu'il rompt l'autre arrache le fer;

Il cherche, pour l'atteindre au défaut de l'armure,
La place où doit sa main adresser la blessure.
Vénulus, contre lui se débattant en vain,
Arrête le poignard suspendu sur son sein.
Ainsi, lorsque l'oiseau qui porte le tonnerre
Se saisit d'un dragon élancé de la terre,
Il le presse, il le tient, il attache à ses flancs
Et sa robuste serre et ses ongles tranchans;
Le superbe animal que la douleur tourmente,
Terrible, l'œil ardent et la gueule écumante,
Siffle, s'enfle, et de l'aigle embarrassant l'essor,
Se courbant, se dressant, se recourbant encor,
Lutte contre le bec qui perce ses entrailles;
La rage sur son corps a dressé ses écailles:
Inutiles efforts! l'aigle victorieux
L'emporte, bat de l'aile, et se perd dans les cieux:
Tel Tarchon triomphant part emportant sa proie;
Il vole, tous les siens le suivent avec joie,
Et d'un bras courageux secondent son effort.
Dans ce moment Aruns, qu'attend déjà son sort,
Voyant de tous côtés Camille triomphante,
Parmi les combattans suivoit sa course errante,
S'attachoit à ses pas, et son œil avec art
D'un moment favorable épioit le hasard:
Partout où dans les rangs s'élance son audace,
Il la suit en silence et vole sur sa trace:

Revient-elle en triomphe à de nouveaux combats,
De son coursier vainqueur son coursier suit les pas;
Partout où vient, s'éloigne, ou revient l'héroïne,
L'opiniâtre Aruns autour d'elle s'obstine,
Et déjà dans sa main tient le fer préparé.
Tout à coup de Cybèle un prêtre révéré
Passe rapidement, étalant dans ces plaines
Le luxe éblouissant de ses armes troyennes;
Le coursier écumant qui bondissoit sous lui
De son riche harnois sembloit enorgueilli;
Sur son dos s'étendoit une peau précieuse
Qu'avoit brodée en or l'aiguille industrieuse;
Et l'airain amolli des habitans des airs
Y retraçoit aux yeux les plumages divers.
Mais rien de ce guerrier n'égaloit la parure:
D'un pourpre rembruni l'étrangère teinture
Couvre ses vêtemens; chef-d'œuvre d'un Crétois,
Son arc est brillant d'or; l'or pare son carquois;
Un casque d'or couvroit sa tête révérée;
Du plus jaune safran sa robe colorée
Par une agrafe d'or retient ses plis mouvans,
Et leur brillant tissu frémit au gré des vents.
Enfin ses longs cuissards, sa tunique flottante,
Richement embellis par l'aiguille savante,
Sont de l'art phrygien l'ouvrage ingénieux.
A peine de Camille il a frappé les yeux,

Soit que dans son espoir ces dépouilles conquises
Au temple de ses dieux fussent déjà promises,
Soit que de l'or troyen sa noble vanité
En secret se flattât d'embellir sa beauté,
Pour cet or, ces habits, l'amazone s'enflamme,
Les dispute en héros, et les admire en femme;
Et ces riches atours, dont son cœur est épris,
Du triomphe à ses yeux ont rehaussé le prix:
Tout danger, tout obstacle a disparu pour elle.
Aruns posté tout près tient sa lance mortelle,
Cherche du coup fatal l'heureuse occasion;
Et, prêt à la frapper, « O divin Apollon!
» S'écria-t-il soudain, ô dieu de la lumière!
» Que dans son temple saint le Soracte révère,
» Devant qui nous courbons nos fronts respectueux,
» Pour qui des verts sapins les rameaux onctueux
» D'un bûcher éternel entretiennent les flammes;
» Toi qui [illegible]r un saint zèle allumé dans nos ames,
» Sur ces ardens brasiers nous fais marcher sans peur,
» Dieu puissant! par mes mains lave le déshonneur
» Qu'imprime à notre nom cette Volsque insolente!
» Sa dépouille, grand dieu! n'est pas ce qui me tente,
» Plus d'un autre trophée a signalé mon bras:
» Mais que de ce fléau je purge ces climats,
» Qu'elle expie en mourant notre gloire flétrie;
» Je pars, et vais obscur mourir dans ma patrie. »

Apollon imploré l'entendit, et ce dieu
Accorde à sa prière une part de son vœu,
Et l'autre dans les airs se dissipe et s'envole:
Il lui cède Camille, et consent qu'il l'immole;
Mais revoir ses foyers n'est plus en son pouvoir,
Et les vents ennemis emportent son espoir.
Enfin des mains d'Aruns le trait bruyant s'élance.
On se trouble, on regarde, et le Volsque en silence
Se tourne vers sa reine, et pour elle pâlit:
Mais la lance fatale, et son vol, et son bruit,
Rien ne peut l'effrayer; quand la pointe cruelle
Vient frapper son sein nu d'une atteinte mortelle,
Et le fer altéré boit son sang virginal.
On s'étonne; ses sœurs volent au coup fatal,
Et présentent les bras à leur reine expirante.
De son propre succès le vainqueur s'épouvante,
Et fuit, le cœur rempli de joie et de terreur.
Tel, lorsque de sa faim appaisant la fureur
Un loup vient d'égorger dans son audace extrême
Une belle génisse ou le berger lui-même,
Tremblant, épouvanté de ses hardis exploits,
Déjà des chiens vengeurs croit entendre la voix;
Avant que le jour naisse, avant que la victime
Et les traces du sang déposent de son crime,
Dans le fond des forêts le meurtrier a fui,
Et sa queue en tremblant se dérobe sous lui;

Tel, timide vainqueur, et content de la fuite,
Dans la foule à l'instant Aruns se précipite;
De ce qu'osa sa main son cœur se sent troubler,
Et Camille en mourant le fait encor trembler.
La malheureuse en vain veut arracher la lance:
De ce coup meurtrier telle est la violence,
Le fer perçant du trait dont son sein est blessé,
Rebelle à ses efforts, y demeure enfoncé;
Elle tombe, ses sens par degré s'affoiblissent,
Son teint se décolore, et ses lèvres pâlissent.
Alors sa voix mourante appelle Acca sa sœur,
Acca toujours admise aux secrets de son cœur:
« O toi, dont j'éprouvai la tendresse fidèle,
» J'ai, tant que je l'ai pu, vengé notre querelle;
» Mais enfin je succombe, et j'ai fini mon sort;
» Déjà tout se noircit des ombres de la mort;
» Entends les derniers vœux de la triste Camille:
» Cours avertir Turnus qu'il défende la ville;
» Et toi, reçois ta reine et ses adieux. » Soudain
Les rênes en flottant s'échappent de sa main.
Ce corps jadis rempli de son ame enflammée,
De la mort aujourd'hui victime inanimée,
Descend de son coursier, entraîné par son poids:
Il tombe ce beau front si brillant autrefois;
Son pouls meurt; sur ses yeux nagent des vapeurs sombres,
Et son ame en courroux s'envole chez les ombres.

Soudain partent des cris de rage et de terreur;
Le combat se rallume avec plus de fureur;
Troyens, Arcadiens, Toscans, tout se rassemble;
Hardis par cette mort, tous s'élancent ensemble.
Et cependant Opis, du haut des monts voisins,
Tranquille, regardoit ces combats inhumains;
Tout à coup, à l'entour de Camille expirante,
Elle voit s'agiter une jeunesse ardente,
Et son cœur affligé laisse échapper ces mots:
« Ornement de ton sexe! exemple des héros!
» Que t'a servi d'avoir au tumulte des villes
» Préféré ta déesse et ses forêts tranquilles?
» Et de quoi t'ont servi mes inutiles traits?
» Mais, si j'en crois mon cœur, ta gloire et mes regrets
» Ton nom, que pour jamais signala ta vaillance,
» Ne sera pas sans lustre, et ta mort sans vengeance
» Le sort l'a résolu: son téméraire auteur
» En recevra le prix. » Il est une hauteur
Où l'yeuse, croissant sur sa terre isolée,
Couvre d'un roi latin l'antique mausolée:
Là vient s'abattre Opis méditant son dessein,
Et de là de Camille observe l'assassin.
A peine elle apperçoit l'auteur de sa blessure,
Tout fier de sa victoire et vain de son armure:
« Où vas-tu? lui dit-elle: approche, malheureux!
» Viens recevoir le prix de ton triomphe affreux;

» Viens, et meurs à ton tour des flèches de Diane;
» Je les plains de tremper dans un sang si profane. »
Elle dit, du carquois tire le trait fatal,
Le place, tend son arc; et d'un effort égal
Chacune de ses mains remplit son ministère;
La gauche entre ses doigts tient la flèche légère;
L'autre amène la corde; et, lents à s'approcher,
Les bouts obéissans sont prêts à se toucher.
Aussitôt vers Aruns le trait divin s'échappe,
Et le bruit et le fer en même temps le frappe.
Nul ne plaint son trépas; et, sans être honoré,
Sur des bords inconnus son corps gît ignoré.
La nymphe pour les cieux quitte aussitôt la terre,
Et remet au hasard les succès de la guerre.

A peine de Camille on a su le trépas,
Un même effroi saisit les chefs et les soldats:
Son bataillon léger, vainqueur sous sa conduite,
Mais vaincu par sa mort, le premier prend la fuite.
Atinas même fuit; et de ses vétérans
Un tumulte confus désordonne les rangs.
Bataillons, escadrons, et cohorte et phalange
De vingt peuples tremblans vaste et confus mélange,
Dans les champs d'alentour dispersent leurs débris,
Et des lieux les plus sûrs vont chercher les abris.
Le carquois charge en vain leurs épaules craintives;
Leurs arcs sont détendus, et leurs flèches oisives.

Tout cède : des coursiers épouvantés comme eux
Les pas retentissans battent les champs poudreux,
Et vers la ville enfin, leur unique ressource,
Dans des flots de poussière ils dirigent leur course;
Les femmes, en voyant revenir ces débris,
Poussent des cris affreux, frappent leurs seins meurtris
L'ennemi les poursuit, et jusque sous leurs portes
Atteint ceux dont les murs reçoivent les cohortes.
Malheureux, au trépas ils pensoient échapper;
Sur le seuil paternel, la mort vient les frapper:
Quelques-uns sont percés à l'aspect de leurs Lares;
D'autres, que le péril, que l'effroi rend barbares,
Referment leur asile; et leurs tristes amis
En vain les bras tendus demandent d'être admis:
On repousse sur eux la porte impitoyable.
Alors se renouvelle un carnage effroyable
De ceux qui de leurs murs tentent en vain l'abord,
Et des concitoyens qui leur donnent la mort:
Plusieurs, qu'exclut, hélas! l'enceinte desirée,
Aux yeux de leurs parens, de leur mère éplorée,
Puor fuir les ennemis choisissant le trépas,
Dans les fossés profonds précipitent leurs pas;
Cet autre, aiguillonnant le coursier qui l'emporte,
Frappe à coups redoublés l'inexorable porte.

Mais de Camille à peine on distingue le corps:
On redouble de crainte et de zèle et d'efforts;

Les femmes même alors deviennent intrépides,
Le fer étincelant charge leurs mains timides;
Et de longs pieux, armant leur courage indompté,
Ont du fer dans la flamme acquis la dureté;
Chacune d'un héros a pris l'arme guerrière,
Et veut pour sa patrie expirer la première.
Cependant à Turnus de ces revers affreux
Acca vient apporter le récit désastreux:
Les Latins sont vaincus, Camille est expirée,
Aux Troyens triomphans l'Ausonie est livrée;
Tout fuit, tout a subi leur rapide fureur,
Et jusque dans Laurente a volé la terreur.
Le héros furieux (le ciel ainsi l'ordonne)
Frémit de ce désastre, il part, il abandonne
Les gorges, les forêts qu'occupent ses soldats.
Le Troyen à son tour précipite ses pas;
Après avoir franchi les bois et les montagnes,
De leurs sombres hauteurs descend dans les campagnes.
Ainsi se rapprochant, ces deux fameux rivaux,
Vers les murs laurentins marchent à pas égaux;
L'un pour les attaquer, l'autre pour les défendre.
Énée, en avançant, au loin a vu s'étendre
Les escadrons latins et leurs fiers bataillons,
De torrens de poussière inondant les sillons:
De Turnus à son tour la surprise est pareille;
Déjà de toutes parts arrive à son oreille

Le bruit des escadrons précipitant leurs pas ;
C'est l'intrépide Énée avançant aux combats ;
Et peut-être à l'instant au pied de ces murailles
Tous deux auroient tenté le destin des batailles,
Si Phébus, déposant ses rayons amortis,
N'avoit plongé son char dans les flots de Thétis.
Tous deux veillent campés sous les murs de la ville,
Et cette nuit du moins leur fureur est tranquille.

FIN DU ONZIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE ONZIÈME.

Placée au milieu des tableaux de la guerre, la plus grande partie de ce onzième chant paroît destinée à en faire déplorer les résultats, et présente au lecteur une diversion aussi heureuse que naturellement amenée. Les gémissemens et les pompes funèbres succèdent au bruit des armes; et des torrens de larmes coulent en expiation du sang qui vient d'être répandu. Le poëte s'arrête long-temps à ces scènes de deuil, et son ame sensible s'y déploie tout entière. Mais de pareilles leçons furent toujours perdues; l'épuisement ou la destruction seuls terminent les querelles des nations. Aussi, après avoir représenté les deux peuples livrés aux regrets les plus douloureux, et ne songeant qu'à rétablir la paix, Virgile termine ce livre par la reprise des hostilités, et par un combat non moins sanglant que ceux qui précèdent. Le récit de cette guerre n'est autre chose qu'un tableau de ce qui s'est passé dans tous les siècles et chez tous les peuples de l'univers. Il n'en est aucun dans les annales duquel on ne pût reconnoître après une bataille sanglante l'épouvante et les irrésolutions des Latins, les conseils de la peur opposés aux élans du courage, et enfin les effets de l'éloquence pacifique de Drancès bientôt détruits par l'orgueilleuse audace de Turnus. L'indécision et la foiblesse du bon Latinus trouveroient aussi de nombreuses applications.

La muse de Virgile étoit fatiguée de carnage; elle semble avoir eu de la peine à finir le chant qui précède; elle n'a fait qu'indiquer la victoire, laissant à l'imagination du lecteur le soin d'achever le tableau d'une aussi horrible journée, et d'en voir les résultats dans les faits glorieux qui ont signalé la valeur troyenne. Une nouvelle scène va s'ouvrir; et l'aurore, en commençant le onzième livre, vient montrer aux humains les funestes effets des fureurs de la veille. Après un court récit des actions de grâces et des trophées de son héros, le poëte le représente tout entier livré à ses regrets. Il a fait de grandes pertes, et le nombre de ses fidèles compagnons diminue de jour en jour; mais la mort de Pallas doit surtout l'affliger. Il voit les larmes du malheureux Évandre, il l'entend lui demander son fils, l'accuser de sa mort, et il s'en accuse lui-même de la manière la plus touchante : *Hæc mea magna fides!*

> Circùm omnes famulûmque manus, Trojanaque turba,
> Et mæstùm Iliades crinem de more solutæ.
> . . . . . .
> Ipse caput nivei fultum Pallantis et ora
> Ut vidit levique patens in pectore vulnus...

Le corps de ce jeune guerrier, entouré par ses amis et ses plus fidèles serviteurs, par des femmes éplorées, et surtout par le vieux Acète, offre le tableau le plus attendrissant. La poésie de Virgile est toujours comme la peinture; et il semble que ce soit dans la lecture de ses ouvrages qu'Horace ait puisé ce précepte important. L'épithète *nivei*, qui exprime la beauté de ce jeune héros, doit ajouter aux regrets que sa mort excite. C'est ainsi qu'Euryale mourant a été représenté dans le neuvième livre : *Pulchrosque per artus it*

cruor. L'épithète *levi* est d'une hardiesse qui n'appartient qu'à la langue latine, et elle est fort adroitement mise en opposition avec la profondeur de la blessure dont ce jeune cœur est atteint. Tous ces effets sont vrais; Virgile n'a rendu que les plus remarquables, parce que la poésie, qui exprime plusieurs choses interdites à la peinture, a aussi l'avantage de pouvoir en supprimer d'inutiles que celle-ci est obligée de rendre. Ces deux avantages, en étendant la carrière du poëte, ajoutent aux difficultés, et rendent les écueils plus fréquens.

Qualem virgineo demessum pollice florem,
Seu mollis violæ, seu languentis hyacinthi,
Cui neque fulgor adhuc, nec dum sua forma recessit;
Non jam mater alit tellus, viresque ministrat.

Comme la tendre fleur qui périt dès qu'elle ne reçoit plus le suc nourricier de la terre, Pallas succombe la première fois qu'il a quitté le toit paternel. Cette comparaison est d'un charme inexprimable; c'est une des plus belles de Virgile par l'exactitude des images et la perfection des vers. Toutes les expressions y sont languissantes et très-convenables aux sentimens que doivent faire naître les funérailles d'un jeune héros.

Pòst bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

Cette image d'un vieux cheval de bataille pleurant derrière le corps de son maître immolé, complète bien le tableau de la douleur générale, et elle est très-poétique. Mais on a aussi voulu qu'elle fût vraisemblable, et c'est dans Pline le naturaliste que les défenseurs de Virgile ont trouvé une ré-

ponse aux critiques; il parle ainsi des chevaux : *Amissos lugent dominos, lacrymasque interdùm desiderio fundunt.* Le portrait beaucoup plus étendu que Buffon a fait de cet animal vient à l'appui de cette assertion ; il a été cité ailleurs. Homère a aussi fait répandre des larmes aux chevaux d'Achille après la mort de Patrocle.

Quoi qu'il en soit, la marche de cette pompe funèbre est vraiment imposante ; et le poëte l'a entourée des plus lugubres couleurs. Il ne peut plus rien y ajouter, et il la coupe adroitement en revenant à son héros, occupé d'autres soins non moins importans.

Jamque oratores aderant ex urbe Latinâ, etc.

Cette députation solennelle est un hommage éclatant rendu à la valeur d'Énée par ses ennemis eux-mêmes; ils le reconnoissent pour leur vainqueur, en lui demandant la permission de rendre les derniers devoirs à leurs morts; et cette circonstance fournit au poëte une heureuse occasion de signaler la générosité de son héros, de faire remarquer la justice de sa cause, et de préparer le dénouement du poëme. Ces trois objets importans se trouvent remplis dans ces trois vers :

Equidem et vivis concedere vellem.
Nec veni, nisi fata locum sedemque dedissent;
. . . . . .
Æquius huic Turnum fuerat se opponere morti.

Ferro sonat icta bipenni
Fraxinus; evertunt actas ad sidera pinus;
Robora nec cuneis et olentem scindere cedrum,
Nec plaustris cessant vectare gementibus ornos.

Ces vers sont remarquables par l'harmonie, l'extrême

propriété des expressions, et l'exactitude des détails. Le premier, qui exprime les coups inégaux et précipités dont retentit la forêt, est dur et difficile à prononcer; c'est évidemment un effet calculé de l'harmonie imitative. Le dernier, d'une élégance facile, semble marcher avec les chars qu'il décrit. Une autre remarque qui pourra paroître minutieuse, mais qui cependant n'est pas moins importante, c'est le soin que Virgile a de ne jamais employer que l'expression propre, et de donner aux moindres détails la plus sévère exactitude. Il s'est servi ici de trois différentes images pour exprimer la coupe des arbres. D'abord ce sont les coups portés sur le frêne qui retentissent, et l'on sait que cette espèce de bois est plus sonore que les autres. Ensuite il représente la chute du pin, parce que l'élévation de cet arbre rend sa chute plus remarquable. Le cèdre est cité pour sa dureté, et le poëte n'a pas oublié de rendre les efforts des cognées qui le fendent avec peine.

Cette trève et les premières négociations ont un moment suspendu les pleurs et les chants de mort, et en rapprochant un instant les deux peuples ont offert un heureux présage de ce qu'ils seront un jour. Le poëte a quitté la pompe funèbre pendant une longue marche qui ne pouvoit rien offrir à ses descriptions; c'est au moment le plus intéressant qu'il y revient, au moment où elle entre dans la ville de Pallantée.

Arcades ad portas ruere; et de more vetusto
Funereas rapuere faces: lucet via longo
Ordine flammarum, et latè discriminat agros.
Contrà turba Phrygûm veniens plangentia jungunt

Agmina. Quæ postquam matres succedere tectis
Viderunt, mœstam incendunt clamoribus urbem.

C'étoit dans les cérémonies funèbres les plus affligeantes et pour les morts prématurées qu'on se servoit de flambeaux. Cette idée jette d'abord sur la cérémonie les plus sombres couleurs. Ces longues files de torches funéraires que l'œil suit au loin dans la campagne sont très-pittoresques. Les Troyens réunissent leurs pleurs à ceux des Arcadiens. Il est à observer que Virgile se sert ici du mot *plangentia* pour exprimer la douleur des guerriers, c'est-à-dire qu'ils poussent des gémissemens; mais lorsqu'il veut exprimer la douleur des femmes, il les représente remplissant la ville de leurs cris: cette différence est bien prise dans la nature.

At non Evandrum potis est vis ulla tenere;
Sed venit in medios; feretro Pallanta reposto
Procubuit super, atque hæret lacrymansque gemensque, etc.

Rien de plus touchant que le spectacle de ce malheureux père se jetant sur le corps de son fils, et l'arrosant de ses larmes; et rien n'est en général plus digne de compassion que les vieillards survivant à leurs enfans. *Infelices quidem qui liberos suos ad rogum deflent,* a dit Quintilien. Pallas, digne fils de ce bon roi, étoit l'unique espoir de son trône, et l'objet de sa plus tendre affection. Les expressions de sa douleur sont coupées avec art, et marquent ainsi les sanglots qui les interrompent. Addisson a cru trouver dans ce passage une imitation des derniers chants de l'*Iliade*; il a dit que ce tableau d'Évandre pleurant la mort de Pallas étoit dessiné sur celui de Priam déplorant la perte d'Hector, et que Virgile étoit resté au-dessous de son modèle. Si ce

passage de l'*Énéide* est en effet une imitation, il n'est pas douteux que cette imitation ne soit inférieure à l'original. La situation de Priam venant lui-même demander le corps de son fils à un ennemi féroce, qui ne peut être retenu ni par les ordres des dieux, ni par le souvenir de son père, est du plus grand intérêt; c'est le morceau le plus pathétique de l'*Iliade*. Mais quelle ressemblance peut-il y avoir entre le jeune Pallas sorti pour la première fois du toit paternel, et le plus digne rival d'Achille, mourant sous les remparts de Troie, aux yeux de son père et de tout un peuple dont il est le plus ferme appui; quel rapport trouvera-t-on entre le bon Évandre pleurant sur le corps de son fils unique qu'on lui amène entouré de la pompe la plus solennelle, et le monarque troyen oubliant son trône et sa puissance, et s'exposant, pour obtenir les restes sanglans d'Hector, à toute la fureur de ses ennemis? Il n'y a de ressemblant dans ces deux situations que le désespoir paternel. L'auteur de l'*Iliade* avoit pris celui de Priam dans la nature, et c'est à la même source que Virgile a pris celui d'Évandre; l'un et l'autre n'ont oublié aucune des beautés dont leur sujet étoit susceptible.

On se rappelle les adieux d'Évandre dans le huitième livre; nous avons fait remarquer que ces adieux portoient sur deux idées principales. Le roi de Pallantée se rappeloit les beaux jours de sa jeunesse, et la gloire sourioit encore à ses vieux ans : dans la dernière partie de son discours, son cœur revenoit tout entier aux sentimens de la nature, et il trembloit pour la destinée de Pallas. Dans ce discours du onzième livre, il commence par déplorer la mort de son fils; il parle ensuite de la gloire; et les trophées du jeune héros consolent son désespoir.

Quelque vive que soit sa douleur, et quel que soit le désordre de ses pensées et de ses discours, il n'accuse pas les Troyens de la mort de son fils; il sait qu'ils se sont conduits en fidèles alliés, et c'est d'eux seuls qu'il attend sa vengeance:

Dextera causa tua est, Turnum gnatoque patrique
Quam debere vides:

Cet appel d'Évandre à la fidélité d'Énée devient pour lui une impérieuse loi, et justifie d'avance tout ce qu'il pourra entreprendre contre Turnus et les Latins; il se trouve ainsi porté au dénouement du poëme et à l'accomplissement de ses destinées par les plus puissans motifs. Mais déjà le poëte a décrit toutes les scènes les plus intéressantes de l'affliction des Arcadiens; il revient sur le champ de bataille, et y fait une touchante description des bûchers funéraires, et des cérémonies célébrées en l'honneur des morts. On trouve dans ce passage les détails les plus exacts des coutumes des anciens; rien n'y est oublié, et l'esprit religieux de Virgile prolonge ce récit avec toute l'étendue qu'exigeoit le respect de l'antiquité pour ces cérémonies.

On doit regretter que l'auteur de la *Henriade* n'ait point introduit dans son poëme ces scènes attendrissantes; il les a abandonnées à Scudéri et au père Lemoine, qui les ont gâtées. Scudéri, dans *Rome vaincue*, fait ainsi la description des funérailles d'Athalaric:

D'un air lent et plaintif les trompettes sonnantes,
Les troupes, les yeux bas et les armes traînantes,
Marchant avec un ordre aussi triste que beau,
Filent depuis le camp jusques au grand tombeau.
D'un crêpe noir et clair les enseignes couvertes
Traînent nonchalamment sur les campagnes vertes;

Et le bruit des tambours et celui des clairons
Fait gémir après lui les lieux des environs.
Mille et mille flambeaux touchent les yeux et l'ame
Par l'objet lumineux d'une forêt de flamme, etc.

Le père Lemoine a traité le même sujet dans un style peut-être encore plus barbare. Le ridicule des vers de Scudéri et du père Lemoine est d'autant plus impardonnable, qu'ils paroissent avoir eu le poëte latin sous les yeux. Ce sont-là les poëtes que Lamotte préféroit à Homère et à Virgile; la citation que nous venons de faire doit prouver combien il avoit peu de goût ou de bonne foi. Il faut cependant avouer que l'auteur du poëme de *Saint-Louis* n'étoit pas sans imagination; il a imité assez heureusement les prédictions d'Anchise dans le sixième livre de l'*Enéide* en faisant prédire par un ange à saint Louis les destinées de sa race. Voltaire a profité de cette idée, et il n'a fait que mettre en beaux vers la pensée du père Lemoine. C'est aussi du même poëte que Voltaire a emprunté la belle comparaison d'Aréthuse.

Spargitur et tellus lacrymis, sparguntur et arma.

Cette image est exagérée; elle est cependant empruntée de l'*Iliade*, chant vingt-troisième. Quintus de Smyrne (1),

(1) Quintus de Smyrne, ou le Calabrois, vivoit quelque temps avant Virgile. Il a fait un poëme intitulé *la Guerre de Troie*, en forme de supplément à Homère, pensant que l'*Iliade* n'étoit pas finie : on a fait de même un supplément à l'*Enéide*. L'ouvrage de Quintus, où l'on trouve de grands défauts avec quelques beautés, a été traduit récemment en français par M. Tourlet.

renchérissant encore sur cette idée, dit qu'aux funérailles d'Achille les larmes des peuples furent si abondantes, que les armes, les tentes et les vaisseaux en étoient inondés.

Jam verò in tectis prædivitis urbe Latini
Præcipuus fragor, et longi pars maxima luctûs, etc.

C'est chez les Latins, c'est dans le palais de leur roi, que le deuil et les larmes doivent être à leur comble. Non seulement ils ont fait de plus grandes pertes que les Troyens, mais ils ne trouvent point de consolations dans la victoire. Un ennemi vainqueur est à leurs portes : dans cette extrémité ils accusent l'auteur de leurs maux ; et Drancès saisit cette occasion de diriger leur haine contre Turnus ; il rappelle adroitement la proposition d'un combat singulier que lui a faite Énée, et il veut ainsi le pousser à sa perte. Cette situation est naturelle et vraie ; on la retrouve à chaque page de l'histoire ; elle conduit admirablement bien le poëte à son dénouement.

Vidimus, o cives, Diomede Argivaque castra

Cette exclamation, par laquelle les ambassadeurs commencent leur rapport, peint bien l'enthousiasme et la vénération dont les a pénétrés un héros si fameux déplorant au fond de l'Italie les écarts de sa bouillante jeunesse. L'univers étoit alors rempli de la guerre de Troie, et il n'étoit aucun pays où la renommée n'eût porté les noms de ceux qui s'y étoient signalés. C'étoit donc une grande faveur d'être admis en a pr é sence de Diomède, et pour les ennemis des Troyens une grande satisfaction de pouvoir dire qu'ils avoient touché la main qui renversa Pergame :

Contigimusque manum quâ concidit Ilia tellus.

Nous avons dit que le principal but d'une grande partie de ce chant paroît être d'effrayer les nations des résultats de la guerre. Rien n'est plus propre à remplir cet objet que le spectacle d'un des plus illustres guerriers de son temps finissant sa carrière dans l'oubli et loin du tumulte des armes, après avoir perdu tous ses amis, après avoir vu périr tous les compagnons de ses travaux, et ne trouvant plus de jouissances que dans le calme et la paix, occupé de bâtir une ville, et ne se rappelant qu'avec la plus vive douleur la part qu'il prit à la ruine d'Ilion. L'aspect des Latins qui lui proposent de reprendre les armes réveille sa douleur, et il s'écrie dans toute l'amertume de ses regrets :

O fortunatæ gentes, Saturnia regna,
Antiqui Ausonii, quæ vos fortuna quietos
Sollicitat, suadetque ignota lacessere bella?

Cette exclamation est extrêmement touchante; elle est un prélude heureux pour tout ce que Diomède va dire. On voit déjà quelle sera sa réponse.

Quicumque Iliacos ferro violavimus agros,
. . . . . infanda per orbem
Supplicia, et scelerum pœnas expendimus omnes...

Virgile veut que les murs de Rome soient inviolables, et il donne ce privilège à ceux de Troie, dont il a transmis les droits et l'illustration à sa patrie. C'est évidemment dans cette intention qu'il fait dire à Enée dans le second chant :

O patria! o divûm domus Iliaca! et inclyta bello
Mœnia Dardanidûm!

Le nouvel Ilion est aussi la patrie des dieux et des héros; ses murs sont illustrés par les armes; et la cité que les Romains se plaisoient dans leur orgueil à appeler la ville éternelle, *urbs æterna*, ne doit pas être moins sacrée que celle de Priam. Les peuples et les rois qui oseront l'attaquer ou lui résister seront victimes de leur imprudente audace. La mort d'Annibal, d'Antiochus, de Mithridate, devoit avoir pour les Romains quelque ressemblance avec le sort tragique d'Agamemnon, d'Ajax, de Pyrrhus, et des autres chefs de la ligue grecque : les uns et les autres avoient attaqué la patrie des dieux; et le courroux céleste étoit retombé sur leur tête. Les malheurs qui poursuivirent les destructeurs d'Ilion et les meurtriers de Priam sont ici présentés par Virgile comme une leçon profonde et sublime. Il célébroit la fondation d'un empire, et sa muse devoit attacher d'avance la malédiction sur ceux qui chercheroient à le renverser.

Le crime que Diomède se reproche avec le plus d'amertume, c'est d'avoir blessé Vénus sous les murs de Troie; c'est à cela qu'il attribue tous ses malheurs. Ce guerrier n'avoit pas été moins audacieux envers Mars lui-même : mais il n'en parle pas en cette occasion ; on voit que le poëte s'est principalement attaché à venger la mère de son héros, la divinité protectrice d'Ilion et de Rome. Les remords de Diomède achèvent l'expiation d'un aussi grand sacrilège, et ils sont pour les Troyens et leur postérité un triomphe éclatant. Rien n'est plus heureux et plus adroit que l'éloge d'Énée, que le poëte met dans la bouche du héros grec. En général, cet épisode de Diomède est digne de la plus haute admiration. Aucun des commentateurs ne paroît l'avoir suffisamment apprécié. L'idée en appartient tout entière à Virgile.

Nunc adeo, quæ sit dubiæ sententia menti,
Expediam, etc.

Ce caractère de foiblesse et d'indécision de Latinus étoit nécessaire à la vraisemblance de l'action. Il justifie les Troyens, auxquels ce prince manque de parole, quelque favorables que leur soient ses intentions. Il contribue aussi à faire ressortir le caractère de Turnus, qui, ne rencontrant que de foibles obstacles, se livre à toute son impétuosité. Latinus propose de se soumettre à tout ce que demanderont les Troyens; s'ils veulent rester en Italie, il leur cèdera une partie de ses états; s'ils veulent se rendre dans d'autres contrées, ses trésors et tous ses moyens de construction sont prêts pour leur préparer une flotte. Cette proposition n'est pas accueillie par Turnus, ni par la plus grande partie de l'assemblée. Au milieu d'une crise violente, ce sont presque toujours les passions qui triomphent, surtout lorsque l'assemblée est nombreuse. Le septième livre de l'*Iliade* renferme une situation à-peu-près semblable et des résultats pareils. Anténor conseille aux Troyens de rendre Hélène aux Grecs, s'ils consentent à retourner dans leur patrie. Les Troyens refusent de suivre ce conseil, et ils aiment mieux s'exposer à toutes les horreurs de la guerre, que de rendre Hélène. Quelques commentateurs n'ont pu croire à cette obstination des Troyens, et c'est sans doute pour la rendre vraisemblable qu'ils ont imaginé que cette Hélène, personnage allégorique, n'étoit autre chose que le commerce d'Orient, dont les Troyens s'étoient emparés à l'exclusion des Grecs. Cette explication est digne de notre siècle, où l'on ne fait la guerre que pour le commerce, et où, comme on l'a dit, un clou de girofle suffit pour faire pencher la balance politique des nations.

Tum Drances idem infensus, quem gloria Turni
Obliquâ invidiâ stimulisque agitabat amaris,
Largus opum, et linguâ melior, sed frigida bello, etc.

Quelques commentateurs ont pensé que Virgile, voulant faire sa cour à Auguste, avoit représenté Cicéron sous ces odieuses couleurs; cette pensée lui feroit peu d'honneur. Mais comment accuser de tant de bassesse celui qui osa faire l'éloge de Caton à la cour d'Auguste? Qui est-ce qui auroit pu d'ailleurs reconnoître dans un tel portrait le prince des orateurs, lorsque Rome étoit encore remplie de sa gloire? Qui auroit pu voir dans cette astucieuse hypocrisie le courage et la fermeté de celui qui accusa Catilina, et dans cette lâcheté de Drancès celui qui remporta une victoire signalée sur les Parthes? Quoiqu'Auguste eût odieusement abandonné Cicéron à la vengeance de ses collègues, il est probable que de pareilles calomnies eussent été mal accueillies à sa cour. On se rappelle que voyant un jour un des ouvrages de cet orateur entre les mains d'un de ses neveux, qui s'efforçoit de le cacher de peur de lui déplaire, il le prit, en lut une grande partie; et le rendant à son neveu, il lui dit: *C'étoit un savant homme, et qui aimoit fort son pays.*

Voltaire a imité ce passage de Virgile dans *la Mort de César*, où il fait dire à un des conjurés:

Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence,
Ne sert la liberté que par son éloquence;
Hardi dans le sénat, foible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome et non pour la venger.

Ces vers précisément appliqués à Cicéron pourroient faire croire que Voltaire étoit du même avis que les commentateurs, si dans sa tragédie de *Rome sauvée* il n'avoit pas fait le por-

trait le plus brillant de l'orateur romain, auquel il étoit d'ailleurs très-flatté qu'on le comparât pour l'étendue de ses connoissances. Au reste, ce portrait de Drancès est fort bien tracé; et il n'est que trop vrai qu'il est bien pris dans la nature. Il est probable que Virgile avoit devant les yeux une de ces viles idoles de la populace, un de ces chefs de parti qui se montrent dans les temps orageux, et dont Rome avoit plus d'une fois éprouvé la funeste influence.

Talibus exarsit dictis violentia Turni;
Dat gemitum, rumpitque has imo pectore voces.

Ces deux vers rendent très-bien la bouillante colère de Turnus, qui s'est long-temps contenue. Le mot *exarsit* rappelle heureusement la comparaison du septième livre, dont il prouve encore l'exactitude. Ce discours de Turnus est peut-être le plus beau de l'*Enéide;* et quoiqu'il soit en opposition avec celui de Drancès, que Virgile a représenté comme un grand orateur, il le surpasse de beaucoup. Turnus commence par employer l'ironie contre son ennemi; puis s'échauffant de plus en plus, il finit par l'accabler de mépris et d'outrages. Revenant ensuite au sujet que Latinus a mis en délibération, il discute avec calme les intérêts de l'état, et réfute avec respect et ménagement les avis pacifiques du roi. Quoique dicté par les plus violentes passions, ce discours est dans toutes les formes oratoires; c'est la force de Démosthènes avec l'art de Cicéron. On sait que le premier étudioit quelquefois dans Homère les principes de son art; Virgile lisoit souvent les ouvrages de l'orateur grec et de l'orateur romain; on retrouve dans les discours qu'il a mis dans la bouche de quelques personnages de son poëme la vigueur et la véhémence de

l'un, réunies à la méthode et à l'harmonie de l'autre. La situation dans laquelle Turnus prononce son discours ressemble à celle de Démosthènes haranguant les Athéniens lorsque Philippe est à leurs portes; et le trait par lequel il termine la discussion, *cogite concilium et pacem laudate sedentes*, etc., paroît emprunté de la douzième *Philippique*.

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius: multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.

Cette sentence est belle, parfaitement vraie, et très-bien exprimée. Nous ne partageons cependant pas l'enthousiasme de Desfontaines pour ce passage; il renferme une de ces pensées dont l'application est si fréquente qu'elles peuvent naître dans l'imagination la moins féconde, et sont si naturelles qu'elles ont quelque chose de commun. Au reste, c'est une des perles que Virgile tiroit du fumier d'Ennius. Voici les vers de ce poëte:

Multa dies in bello conficit unus,
Et rursus multæ fortunæ forte recumbunt
Haud quaquam, quempiam semper fortuna secuta est.

Ces vers, durs et obscurs, ne méritent pas assurément d'être comparés à ceux de Virgile; mais la pensée en est la même. Pline a dit aussi avec une précision admirable, mais moins convenable aux formes poétiques: *Alius de alio judicat dies*. Turnus finit par déclarer qu'il est prêt à se rendre au combat singulier dont le poëte lui a fait adroitement transmettre la proposition par l'organe de Drancès. Ainsi s'approche le dénouement; ainsi tout concourt à la marche du poëme; *Semper ad eventum festinat*. Tout ce qui se passe

dans cette assemblée peut être comparé au conseil des Troyens dans l'*Iliade*. Anténor, homme lâche et astucieux, propose, comme nous l'avons dit, de rendre Hélène aux Grecs, et de leur envoyer des présens. Cet avis est repoussé par le ravisseur Pâris, et Priam ne montre pas moins de foiblesse que Latinus; mais il faut avouer que les discours et les portraits d'Homère sont bien au-dessous de ceux de Virgile. Quintus le Calabrois offre aussi une scène à-peu-près semblable dans le deuxième chant de sa *Guerre de Troie*.

Mais déjà ce conseil s'est trop long-temps prolongé; et le poëte, retournant brusquement au camp d'Énée, fait remarquer sa fermeté et son activité guerrière opposée à la lenteur et à l'incertitude des Latins: déjà les Troyens approchent de la ville, et la consternation est dans tous les esprits. Virgile fait une belle description du désordre qui en est la suite, et il donne à chacun le caractère qui lui est propre: la jeunesse court aux armes, tandis que les vieillards s'affligent et gémissent. Le caractère de Turnus au milieu de cette agitation générale est parfaitement soutenu. Il lance dans le conseil un dernier trait contre les amis de la paix; puis, sans trop s'inquiéter de ce que décidera Latinus, qui

De l'état ébranlé laisse flotter les rênes,

il s'en empare avec audace, et donne les ordres et les instructions nécessaires à la défense avec le calme d'un chef aussi ferme dans le danger qu'il a été éloquent dans la discussion.

Nec non ad templum summasque ad Palladis arces
Subvehitur magnâ matrum regina catervâ,

Dona ferens; juxtàque comes Lavinia virgo,
Causa malis tantis, oculos dejecta decoros.

Ce tableau de la reine des Latins allant avec un grand nombre d'autres mères invoquer les dieux dans un si grand danger rappelle les dames romaines courant en foule dans les temples avant la bataille de Cannes. La description que Tite-Live fait de ce jour mémorable ressemble beaucoup à ce passage de Virgile. L'histoire romaine offre plusieurs traits à peu près semblables; et on voit que Virgile a souvent célébré par ses fictions les circonstances les plus remarquables des annales de sa patrie. Homère présente aussi un tableau à peu près semblable dans le sixième chant de l'*Iliade*, où Hécube va invoquer Pallas. Lavinie, cause innocente de tant de maux, accompagnant sa mère les yeux baissés, donne un grand intérêt à celui de Virgile.

Cingitur ipse furens certatim in proelia Turnus.
Jamque adeo Rutulum thoraca indutus ahenis
Horrebat squamis : surasque incluserat auro,
Tempora nudus adhuc; lateriqne accinxerat ensem, etc.

Le poëte paroît ici conduit par la même impatience que le guerrier; ses vers sont coupés, brusques et rapides comme les mouvemens de Turnus : les différentes parties de l'armure ne sont désignées que par des épithètes, et il se garde bien de décrire longuement des préparatifs qui paroissent déjà trop longs à l'impétuosité du héros. Enfin Turnus s'élance des portes de la citadelle; c'est alors que Virgile le compare à un jeune cheval qui a rompu ses liens, et qui,

Possesseur libre enfin de l'immense horizon,

se livre à toute son ardeur. Cette comparaison, empruntée d'Homère, est fort belle dans les vers de Virgile, qui y a

ajouté plusieurs traits remarquables. On en a suffisamment parlé dans la préface. Voltaire l'a employée dans le huitième chant de la *Henriade:*

Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe.

Ces vers sont beaux, mais loin de la perfection de Virgile.

Après un aussi brillant essor, on a de la peine à croire que le bouillant Turnus aille attendre son ennemi dans une embuscade, et qu'il se détermine à le vaincre par la ruse, tandis que Camille le combattra en plaine campagne à la tête de la cavalerie. Mais en cela il faut encore admirer l'art du poëte: c'est sur le point qu'Énée doit attaquer en personne que Turnus se dirige; cela est fort naturel. Ensuite Virgile s'est bien gardé de mettre ces deux héros sur la même scène que Camille. C'est de cette héroïne presque seule qu'il va nous entretenir; et il est sûr qu'il lui eût été impossible de faire éclater sa valeur en présence d'Énée, et même de Turnus. Il n'eût pas été naturel que celui-ci lui laissât toute la gloire de cette journée. Le Troyen n'auroit pu se dispenser de la combattre, et Virgile ne veut pas souiller la main de son héros du meurtre d'une femme; c'est à un Ligurien obscur qu'est réservé cet odieux exploit, et sa mort expiera le sacrilège commis sur la fille de Diane.

Has tristis Latonia voces
Ore dabat: Graditur bellum ad crudele Camilla, etc.

On est d'abord étonné que ce récit de la vie de Camille,

qui remonte jusqu'à son enfance, vienne interrompre celui d'évènemens importans. On pourroit regretter que le poëte ne l'ait pas fait plus tôt, au moment, par exemple, où cette héroïne paroît pour la première fois sur la scène à la fin du septième livre; mais, après y avoir réfléchi, on est frappé du jugement que Virgile a montré dans cette disposition de son poëme. S'il avoit raconté la naissance et l'éducation de Camille dans le septième livre, le lecteur auroit oublié ces détails, et le grand intérêt attaché à la mort de cette héroïne se seroit perdu; car cet intérêt a principalement sa source dans le récit des premières circonstances de sa vie. On trouve dans la même page tout ce qui a rendu sa carrière remarquable, et tout ce qui va rendre son trépas glorieux; sa naissance est ainsi rapprochée de ses derniers instans; et les scènes de l'enfance, les espérances de la jeunesse, sont adroitement mises à côté du trépas, devant lequel tout va s'évanouir. Au reste, on voit bien que le poëte a craint de ralentir la marche de l'action principale, et il omet dans le récit de Diane des circonstances qui auroient encore pu jeter un grand intérêt sur Camille. Il ne dit pas même comment l'éclat de ses vertus et de son courage l'a replacée sur le trône de ses pères.

Métabus, poursuivi par ses sujets qu'il a fatigués de sa tyrannie, mérite peu de pitié; et tout l'intérêt de sa situation est ainsi rejeté sur sa fille. Virgile a déjà représenté le féroce Mézence chassé de ses états par suite de ses cruautés; et il a dans plusieurs autres occasions signalé les châtimens inévitables qui poursuivent ceux qui ont abusé de leur pouvoir. On voit que si quelquefois il a flatté Auguste auquel il devoit quelque reconnoissance, il ne s'est jamais dégradé au point d'excuser les actes de cruauté qui marquèrent les premières

années de sa puissance, et qu'il lui a souvent donné des leçons courageuses et utiles.

Fremit æquore toto
Insultans sonipes, et pressis pugnat habenis, etc.

Le spectacle du cheval déployant dans tous ses mouvemens son audace et sa fierté guerrière est un des traits les que toutes composées de cavalerie. Virgile se plaît à décrire toutes les attitudes des chevaux, et dans tous ses tableaux on trouve l'exactitude du naturaliste réunie à tout l'éclat de la poésie. On croit voir dans celui-ci ce superbe animal se dessiner avec orgueil sous la main qui le gouverne, et lutter contre le frein qui s'oppose à son impatience. Le poëte achève cette description des préliminaires du combat par une belle image :

Tum latè ferreus hastis
Horret ager, campique armis sublimibus ardent.

Il fait ensuite un tableau rapide des premiers engagemens et des premiers efforts des deux armées tour à tour victorieuses ; puis il les représente livrées au plus affreux carnage, et dans tout le désordre d'une sanglante mêlée :

Implicuere inter se acies, legitque virum vir:
Tum verò et gemitus morientum, et sanguine in alto
Armaque, corporaque, et permixti cæde virorum
Semianimes volvuntur equi ; pugna aspera surgit.

Plutarque dit que Xénophon *présente les faits, non pas comme des évènemens passés, mais comme s'ils étoient sous les yeux du lecteur ; et qu'il décrit les combats avec une telle énergie, qu'on croit, en les lisant, être dans la mêlée et en partager tous les dan-*

gers. Ce brillant éloge est en tous points applicable à Virgile; il décrit ce combat avec toute l'exactitude de l'historien, et ses images sont assurément plus frappantes qu'il n'est possible de les rendre en prose. Les chevaux en forment encore un des traits les plus remarquables; et les vers qui représentent celui de Rémulus atteint d'une blessure mortelle offrent une belle peinture de cet animal dans une pareille situation.

Quo sonipes ictu furit arduus, altaque jactat,
Vulneris impatiens, arrecto pectore, crura.

Tout l'intérêt va désormais être porté sur Camille signalant son courage et son adresse au milieu de cette affreuse mêlée, et jouissant d'un tel spectacle, *medias inter cædes exsultat Amazon;* tantôt frappant ses ennemis de sa hache redoutable; tantôt fuyant avec la rapidité des éclairs, *pernicibus ignea plantis*, elle leur lance des traits meurtriers,

Leur porte l'épouvante, et triomphe en fuyant.

Virgile la compare aux Amazones, avec lesquelles il est sûr qu'elle a une très-grande ressemblance, d'autant plus qu'on ne peut nier qu'il n'ait tracé son portrait sur celui de la Penthésilée d'Homère, ou plutôt de celle de Quintus, qui fait venir cette reine des Amazones au secours des Troyens. Aussi intrépide que Camille, après avoir immolé une foule de Grecs, elle ose se mesurer avec Achille, qui ajoute à ses exploits celui de la mort d'une femme. On voit que Virgile a été en cela beaucoup plus adroit que le Calabrois, duquel il a d'ailleurs emprunté quelquefois de fort bonnes choses. Ennius n'étoit pas le seul fumier où il alloit chercher des perles; mais il savoit toujours se les approprier, en les polissant et en leur donnant un nouvel éclat.

Quem telo primum, quem postremum, aspera virgo,
Dejicis? aut quot humi morientia corpora fundis? etc.

L'épithète *aspera* contraste heureusement avec le mot *virgo*. Le poëte fait ici une description très-variée des nombreux exploits de Camille et des guerriers qu'elle immole; il la termine par le plus intéressant de tous, par celui qui signale le mieux sa légèreté : on a suffisamment fait sentir dans la préface l'intérêt de ce récit. Camille poursuivant le traître Ligurien, et lavant dans son sang la honte de s'être laissé tromper, est comparée à un épervier déchirant dans ses serres une timide colombe :

Comprensamque tenet, pedibusque eviscerat uncis;
Tum cruor et vulsæ labuntur ab æthere plumæ.

Le premier de ces deux vers montre fort bien le foible oiseau déchiré par les serres cruelles; dans le second on voit tomber les plumes sanglantes. Cette comparaison n'approche pas néanmoins, pour la grandeur et la beauté des images, de celle du dragon qu'un aigle enlève dans les airs :

Implicuitque pedes, atque unguibus hæsit;
Sæuclïs ăt sĕrpĕns sĭnŭōsă vŏlŭmĭnă vĕrsăt,
Arrĕctīsque hŏrrĕt sqŭāmīs, ĕt sĭbĭlăt ōrĕ,
Arduus insurgens: illa haud minùs urget obunco
Luctantem rostro; simul æthera verberat alis:

Le mot *implicuit* exprime bien la force de l'oiseau de Jupiter; le second vers, presque tout composé de dactyles, rend à merveille la flexibilité et les replis du serpent; sa douleur et ses efforts sont peints avec une grande vérité dans les spondées, les sons aspirés et les sifflemens du troisième. Les mots *arduus insurgens* renvoyés à la fin de la période la prolongent fort adroitement. Le calme du su-

perbe oiseau qui bat de l'aile et plane au plus haut des airs présente un beau contraste avec la colère impuissante du reptile. Le fonds de cette comparaison est tiré d'un prodige décrit dans le douzième livre de l'*Iliade*. Cicéron a laissé un fragment d'un poëme intitulé *Marius*, dans lequel il a imité le poëte grec. Claudius, Ovide et Nonnius en ont aussi donné de foibles esquisses. Voltaire a fait une imitation plutôt qu'une traduction du morceau de Cicéron et de celui de Virgile:

Comme on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre,
Il s'envole, il emporte au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré;
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore:
Il le presse, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie;
Il exhale en poisons les restes de sa vie;
Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux.

Ac velut ille, priùs quàm tela inimica sequantur,
Continuò in montes sese avius abdidit altos,
Occiso pastore, lupus, magnove juvenco,
Conscius audacis facti, caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero, silvasque petivit...

Ce tableau du loup qui vient de ravager une bergerie, qui a immolé le berger lui-même, et qui sent toute l'audace de son entreprise, est d'un naturel parfait. Ces mots *occiso pastore*, cachés, pour ainsi dire, au milieu de la phrase, expriment bien l'idée d'un brigandage nocturne. Peut-être La Fontaine avoit-il ce passage sous les yeux, lorsque dans sa fable des *Animaux malades de la peste* il a fait dire au lion:

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Dans une autre fable il peint le renard à-peu-près de la même manière que le loup est ici représenté:

Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Les vers du poëte latin appartiennent au genre sublime ou élevé, et ceux de La Fontaine au genre naïf. On a fait mille définitions de l'un et l'autre de ces genres; et c'est, à notre avis, une preuve qu'on ne peut pas plus les définir que le génie qui les produit. Le naïf, comme le sublime, se trouve dans la pensée, dans les expressions, et quelquefois dans la situation des personnages. Le naïf de La Fontaine est ici dans les expressions et dans la situation : la situation du renard est plaisante; les mots que le poëte emploie pour la peindre sont très-expressifs, mais simples et familiers. Dans Virgile au contraire l'action du loup inspire l'horreur et l'effroi, et les expressions latines tendent à entretenir ces deux sentimens dans l'ame du lecteur; ce qui exclut l'idée du naïf. Du reste, la pensée est la même dans les deux poëtes.

Labitur exsanguis, labuntur frigida leto
Lumina; purpureus quondam color ora reliquit.

Toutes les circonstances de la mort de cette reine des Volsques sont pleines de vérité et d'intérêt. Le Tasse étoit si frappé de la beauté du caractère de Camille, qu'il en a emprunté les principaux traits pour peindre Clorinde. L'héroïne du poëte italien est, comme celle de Virgile, élevée dans les forêts; l'une et l'autre ont négligé l'aiguille et le fuseau pour les armes de Bellone; toutes deux trouvent la mort sur le champ de bataille. A l'arrivée de Camille, tous les regards se fixent sur elle; le portrait admirable qu'en a fait Virgile justifie cet empressement général.

Le portrait de Clorinde est moins vivement dessiné ; mais ce qui y manque est compensé par l'acte de générosité qui ouvre la carrière brillante de cette héroïne ; elle sauve du bûcher Olinde et Sophronie. Virgile se contente de dire, en parlant de Camille, que la mère la desire pour son fils ; le Tasse rend Tancrède amoureux de Clorinde : le caractère de l'une est dans les mœurs épiques, le caractère de l'autre est plus dans les mœurs de la chevalerie : l'histoire de Camille est un petit poëme, celle de Clorinde n'est qu'un roman plein d'intérêt. Ce qui met surtout l'héroïne de Virgile au-dessus de l'héroïne du Tasse, c'est que l'une conserve toujours le caractère d'une femme, même sur le champ de bataille, et que l'autre n'a que le courage et les mœurs d'un farouche guerrier. Le lecteur a souri à ces vers dans lesquels Virgile montre Camille avide des dépouilles brillantes du prêtre de Cérès :

Totumque incauta per agmen
Femineo prædæ et spoliorum ardebat amore.

C'est ce mouvement de vanité qui cause la mort de la reine des Volques : ce trait est aussi ingénieux qu'il est naturel. On ne retrouve rien de semblable dans le caractère de Clorinde ; son amant lui-même la prend pour un guerrier ; et le lecteur pourroit fort bien faire la même méprise, s'il n'étoit enfin averti par le désespoir amoureux de Tancrède.

Ce onzième livre est un des plus intéressans de l'*Énéide*. Au reste, tel est l'ascendant qu'exerce sur les lecteurs le génie du poëte latin, que le chant de son poëme qui paroît le plus beau est toujours le dernier qu'on vient de lire ; mais si celui que nous venons d'analyser n'est pas le plus parfait,

il est du moins celui où Virgile a mis le plus de naturel et de sensibilité. Virgile étoit attaqué d'une maladie de langueur quand il composa ses derniers livres; et plusieurs fois, en les lisant, on croit s'apercevoir que ce poëte se sentoit mourir, et qu'il aimoit à s'environner des images de deuil; il voit les parques inexorables filer ses derniers instans, comme elles filent ceux de Lausus dans le livre qui précède, *extremaque Lauso parcæ fila legunt*. Les derniers soupirs de Camille, les funérailles de Pallas, le discours d'Évandre, la description des cérémonies funèbres, respirent la plus touchante mélancolie. On doit s'étonner que dans ce siècle, où les hommes se piquent de sensibilité, et qu'on a surnommé *l'âge de la mélancolie*, ces tableaux ne soient pas mieux appréciés; on seroit tenté de croire que la sensibilité ne consiste que dans de vaines paroles: les couleurs qu'on lui donne aujourd'hui sont si loin de la nature qu'elles ne peuvent faire illusion à personne. Le lecteur n'a qu'à comparer les complaintes d'Young sur la mort de sa fille avec la douleur véritable d'Évandre. On trouve dans les Poésies d'Ossian, qui sont, comme on sait, l'ouvrage d'un écrivain moderne, une situation semblable à celle dont parle Virgile. Fingal apprend la mort de Ryno, le plus jeune de ses fils, et il s'écrie avec une froide emphase: « N'est-il donc déjà plus, celui de mes en-» fans qui étoit le plus léger à la course, le plus prompt à » bander l'arc? O mon fils! à peine ton père a-t-il eu le » temps de te connoître. Bientôt on ne verra plus la trace » de mes pas! Les bardes chanteront le nom de Fingal, et » les pierres parleront de sa gloire; mais toi, jeune Ryno, » tu as péri, et les bardes n'ont point encore chanté ta re-» nommée! Adieu: toi qui étois toujours le premier sur le

» champ de bataille, ton père ne dirigera plus ton javelot! » toi, le plus beau de mes enfans, mes yeux ne te verront » plus! » Après ce discours, le poëte nous avertit naïvement que les larmes couloient sur les joues de Fingal; et nous avions besoin de l'apprendre, car le bon Fingal paroissoit avoir pris son parti. En déplorant dans un autre passage la mort d'Orla, le poëte dit que ses dogues fidèles hurlent de douleur sur les collines, et que les bêtes sauvages qu'il poursuivoit dans les bois se réjouissent de sa mort. Combien ces tableaux sont froids, et même ridicules, à côté de ceux de Virgile!

Nous avons pris trop souvent l'exagération de la sensibilité pour la sensibilité elle-même; les hommes n'exagèrent que les sentimens qu'ils n'ont pas. La mélancolie, chez plusieurs écrivains modernes, ressemble à une bacchante échevelée qui s'agite et pleure dans un lointain obscur et sous un ciel orageux; on s'approche, et cette bacchante qui paroissoit si tourmentée n'est plus qu'une froide statue de marbre. Dans Virgile, au contraire, c'est une jeune et simple bergère qui gémit sans affectation, sous un ciel pur, à l'ombre d'un vert cyprès; l'écho répète ses sons plaintifs; les passans sont touchés de sa douleur, et ils s'arrêtent pour pleurer avec elle.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE DOUZIÈME.

Dès qu'il voit des Latins les soldats dispersés,
Sur lui seul désormais tous les regards fixés,
L'état à haute voix réclamant sa promesse,
Turnus laisse éclater la fureur qui le presse;
Rien ne la contient plus. Ainsi quand de ses traits
Le Numide a percé le tyran des forêts,
L'excès de la douleur irritant son courage,
Aussitôt il s'élance impatient de rage,
Frémit, de ses longs crins bat son cou vigoureux,
Du chasseur dans son flanc rompt le trait douloureux,
Et des terribles sons de sa gueule sanglante
A son vainqueur lui-même inspire l'épouvante;
Tel s'enflamme Turnus; et s'adressant au roi:
« Aux lâches Phrygiens s'il reste quelque foi,
» Voici le temps enfin de tenir leur parole;
» Qu'il vienne, ce Troyen qu'il est temps que j'immole:
» Turnus est prêt. Et vous, grand prince, préparez
» La pompe, les autels, et les pactes sacrés:
» L'affaire est entre nous; que l'armée immobile
» Demeure du combat spectatrice tranquille;

» Oui, des champs phrygiens ce lâche déserteur
» Va de ce bras fatal sentir la pesanteur,
» Et seul j'aurai vengé la querelle commune;
» Ou si contre Turnus prononce la fortune,
» Et Lavinie et moi serons en son pouvoir. »
A sa fougueuse ardeur le roi, sans s'émouvoir,
Répond : « Jeune guerrier, plus votre ame est sublime
» Plus je dois tempérer cette ardeur magnanime;
» S'il faut un grand empire au grand cœur de Turnus,
» Les états qu'il joignit aux états de Daunus
» Sont pour son héritier un assez beau partage;
» Et moi, par mes sujets, par mon propre courage,
» J'espère de mon rang soutenir la grandeur.
» Si d'un illustre hymen vous briguez la splendeur,
» Il est d'autres beautés dans cet empire immense,
» Qu'honorent la vertu, les grâces, la naissance;
» Souffrez donc qu'entre nous laissant parler mon cœur
» Je découvre du sort l'inflexible rigueur.
» De tous ceux qu'à ma fille on vit d'abord prétendre,
» Nul ne peut espérer de devenir mon gendre;
» Tout met à cet hymen un obstacle puissant:
» Vaincu par l'amitié, par les liens du sang,
» Par mon épouse en pleurs, des dieux, de leurs ministres
» J'ai bravé pour vous seul les présages sinistres;
» De la paix, de l'hymen, j'ai rompu tous les nœuds,
» En combattant les droits d'un peuple aimé des dieux.

» Depuis ce jour fatal et fécond en disgrâces,
» Vous voyez quels malheurs s'attachent à nos traces;
» Vous le voyez, Turnus; des mêmes coups frappé,
» Vous-même aux maux publics n'avez pas échappé.
» A nos fiers ennemis, vainqueurs dans deux batailles,
» Nous opposons en vain l'abri de nos murailles;
» Notre sang teint le Tibre, et de nos bataillons
» Les ossemens épars ont blanchi les sillons.
» L'irrésolution fatigue enfin mon ame;
» Il faut se décider : aux enfans de Pergame
» Si le sort quelque jour doit unir Latinus,
» Pourquoi payer ces nœuds par le sang de Turnus ?
» Laissez-moi donc former ce lien légitime;
» Soyez-en le témoin et non pas la victime.
» Et que diroient de moi vos sujets et les miens,
» Si lorsque recherchant les plus tendres liens,
» Et fier de ses ayeux, à ma noble famille
» Turnus cherche à s'unir par l'hymen de ma fille,
» Votre mort (loin de moi ces présages affreux!)
» Payoit seule vos soins, vos bienfaits et vos feux?
» Rappelez-vous du sort l'inconstance ordinaire;
» Songez à la vieillesse, aux longs chagrins d'un père
» Qui, loin de votre vue, exilé dans sa cour,
» De son fils aux autels implore le retour. »
Ce discours, qu'à regret le fier Turnus endure,
Bien loin de l'adoucir irrite sa blessure;

Sitôt qu'il peut parler il répond en ces mots :
« Trop d'intérêt pour moi trouble votre repos,
» Grand prince; permettez que, servant la patrie,
» J'achète quelque gloire aux dépens de ma vie.
» Entre Énée et Turnus le danger est égal,
» Et peut-être je suis digne d'un tel rival;
» Ce fer n'est pas novice à venger mon injure,
» Et le sang quelquefois a suivi sa blessure.
» Ce guerrier n'aura plus pour secourir sa peur
» Ni Vénus, ni l'abri d'un nuage trompeur.
» Qu'il vienne ce héros que protège une femme,
» Il verra qui je suis, et si l'honneur m'enflamme. »
La reine cependant, craignant ces grands combats,
Tremblante et l'œil en pleurs, le tenoit dans ses bras,
Et son cœur en ces mots épanche ses alarmes :
« Si vous êtes sensible à ma gloire, à mes larmes,
» Turnus, ne m'ôtez pas mon unique secours,
» Seul espoir de mes maux, seul bien de mes vieux jours
» Sur vous seul est fondé le bonheur de ma fille,
» Le salut des Latins, l'honneur de ma famille.
» Au nom de votre amie, au nom de tout l'état,
» Turnus, n'affrontez pas ce terrible combat;
» Je meurs si vous mourez. Ce brigand du Scamandre
» Ne deviendra jamais mon maître ni mon gendre;
» Et la même journée aura vu son orgueil
» Traîner ma fille au temple et sa mère au cercueil. »

Amate exhale ainsi sa tristesse mortelle.
La jeune Lavinie, immobile auprès d'elle,
Lui répond par des pleurs. Un feu subit a peint
D'un ardent incarnat l'albâtre de son teint;
Il brûle sur sa joue; il court sur son visage,
De la pudeur timide intéressante image.
Ainsi des mains de l'art nos yeux verroient sortir
L'ivoire coloré de la pourpre de Tyr;
Ou tel en un bouquet de fleurs fraîches écloses
Le lis peint sa blancheur du doux reflet des roses:
Telle on voit Lavinie; ainsi l'instant fatal
Du trouble de son cœur peint son front virginal.
Du superbe Turnus, qui des yeux la dévore,
La fureur et l'amour s'en accroissent encore;
Et tous deux en secret enflammant le héros,
A la plaintive Amate il s'adresse en ces mots:
« Reine, cessez vos pleurs, et que ce noir présage
» Ne suive pas Turnus dans le champ du courage;
» De son sort désormais Turnus n'a plus le choix,
» Le destin a parlé, j'obéis à ses lois.
» Allez, Idmon, portez au tyran de Pergame
» Ces mots qui jetteront quelque effroi dans son ame:
» Sitôt que sur son char l'Aurore de retour
» Rouvrira la carrière au dieu brillant du jour,
» Qu'il suspende l'ardeur de ses bandes troyennes,
» Dans le même repos je retiendrai les miennes;

» C'est trop à notre cause immoler deux états,
» C'est à nous de finir ces funestes débats;
» Nous seuls déciderons du sort de l'Ausonie,
» Et le fer nommera l'époux de Lavinie. »
Il dit, et se retire au fond de son palais,
Du combat solennel ordonne les apprêts,
Demande ses chevaux, enfans de la Scythie,
Que reçut Pilumnus de la jeune Orithye;
Moins blancs sont les frimas, moins légers sont les vo
Les dents du buis doré peignent leurs crins mouvans.
Au seul bruit de sa voix leur noble ardeur éclate,
Et répond au doux bruit de la main qui les flatte.
Puis il prend sa cuirasse, où se mêle avec l'or
Un métal fruit d'un art plus précieux encor;
Orne son front guerrier d'une aigrette flottante;
Saisit avidement son épée éclatante,
Sa foudroyante épée, ouvrage de Vulcain,
Que dans le Styx fatal il trempa de sa main,
Et qui, du fier Turnus défense héréditaire,
Fut à son bras vaillant transmise par son père;
D'un des pilastres d'or de son palais pompeux,
Il détache, il saisit, de son bras vigoureux
Il agite en ses mains sa formidable lance
Qu'au belliqueux Actor arracha sa vaillance.
« O toi que nul mortel n'affronte impunément;
» Toi que jamais Turnus n'invoqua vainement,

» Et qui des mains d'Actor as passé dans la mienne,
» Viens, dit-il, viens dompter cette race troyenne:
» Que ce vil Phrygien qu'elle appelle son roi,
» Ce chef voluptueux tombe immolé par toi;
» Déchire sur son corps sa cuirasse impuissante;
» Que je traîne à mes pieds dans la poudre sanglante
» Ces cheveux sur son front avec art assemblés,
» Qu'en anneaux élégans un fer chaud a roulés,
» Ces cheveux embaumés des parfums de Pergame,
» Opprobre d'un guerrier, parure d'une femme.»
Ainsi parle Turnus, enflammé de fureur,
Tel son courage ardent bouillonne dans son cœur,
Étincelle en ses yeux, brille sur son visage:
Ainsi brûlant d'amour et mugissant de rage,
D'un taureau furieux le superbe rival
Quand son naissant courroux prélude au choc fatal,
Lutte contre les vents, s'exerce contre un chêne,
Et sous ses bonds fougueux disperse au loin l'arène.
Cependant à son tour le rival de Turnus,
Couvert du bouclier que lui donna Vénus,
Aiguise sa fureur, prépare son courage;
Mars au fond de son cœur souffle toute sa rage:
Fier de sauver l'empire, il s'applaudit tout bas
De s'exposer lui seul au hasard des combats,
D'Ascagne et des Troyens appaise les alarmes,
Leur parle des destins protecteurs de ses armes,

Et par un prompt courrier fait annoncer au roi
De ce noble cartel la salutaire loi.
A peine de la mer quittant le noir abîme
Les coursiers du Soleil des monts doroient la cime,
Et, chassant devant eux l'humide obscurité,
Souffloient de leurs naseaux des torrens de clarté,
Auprès de la cité, tranquille spectatrice,
A ces rivaux fameux on prépare la lice :
Les feux du sacrifice au milieu sont placés,
En gazons verdoyans les autels sont dressés ;
Là, des divinités aux deux peuples communes
Et Troyens et Latins attendent leurs fortunes.
Le front ceint de verveine et d'un voile de lin,
D'autres portent l'eau sainte et le brasier divin ;
Tout est prêt : des Latins les nombreuses cohortes
S'élancent de leurs murs et franchissent les portes.
Les Troyens à leur tour et les braves Toscans
Sous leurs drapeaux divers abandonnent leurs camps ;
Tous ils marchent armés, comme si des batailles
Le dieu les appeloit à sauver leurs murailles.
De pourpre revêtus et d'or éblouissans,
Les chefs des deux partis volent de rangs en rangs ;
Ici brille Asylas, et là Mnesthée étale
L'antique majesté de sa race royale ;
Et le fougueux Messape, enfant du dieu des mers,
De ses yeux enflammés fait jaillir des éclairs.

Le signal est donné; soudain un large espace
Sépare les deux camps; et chacun à sa place,
Debout, son javelot dans la terre enfoncé,
Tient, tranquille témoin, son bouclier baissé.
Les mères cependant et la foule sans armes,
Et les foibles vieillards pleins d'espoir et d'alarmes,
Pour voir ce grand combat assiègent à la fois
Et les créneaux des tours et les sommets des toits;
Et des portes, des murs, d'autres couvrant le faîte,
Contemplent en tremblant cette terrible fête.
Cependant, des hauteurs d'un mont alors sans nom,
Qu'Albe illustra depuis, la puissante Junon
En silence fixoit cette scène imposante,
Les deux peuples, leurs camps, et les murs de Laurente.
Aussitôt de Turnus elle appelle la sœur,
Juturne, qu'en tout temps distingua sa faveur,
Qui voit sous son pouvoir et les ruisseaux limpides,
Et les marais dormans, et les fleuves rapides;
Pour prix de sa pudeur qu'outragèrent ses feux,
Jupiter lui donna cet emploi glorieux.
La déesse en ces mots à la nymphe s'adresse :
« Nymphe, ornement des cieux et chère à ma tendresse,
» De celles qu'en dépit de mon orgueil jaloux
» Dans sa couche infidèle appela mon époux,
» Nulle, vous le savez, n'a de mon indulgence
» Obtenu tant d'égards; et ma toute-puissance,

» Oubliant d'un époux l'amour injurieux,
» De mon lit profané vous porta dans les cieux.
» Eh bien, apprenez donc quel malheur vous menace,
» Et n'allez point du sort m'imputer la disgrace :
» Autant que l'ont permis les sévères destins
» J'ai secouru Turnus et sauvé les Latins ;
» Mais c'en est fait, je vois venir l'heure fatale,
» Turnus court affronter une lutte inégale,
» Mon œil avec effroi voit ce dernier combat.
» Vous, protégez des jours si chers à tout l'état :
» Si vous osez tenter quelque noble entreprise,
» Partez, de tous ses vœux Junon vous favorise ;
» D'un frère infortuné secourez la valeur,
» Peut-être le hasard servira le malheur. »
Juturne à ce discours laisse échapper des larmes,
Et sa pitié touchante augmente encor ses charmes ;
Par trois fois elle frappe et meurtrit son beau sein.
« Ce n'est point par des pleurs qu'on fléchit le destin :
» Partez, lui dit Junon ; à ce destin sévère
» Hâtez-vous, s'il se peut, d'arracher votre frère ;
» Ou, d'un fatal traité prevenant les effets,
» Qu'un stratagème heureux fasse avorter la paix :
» Partez, courez, volez, c'est moi qui vous l'ordonne. »
Junon s'exprime ainsi, s'éloigne, et l'abandonne
Au tumulte orageux de son cœur incertain.

Au même instant, le chef de l'empire latin

Marche dans tout l'éclat de sa magnificence ;
Quatre brillans coursiers traînent son char immense :
Noble image du dieu dont son ayeul est né,
De douze rayons d'or son front est couronné.
Turnus ouvre à pas lents sa marche solennelle;
Deux coursiers aussi blancs que la neige nouvelle
Traînent son char superbe ; et de leur large fer
Deux dards entre ses mains font rejaillir l'éclair.
Énée alors paroît : à l'éclat de ses armes
On reconnoît Vulcain, et Vénus à ses charmes ;
Énée, ami des dieux, modèle des humains :
Près de lui c'est Ascagne, autre espoir des Romains.
Chacun sort de ses camps : le pontife suprême,
Revêtu d'un lin pur et ceint du diadème,
Conduit le porc avide et la jeune brebis
Dont le fer n'a jamais dépouillé les habits.
L'œil tourné vers les lieux où le jour se rallume,
Les princes sur l'autel où déjà l'encens fume
Placent les saints gâteaux qu'assaisonne le sel ;
Des fronts prêts à tomber sous le couteau mortel
D'autres coupent le poil, gage des sacrifices,
Et de la coupe sainte épanchent les prémices.
Le glaive en main, alors le héros des Troyens
S'écrie : « Entends les vœux de mon peuple et les miens,
» Astre brillant du jour! et toi, belle Ausonie,
» Pour qui j'ai supporté ma trop pénible vie ;

» Toi, puissant Jupiter; toi, sévère Junon,
» Qui vois d'un œil plus doux les malheurs d'Ilion,
» Jadis mon ennemie, aujourd'hui ma déesse;
» Et toi, terrible Mars, à qui ma voix s'adresse;
» Vous tous, ô dieux des eaux, de la terre et des cieux
» Si le sort de Turnus fait triompher les vœux,
» J'en jure ici par vous, dans la cité d'Évandre
» Nos dieux seront portés, et sans plus rien prétendre
» Ascagne et les Troyens laisseront à jamais
» Leurs armes en repos, et ce royaume en paix.
» Mais si (puissent les dieux servir notre espérance!)
» Le sort pour les Troyens fait pencher la balance,
» Je ne réclame point la couronne des rois,
» Et vaincus et vainqueurs auront les mêmes lois;
» Latinus m'admettra dans sa noble famille,
» Il recevra mes dieux, me donnera sa fille;
» Et bâti par nos mains un nouvel Ilion
» Du nom de Lavinie empruntera son nom. »

Tel parle le premier le héros du Scamandre.
Latinus à son tour ainsi se fait entendre,
L'œil tourné vers l'olympe et la main sur l'autel :
« Par la mer, par la terre, et la voûte du ciel,
» Par Janus aux deux fronts, par Diane et son frère,
» Par le dieu du Tartare et son noir sanctuaire
» Que jamais les mortels n'attestèrent en vain,
» Par ces feux solennels où je plonge ma main;

» Comme vous j'y consens, comme vous je le jure :
» Qu'il m'entende ce dieu qui punit le parjure!
» Plutôt que mes sujets, attaquant les Troyens,
» Osent rompre la paix et briser nos liens,
» Qu'avec les noirs enfers l'olympe se confonde;
» Que la terre à mes yeux s'engloutisse dans l'onde:
» Ou ce sceptre (il tenoit son sceptre dans les mains),
» Ce sceptre à moi transmis par tant de souverains,
» Qui perdit sous le fer sa molle chevelure,
» Et dont ce cercle d'or remplace la verdure,
» Verra, redevenu ce qu'il étoit jadis,
» Sa feuille renaissante et ses bras reverdis,
» Avant que la Discorde, ensanglantant la terre,
» Revienne secouer les torches de la guerre. »
Tels ces deux souverains, entourés de leur cour,
Par de communs sermens s'engageoient tour à tour.
Soudain le fer se lève et le glaive étincelle,
Le sang des animaux dans la flamme ruisselle,
Et de leurs corps tombés sous le couteau mortel
Les intestins sanglans palpitent sur l'autel.
Cependant pour Turnus son peuple entier se trouble ;
Plus le moment approche, et plus l'effroi redouble;
Et, voyant de plus près l'un et l'autre rival,
Ils craignent plus encor ce combat inégal.
Là, le roi des Troyens semble, à sa contenance,
Avoir pour lui les dieux, ses droits et sa vaillance;

Ici, le beau Turnus, pâle et baissant les yeux,
Semble en les implorant se défier des dieux.
L'éclat de ses exploits, l'éclat de sa jeunesse,
Sa touchante pâleur, pour lui tout intéresse.
Sitôt qu'il apparoît, tout le peuple troublé
Sent son cœur incertain, son courage ébranlé.
Appelant à son aide une heureuse imposture,
Juturne de Camerte emprunte la figure,
De ce mortel qui, fier de ses nobles ayeux,
Joignit sa propre gloire à leurs faits glorieux;
Et, sous ces traits menteurs déguisant sa présence,
Au milieu des soldats la déesse s'élance,
Court semer dans les rangs mille adroites rumeurs,
Et par ces mots amers aiguillonne les cœurs :
« Ainsi votre valeur sans honte se repose !
» Faut-il que pour nous tous un seul guerrier s'expo
» Ces sauvages enfans des monts arcadiens,
» Ces bannis attroupés sous les drapeaux troyens;
» Ces Toscans qu'un oracle arma pour leur défense,
» Dont la haine en Turnus poursuit entor Mézence;
» Tous ces peu[illegible]s ligués, les voilà sous vos yeux :
» Sommes-nous moins vaillans, sommes-nous moins n
» Comptez leurs bataillons ; dans cette armée entière
» Chacun de nous à peine auroit un adversaire,
» A peine tous leurs rangs suffiroient à nos coups.
» Ces dieux à qui Turnus se dévoua pour vous,

» Ces dieux jusques au ciel porteront sa mémoire,
» Il entendra le monde applaudir à sa gloire:
» Et nous, nous, sans patrie ainsi que sans honneur,
» Il nous faudra ramper sous ce vil suborneur;
» Nous, qui, de son danger spectateurs immobiles,
» N'osons servir l'état que par des vœux stériles!»
Tels étoient ses discours. Tout s'enflamme à sa voix:
Même ardeur a saisi tous les cœurs à la fois;
Dans tous les rangs circule un sourd et long murmure;
Tous, disposés naguère à quitter leur armure,
Latins et Laurentins changent de volonté;
Ceux même qui tantôt sur la foi du traité
Espéroient voir finir ces combats sanguinaires,
Et voyoient dans la paix un terme à leurs misères,
De la soif du repos tout à coup revenus,
Appellent les combats, et tremblent pour Turnus.
C'est peu: pour achever le succès du prestige,
Elle ajoute à ces mots un étonnant prodige,
Un prodige inouï, tel que jamais les cieux
De fait plus surprenant ne frappèrent les yeux.
Un aigle fendoit l'air, et, des célestes plages
Menaçant les oiseaux, nourrissons des rivages,
Pressoit l'essaim bruyant de ces hôtes des eaux;
Tout-à-coup il s'abat, et parmi les roseaux
Atteint, saisit, enlève en sa robuste serre
Un cygne au beau plumage, et fuit loin de la terre.

On regarde, on s'étonne; ô prodige soudain !
Les oiseaux à grands cris ralliant leur essaim
Obscurcissent les airs de leur épais nuage,
Et sur le ravisseur fondent avec courage,
De l'aile, de la voix pressent son vol troublé,
Tant qu'enfin, succombant sous leur choc redoublé
Et lassé du fardeau, de sa serre vaincue
L'oiseau lâche sa proie et se perd dans la nue.
Chacun, les bras levés vers les dieux protecteurs,
Salue avec transport ces présages flatteurs;
Tolumnius surtout, instruit dans les augures,
Dont l'œil lit de si loin dans les choses futures:
« Le voilà, leur dit-il, ce garant de nos vœux,
» Tant desiré par moi, tant promis par les dieux!
» Je vois, je reconnois, leur faveur solennelle.
» Marchez, courez, volez, c'est moi qui vous appel
» Et vous, que ce Troyen, auteur de tous nos mau
» Ose poursuivre ainsi que de foibles oiseaux,
» Le barbare! bientôt vous le verrez sur l'onde
» Précipiter au loin sa fuite vagabonde.
» Vous donc, serrez vos rangs, venez, secondez-
» Et de ce ravisseur défendez votre roi. »
Il dit, et dans la plaine impétueux s'avance;
Son arc a retenti, le trait fatal s'élance;
Un cri part, et soudain de nouvelles fureurs
Ont armé tous les bras, embrasé tous les cœurs.

Neuf guerriers, éclatans de beauté, de jeunesse,
Brilloient au premier rang où la flèche s'adresse.
Une mère toscane, un père arcadien,
Ont formé ces beaux fruits de leur fécond hymen :
Leur mère étoit Ida, Gylippe étoit leur père.
Le plus jeune reçoit l'atteinte meurtrière
A l'endroit où, flottant vers le milieu du corps,
Le baudrier s'agraffe et rejoint ses deux bords.
Mortellement atteint sous l'armure impuissante,
Il rougit de son sang l'arène jaunissante;
Il tombe; et tout à coup, pour venger son malheur,
Ses frères sont partis furieux de douleur;
Chacun sur l'ennemi fond avec violence;
L'un a saisi son arc, l'autre agite sa lance.
Une égale fureur anime les deux camps,
D'un côté les Latins, de l'autre les Toscans.
Latins, Arcadiens, fiers de leur riche armure,
Courent ou soutenir, ou venger cette injure;
On pille les autels, on voit voler dans l'air
Un nuage de traits, une grêle de fer;
Des feux, des vases saints, chacun se fait des armes.
Latinus fuit lui-même, et, l'œil baigné de larmes,
Et réclamant la foi des augustes traités,
Se plaint de son outrage à ses dieux insultés.
Les uns d'un char guerrier guident le vol docile,
D'autres sur leurs coursiers montent d'un saut agile;

TAYLOR INST. OXFORD

Le fer est dans leurs mains, la rage dans leurs yeux.
Messape, du traité pour mieux briser les nœuds,
Sur Auleste étonné de son audace extrême,
Malgré son nom de roi, malgré son diadème,
Pousse son fier coursier. Le monarque tremblant,
Pressé contre un autel, le heurte en reculant,
Et du coup qu'il reçoit, et du choc qui l'arrête,
Tombe sur le bandeau qui couronne sa tête.
L'ardent Messape accourt, et du roi suppliant
Du haut de son coursier il a percé le flanc.
« Dieux, recevez, dit-il, ce tribut légitime,
» Et félicitez-vous d'une telle victime;
» Cette offrande est plus digne et de vous et de moi. »
Les Latins, accourus vers ce malheureux roi
Ont saisi sa dépouille encor de sang trempée.
Plus loin c'est Ebusus brandissant son épée:
Corynée avec art prévient le coup mortel;
Il s'arme d'un tison enlevé sur l'autel,
Le lui lance au visage, et la flamme brillante
Parcourt rapidement sa barbe pétillante,
Qui de ses poils brûlans exhale au loin l'odeur.
Corynée à l'instant s'élance avec ardeur,
Saisit ses longs cheveux, avec force l'entraîne,
Et d'un genou nerveux l'appliquant sur l'arène,
Tandis que, sous son bras il se débat en vain,
Lève sur lui le fer et le plonge en son sein.

Parti pour les combats d'un agreste héritage,
Alsus au premier rang signaloit son courage;
De près le glaive en main Podalire le suit;
Alsus vers le guerrier dont le bras le poursuit
Se retourne, et, d'un coup de sa hache pesante,
Il partage son front et sa bouche sanglante.
Il expire, et ses yeux, où la mort peint ses traits,
D'un repos sans réveil sont fermés pour jamais.
Cependant l'ardeur croît, le massacre redouble.
D'Énée à cet aspect le tendre cœur se trouble;
Aussitôt vers les siens au carnage animés
Il court la tête nue et les bras désarmés,
Et, leur tendant les mains, d'une voix paternelle
Il s'écrie : « Arrêtez, quelle ardeur criminelle
» Vous ramène aux combats? Arrêtez, arrêtez;
» Moi seul dois en ce jour accomplir les traités:
» De Turnus les destins me promirent la tête,
» Moi seul je dois tenter cette grande conquête.
» Ne craignez rien; j'y cours, et le ciel aujourd'hui
» Verra finir Turnus et la guerre avec lui :
» Les dieux m'en sont garans. » Tandis qu'il parle encore,
Un trait siffle et l'atteint. D'où part-il? On l'ignore.
Quel bras peut s'honorer de ce coup glorieux?
Est-ce la main du sort, des hommes, ou des dieux?
Un dieu seul sur Énée obtint cette victoire
Sans doute, et nul mortel n'en réclama la gloire.

A peine des Troyens il voit partir le roi,
Ses chefs déconcertés, son camp saisi d'effroi :
Animé par l'espoir, enflammé de colère,
Mes armes ! mes chevaux ! dit son fier adversaire.
Tout est prêt ; sur son char il s'élance soudain,
Élève un front superbe, et les rênes en main
Il presse ses coursiers ; ils volent : le char roule ;
Des Troyens dans sa course il écrase la foule ;
Ici tombent les morts, là roulent les mourans ;
De bataillons entiers il moissonne les rangs,
Désarme les fuyards, s'élance à leur poursuite,
Et de leurs propres traits ensanglante leur fuite.
Tel de l'Hèbre glacé quand le terrible dieu,
Frappant son bouclier, farouche, l'œil en feu,
A lancé ses coursiers précurseurs de la guerre,
Plus prompts que les zéphyrs, plus craints que le tonnerre,
Ils partent, le char vole, et la terre en frémit,
Sous leurs pas foudroyans la Thrace au loin gémit,
De cadavres sanglans la Victoire entourée,
La Déroute au front pâle, à la marche égarée,
La bouillante Fureur, le Piège insidieux,
Le Meurtre au bras sanglant, et le fer, et les feux,
Du dieu dévastateur sont l'escorte effrayante ;
Après lui la Ruine, au devant l'Épouvante :
Tel s'élance Turnus ; de ses coursiers fumans
Ainsi sa main terrible aiguillonne les flancs ;

Dans son œil enflammé brille une affreuse joie;
Il presse, atteint, égorge et foule aux pieds sa proie
Et des rangs enfoncés écrasant les débris,
Des morts sous les mourans il étouffe les cris;
Le sang au loin jaillit sous sa roue embrasée,
Sur le sable rougi pleut l'affreuse rosée,
Et du char dont la course emporte le héros
Le rapide sillon s'en abreuve à grands flots.
Il abat de sa main Sthénélus et Thamyre;
De loin du trait mortel l'ardent Pholus expire;
De loin il a frappé les deux fils d'Imbrasus,
Qu'aux sommets lyciens leur mère avoit conçus;
C'est Glaucus, c'est Ladon, qui, fiers des mêmes armes,
Avec la même ardeur affrontoient les alarmes,
Soit qu'il fallût à pied combattre aux premiers rangs,
Soit que leurs prompts coursiers devançassent les vents.
Plus loin, du grand Dolon le neveu téméraire
Au nom de son ayeul joint l'ame de son père;
Son père d'un haut fait audacieux auteur,
Lui qui, des ennemis nocturne observateur,
Hasarda dans leur camp sa valeur inutile,
Et demanda pour prix les beaux coursiers d'Achille;
Mais Diomède, hélas, lui garde un autre sort!
Au lieu du char d'Achille il lui donne la mort.
Turnus a vu son fils, il en frémit de joie:
Longtemps avec ardeur le héros suit sa proie,

Et, le fer à la main, élancé sur ses pas.
Sans l'atteindre, long-temps médite son trépas;
Enfin d'un saut léger il descend sur l'arène,
Il fond sur le Troyen tremblant et hors d'haleine,
Et, le pied sur son cou fortement imprimé,
Arrache le poignard dont il étoit armé,
Le plonge dans son flanc, et lui dit: « Misérable!
» As-tu cru te sauver de ce bras redoutable?
» Ces champs tant desirés, ces bords hespériens
» Où devoient s'élever les remparts des Troyens,
» Tiens, les voilà; mesure en tombant cette terre:
» De quiconque à Turnus ose livrer la guerre
» Telle est la récompense; ainsi lui sont acquis
» Ces champs qu'un fol orgueil en espoir a conquis. »
Il dit, jette sur lui des victimes sans nombre;
Le vaillant Asbutès accompagne son ombre;
Le jeune Sybaris expire sous ses traits;
Il y joint Thersiloque et Chlorée et Darès;
Thymète les suivra, l'infortuné succombe,
Et tombe renversé sur son coursier qui tombe.
Ainsi, lorsque, du nord enfant tumultueux,
De la Thrace s'élance un vent impétueux,
Il court; les cieux, les flots à son souffle obéissent:
Ainsi devant Turnus les rangs entiers fléchissent;
Sa fougue ainsi l'emporte; il court, vole, et le vent
Balance sur son front son panache mouvant.

A son rapide essor, à sa bouillante rage
Phégée ose lui seul opposer son courage,
Vole devant son char, et saisissant leur mors
Des rapides coursiers veut détourner l'essor;
Mais pour être arrêtés leur ardeur est trop forte:
Tandis qu'il se suspend au timon qui l'emporte,
Turnus étend sa lance, et sous le double airain
Le trait au large fer vient effleurer son sein;
Lui, de son bouclier opposant la défense,
Des siens, le glaive en main, implore l'assistance!
Vaine attente! l'essieu rapidement lancé
Roule, l'atteint, l'entraîne: il tombe renversé.
Alors, impatient de punir tant d'audace,
Entre les bords du casque et ceux de la cuirasse
Turnus abat sur lui son fer étincelant,
Et sa tête a roulé loin de son tronc sanglant.

Tel combat l'Ardéen. Cependant de sa lance
Aidant ses pas tardifs et marchant en silence
Énée atteint son camp, suivi de ses amis,
D'Achate, de Mnesthée, et de son jeune fils.
Furieux, et domptant la douleur qu'il endure,
Il ébranle le fer brisé dans sa blessure,
Des enfans d'Esculape implore les secours,
Et son impatience a choisi les plus courts;
Il veut qu'à l'instant même une main rigoureuse
Ouvre au dard enfoncé sa route douloureuse;

Qu'on presse les momens, que l'art n'hésite pas,
Et sans plus différer le renvoie aux combats.
Vient alors pour sonder la blessure cruelle
Iapis, d'Apollon le disciple fidèle,
A qui ce dieu donna, touché de ses attraits,
Le bâton augural, et sa lyre, et ses traits:
Inutiles présens! Iapis eut un père
Dont son amour vouloit prolonger la carrière;
Aussi ce tendre fils, empressé de savoir
Les atouts des végétaux, leurs vertus, leur pouvoir,
Préféra, pour sauver celui qu'il pleure encore,
Aux chants harmonieux l'art muet d'Épidaure:
Trop heureux si, payé de ce choix généreux,
Il eût fléchi la parque et désarmé les dieux!
Énée étoit debout, appuyé sur sa lance,
Il se plaint d'un retard qui trahit sa vaillance;
Autour de lui, formant un concert de douleurs,
Ses amis et son fils lui prodiguent des pleurs:
Tout gémit, tout frémit, lui seul est immobile.
Aussitôt d'Apollon le nourrisson habile,
Suivant l'usage ancien, de ses flottans habits
Rejetant en arrière et retroussant les plis,
S'approche, et de son art, de ses herbes puissantes
En vain fait tour à tour mille épreuves savantes;
En vain tâte le trait qui résiste à ses doigts;
En vain d'un fer mordant le saisissant vingt fois

Il tâche d'ébranler cette flèche rebelle.
Les secours de son dieu, les efforts de son zèle,
Les herbes, son savoir, tout est infructueux.
Cependant des deux camps le choc tumultueux
Avec plus de fureur rallume le carnage;
Le péril croît : dans l'air monte un épais nuage;
On entend de plus près les escadrons poudreux,
Le sifflement des dards, les accens douloureux
Du malheureux qui meurt, du malheureux qui tombe.
Aussitôt du héros dont la force succombe
La mère en gémissant va cueillir sur l'Ida
Cette herbe que le ciel à nos maux accorda;
Le dictame sacré poussant de sa racine
Sa feuille cotonneuse et sa fleur purpurine :
Tout ressent son pouvoir; et quand le daim blessé
Emporte au fond des bois le trait qui l'a percé,
Suivant et le besoin et son instinct pour maître,
Parmi cent végétaux il sait le reconnoître.
Sûre de la vertu de ce baume sacré
Vénus jette autour d'elle un nuage azuré,
Dans le camp de son fils descend d'un vol rapide;
Et dans l'airain du vase où tremble une eau limpide
Infuse doucement l'herbe dont la vertu
Doit rendre la vigueur à son fils abattu,
Y joint la panacée à la feuille odorante,
Et le nectar qu'aux dieux la jeune Hébé présente.

Le charme est consommé : le bienfaisant vieillard
De ces sucs enchantés plus puissans que son art
Abreuve doucement la blessure profonde,
Ignorant quel pouvoir en secret le seconde :
O prodige ! le mal aussitôt est dompté,
Dans ses secrets canaux le sang est arrêté ;
Et le trait meurtrier, sans que le fer l'arrache,
De lui-même a suivi la main qui le détache,
Il tombe, et, revenu de sa triste langueur,
Le héros a senti renaître sa vigueur.
« Des armes, mes amis, qu'on lui rende ses armes !
» Courez, dit Iapis au succès de ces charmes :
» Reconnoissez les dieux ; oui, croyez que ma main
» Ne fut que l'instrument d'un pouvoir plus qu'humain,
» Un dieu seul a tout fait. Pars, guerrier magnanime,
» Pars, suis la voix des dieux, sais ton destin sublime. »
Impatient déjà de tenter les hasards
Énée a revêtu l'or de ses longs cuissards,
Abrège les délais dont se plaint son audace,
Saisit son bouclier, endosse sa cuirasse,
Et sa lance à la main il prélude aux combats ;
Puis, tendant vers son fils ses héroïques bras,
Imprime un doux baiser sur sa bouche innocente,
Le serre tendrement ; et d'une voix touchante,
« Apprends de moi, mon fils, la route de l'honneur,
» D'autres te donneront l'exemple du bonheur ;

» Peu jaloux d'un vain nom, d'une gloire frivole,
» A ton noble avenir ton père entier s'immole;
» Seul tu remplis son cœur : ah ! puissent quelque jour
» Tes vertus lui payer le prix de tant d'amour !
» Puisses-tu te montrer à la terre étonnée
» Digne neveu d'Hector, et digne enfant d'Énée ! »
Il dit, et court remplir son glorieux destin.
Un javelot énorme étincelle en sa main;
De ses braves guerriers la foule l'environne,
Et du bruit de leurs pas la terre au loin résonne;
Leurs flots tumultueux laissent leurs camps déserts,
De nuages épais tous leurs rangs sont couverts.
Turnus le voit de loin; les Latins en alarmes
Ont frémi d'épouvante à l'aspect de ses armes;
Juturne la première, étonnée à ce bruit,
Reconnoît le héros, s'épouvante et s'enfuit.
Affamé de vengeance et plus prompt que la foudre
Énée avec les siens court dans des flots de poudre.
Tel un affreux nuage obscurcissant les airs
Accourt rapidement du vaste sein des mers;
Du plus loin qu'il a vu sa noirceur menaçante
Le laboureur tremblant est glacé d'épouvante :
Que de maux vont sortir de ses flancs ténébreux !
Les fleurs, les fruits mourront sur son passage affreux;
Il approche; avec lui les tempêtes s'avancent,
Et les vents en grondant volent et le devancent.

Tel s'avançoit Énée; ainsi devant ses pas
Ont volé la terreur, le trouble et le trépas.
Des bataillons troyens la formidable élite
Forme ses rangs, se presse, et s'élance à sa suite;
Le fier Thymbrée envoie Osiris à Pluton,
Gyas égorge Ufens, Achate immole Éplon,
Mnesthée Archétius; Tolumnius lui-même,
Infracteur des traités, voit son heure suprême.
Des cris frappent les cieux, on voit de tout côté
Le Rutule à son tour s'enfuir épouvanté:
Ou de quelques guerriers si la fière imprudence
Osé d'Énée encore affronter la vaillance,
Il passe avec dédain; pour de plus grands combats,
Pour un plus grand rival il réserve son bras;
Parmi les flots poudreux, dans ce vaste carnage
C'est Turnus, Turnus seul, que demande sa rage;
Ses yeux, sa voix, ses traits respirent la fureur.
Juturne en a pâli : sa prudente frayeur,
Pour guider de Turnus la course téméraire,
Renverse Métiscus, écuyer de son frère;
Et, tandis que poussant un cri mal entendu
Le char le laisse au loin sur la terre étendu,
La nymphe, poursuivant son adroit stratagème,
Prend sa taille et ses traits: c'est Métiscus lui-même;
Et les coursiers trompés par le son de sa voix
De leur vieux guide encor pensent suivre les lois.

Juturne cependant conduit le char docile;
Et telle qu'en son vol une hirondelle agile,
Qui, d'un maître opulent partageant le séjour,
Suspendit à ses toits les fruits de son amour,
Va, vient, revient, parcourt d'immenses galeries,
Rase tantôt la rive et tantôt les prairies,
Et, portant à son bec son modeste butin,
De son nid babillard revient calmer la faim:
En cent lieux à la fois la nymphe ainsi voltige;
Ainsi, trompant les yeux par un heureux prestige,
Aux ailes, dans le centre, errant de rang en rang,
D'un cours toujours rapide et toujours différent,
Montrant partout Turnus et traversant l'armée,
Elle échappe au combat dont elle est alarmée;
Et cherchant qui l'évite, évitant qui la suit,
Se montre et disparoît, reparoît et s'enfuit.
Cependant le Troyen, que son adresse irrite,
Sur les pas de Turnus redouble sa poursuite;
Et des rangs sous sa trace entassant les débris,
Il le cherche des yeux, il l'appelle à grands cris.
Vains efforts! chaque fois qu'il rencontre sa vue,
Chaque fois, éludant sa poursuite imprévue,
S'échappe comme un trait le char insidieux.
Que faire? que tenter? mille contraires vœux
Combattent à la fois dans son ame incertaine.
Messape alors paroît sur cette horrible scène;

Il tient en main deux dards; l'un des deux est parti,
Le héros menacé le voit fondre sur lui;
Son bras au trait qui vole oppose son égide,
Et sa tête baissée échappe au fer rapide;
Mais il atteint son casque, et de son front altier
Détache et jette au loin son superbe cimier.
Las de perdre Turnus à travers la poussière,
Après avoir aux dieux adressé sa prière,
Attesté les sermens et la foi des traités,
Ces traités solennels par lui seul respectés,
Il part, vole, et, de morts jonchant ces tristes plaines,
A son libre courroux lâche toutes les rênes.
Ah! qui retracera tant de scènes d'horreur?
Que de chefs, de héros, moissonnés dans leur fleur,
Ensanglantent la plaine et deviennent la proie,
Ou du héros d'Ardée, ou du héros de Troie!
Quel démon l'un par l'autre égorgeoit tour à tour
Ceux qu'un jour doit unir un éternel amour?
Terminez, justes dieux! cette lutte sanglante.
Partout Turnus, Énée, apportent l'épouvante.
Un Rutule (Sucron est son nom malheureux)
Le premier du Troyen sent le bras valeureux,
Sa mort aux Phrygiens a rendu le courage;
A l'endroit où des os le robuste assemblage
Recouvre sa poitrine, un homicide acier,
Abrégeant son trépas, s'est plongé tout entier.

Amycus renversé, Diorès qui s'élance,
L'un d'un coup de poignard, l'autre d'un coup de lance,
Sont percés par Turnus; même après le trépas,
Ces frères malheureux ne se séparent pas.
Turnus pend à son char leurs têtes dégouttantes,
Part, et porte en volant ces dépouilles sanglantes.
Céthégus, Tanaïs et Talon à la fois
Bravent tous trois Turnus, et succombent tous trois.
Un malheureux Thébain, enfant de Péridie,
Onyte, sans regret perd son sang et la vie;
Trois frères lyciens descendent chez Pluton:
Ah! pourquoi quittoient-ils les beaux champs d'Apollon?
Plus malheureux encor, le timide Menète,
De Bellone toujours abhorra la trompette;
Pauvre cultivateur des domaines d'autrui,
Son père ne semoit, ne cueilloit pas pour lui;
Le fils, abandonnant son chaume, sa rivière,
Et les rêts du pêcheur pour la lance guerrière,
Arraché malgré lui de ses rustiques toits,
Est venu s'immoler à la cause des rois.
Comme aux deux bords d'un bois, par les vents enhardie,
La flamme, en l'embrasant, forme un double incendie;
Ou, tels que deux torrens, impétueux rivaux,
De deux monts opposés précipitent leurs eaux,
Et, parmi des débris se frayant un passage,
Suivent chacun le lit que s'est creusé leur rage:

Tels Énée et Turnus s'élancent en courroux,
Tels bouillonnent leurs cœurs, ainsi tonnent leurs coups:
Plus de frein, plus d'obstacle, et leur ardeur guerrière
Fait passer dans leurs bras leur ame tout entière.
L'orgueilleux Murranus, au lieu d'exploits fameux,
Faisoit sonner son nom, et vingt rois pour ayeux:
Soudain Énée accourt; et d'un rocher qu'il lance
L'épouvantable poids abat son insolence:
Il tombe, son char roule, et ses coursiers ingrats,
Sur leur maître écrasé précipitant leurs pas,
Laissent son vain orgueil expirer dans la fange.
Par le trépas d'Hyllus, Turnus bientôt le venge:
Hyllus venoit à lui, menaçant, furieux;
Mais le rapide trait de l'Ardéen fougueux,
Malgré le casque d'or dont la riche coiffure
Lui servoit de défense ainsi que de parure,
Arrête le Troyen à ses pieds renversé,
Et dans son front sanglant le fer reste enfoncé.
En vain, brave Crétus, ta valeur se déploie;
Grec, tu meurs égorgé par l'ennemi de Troie;
Turnus tranche tes jours. Prêtre religieux,
Cupencus contre Énée implore en vain ses dieux,
Et de son pavois d'or la parure frivole;
Énée accourt, le voit, le saisit, et l'immole.
Et toi qui résistas à plus d'un bataillon,
Toi que ne vainquit pas le vainqueur d'Ilion,

Éole, adieu tes biens, ta maison opulente:
Ton palais est à Troie, et ta tombe à Laurente;
Là t'attendoit la mort. Cependant les Troyens,
Les Latins, les Toscans, les fiers Arcadiens,
Tout revient, tout reprend cette lutte funeste;
D'une part c'est Messape, et de l'autre Séreste;
Et le prudent Mnesthée, et le brave Asylas,
Chaque instant agrandit la scène des combats;
Des deux côtés la mort plus largement moissonne,
Partout sifflent les traits, partout le sang bouillonne.
Vénus alors, Vénus vient inspirer son fils,
Veut qu'il fonde à l'instant sur les murs ennemis,
Et jusqu'en ses remparts fasse trembler Laurente.
Alors, de tous côtés portant sa vue errante,
Le héros des Troyens dans les champs des combats
Cherche partout Turnus, et ne le trouve pas;
Soudain d'un œil ardent il regarde la ville
Au milieu du tumulte impunément tranquille.
Il frémit; et, brûlant d'une héroïque ardeur,
D'un plus noble triomphe il flatte sa valeur:
Il appelle à grands cris l'intrépide Sergeste,
Et le prudent Mnesthée, et le brave Séreste:
Et d'un tertre élevé qu'entourent à la fois
Tous ses soldats armés accourus à sa voix:
« Qu'on m'écoute, dit-il, et que l'on m'obéisse;
» Le ciel dicta l'arrêt, il faut qu'il s'accomplisse;

» Tout imprévu qu'il est, osez l'exécuter :
» Vous voyez ces remparts, c'est là qu'il faut monter;
» Là se forgent nos maux, là l'effroyable guerre
» Allume les flambeaux qui ravagent la terre;
» S'ils osent résister, les murs de Latinus
» De leurs débris fumans vont écraser Turnus.
» Dois-je attendre en ces lieux que ce rival sans gloire
» Daigne, vaincu deux fois, avouer ma victoire?
» C'est là qu'est l'ennemi, l'ennemi de vos dieux,
» Et des traités rompus l'infracteur odieux.
» Marchez, courez, volez, point de grace aux parjures,
» Et la flamme à la main effacez vos injures. »
Il dit : des cris guerriers partent de toutes parts;
Tous, d'un commun élan, fondent sur les remparts:
Déjà les feux sont prêts, les échelles dressées,
Les murs sont investis, les portes menacées;
Déjà du sang latin coulent de longs torrens;
On marche sur les corps des gardes expirans;
D'autres de traits ailés font voler un nuage,
Dans les airs obscurcis siffle l'affreux orage.
Énée est à leur tête, et, les mains vers les cieux,
De la paix violée il atteste les dieux,
Accuse Latinus, cause de tant d'alarmes:
On le condamne donc à reprendre les armes;
Deux fois on rompt la paix et deux fois le traité.
Cependant la discorde agite la cité,

L'un veut que, des Troyens admettant les cohortes,
De la ville à l'instant on leur ouvre les portes ;
Et, pour les recevoir en dépit de Turnus,
D'autres sur les remparts entraînent Latinus :
Quelques-uns, des Latins ranimant l'espérance,
Veulent de leurs remparts prolonger la défense.
Le tumulte s'accroît, et des partis divers
Les bruyantes clameurs s'élèvent dans les airs.
Tel, lorsqu'au fond d'un roc que la fumée inonde
Des pasteurs d'un essaim troublent la paix profonde,
Le désordre est partout, le peuple épouvanté,
Dans ses remparts de cire erre de tout côté.
Un bruit sourd se répand, on s'assemble, on consulte,
On s'apprête, on s'excite à repousser l'insulte ;
Et de leurs creux abris sortie à gros bouillons
L'odorante vapeur monte en noirs tourbillons.
Un désastre nouveau, qui tout à coup éclate,
Met le comble à l'effroi : la malheureuse Amate,
Voyant par l'ennemi ses remparts menacés,
Jusque dans son palais les noirs brandons lancés,
De Turnus vainement implore l'assistance.
Hélas ! Turnus absent la laisse sans défense ;
Alors elle succombe, et croit que déjà mort
Ce héros malheureux l'abandonne à son sort,
S'accuse de ses maux, des maux de sa famille,
Nomme cent fois Turnus, nomme cent fois sa fille.

Enfin, lasse du jour, dans un transport fatal
Change en lien mortel son vêtement royal,
S'y suspend, et finit dans cette étreinte affreuse
Par un trépas cruel une vie odieuse.
Elle expire; et bientôt de ses tristes destins
Le bruit fatal arrive aux femmes des Latins :
La douleur les saisit, et les mères tremblantes
Font retentir les airs de leurs voix gémissantes;
Sa fille la première, objet de tous ses vœux,
Objet de tous ses soins, arrache ses cheveux,
Et, dans son désespoir déchirant son visage,
Aux roses de son teint fait un sanglant outrage.
Sa cour, par de longs cris, se joint à ses douleurs.
Bientôt le bruit affreux court dans la ville en pleurs :
Le roi, le roi surtout, détestant la lumière,
Souille ses cheveux blancs d'une horrible poussière,
Déchire ses habits. Monarque, père, époux,
Il ressent à lui seul l'infortune de tous;
La pitié le saisit, le remords le déchire.
Ah! que n'a-t-il plutôt, pour l'honneur de l'empire,
Offert à ce héros, pur sang de Dardanus,
Et sa fille et le sceptre usurpé par Turnus!

Cependant, loin des murs de la ville plaintive,
Turnus pressoit les pas d'une foule craintive;
Mais déjà ses coursiers, sous la main de sa sœur
De leur essor fougueux ralentissoient l'ardeur;

Tout à coup jusqu'à lui parvient le bruit horrible;
Il écoute, il entend un mélange terrible
De sons, de cris confus, qui du sein des remparts
En lugubres accens roulent de toutes parts:
« Qu'entends-je, malheureux! quels cris épouvantables!
» Et d'où peuvent partir ces clameurs lamentables?
» Je ne me trompe pas, ces accens de l'effroi
» De nos tristes remparts arrivent jusqu'à moi. »
Il dit, de ses coursiers ramène à lui les rênes,
Et prête encor l'oreille à ces clameurs lointaines.
Sa sœur, qui, sous un nom, sous des traits étrangers,
Avoit conduit son frère à travers les dangers,
Le rassure en ces mots: « Turnus, suis ta victoire;
» Marchons dans le sentier que nous ouvrit la gloire:
» Pour porter à nos murs d'inutiles secours,
» De nos premiers succès n'arrêtons point le cours;
» Poursuivons les Troyens dans le champ des batailles,
» Assez d'autres sans nous défendent nos murailles.
— « Nymphe, répond Turnus, penses-tu que mon cœur
» Un seul instant ait pu méconnoître ma sœur?
» Non, non, tu t'es trahie à force de tendresse,
» Et sous tes traits mortels j'ai connu la déesse.
» Mais toi, quel intérêt ou quel ordre des dieux
» Pour ces champs de la mort t'a fait quitter les cieux?
» Viens-tu voir le trépas de ton malheureux frère?
» Car enfin, désormais, que faut-il que j'espère?

» J'ai perdu mes amis; j'ai perdu Murranus,
» Égorgé, dieux vengeurs! sous les yeux de Turnus;
» Je crois le voir encore, étendu sur le sable,
» M'appeler vainement d'une voix lamentable.
» Le malheureux Ufens, repoussant mes secours,
» Pour ne pas voir ma honte a terminé ses jours;
» Son corps est aux Troyens, les Troyens ont ses armes.
» Il me manquoit, parmi tant de sujets d'alarmes,
» De voir nos murs détruits. Tranquille spectateur,
» Justifîrai-je donc mon lâche accusateur?
» Et sacrifiant tout, gloire, amour, hyménée,
» Montrerai-je Turnus fuyant devant Énée?
» Non, non: marchons sans crainte au-devant de mon sort,
» Mourons; est-ce au malheur à redouter la mort?
» O vous! puisque les cieux me sont inexorables,
» Divinités d'enfer, soyez-moi favorables!
» J'irai, j'irai trouver tous mes nobles ayeux,
» Et Turnus au tombeau descendra digne d'eux. »

Comme il parloit, Sacès vers son chef intrépide
Vient, traversant les rangs sur son coursier rapide;
Et lui montrant de loin son visage sanglant,
« Turnus, ayez pitié de ce peuple tremblant,
» Dit-il; vous seul pouvez relever son courage:
» Énée au pied des murs fait éclater sa rage;
» Il presse, il frappe, il tonne, et nos forts démolis
» Dans leurs débris fumans vont être ensevelis;

» Sur leur faîte ébranlé déjà volent les flammes.
» Accourez; nos vieillards, nos enfans et nos femmes,
» Tous, jusqu'à nos guerriers, n'espèrent qu'en Turnus;
» Tous ont sur vous les yeux : le triste Latinus,
» Glacé par la terreur, glacé par la vieillesse,
» Doute de quel côté doit pencher sa foiblesse.
» C'est peu : préparez-vous à de plus grands malheurs:
» La reine, succombant au poids de ses douleurs,
» La reine, votre appui, détestant la lumière,
» A de ses propres mains abrégé sa carrière...
» Le valeureux Messape et le brave Atinas
» Autour de nos remparts animent nos soldats:
» Une double phalange autour d'eux s'est pressée;
» D'une moisson de fer la terre est hérissée;
» Et, lorsque la mort vole au pied de ce rempart,
» Turnus sur ces gazons promène en paix son char!... »
Frappé de tant de coups dont frémit sa vaillance,
Turnus reste immobile et garde un long silence.
Il sent tout à la fois bouillonner dans son cœur
La douleur insensée, et la haine, et l'honneur;
Et l'amour furieux et sa jalouse rage
Égarent ses esprits et troublent son courage.
Cet aveugle délire est à peine calmé,
Il tourne vers la ville un regard enflammé;
Il voit, dieux! quel objet! la flamme étincelante,
S'élevant dans les airs en colonne brûlante,

Sur les flancs d'une tour rouler au gré du vent:
Lui-même en construisit l'édifice mouvant,
Et sa main avec art élevant chaque étage
Sur des orbes roulans en posa l'assemblage.
« Ah! c'en est trop, dit-il, obéissons aux dieux;
» J'entends la voix du sort, j'entends l'arrêt des cieux.
» Juturne, vainement ta tendresse m'arrête,
» Je marche à ce combat au péril de ma tête;
» Tu ne me verras pas indigne de ma sœur :
» Laissons là mon salut, il s'agit de l'honneur.
» Adieu, je ne prends plus que mon rage pour guide. »
Il dit, et de son char descend d'un saut rapide,
Laisse Juturne en pleurs, et, bravant le trépas,
A travers les Troyens précipite ses pas :
Ainsi lorsque les ans, ou les vents, ou les ondes,
D'un vieux roc ont miné les racines profondes,
Du penchant escarpé de ses antiques monts
Le rocher tombe, roule, et s'élance par bonds,
Il entraîne après lui rochers, troupeaux, étable:
Ainsi, renversant tout dans sa course indomptable,
Turnus vole à Laurente, aux lieux où le dieu Mars
Fait couler plus de sang, fait siffler plus de dards;
Commande à ses guerriers de la voix et du geste :
« Cessez, dit-il, cessez cette guerre funeste,
» Tout le sort des combats pèse aujourd'hui sur moi
» Lié par un traité, je dégage ma foi.

» Où mon rival est-il? » Il dit : on lui fait place,
Et les rangs en s'ouvrant laissent un vaste espace.
Au seul nom de Turnus, Énée a tressailli;
De ce fameux combat d'avance enorgueilli,
De Laurente aussitôt il quitte les murailles.
Que lui font désormais les sièges, les batailles?
Il vole, il franchit tout d'un pas précipité:
Turnus seul est présent à son cœur irrité.
Il l'apperçoit, le brave, et, sûr de la victoire,
Semble encor s'agrandir à l'aspect de la gloire.
Avec moins de fierté s'élèvent jusqu'aux cieux
Le sourcilleux Éryx, l'Athos audacieux;
Avec moins de grandeur l'Apennin se présente,
Quand sur les vieux glaçons de sa cime imposante,
Superbe, il s'applaudit de ses bois toujours verts,
Et porte jusqu'aux cieux le trône des hivers.
Les Troyens, les Latins, que ce spectacle assemble,
Assiégeans, assiégés, tout regarde, tout tremble:
Tranquilles spectateurs, leurs bras sont désarmés;
Latinus, à l'aspect de ces chefs renommés,
Qui si loin l'un de l'autre ont reçu la naissance,
S'étonne de les voir, émules de vaillance,
Entre deux camps oisifs se combattre en ce jour,
Et lutter pour la gloire et l'empire et l'amour.
A peine on a fait place à ce couple intrépide,
L'un sur l'autre à l'instant fondant d'un pas rapide,

De loin ils font voler d'énormes javelots;
Bientôt du choc affreux gémissent les échos;
Tous deux avec fureur s'attaquent, se répondent;
L'adresse, le hasard, la valeur, se confondent;
Le fer croise le fer, les coups suivent les coups.
Tels, quand deux fiers taureaux, l'un de l'autre jaloux,
Sur le haut du Sila, du Taburne sauvage,
Enflammés par l'amour ou transportés de rage,
Disputent leur amante ou vengent leurs affronts;
Tous deux, avec fureur heurtant leurs larges fronts,
Se déchirent les flancs de leur corne sanglante;
Le pâtre est consterné, le troupeau s'épouvante,
Et la génisse attend dans un muet effroi
Quel sera le vainqueur, son époux et son roi;
Des bois, des monts lointains les échos retentissent:
Tels de ces deux rivaux les coups s'appesantissent;
Le choc des boucliers ébranle au loin les airs,
Et de l'acier tonnant jaillissent mille éclairs.

Alors le roi des dieux, pour peser ces puissances,
Suspend également ses célestes balances:
Il y place leur sort, et, pour régler son choix,
De leurs destins divers interroge le poids.
Tout à coup Turnus vole, et, dans sa fougue altière
Se dressant, ramassant sa force tout entière,
A levé sur Énée un glaive audacieux:
Il frappe; les deux camps font retentir les cieux,

Tous les cœurs sont saisis; mais le glaive perfide
Se brise, et de Turnus trahit l'attente avide;
Son cœur en a frémi: c'étoit fait de ses jours
S'il n'avoit de la fuite employé le secours;
Il fuit, mais, ô fureur! dans sa main indignée,
Du glaive malheureux l'inutile poignée
Montre à ses yeux un fer étranger à son bras.
On dit que sur son char s'élançant aux combats
Ce prince, au lieu du fer forgé par Vulcain même,
De son vieil écuyer, dans son ardeur extrême,
Avoit saisi le glaive, et long-temps dans ses mains
Cette arme épouvanta la foule des Troyens;
Mais contre un fils des dieux, contre une arme céleste,
Quand de ce fer mortel il fit l'essai funeste,
Infidèle à sa gloire, infidèle à son bras,
Tel qu'un glaçon fragile il jaillit en éclats;
Son débris dispersé resplendit sur l'arène.
Alors, voyant sur lui fondre une mort certaine,
Turnus fuit, vient, revient, fait, refait cent détours;
D'un côté de Laurente il rencontre les tours,
De l'autre les Troyens, de l'autre un lac immense.
Son rival, dont Vénus adoucit la souffrance,
Foible, se plaint encor d'un reste de langueur,
Et ses genoux tremblans servent mal son grand cœur;
Pourtant il se ranime, il part, et son audace
De Turnus fugitif poursuit partout la trace,

Ses pieds touchent ses pieds, ses pas pressent ses pas.
Ainsi, lorsque du cerf poursuivant le trépas
Un chien tout haletant le relance dans l'onde,
Ou lorsque détournant sa course vagabonde
Une pourpre mobile épouvante ses yeux,
Effrayé tour à tour du piège insidieux,
Et du bord escarpé dont la hauteur l'arrête,
Le cerf en cent détours fuit la mort qui s'apprête;
Son ennemi, hâtant son barbare plaisir,
Court la gueule béante, et prêt à le saisir,
Rejoint et fait crier son double rang d'ivoire;
Le cerf vole et se rit de sa fausse victoire,
Et la dent qu'il évite, aussi prompt que l'éclair,
A cru mordre sa proie, et ne happe que l'air;
Des chiens et des chasseurs les cris au loin résonnent,
Le rivage répond, l'eau frémit, les cieux tonnent:
Tel s'échappe Turnus; il fuit, et toutefois
Il appelle les siens, demande à haute voix
Ce fer, ce fer divin, sa défense ordinaire.
Son rival à grands cris s'oppose à sa prière,
Menace, si les siens volent à son secours,
D'exterminer la ville et d'embraser ses tours.
Ainsi tous deux venant, revenant sur leur trace,
Cinq fois du même cercle ont parcouru l'espace.
De foibles intérêts n'animent point leur cœur;
Il s'agit de la vie, il s'agit de l'honneur.

Un hasard vient encor varier cette scène :
Un olivier sauvage ombrageoit cette plaine ;
Faune le protégeoit ; là, des flots écumans
Les nautonniers vainqueurs pendoient leurs vêtemens,
Et ces dons qu'ordonna leur pressante détresse
De leur crainte pieuse acquittoient la promesse ;
Mais, pour qu'un champ plus libre aux rivaux fût ouvert,
Sans respect du dieu Faune à qui l'arbre est offert,
Les Troyens en avoient délivré cet espace.
D'Énée en ce moment la lance le remplace,
Et, par son bras puissant avec force lancé,
Dans le pied du vieux tronc le fer reste enfoncé :
Il se courbe, il s'apprête à retirer sa lance ;
Ce trait, mieux que son bras secondant sa vaillance,
Atteindra mieux Turnus. Turnus glacé d'effroi
S'écrie hors de lui-même : « Accours et sauve-moi,
» Dieu des pasteurs, et toi, bienfaisante Cybèle ;
» Si Turnus en tous temps vous a marqué son zèle,
» Retenez cette lance, et d'un peuple ennemi
» Sauvez l'état, le roi, sa fille, et votre ami ! »
Ses vœux sont entendus : en vain le bras d'Énée
Sollicite vingt fois la racine obstinée ;
Le fer inébranlable enfoncé dans son sein
Trompe ses vains efforts, et résiste à sa main.
Juturne l'aperçoit, et la même imposture
Du vieux Métisque encor lui rendant la figure

Elle vient de Turnus adoucir le malheur,
Et lui remet le fer qu'implore sa valeur.
Vénus de l'artifice a reconnu l'adresse;
L'audace de la nymphe irrite la déesse;
Elle court, et de l'arbre elle arrache le fer.
Alors d'un bras plus sûr, d'un courage plus fier,
Pour le fatal combat chaque rival s'avance,
L'un armé de son glaive, et l'autre de sa lance.
Sur un nuage d'or Junon du haut des airs
Sur ces fameux rivaux tenoit les yeux ouverts :
« Chère épouse, lui dit le maître du tonnerre,
» Quel terme mettez-vous à cette affreuse guerre?
» Vous connoissez l'arrêt par les destins rendu:
» Dans le palais des dieux Énée est attendu.
» Quel est donc votre espoir? dans quelle attente vaine
» Sur le trône des airs veille encor votre haine?
» Pourriez-vous, chère épouse, exiger qu'à mes yeux
» Une mortelle main versât le sang des dieux?
» Deviez-vous, des vaincus rehaussant l'espérance,
» Rendre à Turnus le fer qu'imploroit sa vengeance,
» Vous, dis-je? (car sans vous qu'auroit osé sa sœur?)
» C'en est trop, laissez-moi fléchir votre rigueur;
» Trop long-temps de la haine épuisant l'amertume.
» Votre douleur chagrine en secret vous consume:
» Ouvrez-moi donc votre ame, et qu'un besoin plus doux
» Épanche votre cœur dans le cœur d'un époux.

» Oui, les temps sont venus: sur les mers, sur la terre
» Votre haine aux Troyens a pu livrer la guerre,
» D'une longue discorde allumer les flambeaux,
» Changer l'hymen en deuil, les palais en tombeaux;
» Mais, je le veux, là doit s'arrêter votre haine. »
Il dit: des immortels l'auguste souveraine
Lui répond en ces mots d'un air triste et soumis:
« Non, je n'ai rien tenté que vous n'ayez permis;
» Sitôt que l'a voulu le maître du tonnerre,
» J'ai délaissé Turnus, et j'ai quitté la terre,
» A vos ordres enfin j'ai souscrit malgré moi;
» Sans ce respect profond dont je me fais la loi,
» Vous ne me verriez pas seule sur ces nuages
» Spectatrice immobile endurer tant d'outrages;
» Le fer, la flamme en main, contre ce peuple errant
» Vous me verriez encor combattre au premier rang.
» J'ai voulu, j'en conviens, qu'à son malheureux frère
» Juturne allât prêter une main tutélaire;
» Si cette nymphe osa blesser un demi-dieu,
» Ce fut sans mon secours, ce fut sans mon aveu:
» J'en jure par le Styx, ce fleuve inexorable,
» Aux célestes pouvoirs seul pouvoir redoutable.
» C'en est fait: au Destin je ne résiste plus,
» J'abjure dès ce jour des combats superflus;
» Mais ce que vos décrets permettent que j'espère
» Ne le refusez pas à ma juste prière,

» Au nom du Latium, des rois issus de vous :
» Si quelque jour l'hymen de ces nouveaux époux,
» Réunissant le gendre et le père et la fille,
» Rend heureux, j'y consens, leur peuple et leur famille,
» Que du moins les Latins, enfans de ces beaux lieux,
» De ce nom de Troyens à mon cœur odieux
» Ne soient jamais nommés, ce nom m'est un outrage ;
» Qu'ils conservent leurs mœurs et gardent leur langage ;
» Qu'Albe et le Latium, les rois et leurs sujets,
» Leurs noms et leurs honneurs subsistent à jamais ;
» Que la race italique en conquérans féconde
» Fasse de Rome un jour la maîtresse du monde,
» Mais que de Troie enfin périsse jusqu'au nom. »
Jupiter souriant à l'auguste Junon,
« Vous, fille de Saturne, et ma sœur et ma femme,
» Faut-il à tant de haine abandonner votre ame ?
» C'en est trop, abjurez un stérile courroux ;
» Je me rends, Jupiter n'est plus que votre époux :
» Des Latins désormais, jugez si je vous aime,
» Le langage, l'habit, le nom sera le même :
» Les Troyens, adoptés par ces vastes états,
» Mêlés à ce grand corps, n'y domineront pas ;
» Mais je leur donnerai des dieux, des sacrifices ;
» Leurs enfans réunis sous mes heureux auspices
» Seront braves, pieux, et jamais nuls mortels
» N'auront de plus d'encens fait fumer nos autels. »

Junon se laisse vaincre à ce flatteur langage,
Et quitte son courroux, les airs et son nuage.
Jupiter d'autres soins occupe alors son cœur :
Il faut que de Turnus on sépare sa sœur.
Mégère, nous dit-on, eut pour sœurs deux furies
Que la nuit enfanta, que l'enfer a nourries ;
Leur mère en les formant les arma toutes deux
D'une aile au vol rapide et de serpens hideux,
Et par un triple monstre, au sein de l'ombre obscure,
Un même enfantement effraya la nature.
Deux de ces noires sœurs, les plus tristes des trois,
Au trône où Jupiter fait entendre ses lois
Veillent pour accomplir ses volontés suprêmes,
Font pâlir les mortels, font trembler les dieux mêmes.
Faut-il des nations épouvanter l'orgueil,
Là rallumer la guerre, ici porter le deuil?
Elles partent : soudain la plus prompte d'entr'elles
A la voix de son maître a déployé ses ailes,
Est descendue aux champs où règne Latinus ;
Hideuse, court s'offrir à la sœur de Turnus ;
Autour d'elle ont frémi les airs qu'elle empoisonne ;
La terreur la précède, et la nuit l'environne.
Telle, invisible aux yeux, part et siffle dans l'air
La flèche dont le Parthe envenima le fer,
Et qui, d'un vol bruyant fendant la nuit obscure,
Court de ses sucs mortels infecter sa blessure :

Ainsi, traçant dans l'air son horrible sillon,
La fille de la Nuit, dans un noir tourbillon,
S'abattit sur la terre et fondit sur sa proie.
Dès qu'elle a vu les camps de Laurente et de Troie,
Elle quitte ses traits, elle emprunte le corps
De cet oiseau qui, seul sur le tombeau des morts,
Sinistre avant-coureur des grandes infortunes,
Prolonge dans la nuit ses clameurs importunes;
Sous ces traits, de Turnus elle assiège les yeux,
Vient, revient mille fois avec un bruit affreux,
Et bat son bouclier de son aile sinistre.
Turnus d'un dieu vengeur reconnoît le ministre;
Il tremble, sa voix meurt, tous ses sens sont glacés,
Et d'horreur sur son front ses cheveux sont dressés.
A peine au bruit lointain de son aile fatale
Juturne a reconnu la déesse infernale,
Tout son corps a frémi; dans son désordre affreux
Elle meurtrit son sein, arrache ses cheveux,
Déchire son visage : « O trop malheureux frère!
» C'en est fait, le destin comble notre misère;
» Je renonce, il est temps, à d'impuissans combats:
» Vois ce monstre hideux, ministre du trépas;
» Quel art de tes beaux jours peut prolonger la trame?
» Cessez, impurs oiseaux, d'épouvanter mon ame.
» Quels bruits, quels sons affreux retentissent dans l'air?
» Je sens, je reconnois le puissant Jupiter;

» Il parle ; de mon frère il demande la vie :
» Quel prix, ô dieu puissant, de ma pudeur ravie !
» Et que me font à moi tes présens inhumains ?
» Devois-tu du trépas me fermer les chemins,
» M'imposer le fardeau d'une vie éternelle ?
» Eh quoi ! mon frère meurt, et je suis immortelle !
» O Turnus ! ô regrets ! Eh quoi ! ta triste sœur
» Ne peut suivre ton ombre ! Hélas ! quelle douceur
» Puis-je goûter sans toi ? Terre, ouvre tes abîmes ;
» O terre, engloutis-nous, et reçois deux victimes !
» Et toi, mort secourable ! ô mort ! brise mes fers,
» Et plonge une déesse au gouffre des enfers ! »
Elle dit, et, fuyant le malheur qui s'apprête,
D'un nuage d'azur enveloppe sa tête,
Se plonge dans le fleuve, et disparoît aux yeux.
Cependant de Turnus le rival furieux
Marche à lui, brandissant sa formidable lance :
« Eh bien, Turnus, eh bien, ta grande ame balance !
» Dit-il ; te repens-tu d'un moment de valeur,
» Et crois-tu de nouveau retarder ton malheur ?
» Viens, ce n'est plus ici le combat de la course ;
» Du courage ou de l'art épuisant la ressource,
» Cache-toi dans la terre, envole-toi dans l'air ;
» Je t'atteins dans les cieux, je te suis dans l'enfer :
» Va, ton heure est venue, et ton trépas s'apprête. »
» — Barbare ! dit Turnus en secouant la tête,

» Cesse de m'insulter, de menacer mes jours;
» Mon destin m'épouvante, et non pas tes discours. »
Il dit, et près de lui voit une énorme pierre,
Antique monument qui, partageant la terre,
Marque des champs voisins les bords litigieux,
Et conserve aux enfans les champs de leurs ayeux;
Douze hommes tels que ceux que notre siècle enfante,
Douze hommes fléchiroient sous sa charge pesante:
Il l'enlève, et soudain sur ses pieds se dressant,
Sur son fier ennemi fond d'un air menaçant;
Mais, pour mouvoir ce roc, pour en lancer la masse,
Sa vigueur l'abandonne et sert mal son audace;
Son cœur d'un froid mortel se sent soudain frappé;
Il tremble; et, de ses mains mollement échappé,
Le roc, que du Troyen brave l'audace altière,
N'a pu frapper le but ni fournir sa carrière.
Tel, lorsqu'appesanti par un profond sommeil
L'illusion lui rend les scènes du réveil,
L'homme, en songe essayant une course impuissante,
Cherche et ne trouve plus sa vigueur languissante,
Se soulève, retombe, étend en vain son bras;
La voix manque à sa langue, et la force à ses pas:
Tel est Turnus; ainsi, dans sa rage implacable,
Du poids de son destin la déesse l'accable;
Il roule cent projets; de ses sombres regards
Son œil troublé parcourt l'armée et les remparts.

Quel pouvoir opposer au sort qui le menace?
Comment de son rival épouvanter l'audace?
La mort est devant lui: plus de char, plus de sœur.
L'ennemi qui long-temps suspendit sa fureur
Enfin cherche des yeux une place à sa lance;
Il l'élève dans l'air, la dirige, la lance.
Avec moins de fureur fondent sur les remparts
Les rochers qu'ont poussés les instrumens de Mars;
Et la foudre en éclats rend un son moins horrible:
Pareil à l'ouragan dans sa course terrible
Le trait part, vole, atteint, perce le bouclier
Dont l'art doubla sept fois l'impénétrable acier,
Franchit d'un même vol la cuirasse impuissante,
Et s'enfonce en sifflant dans sa cuisse sanglante.
A ce terrible coup, de Turnus foudroyé
Sur la terre en tombant les genoux ont ployé;
De joie et de douleur mille cris se confondent,
L'Olympe en retentit, et les monts lui répondent.
Lui, foible, suppliant, soumettant son grand cœur,
De l'œil et de la main implore le vainqueur:
« Oui, j'osai t'attaquer, et j'en subis la peine;
» Jouis de ton succès, et satisfais ta haine;
» Loin de moi d'un pardon l'opprobre injurieux!
» Mais un père autrefois étoit cher à tes yeux;
» Le mien respire encore, épargne son vieil âge;
» Ou du moins, si tu veux m'immoler à ta rage,

» Du tombeau paternel accorde-moi l'honneur.
» Tu le vois, rien ne manque à ton cruel bonheur;
» Tous ont vu ma défaite, ainsi que ta victoire;
» Lavinie est à toi, ne souille pas ta gloire:
» C'est peu d'être vainqueur, sois humain. » A ces mots
Le fer s'est arrêté dans la main du héros;
Long-temps il le regarde; et déjà dans son ame
La clémence attendrit le courroux qui l'enflamme,
Quand d'un meurtre cruel le témoin odieux,
Ce baudrier fatal si connu de ses yeux,
Qu'au malheureux Pallas, à Pallas jeune encore
Ravit en l'immolant le rival qui l'implore,
Avec ses boucles d'or, son mobile ornement,
Tout à coup vient s'offrir à son ressentiment.
A peine il apperçoit cet horrible trophée,
Réveillant dans son cœur sa colère étouffée,
Furieux, il s'écrie: « Assassin d'un enfant!
» Eh quoi! de sa dépouille à mes yeux triomphant
» Tu vivrois! Non, cruel! que ta mort le console;
» C'est Pallas, par ma main, c'est Pallas qui t'immole. »
Il dit, le sacrifie à ces mânes si chers;
Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

REMARQUES

SUR LE LIVRE DOUZIÈME.

De tous les livres de l'*Énéide*, le douzième est celui dans lequel le poëte a le plus prodigué les ressources du merveilleux. La surprise et l'admiration, dit Segrais, y sont si fréquentes, qu'il faudroit citer chaque passage, si on vouloit faire remarquer tout ce qu'il y a d'admirable. La fortune s'y montre dans toute son inconstance, et le lecteur y est sans cesse retenu entre l'espérance et la crainte. La paix est faite; un augure la rompt; on combat, les Troyens ont de l'avantage; Énée est blessé, les Latins poussent les Troyens jusque dans leur camp; Vénus guérit Énée miraculeusement; le héros troyen relève le courage de ses guerriers; il ne peut plus engager Turnus au combat, il va donner un assaut à la ville des Latins; enfin Turnus est obligé d'en venir aux mains lui-même. Ce combat est semé d'incidens, et le dénouement reste toujours imprévu; on croit sans cesse y être arrivé, et toujours de nouvelles circonstances tendent à l'éloigner. La situation du lecteur ressemble presque à celle d'un voyageur qui gravit l'Apennin ou les Alpes; chaque sommet qu'il découvre lui semble le terme de sa course; lorsqu'il y est parvenu, de nouvelles montagnes s'élevent devant lui, et ce n'est qu'après avoir ainsi marché long-temps, après avoir changé mille fois d'horizon, qu'il arrive au plus haut point

gémit sur l'issue de la guerre, mais il en laisse toute la honte à Turnus, et toute la gloire à Énée.

Turnus n'est point fléchi par Latinus; le poëte met sa fermeté à une plus forte épreuve. Amate, fondant en larmes, le conjure de ne pas braver le courage d'Énée :

(In te omnis domus inclinata recumbit,)
Unum oro: desiste manum committere Teucris.
Qui te cumque manent isto certamine casus,
Et me, Turne, manent...

Latinus avoit parlé comme un roi pacifique; Amate a le langage d'une femme profondément blessée dans son orgueil et dans ses affections. Les mots *in te omnis domus inclinata recumbit*, renferment une très-belle image.

Lavinie, en voyant couler les larmes de sa mère, se rappelle qu'elle en est la cause, et elle rougit. Le poëte la représente affligée de la douleur de sa mère, *accepit vocem lacrymis*, mais non pas passionnée pour Turnus; autrement il eût rendu les projets d'Énée injustes et odieux. Le trouble de cette jeune princesse est exprimé de la manière la plus gracieuse.

Ce qui se passe dans le conseil de Latinus a quelque ressemblance avec ce qu'on lit dans le vingt-troisième livre de l'*Iliade*, au moment où Achille s'avance vers les murs de Troie. Priam conjure Hector de rentrer dans la ville, et de conserver un appui à sa patrie et à sa famille : comme Latinus, le roi d'Ilion rappelle à son fils les longs malheurs de la guerre; Hécube se joint à son époux : « O mon fils, s'écrie-» t-elle, si Achille te ravit le jour, ni moi qui t'enfantai, ni » ton épouse qui vint dans ton palais accompagnée d'immenses

tuation fâcheuse : maintenant ils sont vainqueurs, et tout prend dans l'olympe et sur la terre le caractère de la résignation.

Fer sacra, pater, et concipe fœdus.
Aut hâc Dardanium dextrâ sub Tartara mittam
Desertorem Asiæ (sedeant spectentque Latini),
Et solus ferro crimen commune refellam...

L'alternative exprimée dans ces vers forme pour ainsi dire le nœud de ce douzième livre : la fureur de Turnus ne peut plus être contenue ; il faut qu'il meure, ou qu'il soit vainqueur. Cependant le bon Latinus essaie de le calmer, et il emploie toutes les raisons que peut lui suggérer l'amour de la paix. Il lui fait entrevoir la possibilité d'une autre alliance ; il allègue la décision des dieux et la voix des oracles qui ont parlé pour Énée ; il déplore les malheurs de la guerre, la situation critique des Latins ; il se reproche sa propre foiblesse, il s'accuse de ses funestes irrésolutions ; il fait craindre au rival d'Énée l'issue d'un combat inégal ; et, pour achever de le convaincre, il lui met sous les yeux l'affliction de son vieux père Daunus :

Miserere parentis
Longævi, quem nunc mœstum patria Ardea longè
Dividit.

Ce discours est composé avec beaucoup d'art ; tout ce que dit Latinus, et surtout le dernier trait, est bien dans le caractère de ce prince, qui est bon et généreux, mais si foible, qu'il a recours aux prières lorsqu'il pourroit dicter des lois. Ce caractère est d'ailleurs très-conforme au but que se propose le poëte ; les irrésolutions de Latinus laissent tout faire aux dieux et aux personnages principaux du poëme ; il

ment conservées. Il ne laisse pas éclater toute sa colère en présence d'Amate et de Lavinie; mais il est peu touché de leurs larmes; et, lorsqu'il est rendu à lui-même, lorsqu'il revoit ses chevaux et ses armes, il reprend toute sa fureur. Il invoque sa lance comme une divinité, de même que Mézence, dans le dixième livre, met toute sa confiance dans ses armes. *Nunc, o nunquam frustrata vocatus hasta meos.* Il semble que le poëte ait encore voulu ici mettre cet oubli des dieux en opposition avec la piété d'Énée; il est cependant vrai de dire que les Romains adoroient le dieu Mars sous la forme d'une lance, et que le poëte a pu faire allusion à cette coutume : au reste, ces préparatifs et ces imprécations guerrières de Turnus font un très-beau contraste avec la douceur de Latinus, la prière d'Amate, les larmes et la timidité de Lavinie.

His agitur furiis, totoque ardentis ab ore, etc.

Les images que Virgile emploie ici pour exprimer la colère de Turnus sont les plus fortes qu'il puisse employer. Ce guerrier est agité par les furies, ses yeux jettent des étincelles, et il mugit de rage, semblable à un taureau furieux. Les poëtes se sont toujours servi de cet animal, ainsi que du lion, pour représenter la colère. De son côté, Énée se prépare au combat, mais tous ses mouvemens sont d'un homme sage et courageux. Cette différence est toute à l'avantage du héros troyen; il est beaucoup moins passionné que Turnus, mais il est plus sensible. Virgile lui a donné la valeur d'Achille avec la générosité et les vertus d'Hector; son caractère est heureusement exprimé dans ce vers :

Tum socios maestique metum solatur Iuli,
Fata docens...

Turnus a bravé les larmes de tous ses amis : Énée, au contraire, montre une tendre sollicitude pour ses compagnons; il console le jeune Ascagne, en lui rappelant la volonté des dieux.

Interea reges, ingenti mole Latinus
Quadrijugo vehitur curru, cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt,
Solis avi, etc.

Quelques commentateurs ont vu dans cette pompe au milieu de laquelle Latinus vient sur le champ de bataille, une ressemblance avec Auguste. On sait que cet empereur étoit souvent appelé par ses flatteurs le fils du Soleil. Suétone et Cédrenus racontent que le père d'Octave, le jour de la naissance de son fils, vit le Soleil se lever du sein de sa femme : *Exorientem solem è sinu uxoris suæ.* Velleïus dit qu'un jour, lorsqu'Auguste entroit dans Rome sur son char, il parut environné des rayons du soleil, qui formoient une couronne autour de sa tête. On peut voir par-là jusqu'où peuvent aller la flatterie des courtisans et la crédulité des peuples. Énée, de son côté, arrive au pied des autels; le poëte ne l'environne pas d'un aussi pompeux appareil, mais il lui donne des titres plus éclatans : *Hùc pater Æneas, Romanæ stirpis origo.* Latinus est le fils du Soleil, mais Énée est le fondateur de Rome; rien n'est au-dessus de cet honneur. Aux yeux du poëte, la splendeur de l'empire romain ne le cède point à l'éclat du soleil; le mot *pater* est ici placé fort heureusement, pour désigner le père de la race romaine. Virgile l'a souvent désigné ainsi dans le cours de son poëme; et c'est sans doute dans le même sens.

Énée invoque Junon et les dieux qui lui ont été contraires jusqu'à cette époque : ainsi se prépare le dénouement, et le poëte le fait sortir en quelque sorte du caractère de son héros. L'*Énéide* est un poëme à la fois politique et religieux. Énée est conduit à l'accomplissement de ses destinées par son courage, par sa prudence, et surtout par sa piété. Non seulement ce caractère est conforme au but que le poëte se propose ; mais il se rapporte très-bien à l'idée qu'Homère avoit donnée du héros troyen. Lorsqu'Énée est menacé par Achille, Neptune vient à son secours, et il s'écrie : « Pourquoi ce prince pieux souffriroit-il la peine du coupable, » lui qui chaque jour présente d'agréables offrandes aux » habitans de l'espace immense du ciel ? Sauvons-le nous-» mêmes de la mort, pour éviter le courroux de Jupiter : ce » héros pieux doit régner sur les Troyens, lui, et les fils de » ses fils, dans le cours des siècles. » C'est sans doute d'après ce passage de l'*Iliade* que Virgile a conçu son poëme.

> At Juno, e summo, qui nunc Albanus habetur,
> (Tum neque nomen erat, nec honos, aut gloria monti)
> Prospiciens tumulo, etc.

L'idée de placer Junon au haut du mont Albain est ingénieuse. Le mont Albain sera le berceau de la grandeur romaine ; c'est là que doit être placé le siège de cet empire dont la déesse poursuit le fondateur, et qu'elle doit un jour protéger elle-même, comme le poëte l'a dit dans les livres précédens ; c'est dans ce lieu, alors sans nom et sans gloire, que l'épouse de Jupiter commence à déposer sa colère, et qu'elle s'adresse à Juturne pour prolonger les jours de Turnus.

Junon est dans une situation désespérée; elle prend un ton affable et persuasif; elle pardonne à la nymphe d'avoir partagé la couche parjure de Jupiter, *Jovis ingratum ascendere cubile.* Le mot *ingratum* est très-expressif en cette occasion, il montre toute la jalousie de Junon, jusque dans les expressions de sa bonté pour Juturne. Cette déesse se trouve à peu près dans la même situation au quatrième livre des *Argonautes* : elle implore le secours de Thétis; mais elle lui tient un langage différent : « Je vous ai aimée, » lui dit-elle, plus que toutes les autres divinités de la mer, » parce que vous n'avez pas voulu vous rendre aux désirs de » Jupiter, toujours prêt à séduire les déesses et les mor- » telles. »

La violence que Junon fait à son caractère dans ce passage de l'*Énéide* suffit pour peindre son désespoir; et le poëte ajoute le dernier trait au tableau, en faisant dire à cette déesse qu'elle ne peut supporter la vue du combat qui s'apprête; *non pugnam adspicere hanc oculis.* Dans le troisième livre de l'*Iliade*, Vénus s'éloigne de même du champ de bataille, disant qu'elle ne peut voir combattre Pâris avec Ménélas : cette crainte est naturelle dans la déesse des Amours; mais elle est plus digne de remarque dans l'implacable Junon; et la foiblesse que la reine des dieux montre en cette circonstance est plus propre à faire naître la surprise que tout l'éclat de la puissance divine.

At pius Æneas dextram tendebat inermem,
Nudato capite; atque suos clamore vocabat...

La fortune change, et les destins sont sur le point de changer avec elle. Tendant une main désarmée, et la tête nue, le héros troyen appelle les siens à son secours : la bles-

sure qu'il reçoit lui donne un grand intérêt. Personne néanmoins ne pourra se flatter d'un tel exploit; aucun guerrier ne pourra se vanter d'avoir blessé le fils des dieux. Virgile laisse croire que son héros n'a pu être atteint que par une divinité cachée. Plusieurs grands hommes de l'antiquité, Alexandre, Marcellus et quelques autres, ont été de même blessés sur le champ de bataille, et les historiens n'ont pas manqué de dire que les auteurs d'un tel exploit étoient restés inconnus.

Le poëte profite adroitement de la circonstance de la blessure d'Énée pour relever le courage de Turnus:

> Qualis apud gelidi quum flumina concitus Hebri
> Sanguineus Mavors clypeo increpat, atque furentes
> Bella movens immittit equos: illi æquore aperto etc.

Il est impossible de trouver rien de plus achevé que ce tableau. Virgile a imité ici deux passages d'Homère: dans le septième livre de l'*Iliade*, Ajax s'avance dans la lice, tel que le dieu Mars, lorsqu'il va rejoindre les combattans que Jupiter a livrés aux fureurs de la discorde dévorante; dans le onzième livre, Hector frappe du fouet retentissant ses coursiers superbes; ils l'entendent, et foulant aux pieds les armes ils emportent le rapide char entre les Troyens et les Grecs; l'essieu, ainsi que le haut du char, est tout souillé du sang que font jaillir les chevaux et les cercles roulans des roues. Dans sa première description, le poëte grec se contente de parler du formidable Mars, qui s'avance au combat. Cette image est vague, et ne laisse aucune impression dans l'esprit du lecteur. Le poëte latin, au contraire, commence par peindre le lieu de la scène; c'est dans la Thrace, dont il est le dieu, que Mars se montre

dans tout son appareil : l'attitude formidable de ce dieu est ensuite caractérisée par les images les plus imposantes ; *Clypeo increpat* (*il frappe de son bouclier*) *atque furentes bella movens immittit equos* (*méditant les combats, il donne l'essor à ses coursiers frémissans.*) La rapidité et le fracas des chevaux sont admirablement rendus dans les vers qui suivent ; leur libre essor est très-bien exprimé par ces mots *æquore aperto*. Les derniers confins de la Thrace qui retentissent du bruit de leurs pas, présentent une image sublime : on reconnaît à ce trait la démarche et la puissance d'un dieu. Cet admirable tableau est complété par l'horrible cortège qui suit le char de Mars ; la crainte, la fureur, les embûches, sont les compagnes de ce dieu formidable. Rien de tout cela ne se trouve dans Homère. Les images que le poëte grec emploie pour peindre la fureur d'Hector, quoiqu'elles soient moins vagues et mieux développées, n'ont pas la vivacité et l'énergie de celles dont Virgile s'est servi pour faire connoître l'impétuosité de Turnus : Hector frappe du fouet retentissant ses coursiers superbes ; ces mots n'expriment ni l'action du guerrier, ni celle des chevaux. Virgile a exprimé l'une et l'autre par un seul trait : *fumantes sudore quatit*. Dans Homère, les coursiers se précipitent vers le champ de bataille ; dans Virgile ils y sont déjà ; ils sont couverts de sueur ; le sang jaillit sur leurs pas, et l'arène sanglante est foulée par le char qu'ils emportent à travers les combats. Tout cela arrive dans le même instant. Le poëte, en parlant du sang jaillissant sous les pas des chevaux, n'emploie que des syllabes qui semblent voler avec le char de Turnus : *spargit rapida ungula rores sanguineos*. Pour peindre l'arène

sanglante qui est foulée par les roues, il emploie des expressions plus dures et plus difficiles à prononcer. Les mots *crnor oalcatur* ont un son imitatif, et rendent très-bien à l'oreille l'effet du sable ensanglanté qui retentit sous une roue. Turnus insulte aux ennemis tués sur le champ de bataille, et cette vaine bravade caractérise heureusement le courage de Turnus, qui tient plus de la fureur que de l'héroïsme.

Milton a représenté la marche guerrière du fils de Dieu dans le sixième livre du *Paradis perdu* (*). Ce sujet exigeoit sans doute d'autres couleurs que celles d'Homère et de Virgile; cependant ces passages ont entr'eux assez de rapports pour qu'on puisse les comparer:

La troisième aube à peine eut argenté les cieux,
Soudain, pareil au bruit de l'ouragan fougueux,
Terrible, impatient de voler à la gloire,
Sort le char paternel, le char de la victoire;
Sans l'aide des coursiers, par un secret pouvoir,
De lui-même ce char apprit à se mouvoir;
Quatre fiers chérubins, aux ailes éclatantes,
Dont chacun offre à l'œil quatre faces brillantes,
Ont volé devant lui; leurs ailes ont des yeux
Dont l'éclat défioit les globes radieux.
. . . . . .
Il monte sur son char: là, déployant ces ailes
Sur qui l'aigle s'élance aux voûtes éternelles,
La Victoire est assise à la droite de Dieu.
Plein des traits du tonnerre et de flèches de feu,
Sur lui pend son carquois; de la nuit enflammée
Autour de lui s'élève une épaisse fumée,

(*) La traduction de ce poëme paroîtra en janvier 1805.

. . . . . .

Il vient, il vole, il fend l'immensité des cieux.
De son armée à peine il a frappé les yeux,
Tous, ivres des transports que son aspect fait naître,
Ont senti sa présence et reconnu leur maître.

Ille, ut depositi proferret fata parentis,
Scire potestates herbarum...

Iapis avoit le choix de la lyre et de la médecine; et le motif de sa préférence le rend très-intéressant. C'est pour veiller à la conservation de son père qu'il a refusé tous les talens agréables; il a préféré aux bienfaits d'Apollon la médecine, qui ne lui promettoit aucune gloire. On sait que chez les Romains cette science étoit peu considérée, et qu'elle étoit abandonnée à des esclaves; ce qui rend le dévouement d'Iapis encore plus admirable. Le docteur Atterbury a fait un commentaire de plusieurs pages, pour démontrer que le poëte a voulu représenter dans ce portrait le célèbre Musa, dont les connoissances en médecine avoient été si utiles à Auguste, à Horace et à Virgile lui-même. Cela paroît assez vraisemblable pour qu'on puisse se dispenser de le prouver aussi longuement.

Le Tasse, dont le sujet ressemble beaucoup à celui d'Homère, a pris le plan du poëte grec; mais il a emprunté presque tous ses détails de Virgile; il n'a pas négligé l'intéressant Iapis, qu'il a représenté dans le vieil Hérotime. Favori des muses, Hérotime pouvoit chanter les héros et leurs exploits; mais il aima mieux se consacrer à une science plus obscure; il ne s'occupa qu'à dérober les humains au trépas.

Godefroi a été blessé sur le champ de bataille; Hérotime emploie toutes les ressources de son art, mais ses vœux et

ses efforts sont inutiles. Un ange va cueillir le dictame sur le mont Ida, et sa main invisible en distille le suc dans les eaux destinées à laver la plaie du héros. Soudain le trait se détache de lui-même, le sang s'arrête, la blessure est fermée, et Godefroi revole aux combats. En imitant cette fiction, le Tasse a laissé la supériorité à son modèle. Iapis a embrassé la médecine pour conserver les jours de son père; Héroïme s'est voué à l'art de guérir par un sentiment général d'humanité. Iapis ne réussit point à détacher le fer de la blessure, et c'est Vénus qui va chercher le précieux dictame; un ange s'acquitte de cet emploi dans la *Jérusalem délivrée*. Mais l'idée de faire agir un ange qui est à peine désigné, est beaucoup moins directe et moins heureuse que celle de faire intervenir la mère du héros. Le poëte italien auroit dû parler du mont Liban ou d'une autre montagne célébrée par l'Écriture; on ne s'attend point à voir le mont Ida dans le sujet qu'il a traité. Les alarmes du jeune Ascagne, et les discours que lui adresse son père, donnent encore au tableau de Virgile un intérêt qu'on ne trouve point dans celui du Tasse.

Le retour d'Énée sur le champ de bataille ouvre une scène imposante. L'épouvante saisit tout à coup ses ennemis au milieu de leur triomphe; une déesse elle-même prend la fuite : ce vers, *Ille volat : campoque atrum rapit agmen aperto*, exprime parfaitement la rapidité de sa marche et la terreur qu'il répand autour de lui.

Nigra velut magnos domini cum divitis aedes
Pervolat, et penitus alta atria lustrat hirundo, etc.

Cette comparaison, d'ailleurs remplie d'images gracieu-

ces, n'est pas d'une exactitude parfaite : on ne voit d'autres rapports, entre Junon et l'hirondelle, que la légèreté et l'irrégularité de leur course. Les anciens offrent souvent des exemples de ces sortes de comparaisons ; ils n'emploient pas toujours cette figure pour faire connoître l'objet dont ils parlent, mais ils s'en servent souvent comme d'un épisode propre à jeter de la variété dans leurs descriptions. Au reste, les anciens connoissoient moins que nous les rapports de certaines choses entr'elles ; la culture approfondie des arts, les progrès de la civilisation, une connoissance plus exacte et plus étendue des lois de la nature, ont donné aux poëtes modernes l'avantage de mieux choisir leurs comparaisons. On pourroit peut-être avec un esprit exercé, connoître dans quel siècle un poëme a été composé, d'après les comparaisons qui y sont employées. Homère écrivoit dans un siècle où la civilisation ne faisoit que commencer ; la plupart de ses figures sont tirées de la vie pastorale, et n'appartiennent qu'à des peuples chasseurs et guerriers : celles que Virgile emploie, et qu'il tire de son propre fonds, annoncent évidemment un siècle plus civilisé et plus éclairé. Les modernes, pour l'exactitude, le nombre et la variété de leurs comparaisons, l'emportent de beaucoup sur les anciens. Ces derniers, et particulièrement Virgile, conservent cependant l'avantage pour la richesse et la perfection des détails.

Quis mihi nunc tot acerba deus, quis carmine cædes
Diversas, obitumque ducum quos æquore toto, etc.

Cette invocation est imitée de l'*Iliade*, livre douzième ; elle commande l'attention ; et il faut croire que le lecteur en avoit besoin, après la description de tant de combats que Virgile,

au reste, a su beaucoup mieux varier qu'Homère. On se rappelle ces deux vers ingénieux de Voltaire sur le poète grec :

Le seul Homère peut aux grands combats d'Hector
Ajouter des combats et des combats encor.

Regina ut tectis venientem prospicit hostem,
. . . . . .
Et nodum infirmis leti trabe nectit ab alta.

On ne peut nier que ce genre de mort ne fût très-ignominieux chez les anciens. Les corps de ceux qui mouroient de cette manière étoient abandonnés sans sépulture. Le trépas avoit ainsi ses préjugés. Tacite, dans ses *Annales*, affecte un profond mépris pour un proscrit qui s'étoit noyé dans le Tibre, tandis que la mode étoit de s'ouvrir les quatre veines: il est probable qu'il n'auroit pas eu plus de respect pour un homme qui se seroit pendu. Les poëtes regardoient cependant comme fort tragique le genre de mort que choisit Amate dans son désespoir. C'est ainsi que Sophocle fait mourir Jocaste : Léda se pend aussi dans la tragédie d'Euripide, et la mort de cette reine est racontée de la même manière dans l'*Odyssée* : comme Amate, elle meurt désespérée de n'avoir pu donner à sa fille un époux de son choix.

Monime, femme de Mithridate, au rapport des historiens, s'étoit pendue avec son bandeau royal. Racine fait allusion à ce trait historique dans ces vers :

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ? etc.

Ces beaux vers écartent fort adroitement les idées igno-

mueuses que les modernes ont attachées à ce genre de supplice. On pourroit faire, en cette occasion, un reproche mérité à Virgile, et c'est la tragédie de Racine qui nous en fait naître l'idée; il n'a pas assez profité de cette situation d'Amate, vraiment dramatique, il auroit pu mettre dans sa bouche un monologue à peu près semblable à celui de Monime, qui a été cité dans la préface. Comme cette princesse, la reine des Latins pouvoit être représentée se reprochant toute sa conduite, s'accusant de la mort de Turnus, et de tous les malheurs de la guerre. Un tel discours de la part de celle qui s'étoit si fortement opposée aux destins d'Énée eût très-bien préparé le dénouement, et le lecteur eût mieux apprécié le plan du poëme.

Filia prima manu flavos Lavinia crines
Et roseas laniata genas...

C'est la dernière fois que Lavinie paroît dans ce poëme. Virgile y parle de sa beauté, mais jamais de ses sentimens. Voltaire, dans son *Essai sur la poésie épique*, pense que cette princesse auroit pu jouer un personnage plus convenable. M. de la Harpe va plus loin; il parle de Lavinie comme d'un personnage nul et muet, quoique ce soit pour elle qu'on combatte. Nous avons fait remarquer tous les passages dans lesquels Lavinie paroît, et nous nous dispenserons d'en faire ici l'énumération; il suffit de se les rappeler pour sentir toute l'injustice des critiques. Virgile représente Lavinie comme une beauté accomplie, comme une jeune princesse soumise à la volonté des dieux et de ses parens: il nous semble par conséquent qu'elle joue un personnage très-convenable. Auroit-on voulu, comme paroît le penser Voltaire, que Lavinie eût

joué un rôle semblable à celui de Didon? mais ce personnage n'eût point été dans l'esprit du poëme; il eût blessé les convenances et les usages reçus. Virgile, dans l'exposition de l'*Énéide*, dit que son héros doit aborder aux *champs de Lavinie*, c'est-à-dire qu'il doit être associé à l'héritage de cette princesse; mais il se garde bien de mettre en avant des idées galantes : il s'agit de la fondation d'un empire, et le roman qu'on voudroit substituer au plan des six derniers livres, auroit gâté cette grande idée. Didon est représentée avec toutes les fureurs d'une passion amoureuse; mais Didon est une veuve, une reine indépendante; elle n'est plus, comme Lavinie, dans l'âge de l'innocence et de la candeur; elle est d'ailleurs dans l'*Énéide* un personnage sacrifié, et Virgile s'est servi de sa passion pour assurer sa perte.

Il n'est pas inutile d'observer ici que l'amour chez les anciens étoit regardé comme une foiblesse honteuse; il n'est jamais le ressort de leurs tragédies. Aucun des héros de l'antiquité ne se laisse fléchir par l'amour : on méprisoit Hercule aux pieds d'Omphale; aucun poëte n'a reproché à Thésée, à Jason d'avoir abandonné Médée et Ariane. Homère fait dire à Achille : *Agamemnon a près de lui la femme qu'il m'a ravie et qui lui a plu; qu'il la garde et qu'il en fasse ses délices.* Virgile donne une place dans le Tartare aux amours malheureux; il ne craint pas de mettre la tendre Laodamie à côté de Pasiphaë. Les idées ont changé à cet égard; il suffit de comparer Ulysse chez Calypso, Énée chez Didon, avec Renaud chez Armide, pour connoître cette espèce de révolution dans les mœurs. Ce changement est d'autant plus étonnant qu'on voit d'un côté des mœurs austères sous une religion voluptueuse, et tout le charme de la

galanterie sous l'empire d'une religion à laquelle on a reproché trop d'austérité. On a très-judicieusement observé à ce sujet que les femmes chez les anciens étoient dans une espèce de servitude qui exclucit l'idée de l'amour. Cette servitude existe encore chez les Orientaux. Notre religion, catholique austère, a rendu aux femmes le rang que le créateur leur avoit assigné, et l'amour a dû reprendre son empire naturel. On pourroit ajouter que la chevalerie a beaucoup contribué à changer les idées sur l'amour; mais l'origine de la chevalerie est due en grande partie à la religion chrétienne.

At pater Æneas, audito nomine Turni,
Deserit et muros, et summas deserit arces;

Le caractère d'Énée se montre ici avec beaucoup d'éclat. Le héros troyen étoit prêt de s'emparer de Laurente; il touchoit à une victoire complète, et l'objet de tous ses travaux alloit être rempli; il abandonne tout dès qu'il entend le nom de Turnus; il épargne à ses alliés futurs les horreurs d'un siège; il ne combat qu'à regret Latinus: Turnus est son seul ennemi; il se précipite à sa rencontre. Virgile avoit comparé le héros toscan à un rocher précipité d'une montagne; il compare ici Énée aux trois montagnes les plus élevées. Ce qui eût été déplacé dans le commencement du poëme, cesse d'être une exagération, au moment où les dieux mêmes sont entraînés par les destinées du héros. Quelqu'un a dit que les hommes, dans Homère, avoient dix pieds: on en peut dire autant des héros de Virgile, et ils deviennent toujours plus grands à mesure qu'on approche du dénouement du poëme.

Ac velut ingenti Silâ, summove Taburno,
Quum duo conversis inimica in proelia tauri, etc.

Cette comparaison a été imitée par Ovide dans les vers suivans :

Non aliter fortes vidi concurrere tauros,
Cùm pretium pugnæ, totò nitidissima saltu,
Expetitur conjux : spectant armenta, paventque,
Nescia quem maneat tanti victoria regni.

Cette lutte de deux taureaux est beaucoup mieux développée et beaucoup mieux placée dans le combat de Turnus et d'Énée, que dans celui d'Hercule et d'Achéloüs. Le tableau de Virgile est une espèce de petit drame, où le lecteur voit d'abord le lieu de la scène et l'effroi des spectateurs. *Pavidi cessere magistri; stat pecus omne metu mutum.* L'empire reste indécis, et bientôt le combat est engagé de la manière la plus terrible : *Illi inter sese multa vi vulnera miscent.* Tel est le début de cette scène sanglante : *Cornuaque obnixi infigunt et sanguine largo colla armosque lavant.* L'action va toujours croissant, et les couleurs du poëte deviennent plus vives : *Gemitu nemus omne remugit.* Le poëte a dit tout ce qu'il pouvoit dire de plus fort ; il s'arrête brusquement, et il semble laisser aux échos effrayés le soin d'achever son récit.

On a fait plusieurs reproches à Virgile sur ce combat d'Énée et de Turnus ; Énée s'oppose à ce qu'on apporte à son rival la lance avec laquelle il doit combattre ; et il montre en cela peu de générosité. Nous n'avons sur ce point aucune réponse satisfaisante à faire aux critiques : Virgile, qui a imité dans ce livre plusieurs passages de l'*Iliade*, auroit dû donner à son héros la générosité d'Achille, qui défend aux siens de lancer leurs traits sur Hector. On a reproché encore au chantre d'Énée d'affoiblir le mérite

de son héros par une intervention trop immédiate des divinités : cette objection n'est que spécieuse. Chez tous les peuples on fut toujours persuadé que tous les évènemens arrivoient par l'intervention de la divinité ; chez les anciens comme chez les modernes on implora toujours la puissance divine avant la bataille, et on la remercia après la victoire. Les avantages remportés sur l'ennemi ont toujours été regardés comme une marque de la faveur des dieux ; et cette croyance des peuples n'a jamais terni, ni aux yeux des contemporains, ni à ceux de la postérité, la gloire du vainqueur. Corneille a parfaitement répondu à l'objection des critiques, dans son *Andromède*. Phinée parle de Persée son rival, à peu près comme certains commentateurs ont parlé d'Énée.

PHINÉE.

On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre :
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter.

CASSIOPÉE.

Le ciel, qui mieux que nous connoît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes ;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont grâces d'en-haut rares et singulières,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires ;
Ou, pour mieux en parler, la justice des cieux
Garde ce privilège au digne sang des dieux.

Jupiter ipse duas æquato examine lances
Sustinet, etc.

Dans l'*Iliade*, Jupiter pèse de même les destinées d'Hector et d'Achille. Milton a fait usage de cette image sublime

dans son *Paradis perdu*; mais, comme l'observe Addisson, il l'emploie pour prolonger sa fable, en séparant Gabriel et Satan, et non comme un embellissement poétique. On trouve cette belle allégorie dans l'Écriture, où il est dit d'un méchant prince, quelques heures avant sa mort, qu'*il a été pesé dans la balance, et trouvé trop léger.*

Interdum genua impediunt, cursumque recusant,
Insequitur, trepidique pedem pede fervidus urget, etc.

Le dernier de ces deux vers est admirable; Scaliger a beaucoup loué ce passage, et surtout la comparaison du cerf poursuivi par un chien. Voici les propres expressions de ce savant critique, *exacta, venusta, grandis, efficax, numerosa, florida locutio, cujuscumque theatri expectationem superat.* Homère a employé la même comparaison en parlant d'Hector fuyant devant Achille; mais la belle image du chien ouvrant la gueule, pour saisir sa proie qui lui échappe, *morsuque elusus inani est*, n'appartient qu'à Virgile. Ovide et Stace l'ont imitée.

jamjamque teneri
Sperat et extincto stringit vestigia rostro.
Metam., lib. 5.

jamjamque teneri
Credit, et elusos audit concurrere morsus.
Theb., liv. 5.

Ne vetus indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari,

Ce discours de Junon est très-adroit de la part du poëte; il établit la vraisemblance de l'origine des Romains. On pouvoit demander pourquoi le célèbre nom de *Troie* ne s'étoit pas conservé: la réponse à cette objection est dans la tran-

saction que Junon propose à Jupiter. Virgile s'est bien gardé d'invoquer ici le témoignage de l'histoire qu'on pouvoit démentir; il n'étoit pas convenable non plus que les Troyens victorieux consentissent à une condition qu'on n'impose ordinairement qu'aux peuples vaincus : tout se passe dans l'Olympe; les dieux paroissent seuls dans ce traité, et tout devient ainsi vraisemblable.

At, procul ut Diræ stridorem agnovit et alas,
Infelix crines scindit Juturna solutos, etc.

La Furie envoyée par Jupiter, paroît ici sous la forme d'un oiseau de mauvais augure; elle est par conséquent moins l'instrument que l'interprète de la volonté des dieux. Dans ce cas, l'apparition de cette Furie n'est point, comme on l'a prétendu, une intervention directe de la divinité : la mort des héros et des princes chez les anciens étoit toujours annoncée par quelques présages sinistres. Cette opinion, quoiqu'elle soit rejetée par les philosophes, peut cependant être adoptée par les poëtes; tout ce qui peut émouvoir les cœurs est raisonnable et vrai en poésie. Le moyen que Virgile emploie ici est très-bon, en ce qu'il prépare l'esprit du lecteur à la mélancolie, et que ces images de deuil montrent de loin le tombeau de Turnus.

Le tableau de la douleur de Juturne est très-pathétique. La Nymphe commence par déplorer le sort inévitable de son frère; puis elle déplore le sien. Rien n'est plus touchant que l'apostrophe par laquelle elle termine son discours : elle se plaint de son immortalité, et elle regrette de ne pouvoir descendre chez les morts avec Turnus dont elle n'a pu reculer le trépas.

Ille, humilis supplexque, oculos dextramque precantem
Protendens: Equidem merui, nec deprecor, inquit:
Utere sorte tuâ.

Ceux qui blâment la mort de Turnus paroissent avoir formé leur opinion un peu légèrement. On sent combien ce personnage eût été embarrassant pour l'avenir. Le meilleur parti à prendre étoit de se défaire d'un rival aussi dangereux : l'intérêt des Troyens et des Latins, comme celui du poëme, commandoit à Énée cet acte de rigueur. Il est certain que cette conduite est contraire aux idées reçues parmi les guerriers modernes; mais il est probable qu'elle étoit dans les mœurs des anciens, peu retenus par la sainteté des traités, et accoutumés à ne voir la paix que dans la mort de leur ennemi. Dans Homère, Achille dit à Hector : *Que ne peut la rage qui me transporte m'égarer au point de porter moi-même à mes lèvres ta chair palpitante!* Non seulement le héros grec insulte à son ennemi vaincu, mais il traîne son corps autour de Troie. Virgile a évité de présenter à ses lecteurs des tableaux aussi révoltans : la prière qu'il met dans la bouche de Turnus est touchante; ce héros expirant intéresse, non point par lui-même, mais par son père, comme Mézence dans le dixième livre intéresse par son fils. Ce moyen de faire naître la pitié pour les rivaux d'Énée est une conception judicieuse et profonde : l'intérêt qu'on prend à leur défaite ne nuit point à celui qu'on doit prendre à leur vainqueur. Le dernier coup porté à Turnus est d'ailleurs heureusement motivé par le souvenir de Pallas; ce n'est point Énée qui immole ce héros, c'est le fils d'Évandre, *Pallas te hoc vulnere Pallas immolat.*

On a dû voir, par tout ce que nous avons dit, que le nœud

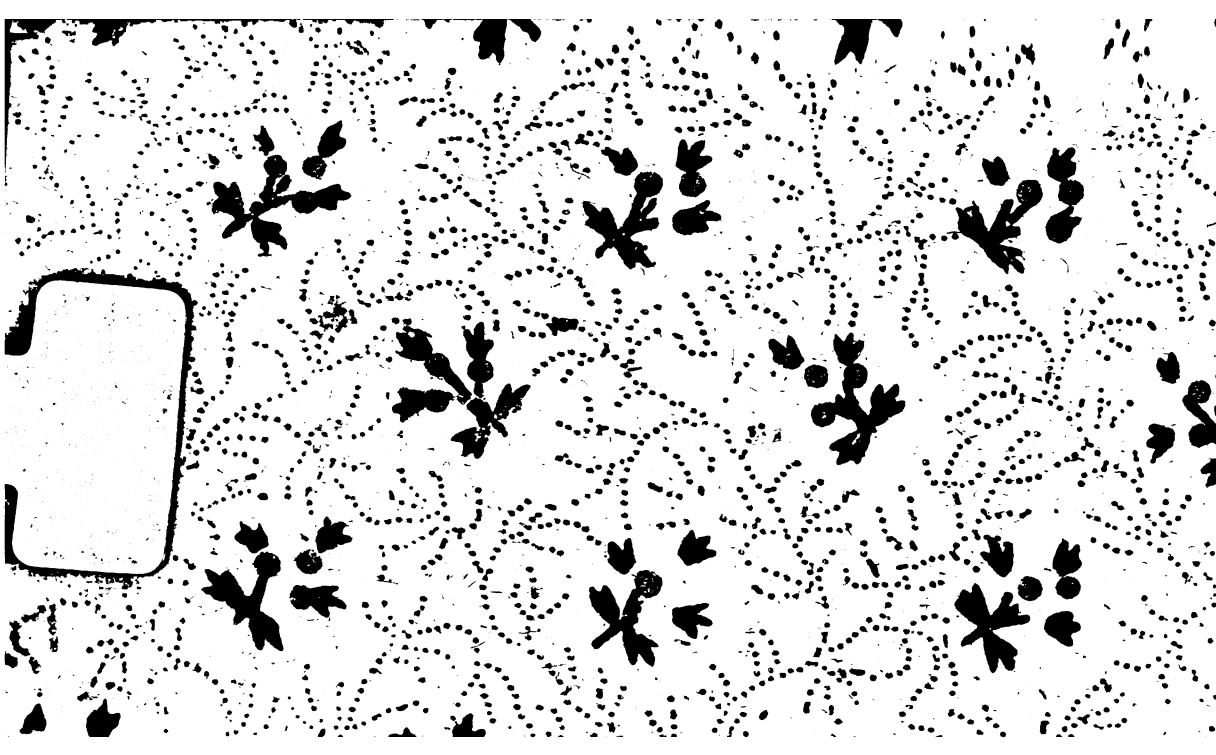
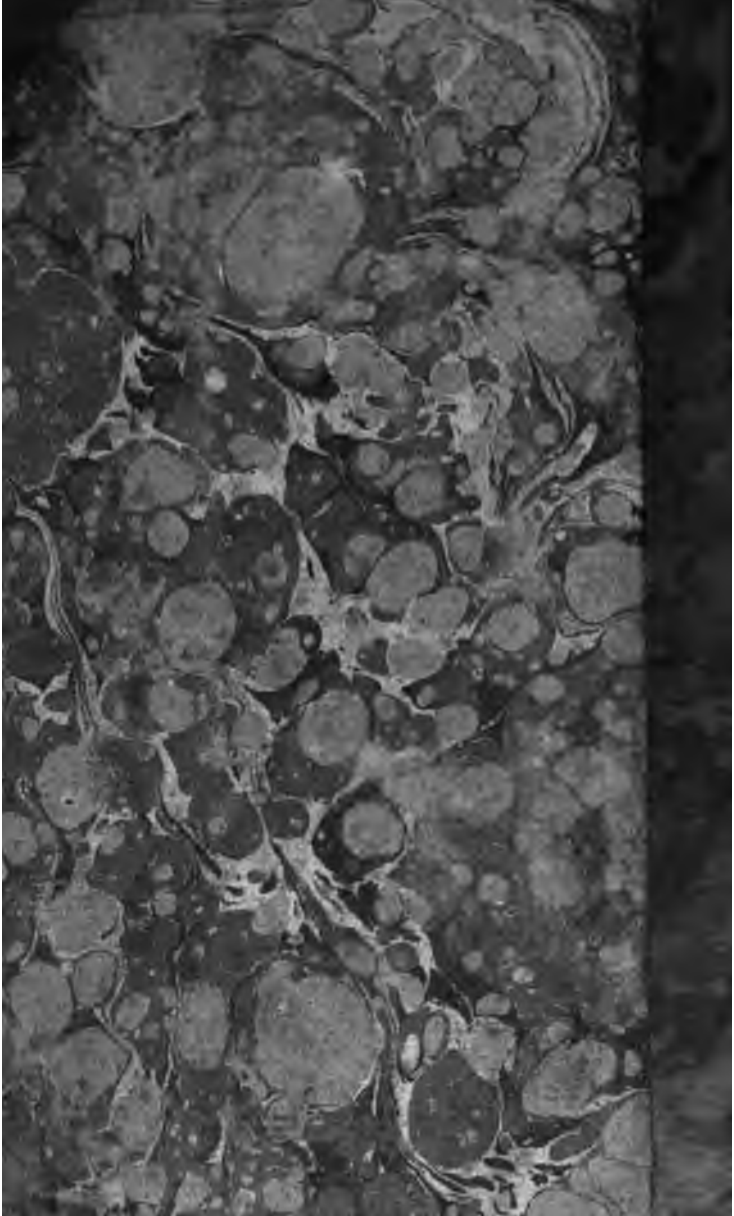
et le dénouement de l'*Énéide* naissent de la constitution de la fable et du sujet du poëme, comme le recommande Aristote. Les principaux obstacles à l'établissement d'Énée en Italie, qui forment le nœud de l'action épique, sont la colère de Junon qui poursuit les Troyens, l'amour de Didon qui veut retenir le héros à Carthage, l'opposition d'Amate et de Turnus à son mariage avec Lavinie : il est naturel que Junon poursuive le fils de Vénus sa rivale ; quant à l'opposition de Didon, elle n'est pas seulement naturelle, mais elle est historique. On voit, dit le père Le Bossu, dans la personne d'Énée et dans celle de Didon, l'esprit et la conduite des deux grands empires dont ils étoient les fondateurs. On y voit le plus grand obstacle que les Romains aient jamais eu ; et ce grand nœud de la fable est une vérité de l'histoire. Enfin l'amour de Turnus pour Lavinie, la préférence d'Amate pour ce héros italien, naissent également du sujet du poëme ; et la solution de tous ces obstacles suit nécessairement de la marche de l'action.

Didon ne peut retenir Énée, et elle s'immole dans son désespoir : Junon n'a pu fléchir les destins, et elle se laisse appaiser par Jupiter : Amate avoit juré qu'Énée ne seroit point son gendre ; quand son parti est désespéré, elle se donne la mort : Turnus, en recherchant la main de Lavinie contre la volonté des dieux et celle de Latinus, devenoit la seule cause de la guerre, et il devoit tomber sous les coups d'Énée, plus vaillant que lui et surtout plus favorisé des dieux. Non seulement le dénouement de l'*Énéide* se trouve ainsi tiré du sujet du poëme ; mais, comme nous avons eu occasion de le remarquer, il naît du caractère même du héros. C'est parce qu'Énée est soumis à la volonté des dieux, qu'il quitte Carthage, et qu'il vient à bout de fléchir Junon elle-même ;

c'est parce qu'il est généreux, qu'il épargne aux deux peuples les horreurs de la guerre, et qu'il propose un combat singulier dans lequel son rival lui seul doit être immolé.

Ce dénouement est d'autant plus admirable, qu'il montre toutes les vertus d'Énée, et qu'il lui en offre la juste récompense. Amate et Turnus ne sont plus; Junon est appaisée; le héros n'a plus d'ennemis ni dans l'olympe, ni sur la terre. Le bon Latinus reste le maître de lui donner sa fille; Lavinie ne doit point montrer d'éloignement pour un hymen cher à son père et commandé par les dieux. Tout est rentré dans l'ordre fixé par les destins; et tous les personnages qui restent sur cette scène, les deux peuples rivaux et leurs chefs, vont être heureux sous l'empire d'un prince magnanime et pieux. Rien n'est plus propre, ce nous semble, à faire ressortir le caractère d'Énée que cette espérance très-fondée, et c'est la dernière réponse que nous ferons aux critiques.

Nous admirons comme tous les commentateurs, le caractère d'Achille et celui d'Ulysse; ils convenoient très-bien au sujet de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; mais ils n'auroient pas convenu à celui de l'*Énéide*. Le courage du héros de l'*Iliade* va jusqu'à la férocité; la prudence d'Ulysse va jusqu'à la ruse. Virgile a fait son héros courageux et bon, prudent et généreux; il lui a donné le seul caractère convenable au fondateur d'un état. On admire son courage sur le champ de bataille, et ses vertus promettent déjà le règne florissant d'Auguste. Personne ne voudroit être le sujet du bouillant Achille, ni celui du prudent Ulysse; mais on choisiroit Énée pour maître, et on s'estimeroit heureux de vivre sous son empire.

FIN.

74750837